EX BIBLIOTHECA SOBOLEWSKIANA

Division Extra Europ.
Serie 75
Nº

John Carter Brown.

P

NARRATIONS

D'OMAI,

INSULAIRE DE LA MER DU SUD;

AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE

DU CAPITAINE COOK.

*Ouvrage traduit de l'O-Taïtien, par M. K***, & publié par le Capitaine L. A. B.*

TOME QUATRIEME.

A ROUEN

Chez LE BOUCHER le jeune, Libraire, rue Ganterie,

& A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille.

M. DCC. XC.

NARRATIONS

D'OMAÏ.

VINGTME NARRATION,

RÉEMA-LEMA.

On connoît ſes titres. D'ailleurs *Otavaoo* va la recevoir, la couronner; & nous, ah! Dieux!.... la perdre.

LES Ambaſſadeurs des Chefs & du Peuple d'*Otavaoo* arriverent, ainſi que *Tanadoure* l'avoit conjecturé, huit jours après lui. Ils étoient au nombre de trois, &

chacun d'eux avoit ſa pirogue ; cinquante Guerriers au moins les eſcortoient. Cette petite flotte brilloit de tous les ornements en uſage parmi nous, & de ceux qui ſont particuliers à l'Iſle d'où elle étoit partie : je veux dire ces perles admirables qu'on y pêche en grande quantité. Elle eût été riche aux yeux même d'un Européen.

Je m'avançai avec *Tanadoure* au bord de la mer, pour recevoir les Envoyés. Il leur fut très-agréable de nous trouver là au moment du débarquement. Mon ami leur préſenta la main pour ſauter à terre. Ils l'embraſſerent affectueuſement ; je n'eus qu'un ſalut.

Après les premiers compliments, ils demanderent s'il y avoit à *Huaheine* un *Ehamoote* où ils puſſent ſe loger, eux & leur ſuite. *Tanadoure* répondit que non ; mais que les Chefs s'empreſſeroient de pourvoir à toutes leurs néceſſités. » Pour ma part, je » retiens *Yaſſi*, dit-il, afin de rendre au fils » la noble & généreuſe hoſpitalité que le » pere m'a accordée.... A qui voulez-vous

» parler d'abord, continua-t-il? Auquel » de nos *Earées* deſtinez-vous votre pre- » miere viſite? Eſt-ce à notre jeune Monar- » que? « — Il nous ſemble, dit le plus âgé des Ambaſſadeurs, que nous devrions commencer par le grand *Omaï*, puiſque c'étoit lui qui vous avoit député vers nous.... N'aurez-vous pas la complaiſance de nous mener chez lui? — » Bien volontiers, dit » *Tanadoure*: cet Inſulaire (*il me montroit*) » eſt de ſa connoiſſance, il nous accompa- » gnera. «

Nous voilà en marche, moi à la droite des Ambaſſadeurs, & *Tanadoure* à la gauche. Les Guerriers venoient derriere nous, en ordre de bataille, portant ſur l'épaule une maſſue entrelacée de petites branches de bananier. Les *Towtous* étoient demeurés dans les pirogues. Chemin faiſant on nous queſtionna beaucoup ſur le compte d'*Omaï*. Qu'avoit-il dit au retour de ſon Député? Quelles étoient ſes diſpoſitions actuelles à l'égard de *Phaour*? *Yaſſi* pouvoit-il ſe flatter d'obtenir quelque choſe?

Perſonnellement, à quel accueil devoit-il s'attendre ?

Perſonnellement, leur dis-je, évitant de répondre aux autres queſtions, vous devez vous attendre à l'accueil le plus cordial & le plus honorable. Je ſais d'*Omaï* lui-même qu'il eſt pénétré des bontés que tout *Otavaoo* a eues pour *Tanadoure*. De plus le ſacré caractere dont vous êtes revêtus, vous aſſure qu'un homme qui reſpecte le droit des Nations, vous traitera avec la diſtinction due aux Repréſentants d'un grand Peuple.

En converſant de la ſorte nous approchâmes de la maiſon de garde. La ſentinelle donna le ſignal, toute la troupe ſortit en un clin d'œil, & ſe mit ſous les armes. Elle étoit compoſée ce jour-là de nos plus beaux hommes. Il fut aiſé de s'appercevoir que leur mine courageuſe & leur attitude fiere en impoſoient ſinguliérement aux Guerriers d'*Otavaoo*; au point que j'oſai dire aux Ambaſſadeurs: » Vous voyez cette » maiſon ? c'eſt la priſon de *Phaour*. « Ce

mot, je l'avoue, étoit d'une extrême imprudence. En effet ſi les cinquante hommes ſe fuſſent jettés à l'inſtant ſur le peu des nôtres qui étoient de garde, ils auroient fort bien pu remporter une victoire complette, ou même, en ne la remportant pas, procurer au Roi captif les moyens de s'évader, les trois pirogues étant en état de le recevoir & de repartir auſſi-tôt. Et par une ſuite néceſſaire de ma vaine & ridicule jactance, j'aurois perdu *Etary*, *Maheine* & le *Hiérarque*, priſonniers dans la même maiſon que *Phaour*. Les gens d'*Otavaoo* ou ne penſerent point du tout à ce projet, ou n'oſerent l'exécuter : mais dès le ſoir je triplai le nombre des ſurveillants de mes coupables, & j'eus ſoin de ſi bien diviſer les étrangers, qu'il leur eût été impoſſible de concerter un plan, & de prendre une réſolution commune.

En arrivant à ma demeure, nous rencontrâmes *Nowa* qui venoit au devant de nous. *Réema-Lema* étoit avec elle. *Yaſſi* ne fit pas beaucoup d'attention à notre amie ; mais les deux autres Ambaſſadeurs, plus

âgés, & qui avoient connu *Viſſaobenbo* & ſon épouſe, au temps de leur proſpérité, la fixerent avec une ſorte d'étonnement. Si leur bouche ne prononçoit pas *c'eſt elle*, comme il échappa un jour à *Phaour* de le faire, en la voyant inopinément, du moins leur extérieur le diſoit. *Réema-Lema* avoit avec ſa mere une reſſemblance ſi frappante, que quand on avoit connu celle-ci, on ne pouvoit pas ne point reconnoître celle-là. Les Députés m'ont confeſſé depuis que je les avois devinés, & qu'ils n'avoient pas été les maîtres de diſſimuler l'impreſſion ſubite que leur cauſa la préſence de notre amie.

Je pris la main de *Nowa*, & m'adreſſant aux Ambaſſadeurs : » Vous voulez bien, » leur dis-je, que je vous préſente l'épouſe » d'*Omaï*.... & la mienne. « Ce dernier mot leur fit faire un mouvement de ſurpriſe aſſez comique ; & apprenant enfin qui j'étois, ce qu'ils n'auroient jamais ſoupçonné à mes manieres ſimples & unies, leur poſture devint ſi reſpectueuſe & ſi gênée, que je me hâtai de les mettre à l'aiſe par ces paroles:

» Oui, *Earées*, je ſuis *Omaï*; votre égal
» & rien de plus.... votre ami, parce que
» vous aimez la juſtice, & parce que vous
» avez parfaitement bien reçu *Tanadoure*,
» un autre moi-même.

» Cette femme (ſa phyſionomie ne dé-
» ment pas ſon origne) eſt celle que nous
» prétendons être *Réema-Lema*, fille de
» *Viſſaobenbo*, votre dernier Roi... *Phaour*
» fut un uſurpateur que je ne compte pas....
» Vous examinerez à loiſir les preuves que
» nous vous produirons.

» Je ſais que vous avez conjecturé que
» *Tanadoure*, mon Envoyé, étoit l'époux
» de votre Reine: vous ne vous êtes pas
» trompés; il eſt ſon époux.... & digne
» d'elle.

» Demain je vous mene à l'audience de
» *Tairée-Tareea*, notre jeune Monarque:
» il eſt naturel qu'il ait vos premiers hom-
» mages. Vous n'en devez encore qu'à
» lui.... & à ſa mere, Régente de cette
» Iſle. *Réema-Lema* & *Tanadoure*, juſ-

» qu'aux éclairciſſements qu'on vous pro-
» met, ne ſeront pour vous que deux per-
» ſonnes aimables, dont la ſociété vous
» intéreſſera.

» Il eſt tard.... Voilà votre maiſon; je
» laiſſe pourtant *Y'aſſi* à *Tanadoure*, qui s'eſt
» empreſſé de le retenir : mais nous allons
» ſouper tous enſemble.... A propos, ici
» les femmes mangent avec nous.... Et
» ſouvenez-vous, *Earées*, que les hôtes
» d'*Omaï* n'ont d'autre loi que leur vo-
» lonté. «

Paſſons le repas, la promenade du ſoir, le repos de la nuit: que le jour paroiſſe, que la plupart des Chefs accourent, que l'*Anoho* s'aſſemble.... & continuons notre narration.

Théléme avoit armé deux cents de nos vaſſaux. Je conduiſois les Députés, qui étoient ſuivis de leurs Guerriers en ordre de bataille. Nous nous arrêtames à la porte de la ſalle, parce que *Tairée-Tarea* n'étoit point encore arrivé. Il parut, monté

ſur un beau cheval qu'il manioit avec grace. Je compris diſtinctement aux geſtes d'admiration que firent les Ambaſſadeurs qu'ils croyoient que le cheval & l'homme ne compoſoient qu'une ſeule perſonne, dont jamais ils n'avoient rencontré la pareille. La confuſion de leurs idées augmenta prodigieuſement quand cette perſonne unique ſe diviſa bruſquement en deux morceaux, de ſorte que l'un entroit au Conſeil, tandis que l'autre retournoit à l'écurie. Leur trouble fut ſi marqué que je crus devoir les inſtruire que *la moitié* qu'ils avoient vue reprendre le chemin par où elle étoit venue, étoit un animal à quatre pieds comme le cochon, mais plein de feu, de force, d'intelligence.... & l'ami de l'homme. Cette explication leur rendit la préſence d'eſprit néceſſaire pour débiter la harangue introductrice.

Vaſſi la prononça, ſans doute parce qu'on voulut donner à un jeune Roi un jeune Orateur. Après un préambule fort court, &, autant que j'en puis juger, très-ſpirituel, il dit que les Chefs d'*Otavaoo*,

ayant été informés que *Phaour*, leur Roi, engagé fortuitement dans un combat naval, vers les côtes d'*Ulietea*, avoit été fait priſonnier par *Omaï*, délibéroient ſur les moyens de lui rendre la liberté.... lorſqu'un étranger qui ſe nommoit *Tanadoure*, s'étoit préſenté au milieu d'eux, invité par le vénérable *Toe-Forou*, Chef-Préſident : Que dans le cours d'une converſation aſſez longue, *Tanadoure* avoit déclaré qu'il étoit l'Envoyé d'*Omaï*, vainqueur de *Phaour*, & qu'il nous apportoit des nouvelles très-importantes : Que ces nouvelles, très-importantes en effet, étoient l'exiſtence de *Réema-Lema*, fille & unique héritiere de *Viſſaobenbo*, pour laquelle il réclamoit la ſouveraineté d'*Otavaoo* & les autres biens qui avoient appartenu à ſon pere : Que le magnifique Conſeil ayant mûrement délibéré, trois Ambaſſadeurs avoient été nommés ; lui Orateur pour demander à *Omaï* la liberté de *Phaour*, & les deux autres pour vérifier tout ce qu'on avançoit de la prétendue *Réema-Lema*, avec injonction de la reconnoître *en qualité de Roi*, au nom des Chefs & du Peuple d'*Otavaoo*, ſi l'in-

formation conſtatoit, au moins dans les parties eſſentielles, l'étrange récit fait par *Tanadoure* : Qu'en conſéquence ils étoient venus à *Huaheine*, & qu'ils demandoient reſpectueuſement au Souverain la permiſſion de s'acquitter de la double commiſſion qu'ils avoient reçue.

Ayant ainſi parlé, *Yaſſi* ſe leva ; car, ſuivant notre uſage, il s'étoit aſſis pour témoigner au Monarque plus de reſpect. *Tairée-Tareea* leur répondit debout: Qu'ils étoient les biens venus, & qu'ils euſſent à compter ſur ſa royale protection auſſi long-temps que dureroit leur ſéjour à *Huaheine*.... Qu'*Omaï* ſon pere, & *Nowa* ſa très-honorée mere, auroient ſoin que rien ne leur manquât.... Qu'il leur permettoit volontiers de s'acquitter de leurs commiſſions : mais qu'il plaignoit *Yaſſi* d'avoir été ſi mal partagé, n'étant pas croyable qu'il obtînt la grace de l'aſſaſſin d'un Roi.... Qu'il étoit ſûr que l'incomparable femme, connue ſous le nom de *Réema-Lema*, & qui avoit aſſiſté le bon *Aringa* juſqu'à la mort, étoit fille de *Viſſaobenbo*

leur Seigneur ; qu'au ſurplus, on leur fourniroit bien d'autres preuves que ſa parole.

Les Ambaſſadeurs ſe découvrirent les épaules, en guiſe de remerciement, *Tairée-Tareea*, qui commençoit à ne ſe plus tant ſoucier de ces politeſſes qu'il ſavoit n'être pas dans le goût européen, s'en réjouit beaucoup moins que d'un ſuperbe collier de perles, dont le plus vieux des Ambaſſadeurs lui fit préſent. Il s'en para quelques moments, puis le retirant tout-à-coup, il le paſſa au cou de ſa mere, aſſiſe à côté de lui, & mérita par cet acte de piété filiale, des applaudiſſements plus flatteurs que le don n'étoit riche.

L'*Anoho* fini, tous ceux qui le compoſoient me reconduiſirent chez moi. Je leur donnai un beau feſtin. Mes liqueurs & mes laitages exciterent l'admiration & probablement l'envie des Députés d'*Otavaoo* ; ils féliciterent *Huaheine* d'avoir acquis de ſi bonnes choſes, de ce ton où ſe peint le deſir d'en avoir de ſemblables. Je le compris, &, avant de ſortir de table, ils eurent

l'assurance qu'au moment où le légitime héritier de *Vissaobenbo* remonteroit sur le trône de ses peres, *Otavaoo* seroit enrichie de l'arbuste qui donne le vin & de l'animal d'où coule le lait.

La circonstance vouloit que j'étalasse aux yeux des Nobles étrangers, toutes mes curiosités d'Europe. Mes trésors leur furent ouverts, & nos Insulaires accoururent à ce spectacle, comme s'il eût été nouveau pour eux. On ne se lassera jamais chez nous, je ne dis pas d'examiner (nous n'examinons guere), mais de voir des objets de cette nature. Le miroir & le prisme, le télescope & la lunette qui dérobe une étincelle à *Mahananna*, produisirent leur enchantement ordinaire. La lanterne magique parut au-dessus des conceptions humaines. L'orgue portatif étonna encore davantage; mais l'électricité fit en quelque sorte oublier tout le reste. Ses secousses invisibles & divers autres phénomenes que M. *K****, notre Français, m'a appris à montrer avec assez de charlatanerie, ne permirent plus aux gens d'*Otaraoo* de me

regarder comme un homme de même eſpece qu'eux.... » Sans doute le grand Dieu » m'avoit inſtruit immédiatement de ſes ſe- » crets ineffables.... ou j'étois peut-être une » *Eatooa*, cachée dans l'enveloppe d'un » corps....« Voilà ce qu'on ſe diſoit à l'oreille. *Yaſſi* me pria de lui faire voir une de ces armes terribles qui vomiſſent la foudre, & tuent auſſi bruſquement qu'elle. On m'apporta un fuſil chargé de trois balles ; je dis à un des étrangers de couvrir de ſon bouclier un cochon deſtiné à notre repas du ſoir ; je m'éloignai de cinquante pas ; & tirant ſur l'armure protectrice, je tuai la bête du premier coup. L'exploſion fit tomber à la renverſe quelques-uns de mes braves ſpectateurs, tandis que les autres, pâles & tremblants, coururent à l'animal, & ſe feroient volontiers proſternés devant les bleſſures ſanglantes par où l'ame étoit ſortie.

La journée étant conſacrée toute entiere à l'amuſement, mes vaſſaux & ceux de *Thélême* prirent les armes, manœuvrerent d'abord enſemble, & ſe ſéparant enſuite

en deux bandes, repréſenterent au naturel nos combats d'*Ulietea* & d'*Eimeo*. Les Guerriers d'*Otavaoo* me demanderent la permiſſion de ſe meſurer avec les miens. Ils étoient cinquante; je ne leur en oppoſai que vingt-cinq, qui, s'étant tenus ſur la défenſive pendant une demi-heure, & n'ayant jamais pu être entamés, s'ébranlerent enfin, &, en beaucoup moins de temps, rompirent dix fois leurs adverſaires. Ma diſcipline reçut un merveilleux luſtre de ce combat ſimulé.

Il fallut donner une légere idée de nos méthodes navales & de l'uſage de nos grandes barques. Une vieille pirogue fut miſe en mer, & montée par d'habiles pagayeurs. Elle fuyoit; l'embarcation européene, après bien des détours, l'attrape enfin, paſſe par-deſſus, & la coule à fond. L'équipage l'avoit abandonnée une minute auparavant.

Le repas du ſoir fut très-gai. Mes boiſſons, quoique diſtribuées ſobrement, ſuivant ma coutume, échaufferent un peu la

tête de nos hôtes. La converſation s'anima ; il leur plut de faire entendre que ſi leurs gens avoient cédé la victoire aux nôtres, dans le combat de l'après-dînée, c'étoit complaiſance toute pure, politeſſe : ils avoient plié, ils s'étoient laiſſé rompre, parce que, ſans cela, l'action n'auroit point fini.

Cette fanfaronade, deſtituée de vraiſemblance, me piqua je ne ſais pourquoi, & je ſuccombai à la tentation de la punir, de maniere qu'ils n'y revinſſent pas, ſans pourtant leur faire autre choſe qu'un peu de honte & beaucoup de peur. Je relevai donc leurs propos, mais toujours en badinant, & je dis qu'il étoit un moyen ſimple de connoître s'ils parloient ſincérement. » C'eſt, continuai-je, de recom-
» mencer l'action.... ou d'en exécuter une
» autre.... Nobles *Earées*, vos cinquante
» Guerriers vont s'armer de pied-en-cap ;
» vous vous mettrez à leur tête, vous di-
» rigerez leurs mouvements, leurs évolu-
» tions, vous affermirez leur courage par
» l'exemple du vôtre.... & trois de mes

Guerriers,

» Guerriers, ſans bouclier, ſans maſſue,
» preſque ſans armes, vous obligeront à
» une fuite ſi complette, que le ralliement
» vous ſera impoſſible.... J'ai dit trois
» Guerriers, je crois? Vraiment, ce n'eſt
» pas cela: trois femmes.... A *Huaheine*
» les femmes ſont des héros à qui rien ne
» réſiſte.... Déterminons un prix pour les
» vainqueurs. Si vous êtes battus, vous ne
» me ſolliciterez plus en faveur de *Phaour*;
» ſi vous triomphez, je lui accorde la
» vie. «

La grandeur de la récompenſe leur fit accepter une propoſition que, ſans cela, ils auroient rejettée avec indignation. Cinquante Guerriers ſe ranger en bataille contre trois femmes!

Ils préſumerent que, ne voulant pas donner la vie à *Phaour*, comme de moi-même, j'étois bien aiſe qu'une eſpece d'engagement ne me permît pas de la leur refuſer. Dans cette confiance ils me dirent que, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'honneur à acquérir en combattant *trois héros* de la

claſſe de ceux que je leur oppoſois, ils auroient la complaiſance de ſe prêter à cette petite farce, préſumant qu'il y avoit là-deſſous quelque myſtere que le temps dévoileroit. » Allez donc, répliquai-je au » Chef qui avoit parlé; choiſiſſez le champ » de bataille, poſtez-vous le plus avanta- » geuſement que vous pourrez.... mes Guer- » rieres iront vous chercher, & commen- » ceront l'attaque.... Encouragez-vous mu- » tuellement à ne pas lâcher pied. «

Les voilà partis, & moi demeuré au milieu de ma famille & de mes amis, qui ne conçoivent pas mieux que les Chefs d'*Otavaoo*, ce que j'ai voulu dire avec mon combat de trois femmes contre cinquante hommes. — Ce qui m'embarraſſe, leur dis-je, c'eſt que je n'ai encore que deux héroïnes de trouvées, *Zée* & *Laloë*.... *Zée* & *Laloë* s'écrierent que le vin me tournoit la tête, que je ne leur avois rien demandé, rien communiqué.... qu'elles ignoroient.... qu'elles s'y perdoient. — Eh bien, repris-je doucement! je vous demande maintenant de m'aider dans une bonne piece que

je veux jouer à nos hôtes ; vous en ferez les principales actrices, & en voici le plan. *Zée* & *Laloë* s'armeront chacune d'une piece de mes feux d'artifice, que je choisirai exprès parmi les plus grosses & les meilleures. Elles avanceront une meche à la main, allumeront à quelques pas des ennemis, fondront sur eux.... & laissez faire ; s'ils tiennent ferme, j'en irai moi-même porter la nouvelle dans le grand royaume de *Britanne*.... Mais il me faut une troisieme femme à qui je donnerai une ceinture de six pistolets, chargés de poudre seulement, & qu'elle tirera à bout touchant. Je vous réponds que tout aura fui avant que les six coups soient tirés.

Avec cette explication ma sœur & sa compagne accepterent le rôle que je leur destinois. Aucune autre femme ne voulut être la troisieme, je la remplaçai par le mari de *Laloë* ; mais pour qu'on ne me reprochât pas d'avoir enfreint les conditions du traité, j'envoyai un de mes gens aux Chefs d'*Otavaoo* pour les avertir de ce changement, & pour savoir en même

temps ſi la différence d'un homme à une femme ne les engageroit pas à reprendre leur parole. Ils me remercierent ironiquement de mon attention, & me firent dire que je pouvois commander quelques vingtaines d'hommes pour ſoutenir mes deux héroïnes.

Déjà le fameux *trio* eſt en marche. Nous ſuivons d'aſſez près nos champions. *Laloë* a choiſi les ſix piſtolets ; ſon mari tient un ſoleil qui aura au moins ſix à ſept pieds de circonférence ; *Zée* un pot-à-feu rempli d'étoiles, de bombes & de pétards. Les armées ſont en préſence. Un coup de piſtolet donne le ſignal; le ſoleil s'enflamme, on dirige ſa pluie ignée ſur la premiere ligne des cinquante; ſecond coup de piſtolet, le pot-à-feu vomit les éclairs & le tonnerre.... Mais j'allonge vainement mon récit. En moins de temps qu'il n'y a que j'en parle, les braves d'*Otavaoo*, ſaiſis d'une frayeur ſoudaine, s'étoient culbutés les uns ſur les autres, s'étoient diſperſés çà & là, s'étoient ſauvés, qui dans leurs pirogues, qui dans les terres, pluſieurs

juſques dans nos bras. Le *ſoleil* & le *pot-à-feu*, en ſe portant rapidement vers tous les endroits où les Guerriers faiſoient grouppe, n'avoient pas permis qu'il en demeurât deux enſemble.

En ce moment la lune ſe levoit avec majeſté. Sa douce lumiere éclaira la recherche que nous fîmes des fuyards; nous les ramenâmes un peu moins déconcertés que je n'aurois cru. *Yaſſi* me dit que j'avois perdu la gageure; que la convention étoit que trois femmes, trois femmes ſeulement, *preſque ſans armes*, remporteroient la victoire, & que j'avois mis dans leurs mains tous les feux du ciel.... Il y auroit eu de l'impiété à réſiſter au tonnerre, au ſouffle enflammé de l'*Eatooa*, à ſa voix foudroyante.... Ainſi, conclut-il, *Phaour* vivra. Nous rîmes de cette tournure, & chacun s'en fut à l'endroit où il devoit paſſer la nuit.

Les opérations des Ambaſſadeurs pour conſtater l'état de *Réema-Lema*, commencerent le lendemain avec le jour. Ils la

firent comparoître devant eux, & l'interrogerent ſur tous les faits dont elle pouvoit avoir quelque connoiſſance. Nous ſubîmes, *Tanadoure* & moi, une aſſez longue ſuite de queſtions relatives à l'affaire. *Adelo* eut au moins une heure de ſéance: il avoit connu *Aringa*, ou plutôt *Souſſouma*; il avoit été le confident de ſes ſecrets & de ſes peines; il avoit recueilli ſon dernier ſoupir: la dépoſition de ce vertueux *Téaponée* fut auſſi circonſtanciée que précieuſe. Le *Towtou* & la nourrice qui reconnurent les Ambaſſadeurs, & qui en furent reconnus, acheverent la conviction. Leur récit ſimple & naturel brilla de toutes les ſplendeurs de la vérité.

Alors les Ambaſſadeurs me prierent de les conduire chez *Réema-Lema*, dont la filiation, me dirent-ils, étoit prouvée bien au-delà de ce qu'ils avoient droit d'exiger, & certainement beaucoup mieux qu'ils n'eſpéroient. En allant, les deux anciens m'avouerent qu'ils avoient été ſaiſis de la parfaite reſſemblance de notre amie avec la feue Reine, épouſe de *Viſſaobenbo*, &

qu'ils ſe ſeroient déclarés auſſi-tôt, ſi l'intérêt de la mere & des enfants n'eût pas demandé qu'on ne négligeât aucune des formalités propres à conſolider les preuves de leur origine. — Si vous vouliez encore un témoin irréprochable, je pourrois, leur dis-je, vous l'adminiſtrer. — Eh! qui donc? — *Phaour*; en voyant pour la premiere fois notre *Réema-Lema*, il s'eſt écrié : *C'eſt elle!* — Le témoignage eſt poſitif.

La Reine d'*Otavaoo* attendoit tranquillement la déciſion de ſon ſort. Nous la trouvâmes allaitant l'enfant qu'elle venoit de donner à *Tanadoure*; les autres folâtroient ſur le gazon. Mon épouſe & ma ſœur étoient avec elle; *Adelo* & ſa chere *Hanah* arriverent en même-temps que nous. En abordant leur Souveraine, les Députés ſe mirent dans la poſture la plus reſpectueuſe, & dirent :

» Madame (1), au nom de *Toe-Forou*,

(1) *Tédua.*

» Chef-Préſident, au nom des autres Chefs
» & du Peuple d'*Otavaoo*, dont nous ſom-
» mes les Repréſentants, nous vous recon-
» noiſſons pour *Réema-Lema*, fille unique
» de *Viſſaobenbo*, héritiere de ſa puiſſance
» & de ſes biens.... Vous êtes le Roi que la
» nature nous avoit donné.... Nous nous
» empreſſerons d'effacer par notre obéiſ-
» ſance, par notre éternel attachement, le
» ſouvenir de vos longs & affreux malheurs,
» qu'il n'a pas été en notre pouvoir de pré-
» venir ou d'abréger.... (*ſe tournant vers*
» Tanadoure, *& lui préſentant le* maro
» *royal*) Vous, *Earée*, qui régnerez par
» elle & avec elle, recevez le ſigne auguſte
» de l'autorité ſuprême.... « Et ils l'en cei-
gnirent.

Je ſupprime & les réponſes des deux Rois, & les compliments de leurs amis, & les acclamations d'un peuple immenſe qui environnoit leur demeure, au moment de cette ſcene touchante, & même le beau diſcours d'*Adelo*, qui ne manqua pas une occaſion ſi précieuſe à ſon cœur, de prê-cher aux hommes par de grands & mémo-

rables exemples, la juſte, l'infatigable providence de l'*Eatooa*. Mais je dois dire que *Réema-Lema* & *Tanadoure* n'attendirent pas un autre inſtant que celui de leur élévation, pour déclarer qu'ils y renonçoient. Ils articulerent leur démiſſion dans la forme déjà propoſée au Conſeil d'*Otavaoo*, c'eſt-à-dire qu'ils remettoient la ſouveraineté au fils ainé du premier mari, ſouſtraction faite de celle de *Mah*, qu'on réſervoit pour l'apanage du ſecond fils. On ne parloit pas du troiſieme, parce que ſon état annonçoit une fin prochaine. Il étoit né à ſept mois, arraché du ſein maternel par l'affreuſe nouvelle du *Taboo* qui le fit orphelin. Il mourut en effet peu de jours après, pleuré de *Réema-Lema*, comme ſi elle n'eût pas eu d'autre enfant...., de *Tanadoure*, comme s'il eût été à ſon égard plus que le mari de ſa mere.

Les Députés refuſerent de recevoir l'abdication de nos deux amis. Cette acceptation paſſoit leurs pouvoirs, dirent-ils.... On les déſavoueroit.... on ne leur pardonneroit pas.... Les jeunes Rois ſeroient vus

de mauvais œil, peut-être même..... Le peuple de l'Iſle étoit très-fidele, très-attaché au ſang de ſes Maîtres, mais il étoit peuple, & il avoit paſſionnément aimé *Phaour*.... qui, de ſon côté, avoit fait tout ce qu'on peut eſpérer d'un grand Roi.... au lieu que deux enfants.... La prudence exigeoit que *Réema-Lema* & *Tanadoure* ſe tranſportaſſent à *Otavaoo*, qu'ils y priſſent poſſeſſion de la ſouveraineté, que même ils la gardaſſent, ſinon toujours, du moins juſqu'à ce que les enfants fuſſent en âge de gouverner par eux-mêmes.... du moins juſqu'à ce que les Sujets, accoutumés à la nouvelle domination, ne paruſſent plus, tout en obéiſſant, regretter l'ancienne.... A cette époque on ſeroit maître d'abdiquer.... mais peut-être qu'on en auroit étouffé le deſir.....

Telles furent les réflexions des Ambaſſadeurs. Ils avoient tous parlé ; chacun diſoit ſon mot : ils avoient l'air de converſer enſemble, & de s'entre-communiquer leurs penſées ſur un objet important. Le principal Député ajouta qu'ils alloient ſe

retirer, afin que nous délibéraſſions plus à loiſir; qu'en ſon particulier il nous ſupplioit de nous bien pénétrer de cette idée, que *Phaour* & ſa fille n'étoient pas ſans partiſans, qu'il falloit les ménager, les appaiſer; qu'il y auroit un moyen d'aſſoupir toutes les querelles & de prévenir tous les malheurs.... — Ce moyen ſeroit, lui dis-je? — D'unir, par un bon mariage, le jeune Roi & ſa petite couſine. Elle n'eſt pas dépourvue d'agréments.... *Tanadoure* l'a vue, l'a embraſſée.... ſon âge eſt proportionné, ſes poſſeſſions ſont conſidérables, on la chérit.... Vous penſerez à tout cela.

Nous y penſâmes en effet; & le réſultat fut de ſentir la néceſſité où étoient *Réema-Lema* & ſon époux de faire le voyage d'*Otavaoo*. Quant au ſurplus des ouvertures propoſées par les Ambaſſadeurs, nous arrêtâmes de ne nous en occuper qu'après la priſe de poſſeſſion, guidés par les circonſtances & les événements intermédiaires.

En conſeillant à nos amis d'aller à *Ota-*

vaoo, je leur assurai qu'ils y paroîtroient avec un cortege digne de leur rang, & au moyen duquel ils feroient plus en état de faire la loi, qu'ils n'auroient à craindre de la recevoir.

Les Ambassadeurs rappellés, *Tanadoure* leur dit que sa chere & royale épouse déféroit à l'avis de ses fideles Sujets; que sous huit jours, elle partiroit pour *Otavaoo*.— Vous êtes libres de nous précéder, ajouta-t-il, ou de nous attendre. Ils aimerent mieux devancer leurs Souverains, & les raisons qu'ils alléguerent étoient plausibles. Nous les congédiâmes.

La fatale semaine s'écoula rapidement. Ce ne fut pas sans verser beaucoup de larmes, sans avoir l'ame troublée par mille sentiments confus & prophétiques, que *Réema-Lema* monta sur la meilleure voiliere de mes deux grandes barques, après avoir embrassé ses amis & pleuré dans leur sein, après avoir dit adieu à *Huaheine*, à sa maison, à la cabane d'*Aringa*, qu'elle ne devoit plus.... Mais jouissons du pré-

ſent, & n'anticipons pas un avenir funeſte.

Notre petite flotte étoit compoſée de quinze doubles pirogues & des deux embarcations européenes. Nous avions encore quelques pirogues du nombre de celles qui nous ſervent à la promenade & à la pêche. Celles-ci étoient remplies de proviſions de toute eſpece ; les autres portoient quatre cents Guerriers, choiſis ſur la totalité de ceux que j'avois formés, & dans leſquels j'avois une ſi entiere confiance qu'à leur tête je n'aurois pas fui devant les forces raſſemblées de tout un royaume. La moitié de mon arſenal étoit diſtribuée ſur les deux grandes barques. Celle dont *Réema-Lema* occupoit la chambre avec ſes enfants & *Laloë*, avoit pour défenſeurs, moi (je me nomme le premier, parce que j'étois effectivement le premier) M. K***, *Tanadoure*, *Thélême*, trois de nos jeunes *Earées* bouillants d'ardeur & de courage, l'intrépide *Sanno*, le brave *Tow-tou* à qui je dus la vie dans la premiere expédition d'*Ulietea*, & trente hommes, qui ſans avoir la réputation de ceux que

je viens de citer, les égaloient peut-être. Mon Zélandais (1) & *Opahiah*, commandoient l'autre barque. La cargaiſon en étoit précieuſe ; car pour acquitter la promeſſe faite aux Ambaſſadeurs, j'y avois embarqué une geniſſe & un jeune taureau, un mouton & ſa femelle, deux chevres, quelques ceps de vigne, d'autres arbuſtes, & une ample collection de toutes nos graines.

Le voyage fut long ; les vents nous contrariérent beaucoup : nous éprouvâmes des bourraſques aſſez fréquentes. Une de nos pirogues du ſecond ordre chavira, & ſe perdit. En total cependant, nous navigâmes heureuſement.

Nous avions ſoin de relâcher dans toutes les Iſles que nous rencontrions ſur notre paſſage, afin d'y prendre des raffraîchiſſements ; & comme aucun motif ne nous obligeoit à cacher qui nous étions,

(1) *Omaï* l'avoit laiſſé à *Eimeo*. Probablement qu'il étoit revenu plutôt qu'on n'avoit compté d'abord.

par-tout on nous prodiguoit les marques de conſidération qui nous étoient dues. Nous ſéjournâmes à *Mareaphoë*. On s'y ſouvenoit encore d'*Aringa* & de ſes enfans; on ſe rappelloit même l'arrivée & la diſparition ſubite de l'Envoyé de *Phaour*. La Reine d'*Otavaoo* voulut coucher dans la cabane où, proſcrite & fugitive, elle avoit paſſé une partie de ſon enfance.

Enfin nous découvrîmes la petite Iſle de *Mah*, & nous jugeâmes à propos d'y débarquer avant de nous rendre à *Otavaoo*. Les habitants nous firent tout l'accueil qu'ils purent imaginer. Les conditions arrêtées avec les Ambaſſadeurs n'étoient plus un ſecret ; car les Inſulaires nous prierent inſtamment de leur montrer l'aimable enfant qui ſeroit leur Roi particulier. Ils l'accablerent de careſſes & de préſents.

Cependant on apprend à *Otavaoo* que *Mah* a eu l'honneur de nous recevoir. *Toe-Forou* ſe jette promptement dans une pirogue, jaloux d'offrir le premier ſes hommages à la fille de *Viſſaobenbo*, dont

il étoit le premier Sujet. En moins d'une heure la mer fut couverte d'embarcations que le même deſſein amenoit. Le bon vieillard, en abordant ſa Souveraine, s'écria : *Ah ! vous êtes* Réema-Lema *!... mes yeux & mon cœur me le diſent*. L'excellente femme répondit à ce diſcours, ou plutôt à ce ſentiment par un baiſer filial, aſſaiſonné du nom de *pere* qu'elle donna au vieux Chef. Elle embraſſa tendrement ſes deux filles, louant leur figure, leur candeur, leur modeſtie : elle dit beaucoup, mais elle n'exagéra pas. Perſonne ne fut oublié. On eût dit, à voir comme elle ſavoit ſe proportionner à l'âge & à la qualité de ceux qui ſe préſentoient ſucceſſivement, qu'elle avoit régné toute ſa vie, ou qu'elle étoit douée d'un tact naturel avec quoi elle diſtinguoit les rangs & les caracteres. *Tanadoure* partageoit les reſpects prodigués à ſon épouſe ; & ſes réponſes aux choſes flatteuſes qu'on lui diſoit, prouvoient ſenſiblement qu'il n'étoit pas au-deſſus de lui de les entendre.

Toe-Forou, qui ignoroit que je fuſſe là, confondu

confondu dans la foule des Guerriers qui accompagnoient les Souverains, demanda de mes nouvelles à *Tanadcure*, & ſi je n'avois pas eu quelqu'envie de viſiter *Otavaoo*, dont tous les habitants, à commencer par lui, m'auroient honoré, moins aſſurément que l'*Eatooa*, mais plus qu'un homme. Mon ami répondit que j'avois éprouvé la plus vive tentation de commander moi-même l'eſcorte que je donnois à *Réema-Léma*.— Il devoit ſuccomber, reprit le vieillard— C'eſt auſſi ce qu'il a fait; il eſt ici.— Il eſt ici ! *Omaï* !.... Vous me trompez; je ne vois rien qui l'annonce... *Yaſſi*, cherche donc l'époux de *Nowa*... A ces mots je parois. *Yaſſi* me ſaute au cou; ſon pere effrayé de cet excès de familiarité, le tire par ſon vêtement, me prie de lui pardonner.... » Et que voulez-» vous que je lui pardonne, vénérable *Ea-» rée*? De m'aimer ou de me le prouver ? » (*L'embraſſant à mon tour.*) Par exemple, » ce que je ne lui pardonnerois pas, ce ſe-» roit de me traiter en cérémonie, moi qui, » à *Huaheine*, ne lui ai témoigné que de » l'amitié. « Immobile d'étonnement &

d'admiration, *Toe-Forou* me regarde, regarde autour de ſoi, ſemble méditer un grand effort, une grande action, étudie le viſage des aſſiſtants pour y démêler ſi elle aura l'approbation univerſelle.... Puis ouvrant les bras, & rompant tout-à-coup le ſilence : » Je pourrois donc oſer auſſi, » dit-il, ce que mon heureux fils.... « Il n'acheva pas ; je le prévins.

Il étoit temps de quitter *Mah*, ſi l'on vouloit arriver de jour à *Otavaoo*. *Toe-Forou* & *Yaſſi* en firent l'obſervation, & ſupplierent *Réema-Lema* & ſon époux de ne pas retarder davantage le bonheur de leurs fideles Sujets. Nous conſentions tous au départ, excepté la Reine, qui parla de remettre au lendemain. Elle étoit fatiguée.... Elle étoit bien aiſe que ſon débarquement à *Otavaoo* ne fût pas tout auſſitôt ſuivi des tenebres : que verroit-elle ? comment s'arrangeroit-elle ?.... Au lieu qu'ayant une journée entiere, car elle partiroit ſi matin que nous voudrions, le ſoir ne viendroit pas qu'elle ſeroit déjà accoutumée. On répondit, elle inſiſta, en pro-

teſtant néanmoins qu'elle ſe conformeroit à notre déciſion ; mais ajoutant que ſi elle en étoit la maîtreſſe, elle coucheroit une nuit à *Mah*. J'entrevis ou je crus entrevoir le motif qui la déterminoit, & ſaiſiſſant cette occaſion d'exalter l'autorité royale, en préſence de tant de perſonnes aſſemblées : » Reine, lui dis-je, ce n'eſt pas » ſeulement de vos actions que vous êtes » la maîtreſſe, mais des nôtres.... Je dois » l'exemple de l'obéiſſance la plus ſou- » miſe ; il ſuffit que vous le deſiriez ; » nous reſterons.... *Toe-Forou*, laiſſez- » nous vos enfants, retournez à *Otavaoo*, » & annoncez à vos Compatriotes qu'avec » l'aide de l'*Eatooa*, demain leur Reine » & leur Roi deſcendront au milieu » d'eux. « Le vieillard ne paroiſſoit pas trop diſpoſé à confier ſes filles à des étrangers ; les filles elles-mêmes avoient envie de ne pas quitter leur pere : mais *Réema - Lema* déclara ſi poſitivement qu'elle les adoptoit pour ſes ſœurs & ſes meilleures amies, qu'il n'y eut pas moyen de ne point céder. Les deux jeunes perſonnes ſe livrerent de ſi bonne grace aux

plaiſirs innocents de la ſoirée, que je les ſoupçonnai involontairement de n'être pas demeurées à contre-cœur, quoiqu'elles en euſſent fait la petite ſimagrée. Il eſt ſi difficile d'y connoître quelque choſe !

Avant de ſe retirer pour aller dormir, *Réema-Lema* me dit à l'oreille : » Je ne diſ-» mulerai pas à *Omaï*, que ſans l'eſpoir de » converſer cette nuit avec l'ame de mon » pere, rien ne m'eût empêchée de me » rendre à *Otavaoo*.... « C'étoit ce que j'avois deviné. Autant auroit valu partir ſans retardement, l'ame de ſon pere ne lui procura qu'un ſommeil doux & profond.

Les étoiles brilloient encore, & déjà j'étois ſur pied, éveillant mes Guerriers & mes Matelots. Nous nous mîmes en mer à l'inſtant où l'aube matinale annonçoit le jour. A une demi-lieue d'*Otavaoo*, je rangeai ma flotte dans un bel ordre, & nous continuâmes d'avancer, mais lentement : au pas de voyage avoit ſuccédé celui d'une marche ſolemnelle. Les Guerriers de l'Iſle, tenant d'une main leur maſ-

ſue, de l'autre une branche pacifique, bordoient le rivage de la baie *des Perles*, où nous devions deſcendre. Nos Pagaïeurs agitoient leurs rames en cadence, & chantoient à pleine voix un hymne, compoſé par *Adelo*, en l'honneur du grand Dieu. La muſique de l'Iſle nous répondoit. Encore quatre élans, & nous atteignons le lieu du débarquement. Les Chefs nous attendent, aſſis & les épaules découvertes. *Toe-Forou* préſente la main à *Réema-Lema*, *Yaſſi* la ſoutient : nous la ſuivons *Tanadoure & moi*. Le Chef-Préſident s'écrie : *Chefs* d'Otavaoo, *voilà notre Reine*; & plaçant *Tanadoure* à côté d'elle : *Voilà ſon époux & notre Roi*; me montrant : *Et voilà le grand Omaï.*

Vainement il auroit eu le projet d'en dire davantage, perſonne ne l'auroit écouté. L'ivreſſe de la joie & l'enthouſiaſme du ſentiment s'emparerent de tous les aſſiſtants, & l'expreſſion en fut ſi bruyante, ſi tumultueuſe, ſi variée, qu'on ne s'entendoit plus, & qu'il fallut que nous nous réduiſiſſions au ſilence, même entre nous.

Nous allions à la ſalle de l'*Anoho*, où les nouveaux Rois devoient recevoir des *Earées* & des principaux *Manohoones*, le ſerment d'obéiſſance & de fidélité: *Réema-Lema* demanda à *Yaſſi* de quel côté étoit le *morai*, où on lui avoit dit que repoſoient les cendres de ſon auguſte pere. Quand elle l'eut appris, elle déclara qu'il auroit ſa premiere viſite, & doubla le pas, dans la crainte qu'on ne lui fît, à ce ſujet, quelques repréſentations. Aucun de nous n'y ſongeoit; nous applaudiſſions, au contraire, & à la démarche & au motif qui l'inſpiroit. Arrivée au lieu ſacré, la Reine voulut qu'on lui montrât l'endroit préciſément où l'on avoit mis *Viſſaobenbo*. C'étoit un tertre médiocrement élevé; des arbres touffus l'ombrageoient: ils avoient été plantés autour de la tombe royale, par l'ordre même de *Phaour*. On y voyoit auſſi divers ornements funebres, entr'autres un petit *Whatta*, que la piété furtive de quelques ſerviteurs, fideles à la mémoire de leur Maître, couvroit de dons, pauvres comme eux. La tyrannie avoit fermé les yeux ſur une eſpece de culte, qui ne ref-

ſucitoit pas celui dont elle avoit répandu le ſang, & uſurpé le pouvoir.

Réema-Lema nous fait ſigne de ne pas la ſuivre. Nous nous arrêtons, par reſpect; elle s'avance: ſa marche eſt tout-à-la-fois tremblante & rapide; ſes pleurs coulent. Elle ſalue le mondrin, s'élance avec effort, gagne le ſommet & ſe proſterne; ſa bouche preſſe la terre, qui depuis tant d'années couvre ce qui reſte du plus malheureux & du plus aimé des peres.

Nous lui donnâmes le temps de ſatisfaire ſa tendreſſe & ſa douleur; mais cette attitude inquiétante & pénible ſe prolongeant beaucoup plus qu'il ne convenoit, nous nous approchâmes, *Tanadoure* & moi, pour la relever. Quand nous la joignîmes, elle prononçoit diſtinctement ces paroles: *Ordonnez.... eſt-ce la vengeance? eſt-ce le pardon?* Nous l'interrompîmes en la priant de revenir avec nous. *Ah!* s'écria-t-elle, *vous vous êtes trop preſſés! J'ai confiance qu'il m'auroit enfin répondu.* Cependant elle accepta la main que je lui

préſentai, & nous la ramenâmes.

On reprit le chemin de la ſalle, où la cérémonie du ſerment & de la proclamation ſe fit en la maniere accoutumée. Les deux Rois furent enſuite conduits à la demeure royale par *Toe-Forou*, qui ſortit un inſtant, & reparut preſqu'auſſi-tôt accompagné d'une enfant. Cette enfant courut ſe jetter aux genoux de *Réema-Lemi* : action bien propre à émouvoir cette douce & excellente femme, & que le charitable introducteur rendit encore plus touchante par ces paroles :

» Oui, Reine, c'eſt la fille de *Phaour*...
» la fille d'une mere qui vous reſſembloit....
» que vous aimeriez.... mais les Dieux
» l'ont ravie à ſon époux : ſans doute pour
» aſſembler ſur le coupable, tous les gen-
» res de punition.... Que de fois elle a pleuré
» le crime, ſource de ſa fatale grandeur!
» Que de fois elle a gémi de votre cruelle
» deſtinée! Que de fois elle a viſité en ſe-
» cret le tombeau de votre pere!.... C'eſt
» elle qui a obtenu qu'on y plantât des

» arbres,& qu'on le décorât d'un *Whatta*...
» Elle l'a ſouvent chargé de ſes offrandes...
» Mais que demandoit-elle à l'ame de *Viſ-*
» *ſaobenbo* ? O ! Reine , écoutez : elle lui
» demandoit de la prendre pour victime ,
» & d'épargner cette innocente créature....
» J'ai reçu ſes derniers ſoupirs : j'atteſte
» qu'elle eſt morte , cette priere à la bou-
» che.... O ! femme digne d'un meilleur
» ſort! ta langue, glacée par l'impitoyable
» *Oopo* , ne peut plus ſolliciter la grace de
» ton enfant ; je te remplacerai.... je dirai
» à *Réema-Lema* : *C'eſt votre ſang , votre*
» *plus proche parente.... c'eſt la vivante*
» *image d'une mere , qui étant ce que vous*
» *êtes , & vous étant cette enfant , eût fait*
» *plus que de vous pardonner*.... Reine, où
» voulez-vous qu'elle ſe retire ? Elle a tou-
» jours habité cette maiſon.... Conſentez
» du moins que la mienne lui ſerve d'aſyle.
» On l'y élevera dans les ſentiments qu'elle
» vous doit. «

Pendant le diſcours du vieillard, *Réema-Lema* conſidéroit l'enfant avec la plus vive émotion ; elle tenoit ſes petites mains

dans les ſiennes, & pleuroit ſur elle. Quand *Toe-Forou* eût ceſſé de parler, elle leva les yeux au ciel, & les rabaiſſant auſſitôt : » Malheureuſe enfant, dit-elle..... » les Dieux te devoient un autre pere !... » Chef, je l'adopte ; j'adopte l'enfant d'une » mere qui a pleuré la mort de *Viſſaoben-* » *bo* & mes malheurs ; ſa mere revivra en » moi.... (*La relevant & l'embraſſant*) Non, » tu ne me quitteras point. Appelle-moi » ta mere, je la ſuis.... Commence à pré- » ſent.... que j'aie tout-à-l'heure la ſatis- » faction de l'entendre.... & toi celle de le » dire.... « L'enfant le proféra ce nom ſa- cré : & l'Iſle entiere, inſtruite d'un évene- ment qui ſurpaſſoit de beaucoup ſes eſpé- rances, jura un amour éternel à une Reine devenue la mere de la jeune *Héavi*.

Je ne toucherai plus que les faits prin- cipaux de notre ſéjour à *Otavaoo*, & je ne compte pas, en les racontant, m'aſ- treindre à un ordre bien régulier.

La circonſtance exigeoit des divertiſſe- ments extraordinaires parmi le peuple. On

lui en donna de toutes les eſpeces. Mes évolutions militaires & le tonnerre de mes armes à feu furent notre contribution aux plaiſirs publics. Elle avoit un but plus utile encore que celui d'amuſer : c'étoit d'inſpirer pour mes quatre cents Guerriers, une conſidération au moyen de laquelle ils fuſſent en état de contenir dans le devoir ceux qui ſeroient tentés d'en ſortir, à quelque nombre que montât la conſpiration. Je réuſſis parfaitement. Ma troupe, partagée en deux corps, & commandée par M. K***, tint ferme contre les milices réunies de tous les diſtricts d'*Otavaoo* ; & quand il lui plut d'attaquer à ſon tour, elle les diſperſa avec autant de facilité que le vent éparpille un tas de feuilles deſſechées.

J'étois logé dans la ſpacieuſe maiſon de *Réema-Lema*. M. K***, *Thélême*, *Opahiah* & le Zélandais y étoient auſſi. Quand les Chefs, en ſe retirant à la fin du jour, nous eurent rendus à nous-mêmes, & aux affaires qui nous intéreſſoient perſonnellement, nous délibérâmes ſur deux points fort im-

portants. L'un étoit le mariage de la jeune *Héavi* avec le fils aîné de la Reine ; l'autre, ce que nous ferions enfin de *Phaour*, & comment nous nous débarraſſerions des importunes, mais délicates ſollicitations qui auroient pour objet ſa vie, peut-être ſa liberté.

Héavi annonçoit une femme telle qu'il en faudroit une au fils de *Réema-Lema*. Riche, adorée du Peuple, fille d'une bonne mere, promettant des agréments & de l'eſprit, elle obtint tous nos ſuffrages. Il fut décidé que la Reine n'attendroit pas à déclarer ſes intentions, que *Toe-Forou* ou quelqu'autre *Earée* renouvellât la propoſition de cette utile alliance, mais qu'elle la propoſeroit elle-même en plein Conſeil, comme une ſuite de l'adoption de la jeune orpheline, & comme une preuve authentique de l'amitié qu'elle lui vouoit. Nous ne doutions pas que cette réſolution ſpontanée ne produisît le meilleur effet : rien ne pouvant affermir davantage l'autorité du nouveau regne, que le ſoin ſi touchant de

recueillir & de s'aſſocier les reſtes précieux de l'ancien.

L'article du traitement de *Phaour* n'étoit pas auſſi facile à régler, même entre nous. Mon premier deſſein avoit été de le faire mourir dans les formes les plus ſolemnelles, afin que ce fameux exemple mît au cœur des méchants qualifiés une crainte ſalutaire, qui défendît contre leurs attentats, les Rois, images de la Divinité. *Tanadoure* avoit applaudi à cette juſte rigueur, & *Réema-Lema* l'avoit en quelque ſorte provoquée, elle qui de la ſanguinaire ambition du coupable avoit vu couler la mort d'un pere, celle d'un époux, celle d'un oncle ſon ſauveur, & ce torrent de douleurs & de calamités qui, après plus de vingt ans, étoit à peine deſſéché. Les choſes n'avoient pas peu changé de face. Les ſupplications des Chefs d'*Otavaoo*, en faveur de *Phaour*, au moment même que, par un trait de fidélité digne des plus grands éloges, ils l'abandonnoient pour ſe ſoumettre à la fille inconnue d'un Roi qui n'avoit été que bon ; l'uſage que

l'uſurpateur avoit fait de ſon autorité; ſes ſages inſtitutions, ſes utiles réformes, la proſpérité de tout un peuple, née de ſes vertus & de ſon crime, mille autres circonſtances qu'il ſeroit trop long de rapporter en détail, ſollicitoient puiſſamment notre miſéricorde & ſa grace.... Ajoutez que *Tanadoure*, ſcrupuleux obſervateur de l'engagement qu'il avoit pris, me preſſoit réellement d'écouter moins le cri d'une juſtice impitoyable que ma douceur naturelle.... Ajoutez encore que *Réema-Lema* n'étoit plus ſi ardente à demander le ſupplice de *Phaour*, qu'elle parloit du coupable avec le ton de la commiſération, qu'elle commençoit à dire *le malheureux Phaour* : ſoit qu'en effet le temps qui altere tout, eût émouſſé ſa douleur & calmé ſon reſſentiment; ſoit que l'amitié qu'elle avoit conçue pour la jeune *Héavi*, rejaillît ſur le pere, foiblement ſans doute, mais cependant aſſez pour qu'on le haït moins âprement, & qu'on ne deſirât plus, comme autrefois, de voir ruiſſeler ſon ſang, ou même de le répandre.... Je ne diſſimulerai pas que l'idée de pardonner à mon priſonnier,

m'obſédoit moi-même depuis quelque temps. Penſois-je à lui, auſſi-tôt elle ſe préſentoit ; ſi je la repouſſois, elle s'obſtinoit à demeurer ; ſi j'étois diſtrait, elle ſe gliſſoit dans mon ame, & ne tardoit pas à y faire des progrès. C'eſt que *Phaour* captif excitoit mon admiration par ſes ſentiments & par ſa conduite. Avec ſes Gardes il reconnoiſſoit ſa faute, la juſtice de l'*Eatooa* qui en pourſuivoit le châtiment ; il ſe ſoumettoit, ſe réſignoit.... » Heureux, » ajoutoit-il, ſi l'ame de *Viſſaobenbo*, con» tente de mon repentir, contente de mes » peines, ne s'attache pas à tourmenter la » mienne dans l'éternelle demeure des Eſ» prits ! « Mais, je l'ai dit, ſes Gardes ſeuls étoient témoins de cette humiliation volontaire. Avec moi il affectoit une fierté noble & preſque dédaigneuſe : il me bravoit. Et, ce qui étonnera vraiſemblablement, cette hauteur de courage, loin de me choquer, de m'indiſpoſer, obtenoit de moi, ſans qu'il les demandât, tous les adouciſſements que comportoit ſon état.

Maintenant il eſt aſſez probable que

Phaour ne perdra pas la vie, mais, pour le moment, nous ne le décidâmes pas ; il fut ſeulement convenu que ſi, dans le Conſeil, la voix de *Toe-Forou*, ou de quelqu'autre *Earée*, plaidoit pour ce grand coupable, *Reema-Lema* déclareroit qu'ayant adopté la fille, elle ne pouvoit ni ne vouloit juger le pere; qu'il m'appartenoit plus que jamais, qu'elle m'avoit rendu le droit d'en diſpoſer, parce que la mere de l'époux d'*Héavi* ne devoit pas condamner *Phaour*, & que la fille de *Viſſaobenbo* devoit encore moins l'abſoudre ; qu'il falloit donc ou ne plus parler de cette affaire, ou la traiter directement avec moi.... Et moi, je me promettois de répondre d'une maniere qui, ſans m'engager beaucoup, ſatisferoit les demandeurs. C'eſt un talent que j'ai rapporté d'Europe, mais que, franc & ouvert par caractere, je réſerve pour les grandes occaſions.

Toe-Forou ne tarda pas à venir prendre l'ordre de ſes Maîtres pour la convocation d'un nouvel *Anoho*, afin de fixer la forme du gouvernement, & régler divers points d'adminiſtration

d'adminiſtration, qui auroient ſouffert d'un plus long délai. Cette aſſemblée eut lieu dès le jour ſuivant. Je refuſai d'y être admis autrement que comme *Earée*, voyageur & ami de la Nation, affectant pendant toute la ſéance de reſter au milieu de mes principaux Officiers. *Réema-Lema*, avant que les délibérations commençaſſent, ſe leva & dit :

» Chefs d'*Otavaoo*, trouvez bon que, » ne comptant pas aſſiſter ſouvent à vos » Conſeils (ce ſera le devoir de *Tana-* » *doure*) je manifeſte en ce moment mes » volontés, une fois pour toutes.

» Je déclare, en premier lieu, que dé- » ſormais perſonne ne ſera recherché ſous » prétexte de liaiſons avec *Phaour*, ſoit » qu'elles aient précédé ou ſuivi la révo- » lution, ſoit même qu'elles l'aient prépa- » rée ou favoriſée. J'oublie tout. Daignent » les Dieux l'oublier auſſi, & ne pas ven- » ger, malgré elle, une Reine qui par- » donne !

» Je déclare, en ſecond lieu, que, pour

» réunir, s'il ſe peut, tous les eſprits & tous
» les cœurs, non-ſeulement j'adopte *Héavi*
» qui n'a plus de mere, mais que je lui
» donne encore mon fils ainé pour époux.
» Ils régneront quand j'aurai ceſſé de ré-
» gner.... *Earées*, *Phaour* vit; la ſainte na-
» ture veut qu'il ſoit conſulté ſur le ma-
» riage de ſa fille. Qu'on obtienne ſon con-
» ſentement; j'accorde le mien.

» Je déclare, en troiſieme lieu, que je
» ratifie tout ce que *Phaour*, de l'avis ou
» du conſentement des Chefs, a fait à
» *Otavaoo*.... Cependant s'il a exilé quel-
» ques ſerviteurs de *Viſſaobenbo*, je les
» rappelle; s'il les a dépouillés de leurs
» biens, de leurs titres, je les leur rends....
» C'eſt le moins que la fidélité due & gar-
» dée au Souverain légitime ne continue
» pas d'être punie.

» Je déclare enfin que la ſouveraineté
» de *Mah*, détachée de celle d'*Otavaoo*,
» appartiendra & appartient dès-à-préſent
» à mon ſecond fils, ſous la régence d'*Yaſſi*,
» que je nomme à cette éminente dignité,

» à cauſe de ſon mérite ; & plus encore....
» il ſe réjouira de l'entendre dire.... à cauſe
» des ſervices rendus à la Nation par ſon
» reſpectable pere.

» Mes deux enfants du premier lit par-
» tageront également les biens de notre
» famille ſitués à *Otavaoo*, ou ailleurs ;
» ceux que je donnerai à *Tanadoure* ſe con-
» tenteront de nos poſſeſſions d'*Huaheine* ;
» ils ſeront moins riches que leurs freres,
» moins puiſſants.... mais je me flatte qu'ils
» ne ſeront pas moins heureux.

» On m'a dit que *Phaour*, ſongeant à
» profiter des troubles de *Koora*, avoit
» réſolu d'y porter la guerre, & *Toe-Forou*,
» en me communiquant ce deſſein, m'a in-
» formé que, depuis trois mois, les dé-
» ſordres de cette Iſle avoient conſidérable-
» ment augmenté ; de ſorte qu'on ne pou-
» voit ſouhaiter une occaſion plus favo-
» rable de faire agir nos invincibles Guer-
» riers. J'entends qu'on les arme, & qu'on
» les conduiſe à *Koora*.... non pour la con-
» quérir : me garde l'*Eatooa* de cette folle

» & injuſte volonté !.... mais pour y établir
» la paix & la concorde. Je prie *Toe-Forou*
» de commander cette expédition ; elle eſt
» digne de ſon cœur.

» *Earées*, en penſant au bonheur d'un
» peuple voiſin, je ne dois pas négliger
» celui du peuple dont la providence des
» Dieux m'a donné la ſouveraineté. J'abo-
» lis donc à jamais le *Taboo* qui tue les
» hommes. Déjà cette partie cruelle de
» notre culte a été ſupprimée à *Huaheine*,
» à *Ulietea*, à *Otaha*, à *Bolabola*, à *Eimeo* ;
» & le Grand-Etre, qu'elle outrageoit dans
» ſes plus nobles créatures, a montré qu'il
» approuvoit l'innovation, en répandant
» les faveurs les plus ſignalées ſur *Omaï*,
» qui en eſt l'auteur.... Chefs, ne conſentez-
» vous pas à la ſuppreſſion du *Taboo* qui tue
» les hommes ? (*Tous répondirent qu'ils y*
» *conſentoient.*).... Et vous, Hiérarque, y
» conſentez-vous auſſi ? (*Le* Téaponée *ne*
» *voulut pas devenir humain, ſans avoir fait*
» *un peu de réſiſtance ; il ne voyoit pas pour-*
» *quoi la Reine touchoit ſi bruſquement à*
» *un point regardé juſqu'alors comme fonda-*

» *mental.*) .... Vous ne le voyez pas, re-
» prit-elle avec indignation, & vous êtes
» homme !.... Nobles Chefs, je vous ré-
» ponds que le pieux Miniſtre ſe confor-
» mera à notre ſentiment, quand il y aura
» mieux penſé.... Il ne ſait pas que mon
» premier mari, le fils de *Souſſouma*, a été
» victime du *Taboo*.... Il ne ſait pas que
» l'immolation d'un homme eſt un ſacrifice
» exécrable aux yeux des Peuples chez qui
» le grand *Omaï* a voyagé.... Il ne ſait pas
» qu'aux yeux de la Divinité, tous les hom-
» mes ſont égaux, & qu'elle déteſte autant
» l'action d'un *Téaponée* qui tue un *Towtou*,
» que celle d'un *Towtou* qui, par un hor-
» rible ſacrilege, tueroit un *Téaponée*....
» Mais ſur-tout il ne ſait pas que *Tana-*
» *doure* & *Réema-Lema* renonceroient à la
» ſouveraineté d'*Otavaoo*, plutôt que d'y
» ſouffrir qu'on aſſommât les hommes au
» nom du Dieu qui anime les hommes....
» Hiérarque, demain, à pareille heure,
» vous publierez l'abolition du *Taboo*....
» (*Il demanda la permiſſion d'en conférer*
» *avec ſes collegues.*) .... Vous n'avez pas
» beſoin de permiſſion pour cela, comme

» je n'ai pas beſoin de votre conférence
» pour faire exécuter ma volonté & celle
» du magnifique Conſeil. Conférez donc....
» mais obéiſſez.... Demain, je le répete,
» l'abolition du *Taboo* ſera proclamée par
» notre Hiérarque : je ne vous forcerai
» pourtant pas ; vous aurez le choix entre
» l'abdication & l'obéiſſance.

» Nobles *Earées*, continua-t-elle d'un ton
» beaucoup plus doux, *Tanadoure* ſera dans
» la ſuite ce que j'ai fait aujourd'hui : il
» préſidera vos aſſemblées, & y parlera en
» Roi. Il l'eſt. Il l'eſt comme mon époux ;
» il l'eſt encore parce que je dépoſe entre
» ſes mains toute l'autorité que la naiſſance
» me donne. La paix & la guerre, l'admi-
» niſtration de la Juſtice, ce qui concer-
» ne les héritages, les récompenſes, les
» inveſtitures, toutes les affaires publi-
» ques : voilà ſon département. Le mien
» ſera le ſoin de mes enfants, au nombre
» deſquels je compte ma fille *Héavi*, l'éco-
» nomie intérieure de notre maiſon, & le
» ſoulagement des malheureux.... S'il m'é-
» toit quelquefois impoſſible de les ſecou-

» rir, j'aurois toujours le pouvoir de les » conſoler. Je m'y engage.

» Chefs d'*Otavaoo*, votre Reine, en » terminant l'unique diſcours de ce genre » qu'elle vous adreſſera, vous remercie- » roit de votre zele & de votre fidélité, ſi » elle ne croyoit pas que c'eſt manquer » à l'homme vertueux que de le remercier » d'avoir fait ſon devoir. «

Ainſi parla *Réema-Lema*. Perſonne ne s'étoit attendu à ce diſcours. Notre amie l'avoit préparé en ſecret; *Tanadoure* lui-même n'en fut inſtruit que comme tout le monde, en l'entendant prononcer. Ceux qui ne connoiſſoient ni l'ame forte, ni l'eſprit cultivé de la Reine, crurent vraiſemblablement qu'elle ne l'avoit pas compoſé ſeule. L'explication qu'elle eut avec le *Téaponée*, la maniere dont elle le pouſſa à l'occaſion d'une réſiſtance qu'elle n'avoit pas prévue, auroient dû les détromper; mais, chez nous, au moins d'ici à long-temps, les femmes éprouveront toujours l'injuſtice des hommes, quand elles feront,

ſur-tout quand elles diront quelque choſe de ſolide, & dont le ſexe dominateur s'honoreroit. On n'eſt guere plus équitable à *Londres*. Dès qu'une Milady ou une jeune Miſs publie un ouvrage, on affecte de répandre auſſi-tôt qu'elle n'a fait qu'y mettre ſon nom : à moins que la production ne ſoit ſi foible, qu'on puiſſe, ſans conſéquence, la laiſſer à ſon auteur apparent. M. K***, à qui j'ai communiqué cette obſervation, m'a dit que les Français, ſes compatriotes, ſe rendent journellement coupables du même délit. Quant à *Réema-Lema*, il eſt conſtant que perſonne ne l'avoit aidée dans la compoſition de ſa harangue. Voyons briévement quel en fut le ſuccès.

D'abord *Tanadoure* voulut former quelques difficultés contre le projet de ne ſe point mêler des affaires publiques, que ſon épouſe avoit annoncé ; mais elle y perſiſta ſi poſitivement qu'il fallut, après une tendre & vive conteſtation, céder à l'ordre d'une Reine, qui commandoit (dit-elle) pour la premiere fois, réſolue de ne plus commander.

Enſuite *Toe-Forou*, au nom des Chefs ſes collegues, répondit au diſcours de *Réema-Lema*, un peu longuement peut-être, parce qu'il étoit vieux, mais ſpirituellement & agréablement, parce qu'il avoit infiniment de mérite, & que dans la vaſte étendue de nos mers on auroit vainement cherché un homme plus éloquent que lui. Je n'ai retenu aucune des phraſes qui coulerent de ſa bouche, ſource féconde d'expreſſions choiſies : mais deux traits importants ne me ſont point échappés. Le premier fut qu'il s'oppoſa reſpectueuſement, mais avec force, au don que faiſoit la Reine à *Yaſſi*, de la régence de *Mah*. Ce jeune Inſulaire n'avoit pas atteint l'âge preſcrit par les inviolables coutumes d'*Otavaoo*.... Il n'avoit pas obéi aſſez long-temps pour ſavoir commander.... L'Iſle étoit pleine d'*Earées* qui méritoient d'être préférés.... Ce généreux pere fit pour empêcher l'élévation peu réguliere de ſon fils, tout ce que d'autres euſſent fait pour la lui procurer. On ne l'écouta pas. Il ne s'agit point de la régence d'*Otavaoo*, lui répliqua-t-on, mais de celle de *Mah*, qui devenue une petite

monarchie indépendante, peut très-bien avoir ſes uſages particuliers.... *Yaſſi* eſt jeune, mais il eſt le fils de *Toe-Forou*, & la ſageſſe, moins tardive que les années, lui a donné l'âge compétent. On l'a nommé Ambaſſadeur auprès du grand *Omaï*; & il ne pourroit pas gouverner une Iſle où l'on compte à peine deux mille habitants !.... Sans doute, il eſt à *Otavaoo* des *Earées* qui auroient pu prétendre à l'honneur que la Reine accorde au noble *Yaſſi*, mais il falloit que le choix tombât ſur quelqu'un, & l'élu n'excite la jalouſie de perſonne.... Puis tous enſemble : » *Yaſſi* Régent de » *Mah*.... Qu'on aille le chercher. « Il vint. Sa modeſtie égala l'auſtere vertu de ſon pere. Ses premieres paroles articulerent un refus; la derniere, un acte d'obéiſſance. La cérémonie de ſon ferment ne fut point différée.

Toe-Forou réuſſit mieux ſur l'autre point. Il rappella que la Souveraine d'*Otavaoo*, reſpectant les droits de la nature juſques dans ſon ennemi, n'avoit pas voulu conclure abſolument le mariage d'*Héavi*, avant

qu'on eût obtenu le consentement de *Phaour*. » Il n'est pas nécessaire d'attendre » plus long-temps, dit-il ; ce consentement » est donné : j'en ai reçu le dépôt, je l'at- » teste. « Mon premier mouvement, à ces paroles, fut de penser que les Ambassadeurs, pendant leur séjour à *Huaheine*, avoient trouvé le moyen de voir mon prisonnier, ou de communiquer avec lui par quelqu'un des gens qui l'approchoient, & que l'ayant instruit de leurs idées touchant le mariage de sa fille & de l'héritier de *Vissaobenbo*, il avoit consenti d'avance à un établissement qui assuroit le sort de son enfant : sans compter que cette union pourroit lui sauver la vie. Je me trompois ; & l'explication du vieux Chef dissipa tous mes doutes. Car *Réema-Lema* lui ayant demandé comment & par quelle voie il avoit su que *Phaour* consentoit au mariage projetté, il répondit que le pere d'*Héavi*, entreprenant un voyage qui pouvoit être long, & que mille accidents pouvoient rendre malheureux, avoit déposé entre ses mains, avec l'autorité du gouvernement, celle que la nature lui donnoit sur sa fille : qu'il

lui avoit confié la *régence paternelle*, & le pouvoir de diſpoſer d'*Héavi* auſſi entiérement que ſi elle étoit la ſœur des ſœurs d'*Yaſſi* : qu'en conſéquence (à moins qu'on ne ſuſpectât la vérité de ſes paroles) le conſentement de *Toe-Forou* étoit le conſentement de *Phaour*. On ne lui fit pas l'injure de croire qu'il alléguoit une fauſſe procuration, & la Reine, à la grande ſatisfaction de tous les aſſiſtants, prononça que *l'affaire étoit donc terminée*. Elle ordonna au *Téaponée* de publier en même temps » l'abolition du *Taboo* & le mariage d'*Héavi*, » niece de *Viſſaobenbo*, avec le fils ainé de » *Réema-Lema*. «

Cet ordre ranima le Hiérarque, qui, depuis ſon altercation avec la Reine, n'avoit pas dit un ſeul mot, quoiqu'en général il parlât volontiers, ni fait un ſeul mouvement, quoique perſonne ne geſticulât plus que lui. — Je ferai, dit-il, l'une & l'autre publication.... Je les ferai toutes deux avec joie. Et pour que l'on ne me ſoupçonne pas, continua-t-il, d'avoir ſacrifié mes répugnances à la conſervation de ma place,

je déclare que, du moment que j'aurai annoncé au Peuple les bienfaiſantes volontés de ſes Souverains, ma place ſera vacante.

— Sérieuſement, reprit la Reine, vous renoncerez à votre dignité?

— J'y renonce dès-à-préſent pour l'inſtant que j'ai dit.

— Si c'eſt un parti pris, j'aimerois beaucoup mieux que vous me donnaſſiez votre démiſſion tout-à-l'heure; j'aurois une joie infinie à l'accepter, à vous donner un ſucceſſeur.

— Je ne comprends pas....

— Mais eſt-il néceſſaire que vous me compreniez? Je vous expoſe tout ſimplement ma penſée & le vœu de mon cœur.... Si vous vouliez cependant une raiſon, en voici une: c'eſt qu'il me ſeroit agréable que le mariage de mon fils & la ſainte abolition de l'affreux *Taboo* ne fuſſent pas proclamés par un Hiérarque de la création de *Phaour*.

— Reine, vous aviez promis d'oublier les liaiſons que l'on avoit eues avec cet infortuné.

— Auſſi ne vous en parlé-je que parce

que vous avez exigé une explication ; & ſi, de vous-même, vous n'aviez pas réſolu de me remettre votre dignité, jamais vous n'euſſiez ſu ce que je penſois d'un Miniſtre établi par *Phaour*.... Mais, encore une fois, pleine liberté. Gardez juſqu'à demain, & par-delà, le miniſtere dont vous vous propoſez de vous dépouiller ; vous en êtes le maître. Je ne vous deſtitue point.... J'avoue ſeulement que votre démiſſion actuelle m'eût flattée.

Réema-Lema ſe tut. Le Hiérarque ſe tut auſſi, réfléchiſſant à ce qu'il avoit à faire. Nous nous tûmes tous : & tous, je ne m'excepte point, nous eûmes l'air de ne pas approuver la dure franchiſe de *Réema-Lema*. Après quelques moments de ſilence & un ſoupir étouffé, le Hiérarque dit : — Reine, il eſt juſte que votre ſatisfaction ſoit préférée à la mienne ; j'abdique.

— Actuellement ?

— Actuellement ; j'abdique actuellement.

— Vous ne ſauriez croire quel plaiſir vous me faites. (*Notre humeur redoubla.*).... *Earées*, nous n'avons plus de Hiérarque ; il

vient de mourir.... Il m'appartient de nommer à cette place auguſte....

— Vous trouverez bon que je me retire.

— Moi? Non vraiment. Je veux que vous ſoyez témoin de ma nomination ; votre ſuffrage ne m'eſt point indifférent.

— Ayant ceſſé d'être Hiérarque, je ne ſuis plus *Earée* ; le rang que je tiens ici ne m'eſt pas dû.

— En effet.... mais.... vous n'avez qu'à deſcendre.... paſſez à côté d'*Omaï*.... parmi les étrangers.

— Je ne ſuis pas étranger.

— C'en eſt trop, homme d'*Otavaoo* ; en quelque qualité que ce ſoit, reſtez, je le veux.... *Earées*, je vais donc remplir le poſte éminent, vacant par la démiſſion libre de l'ancien *Téaponée*. Mon choix aura l'approbation univerſelle. Il tombe ſur un homme parfaitement inſtruit du culte qu'on doit aux Dieux : ſur un homme fidele obſervateur de nos rites ſacrés : ſur un homme qui n'a point rougi de ſe laiſſer éclairer par le flambeau de l'humanité & de la raiſon, qu'une femme lui préſentoit: ſur un homme que vous avez vu préférer à ſa ſatisfaction, la mienne....

Cette derniere phraſe expliqua tout ; *Réema-Lema* rétabliſſoit l'ancien Hiérarque : elle avoit deſiré qu'il tînt d'elle, & non de *Phaour*, la ſublimité du miniſtere ; elle avoit caché ſon deſſein pour procurer au Prêtre l'occaſion de paroître de plus en plus digne de la faveur qu'elle lui ménageoit. Tout étoit ſi bien développé à l'avantage de notre amie, que je demeurai réellement honteux de l'avoir ſi mal jugée. L'aſſemblée parut éprouver le même repentir. *Toe-Forou* en fit hautement l'aveu. La ſalle retentit d'acclamations qui ſe multipliérent à l'infini, quand on vit la Reine quitter ſa place, s'avancer vers le Hiérarque, le prendre par la main, le conduire à l'endroit où il avoit ſéance, & lui dire : » Vous ſerez notre *Adelo*. « Il eſt bon d'obſerver que le grand *Téaponée* d'*Hua-heine* étoit connu à *Otavaoo* de la maniere la plus avantageuſe. *Yaſſi* & les autres Ambaſſadeurs l'avoient exalté comme le plus ſaint & le plus aimable des Prêtres. Ils diſtinguoient les genres, & le mettoient enſuite à côté de moi ; la plus ingénieuſe flatterie ne pouvoit en faire davantage.

Nous

Nous avons entendu *Réema-Lema* dire au *Téaponée* rétabli : *Vous ſerez notre Adelo ;* ce mot amena très-naturellement la fameuſe requête pour la vie & la délivrance de *Phaour*.

» Vous me permettrez donc, ô Reine ! » de l'imiter, ce modele des *Téaponées*, reprit l'honnête Miniſtre. Nous ſavons » qu'il a demandé au grand *Omaï*, & qu'il » en a obtenu non-ſeulement que le Roi » de *Bolabola* vécût, non-ſeulement qu'il » fût libre, mais encore qu'une vraie & durable amitié les unît : & *Opoony* avoit tué » le pere d'*Omaï*, *Opoony* avoit voulu le tuer » lui-même.... Reine, pardonnez à *Phaour* : » c'eſt *Adelo* qui ſollicite ſa grace.... Si les » vertus d'*Eman-Hué* adoucirent le juſte » courroux du vainqueur de ſon pere, la » jeuneſſe & les malheurs d'*Héavi*, ſa glorieuſe adoption, la qualité de votre fille » qu'elle a l'honneur de porter, tant de » titres précieux & réunis ne pourront-ils » rien en faveur d'un Roi.... coupable, horriblement coupable.... mais repentant ; » mais ſi repentant que s'il eût imaginé

» quelque moyen de réparer ſes torts, il
» l'auroit embraſſé, acheté au prix de ce
» qu'il poſſédoit de plus cher ?.... Chefs,
» vous vous en ſouvenez : il nous l'a dit,
» répété cent fois, les larmes aux yeux,
» s'accuſant de ſes forfaits, en préſence de
» l'*Eatooa* & de ſon Miniſtre : *Que les Dieux*
» *prenent tout* (je ne change rien à ſes paro-
» les) *qu'ils me frappent de tous les côtés....*
» *& qu'ils s'appaiſent !.... Je n'excepte de ce*
» *ſacrifice univerſel qu'*Héavi & *le Peuple*
» *d'*Otavaoo.... *Doivent-ils être punis des*
» *crimes, elle de ſon pere, lui de ſon Roi ?....*
» Image des Dieux, qui, je le jurerois preſ-
» que, ont pardonné, Reine, ne ſuivrez-
» vous pas leur exemple ? Ne direz-vous
» pas : *Et moi auſſi je pardonne ?* «

Réema-Lema a avoué depuis qu'elle avoit été ſi vivement affectée de la remontrance du *Téaponée*, que peu s'en étoit fallu qu'elle ne prononçât le pardon, dans les termes qu'on lui ſuggéroit. Elle ſe ſouvint à propos de la réponſe convenue entre nous, & dit : Que la grace demandée ne dépendoit pas d'elle : Que devenant Reine

d'*Otavoo*, mere d'*Héavi*, & continuant toujours d'être fille de *Viſſaobenbo*, elle n'avoit voulu conſerver aucun droit ſur *Phaour*, dans la crainte de manquer à quelques-uns des devoirs que lui impoſoient des qualités ſi différentes : Qu'elle n'auroit ſu comment les accorder ; en effet, comment épargner l'aſſaſſin de ſon pere ?.... comment n'épargner pas le beau-pere de ſon fils ?.... Qu'elle s'étoit débarraſſée de cette incertitude pénible en me rendant mon priſonnier. La concluſion fut que le Hiérarque & les autres ſolliciteurs (car la plupart des Chefs avoient appuyé la requête) devoient s'adreſſer à *Omaï*.

Ils ne manquerent pas de ſuivre ce conſeil. L'Orateur recommença une harangue que je crus pouvoir interrompre, en la prévenant par cette réponſe :

» Hiérarque, nobles *Earées*, il ſeroit » inutile de répéter ce que vous avez dit » pour la défenſe de *Phaour* : je l'ai entendu.

» Vous l'avez peint comme un coupable

» repentant, même avant que le malheur
» peſât ſur ſa tête ; eſt-il aiſé de ſe perſua-
» der qu'il ne vous ait pas trompés? Il part
» d'*Otavaoo*, attiré auprès d'*Opoony* par la
» réputation de ce fameux uſurpateur ; il
» arrive à *Bolabola* : & au lieu de détourner
» le vieux Monarque de l'injuſte entrepriſe
» qu'il méditoit, il l'accompagne, il paie
» de ſa perſonne dans une bataille livrée
» pour empêcher le meilleur des hommes
» & le plus reſpectable des Rois, *Ooroo*,
» de rentrer paiſiblement à *Ulietea*, ſa pa-
» trie, ſon héritage ; il me combat, moi,
» qui ſoutenois la cauſe des Souverains ; il
» leve ſur mes Guerriers, il oppoſe à mon
» tonnerre ſon impuiſſante maſſue !.... *Ea-*
» *rées*, un coupable repentant ne ſe fût pas
» comporté de la ſorte.

» Vous m'objectez le pardon accordé à
» *Opoony*, qui n'étoit pas moins coupable que
» *Phaour*... Il eſt vrai que j'ai pardonné à un
» Roi qui avoit dépouillé le mien, aſſervi ma
» terre natale, égorgé mon pere, préparé ma
» mort, détruit toute ma famille ; mais ce
» Roi n'avoit pas détrôné ſon Roi, & tué

» ſon frere, de ſes propres mains.... Et
» vous verriez de la reſſemblance entre les
» crimes de *Phaour* & ceux d'*Opoony*!....
» Non, hommes vertueux, non, vous n'en
» voyez pas.

» Cependant il ſuffit que vous deſiriez,
» pour qu'*Omaï* vous accorde tout ce qui
» pourra ſe concilier avec les regles de la
» prudence & celles de la juſtice. *Phaour* ſera
» puni, mais il vivra, & ſon exiſtence
» n'aura rien de dur ni d'ignominieux.... Je
» ne vous ferai pas l'injure de croire que
» vous m'ayez demandé autre choſe. «

On parut très-ſatisfait de l'aſſurance que je donnois d'épargner la vie de *Phaour*, & de ne lui impoſer enſuite que des conditions tolérables. On auroit eu bien envie de ſavoir quel genre de punition j'exercerois ſur cet illuſtre coupable : ſi l'on ne m'en fit pas la queſtion ouvertement, on me ſonda à diverſes repriſes ; mais j'avois ſi décidement réſolu de me taire là-deſſus, que je demeurai ſeul poſſeſſeur de mon ſecret. Le Lecteur lui-même ne l'apprendra

qu'au moment convenable ; & ce moment eſt celui du ſupplice. Le cours des événements ne tardera pas à l'amener.

Le célebre *Anoho* dont je viens de tracer l'hiſtoire, ayant réglé proviſoirement tout ce qui concernoit les affaires publiques, nous nous ſéparâmes, & chacun s'en alla à ſes affaires particulieres. Et comme elles ne ſont jamais bien ſérieuſes parmi nous, hommes ſans commerce, ſans monnoie repréſentative des choſes qui ſe conſument par l'uſage, n'ayant enfin que les beſoins naturels & une grande abondance des choſes qui les contentent, on continua de s'amuſer. Mais, tout en nous divertiſſant, nous préparâmes la matiere de pluſieurs travaux utiles. Des jardins furent deſſinés, des haies plantées, des morceaux de terre labourés. On ſema ſous mes yeux une partie des graines que j'avois apportées : j'en enſeignai la culture, le produit & l'uſage. Mes ſeps de vigne attirerent très-ſpécialement mon attention, & certes les *Earées* me ſeconderent de bien bon cœur, quand ils ſurent que c'étoit de cet arbuſte que

couloit l'*ava de Britanne* : c'eſt ainſi qu'ils nommoient le vin. Je donnai auſſi quelques notions de notre architecture. On eſſaya de durcir des briques au feu, & l'on réuſſit. Nous bâtimes, ſous la direction de M. *K****, une jolie petite maiſon qui devoit ſervir de modele aux autres que l'émulation & l'amour des commodités feroient élever. Pour tout dire en un mot, tous mes arts, toutes mes connoiſſances, toutes mes vraies richeſſes, au moins leurs germes, deſcendirent avec moi à *Otavaoo*, & préſagérent preſqu'auſſi-tôt d'heureux & prompts développements.

Les animaux dont j'enrichiſſois l'Iſle de *Réema-Lema*, étoient renfermés dans l'enceinte de la demeure royale ; mais on ne les déroboit à la curioſité de perſonne : auſſi accouroit-on de tous les côtés pour les voir & les admirer. Plus d'un habitant leur faiſoit régulierement ſa viſite tous les jours, & ne la finiſſoit jamais qu'à regret. *Laloë*, qui avoit un talent incomparable pour l'éducation de ce précieux bétail, forma, par ſes leçons & par ſes exemples,

des femmes capables de la remplacer dans les ſoins qu'il exige. Je réglai que les premieres couples qui ſortiroient d'*Otavaoo*, lorſque la fécondité des couples actuelles ne laiſſeroit plus craindre l'anéantiſſement de l'eſpece, paſſeroient d'abord à *Mah*, où j'avois remarqué d'excellents pâturages, & qu'enſuite, de proche en proche, ils couvriroient de leurs innocentes richeſſes toutes les terres circonvoiſines. *Mah* eut immédiatement des ſeps de vigne & des graines d'Europe. La Reine & ſon époux affectionnoient ſinguliérement cette petite Iſle, lieu enchanté, & qui avoit ſi long-temps ſervi de retraite à l'ame de *Viſſaobenbo*.

Je mets ce fait au paſſé, parce que depuis le rétabliſſement des affaires de *Réema-Lema*, les prodiges avoient diſparu. Et encore n'obligé-je pas de croire qu'il y ait jamais eu de prodiges à *Mah*, quoique le témoignage de *Tanadoure* & des compagnons de ſon premier voyage ſoit bien précis; quoique l'exiſtence de ces hautes & incompréhenſibles merveilles ſoit intimement liée avec la fuite & le retour des

habitants de l'Iſle. Les hommes du grand monde civiliſé ne ſont pas faciles à convaincre, quand il s'agit d'événements qui paroiſſent ſortir des regles ordinaires. Combien de fois ſe ſont-ils moqués de moi à *Londres*, lorſque je leur parlois de l'ame de mon pere, & de mes fréquentes converſations avec elle ? On diroit qu'ils ne ſont pas bien perſuadés de l'immortalité de l'eſprit qui nous vivifie. Car s'il ſubſiſte après la mort, pourquoi ne continueroit-il pas d'être en commerce avec d'autres eſprits ? A deux eſprits qui veulent converſer enſemble, faut-il néceſſairement des bouches & des oreilles ? Ces organes ne devroient être conſidérés que comme des moyens ingénieux que l'*Eatooa* a imaginés, pour faciliter les communications mutuelles des ames renfermées dans la priſon du corps. Quand la priſon eſt abattue, les moyens imaginés pour ſe faire entendre à travers les murs, deviennent inutiles ; au moins ils ne ſont plus néceſſaires. Eſt-ce qu'après avoir appris l'anglais, je me ſervois encore d'un Interprete pour m'entretenir avec Milord *Sandwich* ?

Pardon, Philoſophes ſublimes, en comparaiſon deſquels un Philoſophe O-Taïtien eſt auſſi petit que *Mah* en comparaiſon des *trois Royaumes* : pardon ſi, entr'autres erreurs que j'ai remarquées dans les tréſors de votre ſageſſe profonde, j'ai relevé celle-ci : mais, conſtamment, vous êtes mécréants au-delà des juſtes bornes, quand il s'agit de prodiges, de faits extraordinaires. Vous ne vous en rapportez pas à ceux qui ont vu, vous voudriez voir par vous-mêmes : ſans cela les témoins qui diſent *nous avons vu*, à plus forte raiſon ceux qui diſent *nous tenons de ceux qui ont vu*, auront la mortification de vous laiſſer auſſi peu perſuadés qu'auparavant, ſi même vous n'inſultez pas à leur crédulité.

Nous autres raiſonneurs de la mer du Sud, nous n'approuvons point ce procédé ; nous avons la hardieſſe d'y trouver plus de foibleſſe que de force, plus de précipitation que de réflexion, plus de préjugé que de vraie philoſophie. Je me ſouviens qu'en combattant mes *viſions*, vous me diſiez ſentencieuſement que l'exiſtence

d'un fait ſurnaturel (c'eſt votre mot) a beſoin, pour obtenir la croyance de l'homme qui penſe, de beaucoup plus de preuves que celle d'un fait naturel ; *ſi même*, ajoutiéz-vous, *ce qui eſt ou ſeroit au-deſſus des forces de la nature, peut être réellement prouvé par le témoignage des hommes.* Mais je me ſouviens auſſi que je vous embarraſſois étrangement en vous répondant que vous ſuppoſiez, ſans aucune apparence de vérité, que la converſation de l'ame de mon pere avec la mienne fût *au-deſſus des forces de la nature.* Depuis, j'ai penſé que votre diſtinction de faits naturels & ſurnaturels n'avoit aucune ſolidité dans l'uſage qu'il vous plaiſoit d'en faire, parce que mes yeux ſont toujours également bons pour atteſter que tel jour *Marama*, qui, ronde comme un viſage, brilloit de l'éclat le plus vif, s'eſt bruſquement couverte de ténébres : ſoit que cela vienne de ce que la terre ſe gliſſe méchamment entr'elle & *Mahananna*, fable que vous contez aux étrangers ; ſoit qu'un dragon voulant la dévorer, elle s'enveloppe des ombres de la nuit pour éviter ſa gloutonnerie, autre

fable attribuée à des Peuples, nommés par vous *Sauvages*; ſoit, comme le penſent nos *Tahonas* & nos *Taatas*, qu'elle détourne ſa face rayonnante pour ne pas éclairer quelque grand crime, ou pour déplorer la mort de quelque Chef illuſtre. Les yeux n'apperçoivent pas la cauſe: auſſi n'ont-ils garde d'en parler; mais ils voient l'effet, & le certifient. Leur témoignage doit-il être ſuſpect, juſqu'à ce que le procès des Européens, des Sauvages & de nos Savants ſoit jugé? Vous n'oſeriez le ſoutenir. De même le colloque de *Tanadoure* & de l'*Eſprit-Viſſaobenbo* ſera ou une choſe toute ſimple, auſſi facile, quoique moins ordinaire, que la converſation de deux hommes vivants, ou l'ouvrage d'une intelligence ſupérieure, d'un pouvoir divin: qu'importe à l'oreille qui entend les ſons, les mots, ſaiſit l'enſemble & les détails, & rend tout cela à l'ame avec une incorruptible fidélité?

Peut-être ſommes-nous trop enclins à croire; mais tout ſe compenſe de Peuple à Peuple: & votre lot eſt d'être plus

ſoupçonneux qu'il ne faudroit.... Mais voyez donc quelle digreſſion ! J'en ſuis honteux. Retournons à notre ſujet.

Dans un petit voyage que nous fîmes à *Mah* pour y établir *Yaſſi* dans ſes fonctions de Régent, & pour lui aſſigner une demeure & des revenus, la Reine mena avec elle ſon ſecond fils, qu'elle étoit bien aiſe de montrer, de temps en temps, aux Sujets de cet enfant Roi. Les Habitants de l'Iſle parurent ſi contents de le voir, ſi triſtes enſuite de le perdre, quand nous fûmes ſur le point de retourner à *Otavaoo*, ils prierent ſi inſtamment, ſi éloquemment qu'on le leur laiſſât, que bien qu'il en coutât exceſſivement à la tendreſſe maternelle, il fallut leur accorder cette ſatisfaction. Voilà donc le Roi de *Mah* à ſon ménage. *Yaſſi* gouvernera : l'*Anoho* ne ſera compoſé que de trois perſonnes, parce qu'il n'y a que deux *Whennuas*. L'excellente *Laloë*, dévouée à tout ce qui peut nous être agréable, reſtera auprès de l'enfant, avec tous les droits de *Réema-Lema*, dont elle a reçu une pleine ceſſion ; le mari de

cette femme ſera comme le Sur-Intendant de la maiſon du Régent & de ſon royal pupille. C'eſt une affaire terminée. Hâtons-nous de regagner l'Iſle métropole. Des hommes de *Koora*, cette malheureuſe terre déchirée par deux factions, ſont venus ; ils implorent à grands cris la domination de *Phaour*, qu'ils connoiſſent de réputation, & dont ils ignorent la captivité. » Que ce » Roi, diſent ils, débarque avec une bonne » armée, & tout eſt pacifié, ſoumis. « Cette propoſition vaut la peine qu'on l'examine de près. Ainſi partons.

Nous trouvâmes les fugitifs de *Koora* inſtruits de la révolution arrivée dans l'Iſle dont ils imploroient la protection. *Toe-Forou* leur en avoit conté toute l'hiſtoire. Ils aborderent *Réema-Lema* & *Tanadoure* de la maniere la plus reſpectueuſe & la plus ſoumiſe. Ils leur dirent que la trois fois malheureuſe *Koora* tendoit vers eux des mains ſuppliantes ; qu'ils n'oſoient pourtant pas s'annoncer comme les envoyés de la plus nombreuſe partie de leur Peuple, puiſqu'un eſprit *Etée* ſouffloit la diſcorde

dans tous les cœurs ; mais qu'ils repréſentoient du moins ceux qui, également amis des deux partis, également ennemis des horreurs de la guerre civile, ne faiſoient des vœux que pour la paix, & ne voyoient de moyen d'y parvenir que la protection & même la domination d'une puiſſance étrangere ; qu'ils avoient recours à la leur, & qu'ils eſpéroient que les Souverains d'*Otavaoo* ne refuſeroient ni de les ſervir ni de les aſſujettir.

Réema-Lema, fidelle à ſa réſolution, fit ſigne à *Tanadoure* de répondre. Il s'en acquitta avec dignité. » Vous vous êtes trom-
» pés, hommes de *Koora*, dit-il. Nous
» avons déjà ordonné qu'on vous ſecourût ;
» mais nous ne vous aſſervirons pas. Béniſ-
» ſe l'*Eatooa* notre louable entrepriſe !
» Alors vous ſerez nos alliés, & non pas
» nos Sujets ; nous jouirons du bonheur que
» nous vous aurons procuré. Allez, & dites
» à ceux de vos compatriotes qui veulent
» la paix, que nous marchons ſur vos
» pas. «

Les pauvres Inſulaires de *Koora* ne con-

cevoient pas trop, à ce qu'il me ſembla, qu'on pût obliger ſi gratuitement, & expoſer ſa vie uniquement pour le plaiſir de ſoulager des hommes ſouffrants ; cependant ils remercierent comme s'ils l'avoient cru. En prenant congé, un des ſuppliants dit à *Tanadoure* qu'ils auroient eu grande envie de ſaluer, avant leur départ, le Dieu *Omaï*. — Le Dieu *Omaï*, repris-je avec étonnement ! — Oui, continua-t-il ; nous ſavons qu'il eſt venu d'*Huaheine* à *Otavaoo*. — Il y a effectivement ici un homme, né à *Ulietea*, & qu'on appelle *Omaï* ; mais il n'eſt pas plus Dieu que vous & moi ; ſurtout il n'a pas la ſote & irréligieuſe manie de ſe croire quelque choſe au-deſſus de l'homme : cette prétention inſenſée ne germe que dans la tête d'un *Etary* & de ſes ſemblables. — Noble *Earée* (car ſans doute vous l'êtes) nous parlons avec connoiſſance de cauſe. Perſonne n'ignore parmi nous qu'une *Eatooa*, ayant deſſein d'honorer nos Iſles de ſa préſence viſible, perſuada à un jeune aventurier de ſuivre juſqu'aux extrêmités des mers, un merveilleux étranger qui retournoit dans ſa patrie :

que

que ce jeune homme tomba malade bien loin, bien loin, & descendit à terre : qu'au moment même que son ame se séparoit du corps qu'elle avoit animé, une *Eatooa* se saisit de la place demeurée vuide : qu'aussitôt le malade parut revivre, entrer en convalescence, continuer son voyage, & revenir chargé de richesses inestimables, qui semblent se reproduire entre ses mains, tant il en donne à qui veut les accepter. — Eh ! de qui tenez-vous toutes ces belles choses ? — De nos *Tatanos* & de la renommée. D'ailleurs les prodiges racontés de cet *Omaï*, prouvent assez tout ce que je viens de dire.

Je demandai quelques détails sur les prodiges d'*Omaï*. C'étoit, pour la plupart, mes actions très-comiquement défigurées ; mes armes à feu, mes curiosités d'Europe, décrites d'une maniere si originale qu'il y avoit à mourir de rire. Pensez donc un peu ce que devinrent, dans la bouche d'hommes qui n'avoient jamais rien vu, un télescope, un miroir, une électricité, une lanterne magique, &c. ? En attendant je con-

tinue. — Malgré tout cela, *Omaï* n'eſt, je vous aſſure, qu'un homme qui vit & qui mourra à la maniere des autres hommes. — Il vit, reprit le crédule Inſulaire de *Koora*, parce qu'il faut bien que l'*Eatooa* nourriſſe le corps humain dont elle s'eſt enveloppée, après avoir réparé le déſordre cauſé par la maladie du véritable *Omaï*.... Il mourra, c'eſt-à-dire que l'*Eatooa* abandonnant le corps qu'elle n'a pu prendre que pour un certain nombre d'années, il ſemblera que la mort l'aura frappé... Telle eſt du moins la doctrine de nos *Tatanos*, qui, en ſcience & en pénétration, ne le cedent à aucun de ceux qu'on trouve dans les autres Iſles. — Mais ſi celui-là même qu'ils érigent en Divinité, ſe préſentoit à eux, & leur diſoit : » Sages & clair-» voyants *Téaponées*, je ne ſuis qu'un » homme, le même homme qu'emmena le » Capitaine *Cook* & qu'il a ramené ; je ne » ſuis pas Dieu, mais je ſuis l'ami des » Dieux, leur protégé, &, en quelque ſorte, » leur Miniſtre, parce que je les honore, » & qu'à leur exemple, je m'efforce d'être » juſte & bon... « le croiront-ils ? — Ils ſe-

roient fort embarraſſés : car, d'un côté, ils auroient la parole de celui qu'ils jugent une *Eatooa*, & qui, dans la ſuppoſition qu'ils ne ſe trompaſſent pas, ne pourroit les tromper ; de l'autre..... leurs profondes & ſublimes connoiſſances, & la bonne opinion qu'ils en doivent avoir, les jetteroit dans une perplexité qui.... mais *Omaï* ne leur diroit pas ce que vous lui faites dire ; l'*Eatooa* ne ſauroit mentir.

Je penſai qu'il étoit convenable de détromper ces braves gens. Je leur déclarai nettement qui j'étois, & combien l'opinion de leurs *Tatanos* choquoit la vérité & moi. *Tanadoure* & *Réema-Lema* m'appuyerent, certifiant qu'à *Huaheine* & dans les autres Iſles où j'étois perſonnellement connu, on me regardoit comme le premier des hommes de notre archipel, mais qu'on ne s'étoit point encore aviſé de m'ériger en Dieu tutélaire, & qu'avant qu'ils parlaſſent, eux habitants de *Koora*, la fable qu'ils débitoient, n'étoit parvenue à l'oreille d'aucun de nous.

Il n'en falloit pas tant pour ébranler

leur croyance ; mais il en falloit davantage pour la détruire. On voyoit clairement que, dans leur eſprit, le jugement des *Téaponées* balançoit la force de nos témoignages. Je leur dis, en riant, que leur converſion dépendant de celle des Savants de *Koora*, j'irois la tenter moi-même, & que je joindrois mes troupes particulieres à l'armée d'*Otavaoo*, pour concourir à l'établiſſement d'une paix ſolide & durable dans leur malheureuſe patrie. Ils me répondirent civilement que, Dieu ou non, *Omaï* diſſiperoit toutes les factions par ſa ſeule préſence. Ils ſe retirerent après ce compliment.

Quand ils furent partis, *Tanadoure* & *Réema-Lema* me demanderent ſi je comptois en effet accompagner les Guerriers que *Toe-Forou* devoit conduire à *Koora*; & ſi, l'expédition finie, je ne reviendrois pas paſſer encore quelque temps avec eux? L'inquiétude & la triſteſſe étoient peintes ſur le viſage de mes chers amis, au moment qu'ils me firent cette queſtion. Ils n'ignoroient point que mon retour à *Hua-*

heine devenoit de jour en jour plus néceſſaire. *Nowa* me rappelloit, mon cœur entendoit les tendres plaintes du ſien; j'avois grand nombre d'entrepriſes commencées; le ſort de mes priſonniers, ſuſpendu depuis ſi long-temps, devoit être enfin décidé irrévocablement : quelque chagrin que nous cauſât à tous ce projet, je ne diſſimulai point à mon frere & à ſon épouſe, qu'en partant pour *Koora*, je partois auſſi pour *Huaheine*. Nous nous conſolâmes mutuellement en nous diſant que notre ſéparation ne ſeroit pas de longue durée; car, outre que mes amis avoient toujours le deſſein de renoncer au *maro* d'*Otavaoo*, dès que l'abdication leur ſeroit poſſible, nous avions arrêté qu'un mois après la fin de l'entrepriſe de *Koora*, *Tanadoure* & même *Réema-Lema*, ſi elle pouvoit ſe déplacer ſans inconvénient, ſe rendroient à *Huaheine* pour des affaires majeures dont le Lecteur ne tardera pas à être inſtruit.

Pendant que *Toe-Forou* raſſembloit ſes Guerriers & ſes pirogues, & qu'il faiſoit, avec beaucoup d'intelligence & une activi-

té fort au deſſus de ſon âge, toutes les diſpoſitions qui pouvoient aſſurer le ſuccès de la guerre pacifere dont on l'avoit nommé Général, je m'occupai des préparatifs de mon départ. Le Régime d'*Otavaoo* me fournit des vivres en abondance. On m'auroit accablé de préſents, ſi ce n'eſt que j'avois déclaré que nous n'en recevrions aucun. — » Nous ne voulons emporter de » chez vous, illuſtres Chefs, que votre » amitié. Nous la priſons plus que vos » perles, richeſſes dangereuſes, que vous » feriez ſagement peut-être de laiſſer enſé- » velies au fond des eaux, de peur qu'un » jour elles n'excitent l'avide & barbare » cupidité des Européens. Tôt ou tard ils » aborderont ſur vos côtes : ſouvenez-vous » alors que les agréables inutilités d'où eſt » venu à votre terre natale le nóm qu'elle » porte, ont, dans la leur, un prix trop » conſidérable pour ne les pas tenter.... & » quand ils ſont tentés.... Dieux! que de » malheurs! «

Quoique tout fût paiſible à *Otavaoo*, que l'autorité de *Réema-Lema* & de *Tana-*

doure y parût bien affermie, & que l'Iſle pût ſe ſoutenir par ſes propres forces, contre les incurſions étrangeres, je réſolus, avant même que nos amis en témoignaſſent le moindre deſir, de leur laiſſer, avec une de mes grandes barques, la moitié de mes troupes, ſous le commandement du Zélandais, qui, cette fois, ne ſe fit pas prier pour ne point revenir avec moi. La jeune ſœur d'*Yaſſi* avoit trouvé le chemin de ſon cœur, & quoique juſqu'à préſent le mariage que je grévois, dans tout ce qui m'approchoit, du joug d'une perpétuelle ſtabilité, ne lui eût pas ſemblé une choſe extrêmement deſirable, il m'avoit demandé la permiſſion de faire auprès de *Toe-Forou* les démarches qui conviennent en pareille circonſtance. Le bon vieillard s'étoit adreſſé à moi-même, avec la plus noble confiance, pour ſavoir ſi *Taweiharooa* étoit un parti ſortable pour ſa fille. Ses gendres devoient être *Earées* : un ſang royal couloit dans les veines de l'aſpirant ; ils devoient avoir des mœurs irréprochables : c'étoit beaucoup exiger, mais enfin l'auſtere Zélandais ſatisfaiſoit pleinement à cette condition dif-

ficile ; quant aux richeſſes, on ſe contentoit de peu : le Zélandais étoit au-deſſus de la médiocrité, & en faveur de cet établiſſement, je promettois d'augmenter ſa fortune. Le pere n'avoit donc aucune difficulté à oppoſer : auſſi n'en oppoſa-t-il aucune ; il deſira ſeulement que la cérémonie fût différée juſqu'à ſon retour de *Koora*, & que les époux ne partiſſent pour *Huaheine* qu'avec *Tanadoure*. L'un & l'autre point lui fut accordé.

Je croyois bien fermement que mon Zélandais ſeroit le ſeul de mes compagnons un peu diſtingués que je ne ramenerois pas avec moi : qu'on juge de mon étonnement lorſque *Thélême* m'ayant demandé une conférence particuliere, me dit qu'il nous accompagneroit à *Koora*, mais que, la guerre finie, il reviendroit à *Otavaoo* ; qu'en conſéquence il me prioit de prendre ſoin des Guerriers de ſon diſtrict, quand je ferois mon retour à *Huaheine*. C'étoit encore un mariage. *Thélême* s'étoit épris de la fille ainée de *Toe-Forou* : le rang de cet *Earée*, ſon opulence, ſes qualités brillantes, l'ami-

tié que je lui portois, avoient fait agréer une recherche dont on ſe tenoit honoré.

Peu après ma converſation avec *Thélême*, je rençontrai *Seima;* je lui fis mon compliment ſur un choix qui la fixeroit au milieu de nous. Elle me répondit naïvement qu'autrefois elle ſe ſeroit volontiers établie à *Otavaoo*, mais qu'un événement qu'elle n'avoit pu prévoir, l'obligeoit, en quelque ſorte, à rompre les plus chers, les plus doux liens de la nature. Ce langage ſingulier me rappella ce que *Tanadoure* m'avoit raconté des marques d'affection qu'il avoit reçues, dans ſon ambaſſade, des filles de *Toe-Forou*, particuliérement de l'ainée, & de la propoſition que le pere lui avoit faite. Il me vint à l'eſprit qu'elle aimoit encore le Roi d'*Otavaoo* malgré elle, & qu'elle le fuyoit par vertu. Pour m'aſſurer de la vérité de cette conjecture, j'affectai pluſieurs fois de prononcer le nom de mon ami, & à chaque fois une rougeur pudique colora le viſage de la ſenſible & honnête *Seima*. Puis un ſoupir.... puis les yeux baiſſés.... puis un effort pour parler

d'autre choſe. Il y auroit eu de la cruauté à jouir de l'embarras de cette aimable perſonne, qui s'apperçut à merveille que j'avois deviné ſon ſecret. Je ne lui fis plus qu'une queſtion : — » Quels ſont vos ſentiments pour *Théléme*? — Je l'eſtime, me dit-elle, autant qu'aucun homme que je connoiſſe.... & j'eſpere que les bontés de mon époux, ſon indulgence, me conduiront à l'aimer.... Je ſuis bien ſûre au moins de toujours aimer mon devoir & la vertu. — Vous m'avez dit *ſon indulgence*.... eſt-ce qu'il ſauroit.... — Mais penſez-vous que je l'euſſe épouſé ſans le lui dire? Il ſait tout, je lui ai tout avoué. — Et cet aveu.... — Ne l'a point rebuté ; il m'a juré que ſon affection pour moi en étoit augmentée.... « Laiſſons-là cet entretien, qui n'a peut-être que trop duré; ſur-tout n'avertiſſons pas la jeune *Earée* que s'établir à *Huaheine* n'eſt pas un excellent moyen d'éviter *Tanadoure*, qui tôt ou tard y reviendra. Abandonnons aux Dieux la ſuite de cette affaire. Qui protégeront-ils, ſi un cœur auſſi pur que celui de *Seima*, ne devient pas heureux par les ſoins infatigables de leur providence?

Seima aura pour ſe guérir d'une inclination qui la tourmente, ſans la rendre coupable, quelques années d'abſence, un mariage bien aſſorti, & les remontrances du vertueux *Adelo*.... Si ces moyens ne ſuffiſent pas, l'*Eatooa* eſt toute-puiſſante, & *Seima* mérite qu'on faſſe tout en ſa faveur, juſqu'à des prodiges.

Les préparatifs de notre départ ſont achevés. *Toe-Forou* a raſſemblé quatre mille hommes & des pirogues en nombre ſuffiſant pour les tranſporter. Il ne nous reſte plus qu'à prendre congé des Rois & des Chefs d'*Otavaoo*, qui ſe diſpoſent à recevoir nos adieux dans un *Anoho* général que j'ai prié *Tanadoure* de convoquer exprès. Je leur fais mes ſinceres adieux; je leur demande de ſe ſouvenir de moi, de m'aimer: je leur promets un ſouvenir & une amitié réciproque. Cet engagement ſolemnel eſt conſacré par les cérémonies particulieres au culte de chacune des deux Iſles; car n'honorant pas le même Dieu tutélaire, nous n'avons pas tout-à-fait les mêmes coutumes religieuſes: en cela, pour le dire

en paſſant, plus excuſables que les Européens, qui adreſſent leurs vœux à la même Divinité, & forment cependant différentes ſectes très-oppoſées dans le ſein d'un même Royaume. On ſe donna mutuellement quelques bagatelles en ſigne d'union & de fraternité. Mon préſent fut quatre ou cinq pétites pieces d'une étoffe blanche, extrêmement mince, attachées enſemble par un fil, & couvertes d'une multitude infinie de petites taches noires, très-déliées. » Voilà, dis-je aux *Earées*, voilà le tableau » fidele de la vie de *Réema-Lema* depuis ſa » fuite d'*Otavaoo* juſqu'à ſon retour parmi » vous. Conſervez-le pour l'amour d'elle : » c'eſt moi qui l'ai peint. « Figurez-vous, ſi vous le pouvez, l'étonnement de tous les membres du magnifique Conſeil, en m'entendant dire que quatre ou cinq feuilles de papier, couſues enſemble comme un livret, & chargées de lettres européenes, étoient le *tableau fidele* d'une longue ſuite de cataſtrophes & de malheurs. Les uns crurent que j'extravaguois, les autres que je me moquois de leurs ſublimes Puiſſances : aucun ne ſoupçonna ce que c'étoit. Et le pou-

voient-ils? Pour ſoupçonner qu'un long récit, très-varié, étoit peint ſur ces feuilles par des traits noirs & uniformes, il eût fallu poſſéder le génie qui imagina de donner de la conſiſtance aux paroles, une couleur aux ſons, une eſpece de corps aux penſées immatérielles. Je ne ſais même ſi un homme doué de ce génie eût été capable, dans ce moment de ſurpriſe, de ſe diriger vers le vrai, & d'entrevoir le mode de ma peinture. Je continuai :

„ Vous ne comprenez pas, *Earées*, ce „ que je viens de vous dire; je m'y ſuis „ attendu. Sachez que c'eſt-là le plus admi- „ rable des ſecrets que j'ai, en quelque „ façon, dérobés à l'Angleterre, pour en- „ richir nos Iſles. Art divin, au moyen du- „ quel on fixe pour toujours ſur cette *étoffe* „ *blanche* telle narration qu'on voudra choi- „ ſir. Vous ne doutez pas que je ne puiſſe „ vous raconter dans le plus grand détail „ les aventures de votre Reine : eh bien, „ cette *étoffe* les racontera comme moi; „ elle les racontera d'une maniere plus „ ornée, plus préciſe; elle les racontera

» aujourd'hui, demain, dans cent lunes,
» tant qu'elle ne ſera point détruite; elle les
» racontera à tous ceux qui auront l'habileté
» de ſaiſir ſon langage, & le pouvoir de
» jetter les yeux ſur elle : car c'eſt aux yeux
» qu'elle parle. Et ſi un ſeul homme a le
» talent de découvrir ce qu'elle dit, il fera,
» s'il le veut, reſſortir par ſa bouche les
» paroles & les idées que les *deux ſenti-*
» *nelles* (1) auront introduites dans ſon
» ame. Le talent de peindre s'appelle *écri-*
» *re*; celui de comprendre la peinture,
» *lire*. J'ai ici, à la porte de l'*Anoho*, un
» jeune homme qui *lit* à merveille : deſire-
» riez-vous qu'il vous procurât la ſatisfac-
» tion de vous aſſurer par vous-mêmes de
» la vérité que j'avance ?.... (*On accepta la*
» *propoſition.*) Afin que vous ne puiſſiez
» pas ſoupçonner de ſupercherie, déta-
» chons ces *feuilles*, ſéparons-les.... vous
» donnerez à *lire* celle qu'il vous plaira....
» Je vous préviens que celle-ci renferme
» l'hiſtoire de l'uſurpation de *Phaour*....

(1) Les yeux. Tournure o-taïtiene.

» cette autre l'arrivée de *Réema-Lema* à » *Huaheine*.... (*J'indiquai de la même ma-* » *niere tous les ſujets de chaque feuille d'écri-* » *ture.*) .... Qu'on appelle *Miroumao* ?.... «

Il vint, il lut, il fit crier au prodige. Un jeune Chef, plus obſervateur qu'on ne l'eſt ordinairement parmi nous, me dit, après un compliment bien tourné, qu'il croyoit à l'*incompréhenſible merveille*, plutôt ſur mon témoignage, contre lequel il n'y avoit point d'objection à former, que ſur la foi d'une expérience qui, propoſée & faite par un autre que moi, ne lui ſembleroit pas déciſive. Je le priai de m'oublier, ou de ne voir en moi qu'un homme ordinaire, qui auroit même quelqu'intérêt à accréditer une fauſſe opinion ; je le preſſai enſuite de nous apprendre en quoi mon expérience de *lecture* lui paroiſſoit inſuffiſante. Il me répondit que *chaque piece d'étoffe* portant une petite marque particuliere (les feuilles étoient numérotées) on auroit pu convenir qu'à la piece ayant cette marque (il montroit le n° 1), on raconteroit l'hiſtoire de l'uſurpation de *Phaour*.... qu'à cel-

le qui auroit celle-ci (le nº 3) on parleroit de la mort d'*Aringa*.... & ainſi du reſte ; qu'à ce moyen, au lieu d'une peinture miraculeuſe & toujours ſubſiſtante, on n'auroit réellement qu'un chef-d'œuvre d'adreſſe & de mémoire.

» Permettez-moi, continua-t-il, de ca-
» cher la petite marque, & recommençons
» l'expérience. Qu'y-a-t-il dans cette piece ?
» — Le mariage de *Réema-Lema* avec *Ta-*
» *nadoure*. — Bon.... (*Il remplie le haut &*
» *le bas de la feuille, de ſorte qu'il en reſtoit*
» *à peine la moitié.*) .... Maintenant, qu'on
» faſſe rentrer *Miroumao*. «

Mon Lecteur revint, & lut parfaitement bien ; le Chef incrédule s'avoua vaincu.

» Je veux, repris-je, achever plus com-
» plettement votre défaite. *Miroumao* n'eſt
» pas le ſeul homme parmi les miens, qui
» ſache *lire*. Dans la piece d'étoffe qu'il
» vous plaira, cachez toutes les petites li-
» gnes noires, à l'exception de trois ou
» quatre ; je vous dirai mot à mot ce qu'el-

» les

» les contiennent, nous appellerons un » nouveau Lecteur, & s'il répete mot à » mot ce que je vous aurai dit, j'imagine » que tous les doutes seront dissipés. «

On ne laissa donc que trois lignes visibles dans la page nº 12. Je dis qu'elles signifioient : *Quoiqu'il lui fût doux de revoir sa terre natale, & d'y trouver un Peuple fidele au sang de* Vissaobenbo, *elle ne put retenir ses larmes, quand il....* Un Lecteur médiocre les déchiffra assez bien pour que l'on vît que la piece d'étoffe contenoit effectivement les paroles que j'ai annoncées ; mais en même-temps avec assez d'étude & de peine, pour qu'on s'apperçût qu'entre lui & moi il n'y avoit aucune convention. Alors mon présent parut d'une richesse inappréciable. Le jeune Chef, au nom de tous ses Collegues, me pria de laisser chez eux *Miroumao*, promettant de faire sa fortune, s'il vouloit les initier aux mysteres dont ils venoient d'entrevoir la vérité & l'utilité. Je cédai d'autant plus volontiers à leurs instances, que *Réema-Lema* & *Tanadoure*, qui *lisoient* & *écrivoient* déjà un

peu, avoient grande envie de n'en pas demeurer là. *Miroumao* a ſi bien rempli les eſpérances que ſes talents ſupérieurs avoient fait naître, que fêté de tout le monde, enrichi par ſes diſciples, il a reçu des Souverains d'*Otavaoo* la dignité d'*Earée* de la ſeconde claſſe. C'eſt, dans nos Iſles, la premiere récompenſe honorable accordée aux lettres.

Mais le ſon des inſtruments guerriers & le cri de départ nous appellent au rivage. Les Rameurs ſont à leur place, & n'attendent plus que l'ordre du Général pour battre la mer avec leurs larges pagaies. On s'embraſſe, on ſe quitte, on revient encore s'embraſſer une & deux fois; enfin l'on monte ſur les pirogues, on continue de ſe parler de loin: on ſe parle, lors même qu'on ne s'entend plus; on ſe regarde, & déjà il n'eſt plus poſſible de ſe voir.

VINGT-UNIE^ME NARRATION,

HALALIBOU.

Cet *Halalibou* eſt un homme fort extraordinaire. Je crois que ſes aventures intéreſſeront. Il me fera *Roi*, mais je ne tarderai pas à m'en venger. On me verra ſur-tout le déſeſpérer en lui propoſant un mariage après lequel il ſoupire, & aſſurer le parfait retour de ſa raiſon par un violent accès de folie. *Halalibou* eſt le premier Philoſophe de la mer du Sud; je le place avant moi ſous ce rapport, & ce n'eſt point par modeſtie.

J'ÉTOIS dans ma grande barque, ayant avec moi *Toe-Forou*, qui m'offrit le commandement en chef, me pria même, me preſſa de l'accepter. Je n'en fis rien. Je me réſervai ſeulement, comme à mon ordinaire, de ne point unir mes Troupes au gros de l'armée, & d'en diſpoſer à ma volonté. Elles n'excédoient pas deux cents Guerriers, mais elles en valoient au moins deux mille.

Aucun accident ne troubla notre navigation. Nous entrâmes dans un des havres

de *Koora*, ſans rencontrer une ſeule embarcation ; nous deſcendîmes à terre ſans réſiſtance. Le rivage étoit couvert d'un Peuple aſſez nombreux, dont la plupart, femmes & enfants, n'étoient pas faits pour nous inſpirer de frayeur ; le reſte ne paroiſſoit guere compoſé que de *Tatanos* & de vieillards, gens pacifiques, les uns par goût, les autres par néceſſité. Nous n'avions donc pas d'hoſtilités à craindre.

Les hommes de *Koora* qui étoient venus à *Otavaoo* ſolliciter notre aſſiſtance, s'avancerent au-devant de nous, & nous offrirent des vivres qu'on avoit apportés en abondance au bord de la baie, ſi-tôt qu'on avoit apperçu notre flotte. Nous ne les refuſâmes pas. C'étoit bien le moins que l'Iſle nourrît ſes libérateurs. Le Général reçut les compliments des principaux Inſulaires & les hommages de la multitude. Un *Téaponée* demanda où j'étois : quand je me fus montré, il fit ſigne à deux *Towtous*, qui mirent à mes pieds un cochon de lait, revêtu & preſque couvert de branches de bananier ; & m'adreſſant la parole du ton

le plus reſpectueux : » *Eatooa*, me dit-il, » qui vous cachez ſous la forme d'*Omaï*, » ne dédaignez pas l'offrande de votre ſer- » viteur, & que la paix vous accompagne » ſur cette terre déſolée par l'ambition de » deux Chefs rivaux. «

S'il eût parlé plus long-temps je l'aurois interrompu ; il attendit ma réponſe dans l'attitude du culte religieux. » J'ac- » cepte votre cochon, lui dis-je, en le pre- » nant par la main, & le relevant ; je vous » promets de le manger de bon appétit, » non pas à la maniere des *Eatooa*, parce » que je n'en ſuis pas une, mais à la ma- » niere des hommes, parce que je ſuis hom- » me, & que j'aime les bonnes choſes. « Le *Téaponée* branla la tête & ne répliqua pas : ce qui ſignifioit, je croîs, que je ne l'avois pas perſuadé, mais qu'il reſpectoit juſqu'à mon menſonge.

Pendant que nos Guerriers prenoient quelque nourriture, nous tînmes conſeil, aſſis ſur le gazon, *Toe-forou*, M. K*** & moi, avec le *Téaponée* qui avoit parlé,

& les plus apparents de cette multitude, en général peu conſidérable du côté de la naiſſance & de la fortune. Il falloit, avant tout, prendre connoiſſance de l'état actuel de l'Iſle, des intérêts qui la diviſoient, de la force tant abſolue que relative des deux partis, & rechercher qui avoit raiſon, ſuppoſé que tout le monde n'eût pas tort.

Le *Téaponée* qui étoit l'Orateur de la troupe, nous donna tous les éclairciſſements que nous pouvions deſirer. Sa narration portoit en ſubſtance que le dernier Roi étant mort ſans enfants, & que ne reſtant plus de la Famille royale qu'un ſeul homme dont la tête étoit dérangée, & qui d'ailleurs avoit dit & redit qu'il abhorroit le pouvoir ſouverain, deux Chefs avoient ambitionné *le maro* vacant: Que d'abord leurs prétentions reſpectives s'étoient annoncées de la maniere la plus pacifique.... » ils vouloient que leurs » droits fuſſent diſcutés à l'amiable.... ils » conſentoient à un jugement d'arbitres..., » ils s'en rapporteroient volontiers au

» choix de la nation, manifeſté par celui » des Chefs, leurs collegues.... « : Que ces diſpoſitions, ou n'avoient été qu'apparentes, ou n'avoient pas été durables: Qu'à chaque *Anoho* convoqué pour la déciſion finale de cette grande affaire, les deux compétiteurs, tantôt l'un, tantôt l'autre, trouvoient le moyen de la reculer: Que cependant ils intriguoient, ſollicitoient, promettoient de magnifiques récompenſes, envoyoient dans les Iſles voiſines pour s'y ménager des partiſans & des ſecours: Que bientôt ils n'avoient plus diſſimulé, & que chacun d'eux ayant déclaré poſitivement qu'il entendoit régner, & régner ſeul, ils s'étoient cantonnés aux deux extrêmités de l'Iſle, entraînant à leur ſuite les *Earées* & le peuple, partagés preſqu'également: Qu'à cette époque la guerre civile avoit commencé; mais que pendant une année & plus, elle n'avoit été ni vive ni meurtriere, toutes ſes incommodités ne tombant guere que ſur le petit nombre des Inſulaires modérés, qui gardoient une ſcrupuleuſe neutralité: Que depuis quelques lunes, les choſes avoient changé de face;

que les Guerriers des deux partis s'étoient rencontrés diverſes fois, & qu'on avoit combattu avec acharnement, ſans que la victoire ſe fût déclarée : Qu'enfin on s'étoit défié à une bataille générale, où ſe termineroit abſolument cette fameuſe querelle ; que les armées étoient en préſence depuis trois jours, employées à des négociations inutiles ; que tout eſpoir d'accommodement étoit perdu ; que déſormais la maſſue régleroit le ſort des prétendants ; qu'il étoit probable que la bataille ſe donnoit à l'heure même, ou qu'elle ne tarderoit pas à ſe donner.

J'appris encore du *Téaponée*, que nous n'étions pas très-éloignés du lieu où l'action devoit s'engager ; c'eſt ce qui me détermina à y courir à la tête de ma petite troupe, accoutumée à ne pas compter ſes ennemis. D'ailleurs je priai *Toe-Forou* de me ſuivre le plus vîte qu'il pourroit avec ſes Guerriers, qui, d'eſpace en eſpace, jetteroient des cris perçants, pour annoncer, s'il en étoit beſoin, que j'allois être ſecouru. Le *Téaponée*, fier de guider

une *Eatooa*, m'accompagna afin de me montrer les chemins. Il avoit du mérite & parloit bien : ſa converſation empêcha que je ne ſentiſſe trop âprement les difficultés d'une marche aſſez longue, par des routes peu frayées.

Il y avoit près de deux heures que nous avancions à pas précipités vers le centre de l'Iſle, lorſque des cris confus nous avertirent que nous approchions du lieu de la bataille. Pour faire diverſion, & ſuſpendre, s'il étoit poſſible, l'action meurtriere dont nous entendions peut-être le prélude, j'ordonnai à mes Guerriers d'élever leurs voix tous enſemble, & de les groſſir le plus qu'ils pourroient. Ils m'obéirent ſi bien que les armées rivales ſe turent ſur le champ. Nous vîmes preſqu'auſſi-tôt quelques Inſulaires, accourus ſans doute au bruit que nous avions fait, & qui nous ayant examinés avec beaucoup d'attention, nous tournerent le dos, fuyant de toutes leurs jambes, ou s'en allant promptement inſtruire ceux qui les avoient envoyés à la découverte.

Cependant nous avions rallenti notre pas, afin de ne point arriver tout eſſouflés en préſence des ennemis, qui nous attendirent patiemment, & ſans remuer le moins du monde pour venir au-devant de nous. En ſortant d'un chemin creux & aſſez étroit, nous entrâmes dans une large & magnifique plaine, de forme circulaire, au milieu de laquelle les deux armées, tranquilles, vis-à-vis l'une de l'autre, & ſéparées tout au plus d'un jet de dard, ſembloient ſe repoſer d'un commun accord. Quelques cadravres étendus ſur la terre nue, & des bleſſés qu'on panſoit au loin, à l'ombre des bananiers, atteſtoient que nous n'avions pas paru aſſez tôt pour prévenir tous les crimes de cette fatale journée. A ce ſpectacle ma petite troupe jetta un ſecond cri, & ſe porta en bon ordre vers les combattants, qui pouvoient être au nombre de cinq à ſix mille. Nous étions un peu en avant, *Thélême*, le Français & moi, le mouſqueton ſur l'épaule, & deux piſtolets à la ceinture. Ces neuf tonnerres, bien ménagés, nous mettoient en état de ne rien craindre, & d'être les maîtres quand nous le voudrions.

Deux perſonages diſtingués (le *Téapo-née* m'aſſura qu'ils étoient nobles) ſe détacherent chacun de l'armée à laquelle ils appartenoient, & courant de l'autre côté avec une ſorte d'émulation, nous demanderent, d'auſſi loin qu'ils purent ſe faire entendre, qui nous étions, & à qui nous amenions le foible ſecours dont nous étions ſuivis. *Thélême* répondit que nous étions l'avant-garde de l'armée d'*Otavaoo*, deſcendue à *Koora* pour y rétablir la paix, en forçant les Chefs prétendants au *maro* de ſe ſoumettre à la déciſion libre de la Nation, convoquée dans un *Anoho* général. J'ajoutai que nous allions nous aboucher avec les Chefs eux-mêmes. En effet nous continuâmes de marcher, mais très-lentement, tandis que les deux émiſſaires ſe dépêchoient de porter notre réponſe. Les compétiteurs, après l'avoir reçue, s'avancerent promptement au milieu de l'eſpace qui étoit entre les armées, & conférant une minute, ils renvoyerent les deux mêmes *Earées* nous dire que les Chefs prétendants s'accordoient à nous ordonner de reprendre ſur le champ le chemin de nos pirogues, & que

ſi nous n'obéiſſions pas, les deux corps de troupes ſe réuniroient pour nous accabler, & qu'on ne feroit de quartier à perſonne. » Dites à vos tyrans, répliquai-je avec fer- » meté, que deux cents Guerriers d'*Huahei-* » *ne*, commandés par *Omaï*, ne prennent » d'ordres que de leur Général & de leur » courage..... (*& me retournant*) Compa- » gnons, droit à ces gens qui ſe déclarent » nos ennemis. «

Il fut aiſé d'appercevoir que mon nom prononcé ſi à propos, déconcerta étrange- ment les Orateurs. Ils ne répliquerent pas un mot. Tandis qu'ils couroient à leurs maîtres reſpectifs, pour leur apprendre que j'étois là, en perſonne, je formai de mes Guerriers un bataillon quarré; & leur re- commandant de ſacrifier tous les avantages poſſibles à celui de ne ſe pas rompre, de ſe preſſer les uns contre les autres, de ne compoſer, en quelque ſorte, qu'un ſeul homme à quatre cents bras, docile aux pre- miers ſignes de ma volonté, nous allâmes aux deux armées qui ſe réuniſſoient, com- me nous en avions été menacés.

Qu'on ne me taxe point d'imprudence pour avoir insulté cinq ou six mille hommes avec deux cents Guerriers. Je pouvois ne pas vaincre, mais j'avois dans ma discipline militaire & dans mes armes à feu l'infaillible assurance de n'être pas vaincu.

Les ennemis approchent : nous nous arrêtons ; ils s'écrient : nous nous taisons ; leur désordre est extrême : nos lignes sont aussi droites que si nous les eussions tirées au cordeau ; ils se jettent sur nous, la massue haute : & nous leur opposons nos longues piques, qui les tiennent à une juste distance, sous peine de se percer eux-mêmes par leurs propres efforts. Si j'avois lâché un coup de fusil, il est probable que ces milliers d'assaillants auroient pris la fuite, d'un seul vol ; mais je desirois vivement que l'excellence de notre nouvelle tactique ne partageât avec aucun autre moyen la gloire d'une si belle défense.

On observera que, les ennemis ne pouvant nous entamer, nous combattions presqu'à nombre égal ; & que, s'entassant

autour de nous dans la plus grande confusion, leur multitude les incommodoit, au lieu de les aider.

Nous nous ſerions bornés plus long-temps à laſſer leurs efforts, s'ils ne s'étoient pas mis à nous lancer une grêle de traits qui nous bleſſerent quelques Guerriers, & dont notre cher M. K***, qui n'avoit point de bouclier, fut atteint, mais peu dangereuſement. Pour faire ceſſer cette vexation, nous quittâmes la défenſive & nous chargeâmes. Mon bataillon eut bien vîte enfoncé une troupe ſans cohérence, & qui reflua ſur les côtés, à meſure que nous pouſſâmes en avant : de maniere qu'en moins d'un demi-quart d'heure, nous n'eûmes plus en tête un ſeul ennemi. Une converſion rapide nous remontra toute l'armée de *Koora*. Nous fondîmes de nouveau ſur elle, & avec le même ſuccès. Nous nous portâmes à droite & à gauche, dans tous les ſens, & pas un peloton qui ne ſuccombât ſous le poids écraſant de notre *unité*. Nous ne tuions perſonne, mais nous renverſions tout le monde ; c'eſt alors que les cris de

l'armée d'*Otavaoo* nous apprirent qu'elle alloit bientôt nous joindre. C'et incident abattit le courage de nos adverſaires. Les voyant s'ébranler pour prendre la fuite, & ne voulant pas que les Chefs compétiteurs nous échappaſſent, ni qu'ils gagnaſſent les montagnes, à l'abri deſquelles ils auroient pu traîner la guerre en longueur, je me tranſportai promptement à l'endroit où le *Téaponée* m'avoit dit que, ſuſpendant leur haine, ils s'étoient retirés avec une portion conſidérable de leurs troupes. Je me fis précéder d'un Inſulaire, qui, en ſigne de paix, avoit une branche de bananier à la main. Cet emblême de la concorde ayant été apperçu, un des Chefs rivaux, ſouhaitant, diſoit-il, de conférer avec l'invincible *Omaï*, m'envoya prier de faire arrêter mes Guerriers, & de m'avancer ſeul & ſans armes, promettant qu'il en feroit autant de ſon côté. Le *Téaponée* s'efforça de me perſuader que je ne devois pas conſentir à cette entrevue, ſous prétexte que le Chef qui la demandoit, étoit le plus méchant des hommes, qu'un crime ne lui coutoit rien, que ſa propoſition étoit trop

douce, trop amicale, pour ne pas cacher quelque trahiſon..... Je ne l'écoutai pas : & mal m'en prit... ou plutôt bien, par événement.

Laiſſant donc un intervalle aſſez conſidérable entre les deux troupes, nous marchâmes, le Chef & moi, à la rencontre l'un de l'autre. Il étoit entiérement déſarmé ; je n'avois conſervé que mes deux piſtolets. En nous abordant, il me ſalua reſpectueuſement. Sa figure me déplut, elle avoit quelque choſe de faux & de cruel. Je commençai à croire que les inquiétudes & les conjectures du *Téaponée* n'étoient pas ſans fondement. Mais, après tout, que pouvois-je craindre d'un homme ſeul, qui n'avoit pas même une verge à la main ? Il eſt vrai que quoique je fuſſe d'une haute taille, le Chef étoit encore plus grand ; & que, pour la force du corps, il paroiſſoit en valoir au moins deux de ma ſorte. Je lui rendis ſes politeſſes. Alors il me dit d'un ton infiniment honnête :

—Daignez m'apprendre, noble *Earée*, ce

ce qui vous amene dans notre Iſle ; & pourquoi, valeureux & invincible comme un Dieu, vous attaquez des gens qui n'ont rien à démêler avec vous, qui ne vous connoiſſent ſeulement pas, & que vous ignorez de même ?

Je répondis :

—Illuſtre Chef, nous ne vous avons point attaqués, nous nous ſommes défendus ; & vous avez pu remarquer que nous épargnions vos vies.... Mais que le paſſé ſoit en oubli, & réglons le préſent. La Reine & le Roi d'*Otavaoo*, ſollicités par la plus ſaine partie du peuple de *Koora*, ont envoyé ici une armée à laquelle je me ſuis joint, parce que tous les malheureux, tous les opprimés, ſont ſacrés pour moi. Notre deſſein n'eſt pas de vous conquérir, mais de vous pacifier. Nous ne voulons élever, ni votre compétiteur au-deſſus de vous, ni vous au-deſſus de lui : nous voulons que votre Nation en décide librement, qu'un *Anoho* parle, ordonne.... & que vous vous ſoumettiez : ſoit que de l'un de vous deux il faſſe un Roi, & de l'autre un Sujet ; ſoit qu'il vous contienne tous

deux dans l'état inférieur, mais cependant assez beau, dont vous vous efforcez de sortir en inondant votre terre natale du sang de vos compatriotes..... Accordez-moi ce point, nous sommes amis.

— Nous sommes donc amis, reprit gracieusement le Chef, en me tendant la main; j'accepte, au nom de mon compétiteur & au mien, les sages conditions que vous nous imposez. Allons annoncer à nos Guerriers cette heureuse nouvelle.

— Allons, lui dis-je.... & nous nous tournâmes le dos.

A peine avois-je fait deux pas, que je me sens saisi par derriere. C'étoit le Chef qui espéroit se défaire de moi avant qu'on pût me secourir. Il me secoue, me renverse, appuie le genou sur ma poitrine, d'une main me presse le gosier, me frappe de l'autre; impossible de résister, de me défendre: j'ai le visage tout en sang, je ne respire plus, dans un clin d'œil je serai étouffé, mes braves compagnons arriveront trop tard.... Ingrat! *L'Eatooa* veille à ta conservation!..... elle permet (si elle

ne fait pas davantage) que détendu par ces ſecouſſes que nous nous donnions, mon adverſaire & moi, un de mes piſtolets parte. le traître eſt couvert de flamme & de fumée, bleſſé peut-être.... le bruit l'a glacé d'effroi, il tremble; je me débarraſſe, nous nous relevons : il fuit.... je bande mon ſecond piſtolet, & courant après le lâche, je l'atteins à vingt pas de ſes troupes.... le bout du canon de l'arme meurtriere touche preſque ſes épaules.... je lui crie : *Meurs, perfide ennemi; ſois frappé de la foudre*.... je tire, il tombe, déchire la terre avec ſes ongles, la mord, & expire.

Quelle inexprimable terreur s'empare des Guerriers de *Koora*, à la vue de cette incompréhenſible & ſubite vengeance! Ils jettent leurs maſſues, ſe précipitent les uns ſur les autres, courent çà & là, & bientôt diſparoiſſent entiérement. Furieux de l'attentat commis en ma perſonne, mes braves les auroient pourſuivis, & leur auroient fait payer cher un crime dont ils n'étoient peut-être pas complices, ſi je n'euſſe point

appaiſſé la ſoif de vengeance qui les dévoroit. C'eſt la ſeule fois qu'on m'ait obéi avec peine. *Thélême* & M. *K**** penſérent tranſgreſſer mes ordres ; mais enfin l'eſprit de ſubordination prévalut, & des milliers d'innocents furent ſauvés.

C'eſt en ce moment que *Toe-Forou* & ſon armée nous rejoignirent. Ils avoient vu de loin la ſcene tragique qui venoit de ſe paſſer, & ignorant ce qui pouvoit l'avoir occaſionnée & quelles en ſeroient les ſuites, ils avoient doublé le pas à tout évenement. J'eus lieu d'être content de l'intérêt qu'ils prirent à mon aventure ; leur ſenſibilité le diſputa à celles de mes plus intimes amis. Le reſpectable vieillard, en m'embraſſant, arroſa mon viſage de ſes larmes, & remercia à haute voix le Dieu Sauveur qui avoit allumé mon premier *tonnerre*.

Il s'agiſſoit de prendre un parti. Nous n'avions plus d'ennemis ; la frayeur les avoit diſperſés, & vraiſemblablement, à l'heure que nous allions en délibérer, ils

gagnoient les endroits les moins acceſſibles de leur Iſle pour s'y cacher, ou même ils s'éloignoient en mer, à l'aide de leurs pirogues.

Nous tînmes conſeil au beau milieu de la campagne, & il fut décidé, 1° que nous irions, ſans délai, nous emparer de l'habitation royale & de tout le village qui l'environne.

2° Que, de gré ou de force, nous empêcherions la fuite de tout ce que la peur y auroit laiſſé d'Inſulaires.

3° Que nous nous efforcerions de les bien convaincre de nos deſſeins pacifiques, par les manieres honnêtes & douces que nous aurions pour eux, & par le ſoin très-particulier qu'apporteroient nos Guerriers à n'en pas moleſter un ſeul dans ſa perſonne ou dans ſes biens, euſſions-nous d'ailleurs à nous en plaindre.

4° Que nous emporterions le cadavre du perfide Chef, pour le rendre à ſa famille, qui, de notre agrément, lui feroit les funérailles qu'elle jugeroit à propos.

5° Que nous nous repoſerions le reſte

du jour & la nuit ſuivante, en uſant des précautions néceſſaires pour éviter une ſurpriſe, improbable à la vérité, mais pourtant poſſible.

6° Que le lendemain, aux premiers jets de lumiere, nous enverrions de tous les côtés ceux des Inſulaires qui nous avoient reçus à notre débarquement, ou qui ſe ſeroient familiariſés depuis avec nous, afin de publier que nous n'avions point d'autre ambition que de bannir de *Koora* la méſintelligence & la diſcorde, de faire élire un Roi agréable à la Nation, & ſon ouvrage, & de nous retirer, heureux du bien que nous aurions procuré, & récompenſés par les bénédictions de ceux qui nous devroient un Souverain, fait pour l'être par ſa naiſſance & par ſes vertus.

7° Enfin, que ces mêmes émiſſaires indiqueroient un *Anoho* général, pour le troiſieme jour, dans le lieu ordinaire des aſſemblées, & que nous attendrions paiſiblement l'expiration de ce terme, avant de prendre des réſolutions ultérieures.

Quand nous arrivâmes à la demeure

royale, diſtante *d'une groſſe heure* de l'endroit où nous avions, je ne dirai pas combattu, mais ſeulement fait nos évolutions accoutumées, nous trouvâmes le village dans une confuſion difficile à repréſenter. Tout y étoit pêle-mêle. On vouloit s'évader, courir aux montagnes; mais on auroit bien voulu auſſi ne pas partir les mains vides, ſauver de la rapacité de l'ennemi qui approchoit, une partie de ſes richeſſes mobiliaires, tout s'il étoit poſſible. Je vis (ô ſpectacle raviſſant) je vis des fils qui emportoient ſur leurs épaules leurs peres accablés d'années; je vis des filles qui imitoient cet exemple ou le donnoient à l'égard de leurs meres; je vis des meres qui barbouilloient le viſage de leurs filles, afin que cette laideur factice offenſât les yeux de nos Guerriers....

Nous paroiſſons : ce n'eſt qu'un cri. *Toe-Forou* ordonne à ſon armée d'environner cette troupe foible & ſans défenſe; les malheureux s'imaginent toucher à leur dernier moment, & que l'on va tout maſſacrer. Commencent alors les gémiſſements,

les ſupplications, le déſeſpoir.... Le *Téaponée*, mon guide, s'avance, fait ſigne de la main; on ſe tait, on l'écoute:

» Peuple de *Koora*, dit-il, ces braves » Guerriers ne vous apportent pas la mort, » mais le bonheur. S'ils vous entourent, » c'eſt pour vous forcer à jouir ici de vos » perſonnes & de vos biens, ſur-tout de » votre liberté. Reſtez. Un de vos Tyrans » eſt mort; l'autre fuit. Dans trois jours » vous aurez un Roi, pris du milieu de » vous, non par la violence & l'uſurpa- » tion, mais par le choix de vos *Earées*.... » Peuple, les Dieux tutélaires de *Koora* » ont mis ces paroles ſur mes levres. «

Les Habitants de nos Iſles ſont naturellement crédules; ils paſſent ſubitement de l'extrême défiance à l'extrême confiance. Le *Téaponée* n'avoit pas fini que déjà l'on poſoit à terre ſes fardeaux, que les meres débarbouilloient leurs filles, qu'on venoit à nous, qu'on nous offroit ces mêmes choſes que, l'inſtant d'avant, l'on craignoit que nous ne raviſſions. On ne s'oc-

cupa plus que de nous loger commodément & de nous régaler ſplendidement. Une ſeule famille continua d'afficher la triſteſſe. C'étoit celle du Chef. Je lui reſtituai ſon mort, après avoir raconté l'odieuſe trahiſon qui m'avoit contraint à cet acte de ſévérité. On me répondit qu'on ſavoit tout, qu'on me rendoit la juſtice que je méritois.... mais que la nature demandoit des larmes. Je permis aux parents de pleurer tant qu'ils voudroient. Le *Téaponée* m'aſſura que la douleur ne ſeroit pas exceſſive, le feu Chef ayant été plus craint qu'aimé ; & que ſon épouſe toute la premiere ne s'affligeroit que médiocrement de ſa viduité. L'événement vérifia les conjectures du bon Miniſtre ; car le cadavre étant inhumé, ceux qui avoient gémi, crié autour de lui, qui s'étoient ouvert les veines, banderent leurs plaies, & coururent ſe divertir avec leurs compatriotes & avec nous. La femme ſe remaria au bout de huit jours. Cette précipitation ne choque point nos mœurs. Nous ne preſcrivons point de terme fixe à l'affliction conjugale, & notre franchiſe réprouve, même chez les fem-

mes, un deuil hypocrite. Nous regardons les longues & inconſolables douleurs comme l'éloge du mari défunt; nous les reſpectons : mais, dans un ſecond mariage, qui talonne, pour ainſi dire le premier, nous ne voyons que l'indignité de celui qui a laiſſé la place vacante, ou l'aveu d'une diſpoſition dont on ne rougit point parmi nous. Une Européene qui a eu le bonheur de perdre cette moitié d'elle-même qui tourmentoit l'autre, ſe couvre d'habits groſſiers & lugubres, s'enferme dans une chambre tendue en noir, fuit la ſociété & ſes divertiſſements: elle ne reçoit que quelques amis particuliers: ils la félicitent en ſecret de l'heureux coup qui a briſé les liens d'une union mal aſſortie; mais ces amis qui ſe réjouiſſent avec elle, lui jetteroient la pierre, la proclameroient femme ſans pudeur, du moins ſans délicateſſe, ſi, avant que douze lunes fuſſent révolues, avant que ſes couleurs triſtes & ſombres ſe fuſſent éclaircies graduellement, elle paroiſſoit dans les cercles ce qu'ils veulent qu'elle ſoit, gaie & contente; bien davantage encore, ſi elle ſuivoit l'inſtinct de la

nature & le conſeil de la vertu, en formant de nouveaux nœuds. Fauſſe & dangereuſe momerie, me garde l'*Eatooa* de vous tranſplanter du monde civiliſé dans nos familles ! Efforçons-nous d'être ce qu'il faut que nous ſoyons, & nous ne rougirons jamais de nous montrer ce que nous ſommes.... & encore le vice à découvert mériteroit-il plus d'indulgence que lui-même empruntant des dehors dont il ſe moque.

La nuit vint : elle fut tranquille. Perſonne ne ſongea à troubler notre repos. Ne ſachant que faire le lendemain, & prévoyant deux jours entiers d'oiſiveté, j'eus la fantaiſie de viſiter l'*Earée* qui, reſté ſeul de la Famille royale, avoit déclaré, diſoit-on, qu'il ne ſeroit pas Roi, & s'étoit retiré ſur une haute montagne, où il vivoit depuis quelques années. Jamais on ne l'en avoit vu deſcendre ; on ne ſavoit même qu'il y étoit encore, que par des Inſulaires que la curioſité avoit conduits auprès de lui, & qui, uſant peut-être du privilege des voyageurs, en racontoient des choſes ſingulieres : ce qui joint au reſte, je veux dire

ſa fuite, ſa ſolitude, avoit accrédité l'opinion univerſellement répandue, que la tête de cet homme étoit déſorganiſée. On s'accordoit à dire qu'il recevoit parfaitement bien ceux qui ſe préſentoient chez lui, & qu'il recommandoit, lorſque ſes hôtes le quittoient, le courage aux Guerriers, la chaſteté aux femmes, la pudeur aux filles, l'humanité aux riches, la patience aux pauvres, toutes les vertus aux *Téaponées*, parce qu'ils étoient les Miniſtres du grand Dieu. Un fou qui donnoit de ſi ſages leçons, étoit fait pour m'intéreſſer ; nous partons, M. *K****, *Thélême* & moi. Un jeune Chef, admirateur paſſionné de celui que nous allions voir, s'offrit à nous ſervir de guide : ce que j'acceptai volontiers. Quarante de mes meilleurs Soldats nous eſcorterent.

Pendant la route je priai notre conducteur de nous apprendre, non ce que faiſoit actuellement d'étrange l'*Earée* ſolitaire : je n'aurois pas voulu qu'on émouſſât par une narration anticipée, le piquant du ſpectacle auquel je courois ; mais ſeulement les rai-

ſons qui avoient excité cet homme particulier à fuir la ſociété de ſes ſemblables, & à réduire ſon univers à une montagne eſcarpée ; en un mot l'hiſtoire d'*Halalibou* avant ſa retraite, voilà ce que je demandois. Le guide nous la fit en ces termes :

» *Halalibou* & le feu Roi étoient couſins-germains, ſortis, celui-ci d'une ſœur, celui-là d'un frere. Vous vous étonnerez que *le fils de la ſœur* ait régné au préjudice de l'autre ; mais cette ſœur étoit l'ainée, &, dans notre Iſle, la ſucceſſion au *maro* eſt réglée par l'aineſſe, ſans que le ſexe du plus proche héritier lui nuiſe ou le favoriſe. «

» Le feu Roi étoit un homme ordinaire. Il n'avoit ni les ſingularités ni les vertus de ſon couſin. Sa vie n'a pas fait une grande ſenſation ; ſa mort n'a laiſſé aucun vide. On ne s'eſt apperçu qu'il manquoit, que parce qu'*Halalibou* s'étant relégué ſur ſa montagne, & ayant la réputation d'une tête démontée, deux Chefs également puiſſants & également ambitieux, ſe ſont diſ-

puté le pouvoir ſuprême, les armes à la main. «

» Je viens aux motifs de la retraite de notre ſolitaire. Il y a environ cinq ans que portant des ſecours à une pauvre cabane (c'étoit ſon occupation chérie que de ſecourir les malheureux), il y vit une jeune fille, un peu moins âgée que lui, qui prodiguoit à des parents infirmes les ſoins les plus tendres & les plus empreſſés. Cette piété le toucha. Il ſe plut à viſiter la famille qui lui en offroit le ſpectacle. De l'intérêt de la choſe il paſſa imperceptiblement à celui de la perſonne ; quand il s'en apperçut, c'étoit une inclination décidée, mais pure. «

» Le ſentiment qu'il ſe ſurprenoit, pour ainſi dire, ſans l'affliger beaucoup, lui cauſa pourtant de l'inquiétude. *Earée* du premier ordre, il ne pouvoit ne point encourir un blâme univerſel, s'il deſcendoit juſqu'à l'humble jeune fille dont il étoit épris. Il eſt vrai qu'il avoit la reſſource de l'acheter de ſon pere, & d'en uſer enſuite

comme de ſon bien. C'eſt, vous le ſavez, la méthode de nos Grands, quand une fille qui n'eſt pas *Tédua*, a le malheur de leur plaire ; mais, en toute occaſion, *Halalibou* avoit déclamé contre cet uſage, & ce n'étoit pas de ſes ſingularités, celle qui choquoit le moins. Il ne croyoit donc pas qu'il pût jamais être tenté de réuſſir par cette indigne voie. Il réſolut de vaincre ſa paſſion ; mais il continua d'aller à la cabane, & ce fut ſa paſſion qui le vainquit. «

» Si une foibleſſe de cette nature eſt quelquefois excuſable, convenons qu'*Halalibou* doit être excuſé. *Lea-Vevai* finiſſoit ſa dix-ſeptieme année. Toutes les graces, toutes les perfections de l'ame & du corps ſe réuniſſoient en elle. Si on l'eût rencontrée ſur une terre déſerte, on l'auroit priſe pour une Divinité ſortie de la mer, ou dépoſée par un nuage. «

» Voilà donc notre moraliſte qui, infidele à ſes principes, ſe détermine, après une réſiſtance de plus de trois lunes, à acheter de ſes pauvres parents l'honnête,

la pudique *Lea-Vevai*. Mais voyez, reſpectable *Omaï*, comme il cherche à s'étourdir ſur la baſſeſſe de l'action qu'il médite. D'abord il mettra un ſi grand prix à l'incomparable créature, qu'on devinera aiſément qu'il l'eſtime plus que toutes les autres femmes de l'Iſle, & qu'il en feroit ſon épouſe, s'il le pouvoit ou qu'il l'oſât; car il n'offrira pas moins que la moitié de ſes poſſeſſions. Enſuite, devenu propriétaire, maître abſolu de la jeune fille, il ne ſe prévaudra d'aucun des droits que cette qualité lui donne; il cherchera à ſe faire aimer: s'il ne réuſſiſſoit pas, il auroit aſſez d'empire ſur lui-même pour en reſter-là; il ſe le promet, il le promet aux Dieux, il ſe bannira plutôt que de ne pas tenir parole. Enfin s'il inſpire les ſentiments qu'il a conçus, ſi l'on répond à ſa tendreſſe par une tendreſſe réciproque, c'eſt vraiment une épouſe qu'il approchera de ſon cœur; elle n'en aura pas le titre, mais la réalité, qui vaut mieux: jamais il ne prendra d'autre femme, jamais il n'abandonnera celle qu'il a choiſie. L'uſage qui lui permet une union paſſagere avec elle, ne l'obligera pas

pas de s'en ſéparer, tant qu'il l'aimera, & il l'aimera toujours.... S'il ceſſoit..... ſi cette ſuppoſition, tout impoſſible qu'elle eſt, venoit à ſe réaliſer.... il ne ſe ſépareroit pourtant pas de la mere de ſes enfants.... Ses enfants !... Ce mot ſi doux à prononcer, lui rappelle que la coutume.... odieuſe, barbare, mais qui n'admet preſque point d'exception.... veut que les enfants nés d'un commerce *à terme* entre deux perſonnes ſi diſproportionnées, ne reçoivent la vie que pour la perdre.... Il en frémit.... O ! il n'a pas à craindre de la ſuivre, cette abominable coutume !.... lui qui s'eſt élevé contr'elle avec toute l'autorité de ſon rang, & toute la force de ſon eſprit.... Si l'Ame de l'univers féconde ſon union, il en cachera les fruits.... ou il bravera hautement le préjugé.... tout, juſqu'au pouvoir ſuprême.... ou il s'enfuira à *O-Taïti* & par-delà, ſi c'eſt le ſeul moyen qui lui reſte de n'être pas dénaturé.... Mais pourquoi ſe tourmenter avant le temps ? Les Dieux lui ſuggéreront alors quelque bonne penſée.... C'eſt un parti pris : il va trouver le pere

de celle ſans laquelle il ne lui eſt plus poſſible de vivre.... «

» Vous avouerez, reſpectable *Omaï*, que le foible *Halalibou* ſuccomboit avec toute la nobleſſe dont un pareil projet eſt ſuſceptible. «

» Il faut ſavoir, pour entendre la ſuite de mon hiſtoire, que la pauvre cabane du pere de *Lea-Vevai*, avoit bien changé de forme & de décoration, depuis que le royal *Earée* avoit ouvert les yeux ſur le tréſor qu'elle renfermoit. Chaque jour apportoit de nouveaux préſents qu'on attribuoit à la généroſité du donateur ; on ne lui ſoupçonnoit pas d'autre ſentiment : tant il avoit toujours paru ſupérieur aux foibleſſes humaines ! Ses *Towtous* avoient cultivé & embelli le petit champ qui environnoit l'étroite demeure ; ils avoient agrandi le logement, ils l'avoient rempli de meubles, moins précieux que commodes, moins élégants que ſolides. Le pere & la mere avoient, en quantité, les plus belles étoffes convenables à leur état ; la fille étoit d'une propreté raviſſante. Cette

famille, auparavant oubliée, avoit acquis de la conſidération. «

» *Halalibou* s'en alla donc chez le pere de *Lea-Vevai*, bien réſolu, cette fois, de propoſer & de conclure ſon marché. Je dis que cette fois il étoit bien réſolu, car ſouvent il lui étoit arrivé de le vouloir, & de n'oſer ouvrir la bouche. Il entre.... & que voit-il? Un pere qui gronde, une fille qui pleure, une mere qui appaiſe l'un & conſole l'autre. Certainement, dit-il en lui-même, le pere a tort, puiſque *Lea-Vevai* pleure. «

— (*Haut.*) Pourquoi, bonhomme, affligez-vous votre charmante fille?

— Oh! charmante en effet, répondit l'honnête vieillard; mais la chere enfant a quelquefois de ſi étranges caprices, elle eſt ſi entêtée, ſi déraiſonnable.... La colere m'emporte trop loin, car voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné.... mais auſſi... il eſt complet. Croiriez-vous, noble *Earée*, que le ſujet de notre diſpute eſt un excellent mariage, très-ſolide & à toujours, que la providence de l'*Eatooa* lui ménage, & qu'elle refuſe? (Halalibou *fit un mouvement*

involontaire que notre grondeur remarqua, & que, plein de ſes idées, il érigea en acte d'improbation. Omaï *ſe doute bien qu'il ſignifioit autre choſe.*) ... Oui, quoique la choſe ſoit inconcevable, elle le refuſe.... Vos bienfaits, ô le meilleur des hommes! nous ont tirés de la miſere; ils ont paré cette petite innocente, ils ont ouvert ſur nous & ſur elle, des yeux qui autrefois euſſent rougi, en quelque ſorte, de nous regarder.... Hier, le fils unique d'un riche *Manohoone*, jeune homme eſtimable, d'une phyſionomie douce & ſpirituelle, grand, fait à peindre, qui vous reſſemble un peu, royal *Earée*..... s'eſt préſenté à moi, & m'a demandé cette jolie pleureuſe pour épouſe.... épouſe légitime, remarquez-le bien.... épouſe à perpétuité.... Moi, au comble de la joie, je me hâte d'annoncer à ma femme & à ma fille cette bonne nouvelle.... Or devinez l'effet qu'elle produit? Ma femme ſe tait, & ma fille me dit froidement qu'elle ne veut pas ſe marier. *Et pourquoi, ma chere amie, ne voulez-vous pas vous marier?* — *Parce que je ſuis encore trop jeune.* — *N'avez-vous pas dix-ſept ans*

accomplis ? — Je ne compte pas les années que je paſſe auprès de vous. — (Je l'embraſſe) *Bien répondu.... Mais je les compte, moi. La dix-huitieme année commence, voilà le vrai moment.... Vois, tendre fille : ſi nous nous fuſſions mariés plutôt, ta mere & moi, tu n'aurois pas conſumé la fleur de ta jeuneſſe à nous ſervir dans nos infirmités. — Eh ! pouvois-je en faire un plus digne uſage ? — Chaque choſe a ſon tour... & puis mariée, richement ſur-tout, tu nous ſoigneras comme ci-devant... Ainſi plus de grimaces enfantines ; qu'on ſe prépare à recevoir demain un époux. — Je prie mon pere, je le ſupplie de m'en diſpenſer....* Et ma femme ne gliſſoit pas un mot au milieu de ce dialogue, ce qui ne m'étonnoit pas moins que la réſiſtance de notre fille. Me taiſant donc à mon tour, & rêvant à l'opiniâtreté avec laquelle l'une me réſiſtoit, & à l'inexplicable taciturnité de l'autre, j'aurois penſé qu'il y avoit là quelqu'inclination qui n'avoit pas attendu mon conſentement, & que la mere en étoit confidente, ſi je n'euſſe pas été bien aſſuré, noble *Earée*, que vous êtes le ſeul homme que ma fille ait connu un peu particuliére-

ment. *La nuit porte conſeil*, dis-je à mon indifférente; *nous verrons demain matin ſi tu perſévéreras dans ta bizarre réſolution*.... Demain matin eſt arrivé : c'eſt aujourd'hui, c'eſt tout-à-l'heure.... Nous nous brouilliions, quand vous avez paru ici. *Lea-Vevai* me notifioit un refus perſévérant : je lui fignifiois que j'étois maître : ma femme me conjuroit de la laiſſer libre : je diſois à ma femme que ce n'étoit pas la peine de rompre le ſilence pour parler ſi mal : elle vouloit répliquer, & je lui fermois la bouche par un très-ſec *taiſez-vous, femme* : ma fille ſe jettoit dans ſes bras pour adoucir la dureté de ſes paroles (dureté qui n'étoit qu'apparente); & quand je leur diſois. Tout s'accommodera facilement ſi l'on m'obéit, ma fille me répondoit en baiſſant la tête, & en verſant *une pluie* de larmes, *il n'eſt pas poſſible* : & ma femme, au lieu de me ſeconder, au lieu de ſe taire, comme elle le devoit après mon ordre ſuprême, me répétoit encore : *A votre place, mon très-honoré Seigneur, je la laiſſerois libre*.... Les Dieux vous ont envoyé fort à propos, noble *Earée*, pour juger ce procès & nous mettre tous d'accord.

» *Halalibou* penſa, comme le pere de *Lea-Vevai*, qu'il étoit venu *fort à propos*. Il eſt vrai que ſon motif ne reſſembloit pas à celui du bon Inſulaire ; mais qu'importe la diverſité des cauſes qui déterminent, quand les réſultats ſont les mêmes ? «

» Il fut donc convenu que le royal *Earée* auroit une converſation particuliere avec la fille déſobéiſſante : car, n'eût-il pas été charmé de ſe ménager cette converſation, il n'étoit pas homme à terminer un pareil différent, ſans avoir donné à la partie principale tout le temps & toute la liberté d'expoſer ſes raiſons. D'ailleurs il avoit remarqué avec autant d'eſpoir pour le moins que d'inquiétude, qu'au moment où le pere avoit dit qu'il auroit ſoupçonné *quelqu'inclination*, l'honnête petite créature avoit changé de couleur : nouvelle raiſon qui exige un interrogatoire dans les formes. «

» Ainſi le pere s'en va à la pêche ; la mere s'éloigne à une juſte diſtance, de maniere qu'elle voie toujours ſa fille, ſans

l'entendre : le Juge *Halalibou* reſte ſeul avec la coupable. «

» Les commencements de cette ſcene importante ne furent pas animés. *Lea-Vevai*, tremblante, avoit les yeux fichés en terre ; le noble *Earée* n'étoit guere plus aſſuré. Après quelques moments d'un ſilence qui augmentoit leur embarras dans la proportion de ſa durée, *Halalibou* débuta de cette ſorte : «

H. Eſt-il vrai, jeune & bonne *Lea-Vevai*, que vous ne voulez pas du parti avantageux qui ſe préſente ?

L. Oh ! très-vrai.

H. Je ne ſuis point ſurpris que votre pere.....

L. (*L'interrompant*) Vous me déſapprouvez donc ? (*Et elle releva ſes paupieres pour le regarder.*)

H. (*Gauchement*) Je ne dis pas cela..... (*Affermiſſant ſon ton*) Je dis ſeulement que votre pere ayant tout ſujet de penſer que le cœur de ſa chere fille n'eſt prévenu en faveur d'aucun homme, il doit trouver étrange que vous refuſiez un établiſſement

bien ſupérieur à tout ce que vous pouviez deſirer.... Mais vous avez ſans doute des raiſons, & d'avance je préſume qu'elles ſont bonnes.

L. Je n'en ai qu'une : c'eſt.... qu'il me ſera impoſſible d'aimer l'homme qui me recherche.

H. Effectivement, elle eſt bonne, cette raiſon.... Mais connoiſſez-vous celui....

L. Oh ! nullement.

H. Et vous ſavez qu'il vous ſera impoſſible d'aimer un homme que vous ne connoiſſez point ?

L. Hélas ! oui.

H. S'il étoit aimable ?

L. Cela ſeroit égal.

H. Egal ! renonceriez-vous au mariage ? Borneriez-vous à vos parents toutes les affections de votre cœur ?

L. Du moins, il eſt encore une perſonne à qui j'ai voué une éternelle reconnoiſſance.

H. Laiſſons cette perſonne & ſes modiques bienfaits.... Je vous demande, *Lea-Vevai*, ſi vous vous croyez inacceſſible à cette eſpece de ſentiment que le riche *Ma-*

nohoone defireroit vous inſpirer ?

L. Je ne dis pas cela.

H. Mais vous dites qu'il ne vous l'inſpirera point !

L. Vous y êtes.

H. Vous dites que vous en avez une entiere certitude !

L. Entiere : c'eſt le mot.

H. Plus qu'une queſtion, honnête *Lea-Vevai*, mais que la réponſe ſoit franche & vraie : aimeriez-vous ?

L. (*Au comble de l'embarras.*) Il n'eſt pas néceſſaire que je réponde à cette queſtion pour que vous ſachiez que je n'aime point & que je n'aimerai jamais le *Manohoone*... qui n'auroit pas ſongé à moi ſi vos dons multipliés n'euſſent effacé la honte de notre miſere.

» A cet endroit du colloque on ſe tut de part & d'autre, & chacun rêva de ſon côté. Je ne ſaurois vous dire, *Omaï*, quelles penſées occuperent l'eſprit de la jeune fille ; peut-être ne penſa-t-elle à rien, tant ſon cœur étoit rempli. Pour *Halalibou*, voici ce qu'il ſe diſoit :

» Assurément le vieux bonhomme a de-
» viné... Il a touché au but ; sa fille a une
» inclination.... Si elle n'en avoit pas ,
» elle auroit autrement répondu à ma der-
» niere question ; elle m'auroit dit : *Je n'ai-*
» *me point... point encore...* Elle aime donc.
» Mais qui ? .... ce ne peut être que moi.
» Ne suis-je pas *le seul homme* qu'elle ait
» connu *un peu particuliérement* ? .... De
» quel ton elle m'a dit *vous me désapprou-*
» *vez* ! .... Elle a parlé de mes dons avec
» affectation ; elle a avoué *du moins* une
» *éternelle reconnoissance*.... dont je suis l'ob-
» jet. Elle se plaisoit à me répéter qu'elle
» n'aimoit pas , qu'elle n'aimeroit jamais ,
» qu'il étoit impossible qu'elle aimât le ri-
» che *Manohoone*.... que pourtant elle ne
» connoissoit pas.... fût-il aimable.... La
» chose n'est plus équivoque , c'est moi. «

» Partant de ce *c'est moi* , il releve la conversation. «

H. Puisque vous ne voulez pas épouser le *Manohoone* , & que vous ne renoncez cependant pas au mariage , on pourroit vous offrir un *Earée* , qui...

L. Un *Earée* ! vous êtes le ſeul que je connoiſſe ; le ſeul, je le penſe du moins, de qui je ſois connue.

H. Qu'importe, pourvu qu'un *Earée* m'ait vraiment chargé de négocier un arrangement avec vous ? .... J'aurois pu m'adreſſer immédiatement à votre pere, lui faire mes propoſitions.... c'eſt-à-dire, celles de mon ami : à coup ſûr elles l'auroient tenté, car elles ſont infiniment avantageuſes pour vous tous.... & quand nous aurions été d'accord, lui &moi, il eût bien fallu que vous ſouſcriviſſiez au traité que nous aurions conclu. Telle eſt, aimable *Lea-Vevai*, la dépendance, injuſte peut-être, mais autoriſée, dans laquelle nous tenons les perſonnes de votre ſexe & de votre rang. J'ai trop.... ou, ce qui revient au même, mon ami a trop de délicateſſe, il vous aime trop parfaitement, trop reſpectueuſement, il fait trop.... par moi.... combien vous êtes au-deſſus de la condition où les Dieux vous firent naître, pour vous obtenir, malgré vous, ou même ſans votre agrément. Je veux ne vous devoir qu'à vous-même,.... pour mon ami. Sa re-

cherche aura-t-elle le ſort de celle du riche *Manohoone* ? Que votre belle ame ſe développe ici avec toute la candeur que j'y ai conſtamment admirée, & qui n'en eſt pas le moindre ornement.

» Quoique ce diſcours, aſſez long, eût laiſſé à *Lea-Vevai* le temps de ſe remettre, il finit qu'elle n'étoit pas encore déterminée ſur le commencement de ſa réponſe. Elle commença pourtant. «

L. Halalibou, homme bienfaiſant, vous me demandez de la ſincérité ! j'en aurai... puiſſe-t-elle ne pas vous déplaire ! ... Mon cœur eſt donné, & c'eſt pour la vie. Ma mere a reçu, comme en dépôt, ce fatal ſecret; elle m'a déſapprouvée, mais elle m'a plainte. J'attendois l'un de ſon bon eſprit, l'autre de ſon bon cœur. Quant à moi, je me jugeois encore plus ſéverement qu'elle ne me jugeoit; mon extravagance me ſembloit extrême... &, malgré l'eſpoir ſéducteur qui vient de ſe gliſſer dans mon ame à la ſuite de votre diſcours, je continue d'enviſager de la même maniere le ſentiment

dont j'éprouve la douce tyrannie. Je n'ai qu'une conſolation : c'eſt d'aimer un homme vertueux, de ne le lui avoir jamais dit, de n'avoir jamais cherché à le lui faire entendre, de m'être toujours bornée, pour le préſent & pour l'avenir, à la pure & innocente ſatisfaction qui n'avoit de témoins que mon cœur & ma mere.

H. De ſorte que vous ne vous flattiez pas d'épouſer celui que vous aimiez ?

L. Moi ! m'en flatter ! ah ! je n'ignorois pas l'intervalle immenſe qui nous ſéparoit.

H. Et ſi c'étoit mon *Earée* ?

L. Si c'étoit votre *Earée*....! il eſt auſſi probable que je conſentirois, qu'il eſt certain.... que je ne devrois pas conſentir. Il auroit trop de ſacrifices à faire... ſon rang, ſa réputation....

H. On pourroit prendre un tempérament. Vous n'auriez pas le titre d'épouſe...

L. Qu'avez-vous dit ? .... O ! *Halalibou* ! votre *Earée* n'eſt pas celui que mon cœur a diſtingué.... Le mien abhorre l'indigne coutume..... Ah ! vous m'avez percé le cœur.... ſans le vouloir !

H. Ecoutez-moi juſqu'au bout.

L. Eh ! que pouvez-vous ajouter qui détruiſe la douloureuſe impreſſion de ces cruelles paroles : *Vous n'auriez pas le titre d'épouſe* ?

H. J'ajoute que vous en aurez la réalité... J'ajoute qu'on ne vous abandonnera jamais, qu'on n'aura jamais d'autre épouſe....

L. Mais, *Halalibou*.... ſérieuſement, me conſeillez-vous d'accepter ?

H. Je vous en prie.

L. O ! par pitié, cachez à la malheureuſe *Lea-Vevai* le nom de l'*Earée*....

H. Il n'eſt plus temps ; c'eſt *Ha*....

L. N'achevez pas.... Ciel ! qui m'eût dit qu'un aveu ſi plein de charmes.... me cauſeroit le plus grand déplaiſir qu'en toute ma vie.... ! Revenez à vos principes, noble *Earée*, à ces principes vertueux qui, tant de fois, ont coulé de votre bouche dans mon ame.... N'humiliez pas, en perſiſtant dans un deſſein qui l'offenſe, la malheureuſe femme.... Elle à votre place, & vous à la ſienne, elle vous eût épargné la honte & l'amertume de la propoſition que vous l'avez forcée d'entendre.... Je vous

rendrai tous vos dons.... ceux qui ſont à mon uſage particulier.... & ſi vous conſervez quelque ſentiment pour moi, ne tentez pas mon pere. Le poids de votre autorité l'écraſeroit peut-être ; il n'a pas, comme moi, reçu de vous les leçons de l'honneur & de la nature..... Conſervez votre rang ; mais que je n'en ſois pas la victime.... Je pourrois mourir pour vous : le reſte, ce que vous demandez, eſt au-deſſus de mes forces.... Adieu ; ne me revoyez plus.... à moins que vous ne ſoyez redevenu tel que vous étiez avant de me connoître.... Je cours vous faciliter l'exécution d'un ſi louable projet.

» Et elle partit comme un dard lancé par une main vigoureuſe. «

» Ce diſcours, ſa concluſion ſur-tout, étoit bien capable d'étourdir le pauvre *Halalibou*. Il demeura quelque temps ſans bouger de place ; puis faiſant réflexion que la chere fugitive n'étoit pas partie ſi bruſquement ſans deſſein, & que probablement elle alloit nuire à ce qu'il regardoit comme le bonheur de tous deux, il ſe mit

à

à courir après elle de toutes ſes forces. Quoiqu'elle eût beaucoup d'avance, il la ratrappa au moment qu'elle entroit dans la cabane de ſon pere. «

» Le bonhomme n'avoit pas été à la pêche, parce que le riche *Manohoone* qui recherchoit *Lea-Vevai*, s'étant trouvé à ſa rencontre, il l'avoit amené chez lui pour y attendre la déciſion du royal *Earée*. S'il fut ſurpris de l'émotion de ſa fille, de celle d'*Halalibou*, il le fut encore davantage de ce qu'ils lui dirent preſqu'enſemble & à la hâte. » Mon pere, s'écria *Lea-Vevai*, en » appercevant le *Manohoone*, cet Inſulaire » n'eſt-il pas l'époux que vous m'avez pro- » poſé? — Oui, ma fille. — Je l'accepte.... « Et elle s'aſſit ou plutôt tomba ſur une natte. *Halalibou* reprit avec emporte- ment : » Je vous défends à tous de paſſer » outre, ſans ma permiſſion.... *Manohoone*, » ſortez d'ici, & n'y reparoiſſez pas que je » ne vous le diſe moi-même.... Vous, bon » vieillard, ſuivez-moi; il faut que je vous » parle. «

» Ce langage étoit, à peu de choſe près,

un abus d'autorité; *Halalibou* ne l'eût jamais employé, ſi cette paſſion terrible, qui renverſe l'eſprit des plus ſages, n'eût fortement agité le ſien. Tout le monde obéit. La mere, qui n'avoit pu courir auſſi vîte que les deux jeunes gens ſur leſquels elle veilloit de loin, arriva comme ſon mari ſortoit avec l'*Earée*. Elle voulut demander une explication, mais on lui dit ſéchement (& ce fut encore une péché d'*Halalibou*) de rentrer, & de prendre ſoin de ſa fille. Elle ne ſe le fit pas dire deux fois : la ſoumiſſion & la tendreſſe la précipiterent dans la cabane. «

» Tandis qu'elle recevoit les confidences de la vertueuſe affligée, qu'elle la preſſoit contre ſon ſein, eſſuyoit ſes larmes, lui remontroit doucement que la propoſition du noble Chef n'auroit pas dû l'effaroucher à ce point-là : car la bonne femme, imbue de nos idées populaires, ne voyoit pas du même œil que ſa fille, une alliance *à terme*, le pere & l'*Earée* ſe promenoient à grands pas, celui-ci expoſant à l'autre ſon deſſein, ſes motifs, les clauſes favo-

rables dont il revêtoit ſon union avec *Lea-Vevai*.... Il ſeroit à elle juſqu'au tombeau .... il conſerveroit ſes enfants à quelque prix que ce fût .... & lui vieillard, on le combleroit de biens, de diſtinctions même, s'il en étoit jaloux.... ſa femme ſeroit habillée comme une *Tédua*....«

» Il n'en falloit pas tant pour déterminer un homme, ſouverainement honnête à la verité, mais qui n'auroit jamais cru ſe comporter mal, en cédant aux inſtances de l'incomparable *Halalibou*, & en ſe conformant à un uſage établi dans toutes nos Iſles. Il engagea ſa parole de livrer ſa fille au royal *Earée*, ſelon le droit qu'il en avoit. » Qu'elle pleure, ajouta-t-il, » qu'elle ſe dépite .... oh! je mentirois » ſi je diſois que je n'en ferai point tou- » ché; elle eſt ſi bonne! elle nous a ſer- » vis, ſa mere & moi, avec tant d'af- » fection!.... mais c'eſt pour ſon bien, » n'eſt-ce pas? Ainſi donc elle ne me ga- » gnera point. Un *je le veux*, prononcé » de ce certain ton .... que je ne prends

» pas ſouvent.... tranchera toutes les » difficultés.... & puiſqu'elle vous aime, » ſa douleur ne durera pas long-temps. » Elle prendra le parti d'être heureuſe. «

» *Halalibou* applaudit au diſcours & à la fermeté du vieil Inſulaire ; mais ſa conſcience le punit auſſi-tôt de cette foibleſſe, en la lui reprochant. Ce juge intérieur n'étoit point encore corrompu en lui : ſa paſſion, quoique violente & tyrannique, l'avoit reſpecté : l'*Earée* ou le juſticable s'efforçoit ſeulement de ſe ſouſtraire à ſes importunes déciſions ; il lui diſoit : *Une autre fois je vous écouterai.* «

» L'accord arrêté & cimenté par des ſerments, *Halalibou* ne crut pas devoir en renvoyer l'exécution à un autre temps ; & perſuadé que *Lea-Vevai* ne réſiſteroit pas moins après huit jours, une lune, il réſolut de s'en emparer ſur le champ comme d'un bien qui lui étoit acquis, ſe promettant, au reſte, d'expier ſa faute par tous les égards du reſpect, toutes les déférences de la ſoumiſſion, toutes les marques du

repentir .... & comptant bien avoir pour interceſſeurs les ſentiments qu'on n'a pas eu la force de lui diſſimuler. «

» Ils rentrent .... quelle ſurpriſe! *Lea-Vevai* a eſſuyé ſes larmes; la gaiété, la ſérénité brillent ſur ſon viſage. D'elle-même elle s'adreſſe à ſon pere, & lui dit : » Puiſqu'il m'eſt impoſſible d'être » l'épouſe d'*Halalibou*, & que je l'aime » uniquement, je me réſigne, je me ſou- » mets à ma deſtinée... heureuſe d'épargner » des regrets tardifs au généreux mortel » à qui nous devons tout .... moi parti- » culiérement .... Je prie le meilleur des » peres d'aller dire au *Manohoone*, que je » rétracte le mot inconſidéré qui lui don- » noit des eſpérances que mon cœur n'a » point ratifiées .... Vous, royal *Earée*, » qui m'avez fait connoître l'amour & la » vertu, recueillez les fruits de cette dou- » ble éducation: je ſuis à vous pour la » vie .... je m'immole à la reconnoiſſan- » ce... Il eſt douloureux, oui, *Halali-* » *bou*, il eſt douloureux le ſacrifice que » votre rang & votre tendreſſe exigent de

» moi; mais il m'assure votre estime, &,
» j'ose m'en flatter, une affection aussi
» pure que mon ame .... que cette ame
» qui, librement & sous les yeux l'*Ea-*
» *tooa*, jure de n'aimer jamais que vous ...
» dût une autre épouse obtenir ce que les
» devoirs de votre sublime condition vous
» obligent de me refuser .... Je vous de-
» mande huit jours pour m'affermir dans
» ma résolution, & me préparer à un chan-
» gement d'état, auquel je ne saurois pen-
» ser sans être vivement combattue ....
» Cependant nous nous verrons comme à
» l'ordinaire .... plus agréablement peut-
» être, maintenant que nous nous sommes
» expliqués. «

» Tel fut le langage de la petite artifi-cieuse. Elle s'exprima avec le ton de la naiveté, de cet air ouvert & ingénu qui n'étoit pas un des moindres charmes de sa personne. Au comble de la joie & de l'illusion, le crédule *Halalibou* lui dit tout ce qu'une passion violente & exaltée peut inspirer; il ne se récria sur les huit jours que pour faire valoir son obéissance, &

déclarer que, nonobſtant ſon extrême tendreſſe, il auroit toujours laiſſé *Lea-Vevai* maîtreſſe d'elle-même .... On ne comprit pas cela, ou l'on fit ſemblant de ne le pas comprendre. «

» Les amis ſe quitterent. Jamais ils ne s'étoient ſéparés plus contents les uns des autres. Le vieil Inſulaire admiroit l'étonnante révolution que quelques minutes de réflexion ou les remontrances maternelles avoient opérée dans l'ame de ſa chere enfant. Il n'oſa s'adreſſer directement à elle pour en ſavoir la cauſe; il queſtionna ſa femme, qui n'étoit pas plus ſavante que lui; car *Lea-Vevai*, paſſant tout-d'un-coup de la franchiſe la moins voilée à la diſſimulation la plus profonde, avoit trompé juſqu'à ſa mere. «

» Chaque jour de l'éternelle ſemaine, *Halalibou* arrivoit dès le matin à la pauvre cabane, & n'en ſortoit que le ſoir, ſi ce n'eſt qu'il ſe promenoit dans les environs avec ſa vertueuſe amie, que ſes parents, au point où l'on étoit, ne croyoient plus

néceſſaire de ſurveiller. Le noble *Earée* communiquoit toutes ſes vues, tous ſes projets pour l'avenir; *Lea-Vevai* l'interrompoit preſque toujours, quand il touchoit ces articles-là, & le prioit de ne l'entretenir que des excellents principes de vertu dont il avoit orné ſon ame: ſauf néanmoins leur affection mutuelle, dont elle parloit & écoutoit volontiers le langage, pourvu qu'il ne s'y mêlât rien qui pût altérer tant ſoit peu cette fleur de modeſtie, qui l'avoit toujours diſtinguée de toutes les filles de *Koora*.

» A proportion que le temps s'écouloit, l'enjouement de *Lea-Vevai* diminuoit ſenſiblement, &, par un contraſte ſingulier, ſa tendreſſe paroiſſoit acquérir de nouvelles forces: elle ſe développoit avec plus de liberté, s'exprimoit avec plus d'énergie, quoique toujours avec la même décence. «

» Le ſoleil ne ſe couchera plus qu'une fois avant le moment fixé pour le mariage: c'eſt demain que la jeune *épouſe* (on

lui en donnoit le nom pour calmer ſa douleur) abandonne la pauvre maiſon & la douce compagnie de ſes parents, pour habiter la ſpacieuſe demeure d'*Halalibou*, & s'attacher à ce vertueux *Earée* par des liens que la coutume permettra de rompre, mais qu'un amour chaſte, fondé ſur l'eſtime, rendra indiſſolubles. On touche donc au bonheur.... & l'on répand des larmes, on ſoupire, on eſt diſtrait, on va pour parler & l'on ſe retient; on appréhende que les yeux n'en diſent trop, on les baiſſe; on obſerve qu'il eſt temps de ſe rétirer: l'ami ſe leve... & on le prie de reſter encore quelques inſtants. «

» Je n'ai pas beſoin de vous avertir, *Omaï*, que la perſone qui fait tout cela, eſt *Lea-Vevai*. Pour *Halalibou*, il eſt plus uniformément le même. Il prend congé, & aſſure la reſpectable famille que ſon retour précédera celui de l'aurore... On le prie encore de n'être pas ſi matinal, parce qu'on deſire de pouvoir diſpoſer librement des premieres heures de la journée. Le royal *Earée* ne ſait rien refuſer à celle qui ſe donne à lui. «

» Il part très-content de tout ce qu'il a fait; mais les chagrins de l'intéreſſante *Lea-Vevai* le ſuivent en foule ; ils entrent dans ſa maiſon , s'étendent ſur ſa natte ; leur importunité eſt ſi grande & ſi continuelle , qu'il ne fermera pas l'œil de toute la nuit. «

» Elle pleure , s'écrie-t-il douloureuſe-
» ment.... Elle ſe ſacrifie à mon bon-
» heur !.... A ton bonheur! Et tu le ſouf-
» fres !.... tu l'exiges !... Chere... inno-
» cente victime !.... Mais pourquoi ne
» lui immolerois-je pas les vaines bien-
» ſéances d'un rang qui devroit m'être
» odieux puiſqu'il l'afflige? Me laiſſerai-
» je vaincre en généroſité ? Et ces prin-
» cipes de vertu , d'honnêteté , ces ſaintes
» maximes de la nature , les abandonne-
» rai-je , maître & inſtituteur , tandis que
» *Lea-Vevai* , une jeune fille , mon ou-
» vrage, y demeureroit fidelle.... ſi, malgré
» les efforts qu'elle fait pour les conſer-
» ver , je ne détruiſois pas moi-même
» l'édifice de vertu , élevé par mes ſoins
» dans ſon ame docile & pure?.... *Hala-*

» *libou*.... où eſt ta ſageſſe? Où eſt ce
» courage avec lequel tu choquois, en pu-
» blic & en particulier, les abus, les pré-
» jugés, les opinions fauſſes, les coutu-
» mes répréhenſibles?.... Que crains-tu?
» Eſt-ce de te déshonorer par un mariage
» trop inégal?.... Mais y aura-t-il moins
» de déshonneur à embraſſer un ſyſtême
» de mœurs & de conduite que, tant de
» fois, tu as blâmé, cenſuré, réprouvé?....
» Eſt-ce qu'on ne te dépouille de ta digni-
» te?..... Probablement on ne l'oſera pas...
» mais ſi on l'oſoit, vois ce qui te reſte:
» ta conſcience & *Lea-Vevai*.... Seche tes
» larmes, ô ma bien-aimée!.... tu ſeras
» épouſe légitime, épouſe reconnue.... &
» ceux qui me blâmeront tout haut, envie-
» ront ſecrétement mon choix.... «

» Cette converſation d'*Halalibou* avec lui-même, que je vous rapporte en très-peu de moments, invincible *Omaï*, duroit encore, lorſque l'aube du jour vint avertir les filles de la nuit que *Mahananna* ne tarderoit pas à paroître. Notre Sage avoit plus médité que parlé. Chaque

phraſe étoit le fruit & comme le réſumé de ſes méditations. Pas une exclamation qui ne fût ſéparée d'une autre exclamation par un long repos ; pas un mot qui ſuivît immédiatement un autre mot. Souvent l'orateur s'interrompoit, finiſſant mentalement ce qu'il avoit commencé de vive voix. Mais, enfin, c'eſt une réſolution priſe : *Lea-Vevai* ſera contente. Un mariage dans toutes les formes, revêtu de toutes les ſolemnités, cimenté par la préſence & les prieres d'un *Téaponée*, qu'on ſaura bien déterminer à avoir cette complaiſance, récompenſera la vertueuſe tendreſſe de la plus aimable & de la plus honnête des femmes. On le promet à l'*Eatooa*..... Auſſi-tôt les chagrins s'en fuient, l'inquiétude ſe diſſipe, l'agitation eſt calmée, le ſommeil ſe préſente, on lui ſourit, on s'endort.... Dors, malheureux *Halalibou*, &, s'il eſt poſſible, ne te réveille jamais ! «

» Il dormit aſſez long-temps, mais il ſe réveilla ; & voyant que le jour étoit déjà avancé, il envoie chercher un *Téaponée*

avec lequel il étoit particuliérement lié, lui confie ſon projet, & obtient, non ſans beaucoup de repréſentations, qu'il autoriſera ſon mariage, au nom de l'*Eatooa*. Les gens de ſa maiſon apprennent de ſa propre bouche qu'ils vont avoir une maîtreſſe; & quand il ajoute que cette maîtreſſe eſt *Lea-Vevai*, la joie ſe manifeſte de la maniere la plus vive. *O! la bonne maîtreſſe!* eſt le cri général. Quoiqu'il n'attende pas autant d'indulgence de la plupart de ſes amis, il leur dépêche des *Towtous* pour leur apprendre l'*heureuſe nouvelle*, & les inviter au repas du ſoir. Quand l'affaire ſera conſommée par les cérémonies de la religion, il courra lui-même faire ſes excuſes au Roi, qui ne l'aime pas, mais qui le ménage, & il le ſuppliera d'honorer la fête de ſa préſence, grace qu'il eſt à-peu-près ſûr qu'on lui refuſera. "

» Tout étant combiné, arrangé, il s'achemine vers la *pauvre cabane*, ſuivi d'un cortege nombreux. En allant, il s'enivre du plaiſir qu'il va cauſer à ſa chere *Lea-*

Vevai, en lui disant pour premieres paroles : *Ta vertu, ô ma bien aimée, a vaincu le préjugé; tu seras épouse légitime & reconnue*..... Mais que voit-il au pied d'un arbre?.... Je parie, grand *Omaï*, qu'il vous vient à l'esprit que c'étoit son épouse morte ou mourante.... Ce n'étoient pourtant que le pere & la mere, étendus sur l'herbe, & se donnant mutuellement de foibles secours, qu'ils refusoient avec toutes les démonstrations du désespoir. En un instant *Halalibou* fut à côté d'eux. — Qu'avez-vous, mes amis? Où est *Lea-Vevai*?— *Lea-Vevai*!.... Ah! cruel! vous nous l'avez ravie!....—Moi!....— & vous l'avez perdue! «

» Ces mots, peu intelligibles, avoient besoin d'une explication: elle fut accablante. Après qu'*Halalibou* l'eut quittée, *Lea-Vevai* parut triste & agitée au suprême degré. Elle pleuroit, se levoit, se rasseyoit, sortoit & rentroit, ne disoit mot.... Au moment du souper elle refusa de prendre aucune nourriture. Ses parents

éviterent de l'interroger; ils n'ignoroient pas la ſource de ſon chagrin, & ils penſerent que n'ayant plus qu'une nuit à durer, il valoit mieux ne pas faire ſemblant de s'en appercevoir. L'heure du ſommeil étant venue, la jeune fille alla à l'ordinaire embraſſer les reſpectables auteurs de ſes jours. Il eſt probable qu'à cet inſtant elle fit plus qu'elle n'avoit réſolu. Diſcours, embraſſements, larmes, tout exprima la tendreſſe & l'affliction d'une maniere auſſi déchirante que délicieuſe. Elle ſe jetta vingt fois dans les bras de ſa mere; elle ſe preſſa elle-même contre le ſein qui l'avoit alaitée.... *Mon bon, mon reſpectable pere.... adieu.... adieu, ma mere.... ma mere!....* (elle crut que ce mot ſeul diſoit tout) *aimez-moi toujours comme je vous ai aimés... comme je vous aimerai toujours.... ſi quelquefois je vous ai offenſés... ſi, par la ſuite, je vous offenſois encore.... croyez..... ah! croyez, pere cheri, mere adorée.... qu'il m'en a coûté plus qu'à vous.* Elle les embraſſa pour la derniere fois, & ſe retira dans la partie de la cabane où elle couchoit. «

„ On ne l'entendit plus. Sa mere inquiete s'approcha tout doucement, tout doucement, & la trouva endormie. Il eſt vraiſemblable que le ſommeil étoit ſimulé, & qu'auſſi-tôt après que la bonne mere eût regagné ſa natte, *Lea-Vevai* ſortit. "

„ Le reſte de cette malheureuſe fuite ne ſe ſait que par des conjectures. Il étoit tard quand les parents s'apperçurent que leur fille manquoit. Leur inquiétude n'auroit pas d'abord été grande, s'ils n'euſſent vu ſur la natte de leur enfant, deux petites planches quarrées, couvertes de ces figures, qu'*Halalibou* avoit inventées pour s'entretenir avec les abſents, & dans la compoſition deſquelles *Lea-Vevai* étoit très-habile. Quoique les bons parents n'euſſent pas l'intelligence de ces peintures, l'effroi les ſaiſit à leur aſpect. On appella celle qui n'étoit plus à portée d'entendre ni de répondre. On viſita les environs; on courut aux plus proches cabanes : point de nouvelles, point d'indices. Enfin l'on ſe tranſporta au bord de

de la mer, & la petite pirogue à deux pagaies dont le vieillard ſe ſervoit pour la pêche ; n'y étoit plus : dès-lors l'eſpérance s'éteignit dans l'ame du couple infortuné. *Lea-Vevai* s'étoit confiée au *Dieumer* ; la pirogue étoit complice de ſon évaſion ; la jeune malheureuſe imprudente étoit partie, ſeule, ſans vivres, ſans guide ; on jettoit, çà & là, les yeux ſur l'immenſité de l'Océan ; rien ne paroiſſoit ; d'ailleurs on ſe rappelloit que, vers l'aurore, *Toerou* avoit ſouffié impétueuſement : pouvoit-on ſe flatter que *Lea-Vevai* eût échappé à tant de circonſtances fatales & réunies ? «

» Tels furent les détails que reçut *Halalibou* ſur l'épouvantable malheur dont il étoit la cauſe, & dont il devoit être bientôt la victime. L'idée des deux *petites planches*, le deſir de les conſidérer, ſuſpendirent pour quelques moments les éclats de ſa douleur. Il ordonne à ſes gens de ſoulever le vieillard & ſa femme, de les porter chez lui, & d'en avoir ſoin plus que ſi c'étoit lui-même ; il commande qu'on

mette en mer dix pirogues, la ſienne ſur-tout, & que l'on ſoit prêt à partir quand il le dira : puis volant plutôt qu'il ne marche, il arrive à la *pauvre cabane*, entre, s'empare des deux planches. Voici exactement ce que la fugitive y avoit peint.

Sur l'une : » Au cher & cruel *Halalibou*. » La vertu, votre amour, le mien m'arra-» chent à mes parents.... & à un homme » que j'aimois autant qu'eux. Je fuis pour » ne pas ceſſer de vous eſtimer. Conſolez » la nature, en ſauvant mon pere & ma » mere de l'indigence & du déſeſpoir. Je » ne plains qu'eux & vous. Moi, je m'a-» bandonne à l'*Eatooa* qui juge mon cœur. » Oubliez-moi : c'eſt aſſez que je ſois mal-» heureuſe. Ne me pourſuivez pas. Un » Dieu s'eſt révélé à mon oreille ; il a pro-» mis de me ſouſtraire à vos recherches : il » tiendroit parole par un prodige ou par » un naufrage. Tout eſt fini pour moi ; » mais vous, *Halalibou*, vous pouvez ne » pas renoncer au bonheur.... Que l'*Eatooa* » ajoute aux années du bienfaiſant *Halali-*

» *bou*, celles qui ſeront retranchées à *Lea-*
» *Vevai*. «

Sur l'autre : » Pardon, ô mes chers ;
» mes honorés parents ! je vous abandon-
» ne, je vous fuis.... mon cœur eſt inondé
» de toutes les douleurs du vôtre.... & les
» ſiennes.... O Dieu !.... mais il le faut....
» Pardonnez auſſi à *Halalibou*. Il eſt gé-
» néreux ; ſes bienfaits remplaceront mes
» ſoins.... Qui ſait ſi nous ne nous rever-
» rons pas ?.... Si cette conſolation m'eſt
» refuſée, ſi je meurs.... mes chers parents
» & celui qui protégera leur vieilleſſe, au-
» ront mon dernier ſoupir.... Là, en cet
» endroit, que vous montrera l'homme que
» je ne dois plus nommer, votre fille a cent
» & cent fois collé ſes levres tremblantes,
» afin qu'en y appliquant les vôtres, nous
» jouiſſions encore du plaiſir de nous em-
» braſſer. «

Telle deſcend quelquefois du ſommet de la montagne qui vomit le feu, la matiere brûlante & mêlangée, dont l'activité, le bruit, les couleurs & les rava-

ges nous épouvantent & nous enchantent ; telles l'impétuosité, le tumulte des sentiments d'*Halalibou*, qui brisant les enveloppes de son ame, porterent dans celles des témoins de cette explosion terrible, le trouble & la consternation (1). Je ne vous les décrirai point, *Omaï*; je vous dirai seulement qu'au milieu des rugissements de la douleur, du repentir & de l'amour, l'injustice & la jalousie trouverent place quelques moments. L'insensé s'écriroit que *sa planche* étoit *froide*, & il se plaignoit amérement de *la fin de l'autre*. Ces extravagances durerent peu. *Halalibou* parut redevenir tranquille. Prenant les deux planches, il retourna chez lui, expliqua aux bons parents ce que les peintures signifioient, leur dit que le Dieu qui avoit parlé à *Lea-Vevai*, ne l'empêcheroit pas de courir toutes les mers, de descendre sur toutes les Isles, jusqu'à ce qu'il l'eût rencontrée; que la fuite de cette chere imprudente

(1) Notez qu'il y a un volcan à *Koora*, & qu'à ce moyen, la comparaison du jeune Chef est dans l'ordre des choses naturelles.

étoit d'autant plus déplorable, qu'il étoit ſorti pour aller chez eux, avec la réſolution de l'épouſer comme elle le deſiroit. Il pria le *Téaponée* de confirmer cette déclaration, & ajouta que continuant de penſer de la même maniere, il eſpéroit de la bonté du grand Dieu, que ſes perquiſitions ne ſeroient pas infructueuſes. Enſuite il envoya chercher le Chef *Earée* du ſecond ordre qui préſide aux conventions, &, en préſence du *Téaponée* & de pluſieurs autres perſonnes conſidérables, il dit qu'il établiſſoit le pere & la mere de *Lea-Vevai* dans ſa maiſon, pour en être les adminiſtrateurs, ainſi que de tous ſes biens, & que, ſi la mort le ſurprenoit avant de leur avoir rendu leur fille, il entendoit qu'ils héritaſſent de lui ſans aucune reſtriction. Ces diſpoſitions faites, il s'embarqua. «

» Je laiſſe de côté tous les propos de l'Iſle, les uns méchants & cruellement gais, les autres indulgents & charitables, ceux-ci en plus petit nombre, pour vous raconter, *Omaï*, que l'abſence d'*Halalibou* ne fut que de douze jours, & que ſes

Towtous, en le ramenant, ne purent ramener sa raison avec lui. Voici comment le malheur étoit arrivé.«

» Après avoir visité *Otavaoo* & les Isles voisines de la nôtre, *Halalibou* eut la pensée que l'esprit de *Vissaobenbo*, qu'on disoit régner à *Mah*, pourroit se laisser fléchir par sa douleur & ses prieres, & qu'il lui apprendroit si *Lea-Vevai* vivoit encore, dans quel lieu il la rencontreroit. Plein de ce chimérique espoir, il prend lui-même une pagaie, &, donnant l'exemple, il ne tarde pas à atteindre le funeste rivage de l'*Isle espritée*. De loin il apperçoit sur le recif que la mer avoit découvert, les débris d'une pirogue; son cœur se serre, il court, ses gens le suivent à peine: il étoit tombé sans connoissance quand ils le joignirent. Qu'il étoit terrible, le spectacle qui l'avoit frappé! La pirogue de *Lea-Vevai* fracassée, ensanglantée, quelques morceaux de vêtements de femme, une *planche* qui offroit le nom d'*Halalibou*...! Le naufrage, la mort de l'infortunée n'étoient point équivoques.«

» Sorti d'un long évanouiſſement, le royal *Earée* ſe mit à ſourire à ceux qui l'environnoient. » Que j'avois bien raiſon » de venir à *Mah*, dit-il en ſe levant & en » embraſſant l'air ?.... Eh ! bien, méchante » *Lea-Vevai*, êtes-vous fachée qu'on ait » couru après vous ? Qui des deux croirez-» vous déſormais, du Dieu qui vous a » parlé, ou de moi ?.... (*Il s'arrêta dans* » *l'attitude d'un homme qui écoute attenti-*» *vement.*) J'aime cette réponſe.... (*Nou-*» *velle pauſe.*) Comment ! s'ils vous pardon-» neront !.... vous craignez que vos parents » ne vous pardonnent pas, lorſque nous » oublions tous les maux que nous nous » ſommes faits !.... (*Autre pauſe.*) C'eſt » cette fantaiſie que j'aurois peine à vous » pardonner. Eh ! pourquoi ne vous rame-» nerois-je pas ? Qu'avez-vous à craindre » de votre époux ? Ne vous ai-je pas tou-» jours reſpectée à l'égal d'une Divinité ?.... » Vos parents ſouffriroient trop pour venir » juſqu'ici.... D'ailleurs ne faut-il pas que » j'y reſte avec vous, ou que vous veniez » avec moi ? Car ne prétendez pas que je » m'en aille ſans vous ; je ne m'expoſerai

» point à vous perdre une ſeconde fois....
» (*Pauſe.*) A merveille, chere *Lea-Vevai*,
» Ne différons pas un ſeul moment. Quelle
» joie ils vont avoir, ce bon pere & cette
» bonne mere !.... Appuyez-vous ſur mon
» bras.... prenez garde ; le chemin eſt dur,
» & vous êtes fatiguée.... (*A quelques-uns*
» *des ſiens.*) Mes amis, qu'on recueille
» précieuſement les débris de la pirogue de
» ma chere *Lea-Vevai*, & qu'on n'oublie pas
» la petite planche. Nous emportons tout
» cela avec nous. «

» Les gens d'*Halalibou* comprirent aiſément que ſon eſprit étoit égaré, & que ſa folie conſiſtoit à croire qu'il avoit retrouvé ſon épouſe, qu'il converſoit & marchoit avec elle. Ils eurent la ſageſſe de ne vouloir pas lui arracher cette délicieuſe erreur. On regagna la pirogue au très-petit pas, parce que le royal *Earée* ménageoit ſa compagne. On le voyoit lui indiquer de la main les chemins les plus aiſés, la ſoutenir ; il la prit une fois dans ſes bras pour lui faire paſſer un endroit difficile, mais qui épargnoit un long détour, & il la porta

ſi réellement qu'il en ſuoit à groſſes gouttes. La converſation des deux époux alloit toujours le même train pendant la route, c'eſt-à-dire qu'*Halalibou* parloit & ſe taiſoit ſucceſſivement, & que les inſtants de ſilence étoient remplis par des phraſes imaginaires, dont on devinoit le ſens aux geſtes & aux réparties du ſeul véritable interlocuteur. Quand on entra dans la pirogue, il fallut qu'un pagaïeur ſe joignît au pauvre inſenſé, & préſentât ſon bras à la fantaſtique *Lea-Vevai*, afin qu'elle ſouffrît moins en montant ſur le bordage. «

» Ces préliminaires, déjà fort ſinguliers, amenérent d'autres ſcenes encore plus étonnantes. *Halalibou* fit aſſeoir ſon épouſe à côté de lui; & pour qu'elle y fût plus commodément, il couvrit lui-même de nattes & d'étoffes le banc qui leur ſervoit de ſiege. Il propoſa à *Lea-Vevai* de manger quelque choſe.... (*Silence qui ſuppoſa qu'on acceptoit*).... L'embarras de l'*Earée* fut extrême, quand il vit que les aliments lui reſtoient à la main... » Prenez donc.... (*Silence.*) Vous m'avez » répondu tout-à-l'heure que vous mange-

» riez volontiers.... (*Silence.*) Je voudrois » avoir quelque chose de meilleur ; peut- » être l'appetit renaîtroit-il .... (*Silence.*) Je » ne mangerai pas non plus.... (*Silence.*) » Oh ! je ne puis rien vous refuser ; je man- » gerai , puisque cela vous fait plaisir.... «

» Son repas fini , il pria *Lea-Vevai* de lui raconter les aventures de sa fuite , particuliérement les détails de son naufrage , & quels moyens , quel Dieu l'avoit sauvée. Il eut pendant une demi-heure l'extérieur d'un homme qui écoute avec la plus grande attention. De temps en temps il levoit les yeux au Ciel & soupiroit ; il dit une fois, en laissant échapper quelques larmes : *Que de maux je vous ai causés !* Vers la fin de cette narration taciturne , il s'écria : *Ame de* Vissaobenbo , *comment reconnoîtrai-je jamais ce bienfait !* Au moyen de quoi l'on devina que son imagination faisoit dire au fantôme créé par elle , que l'ame de *Vissaobenbo* établie à *Mah* l'avoit sauvé. Supposant ensuite que sa *chere & complaisante amie* demandoit qu'à son tour il lui apprît les événements que sa fuite avoit occasion-

nés, il parla près d'un quart d'heure ſur ce ſujet. Tant que les récits durerent, ſes deux mains eurent l'air de tenir une autre main, qu'elles ſerroient par intervalles avec l'expreſſion du repentir & de la tendreſſe. La nuit vint. *Halalibou* ſuppoſa que *Lea-Vevai*, excédée de fatigue, s'étoit endormie. Le ſommeil le gagna inſenſiblement lui-même ; & ſes gens purent, en liberté, s'affliger, & raiſonner de la maladie de leur maître. «

» Les ſentiments furent partagés, mais la douleur commune. *Halalibou*, le plus humain des Chefs, traitoit ſes *Towtous* comme s'ils euſſent été ſes freres ou ſes enfants ; auſſi en étoit-il adoré. Les uns crurent donc que la viſion du royal *Earée* & les diſcours de l'inviſible interlocuteur n'étoient au vrai qu'un dérangement de cerveau ; les autres penſerent que ce pouvoit bien être l'ame de *Lea-Vevai* qui, ſéparée de ſon corps, apparoiſſoit à l'ame de l'*Earée*, & converſoit avec elle. Vous avouerez, grand *Omaï*, que cette derniere opinion n'avoit guere de probabilité ; car

outre que ces ſortes d'apparitions ſont rares & toujours ſuſpectes, ici le fantôme, quel qu'il fût, s'exprimoit de maniere à perſuader qu'il étoit vivant : menſonge dont une ame envolée dans le ſein de l'*Eatooa* n'eſt point capable. «

» L'aſſoupiſſement d'*Halalibou* dura juſqu'au jour. Tranquille d'abord, puis troublé par un mouvement graduel & convulſif, il ſe termina d'une maniere effrayante & lugubre. Le malheureux ſe réveille, ouvre les yeux, ſe leve, ne voit plus ſon épouſe, la cherche, fait un cri, & retombe. La fievre le ſaiſit ; ſon délire ſe change en tranſports violents, en fureur. On eſt obligé de le lier. Il vouloit ſe jetter dans la mer, maſſacrer ceux qui l'approchoient ; ſa maſſue caſſa le bras du *Towtou* qui le premier oſa étendre la main pour l'arrêter. Il a bien réparé depuis ce crime involontaire. «

» C'eſt dans l'état que je viens de dire qu'*Halalibou* arriva chez lui. Le pere & la mere de *Lea-Vevai* oubliérent leurs pro-

pres douleurs pour le ſecourir. Nos Grands affecterent un chagrin politique ; mais la Nation pleura. Le Roi eut envie de dépouiller les deux vieilles gens de l'adminiſtration des biens du malade : heureuſement pour eux l'autorité ſouveraine rencontra en ſon chemin l'*Earée* du ſecond ordre, en préſence duquel *Halalibou* avoit déclaré ſon teſtament ; ce Magiſtrat inflexible & juſte, jura de ſoulever le Peuple, ſi le Roi ne ſe déſiſtoit pas. Il ſe déſiſta. «

» La maladie continua avec la même violence pendant une lune entiere. Nos doctes *Taatas* n'y connoiſſoient rien, &, pour cette fois, leur ignorance étoit pardonnable, ce qu'elle n'eſt pas toujours. *Halalibou* fut vingt fois à la mort ; enfin la nature, plus forte que le mal & les remedes, le ſauva. Sa convaleſcence eut peine à s'établir ; des rechutes fréquentes la troublerent. Elle s'aſſura pourtant, & la raiſon revint peu à peu comme les forces ; mais l'idée de *Lea-Vevai* ne s'effaçoit pas ; le royal *Earée* demeuroit perſuadé qu'il

l'avoit trouvée à *Mah*, & qu'il l'avoit reperdue preſqu'auſſi-tôt, quoiqu'il lui fût impoſſible de s'expliquer à lui-même cette nouvelle fuite ; car il n'étoit pas préſumable (diſoit-il) que, profitant du ſommeil d'un époux, auquel elle avoit dit les choſes les plus tendres & les plus affectueuſes, elle ſe fût précipitée dans les flots pour éviter de le ſuivre, & de s'unir à lui. «

» Un *Taata* plus hardi ou plus éclairé que ſes Collegues, tenta de guérir le malade convaleſcent de ce reſte de folie, & réuſſit par une voie ſimple. L'*Earée* l'entretenoit de la ſeconde perte de *Lea-Vevai*, qui l'attriſtoit, diſoit-il, infiniment plus que la premiere ; le *Taata*, au lieu de répondre, le regarda fixement, & avec un air de compaſſion ; puis il s'écria : » O *Halalibou* ! » ſerez-vous toujours inſenſé ? Jamais vous » n'avez revu *Lea-Vevai*. Vous trouvâtes ſur » le reſſif de *Mah* les débris de ſa pirogue, » vous tombâtes ſans connoiſſance ; en ſor- » tant de cet état léthargique, vous penſâtes » que l'épouſe de votre cœur étoit auprès de » vous. Elle n'exiſtoit que dans votre imagi-

» nation bleſſée... Interrogez vos gens ; au-
» cun d'eux ne l'a vue, aucun n'a entendu
» la converſation que vous ſuppoſiez qu'el-
» le avoit avec vous.... « Pendant la re-
montrance du ſage *Taata*, *Halalibou*, les yeux fermés, la tête panchée ſur ſa poitrine, ſembloit rappeller à lui toutes ſes idées. Tout-à-coup il reprend ſon attitude ordinaire, & pouſſant un long ſoupir: *Ah !* dit-il, *vous avez raiſon !.... C'a été un rêve bien doux.... & bien cruel !.... C'en eſt fait ;* Lea-Vevai *a ceſſé de vivre ; je n'en parlerai plus.... mais je la pleurerai éternellement.* Il a tenu ce double engagement. Le nom de *Lea-Vevai* ne ſort jamais de ſa bouche, & il n'eſt point encore conſolé. «

» Au premier *Anoho* où *Halalibou* aſſiſta après ſon parfait rétabliſſement, il donna la démiſſion de toutes ſes charges, renonça à la qualité d'*Arreoy*, & déclara que déſormais il n'accepteroit aucune fonction publique. C'eſt ce qui a fourni aux deux Chefs compétiteurs pour la ſouveraineté, l'occaſion de dire hautement qu'il ne vouloit pas être Roi ; & il faut avouer qu'inſtruit de

leurs prétentions & des bruits qu'ils ſemoient à ſon ſujet, il n'a pas fait la plus petite démarche pour détruire ceux-ci & s'oppoſer à celles-là. «

» *Halalibou* avoit trop de jaloux, ſon mérite étoit trop importun, il éclipſoit trop abſolument celui de la plupart de nos *Earées*, pour qu'on n'applaudît pas à la réſolution qui l'éloignoit de la guerre & des affaires. Le Roi, qu'il gênoit par ſes principes auſteres, lui accorda gaiment la permiſſion de faire & de devenir ce qu'il voudroit. Les Chefs recueillirent preſque ſur ſes levres le mot de *démiſſion*, & ſe partagerent ſes dépouilles avec une baſſe avidité. Il ne répondit à tout ce qu'ils lui dirent d'honnête & de faux, que par le ſourire de l'indignation. Les *Téaponées* ne furent pas les derniers à ſe réjouir de ſa retraite : il attaquoit les ſuperſtitions, ſimplifioit le culte ; il deſiroit que la morale eût la préférence ſur nos fables antiques, & que les Miniſtres de la religion ſe diſtinguaſſent plus par des vertus que par l'influence de leur pouvoir : le grand

nombre

nombre ne s'accommodoit point de ce ſyſtême réformateur. Pour le Peuple, il pleura l'abdication d'*Halalibou*, comme il avoit pleuré ſa maladie. «

» Libre de ſa perſonne & maître de ſes actions, le royal *Earée* confirma de nouveau l'arrangement qu'il avoit fait touchant l'adminiſtration de ſes biens. Il embraſſa tendrement le pere & la mere de *Lea-Vevai*, les proclama ſes ſeuls & uniques héritiers, & partit pour la *montagne fumante*, accompagné d'une vingtaine de *Towtous* & de quelques amis. «

» Il erra deux jours ſur cette montagne, avant d'y trouver un lieu propre à fixer ſon choix pour une habitation ; mais enfin il ſe détermina en faveur d'une petite vallée qui avoiſine d'aſſez près la bouche d'où ſort le feu, & qui, par un privilege dont on ne conçoit pas la raiſon, n'a jamais reſſenti aucun des déſagréments inſéparables d'un pareil voiſinage. L'herbe y eſt toujours verte ; de grands & beaux arbres y entretiennent la fraîcheur ; une ſource d'eau

vive coule goutte à goutte du ſein de la colline adoſſée au volcan, & après avoir ſerpenté au milieu des fleurs & ſous le gazon, elle tombe dans une cave profonde que la nature elle-même a pris ſoin de creuſer. Cet endroit charmant, mais expoſé à de funeſtes ravages, dut à cette fontaine la préférence qu'*Halalibou* lui accorda. «

» Le premier ſoin du Solitaire fut de faire creuſer dans la montagne une grotte ſpacieuſe, afin de pouvoir s'y réfugier, ſuppoſé qu'au moment d'une éruption, les matieres enflammées ſe dirigeaſſent vers ſa demeure. On conſtruiſit enſuite, ſous ſes ordres, deux habitations à la mode du pays, aſſez voiſines l'une de l'autre pour s'entr'aider au beſoin, aſſez éloignées pour que les habitants ne ſe gênaſſent pas réciproquement. La premiere, d'une grandeur médiocre, étoit pour lui & pour deux *Towtous* qu'il avoit réſolu de conſerver; la ſeconde, ſpacieuſe & diſtribuée en pluſieurs appartements, étoit deſtinée à ceux qui le viſiteroient, & que les circonſtances ou leur volonté retiendroient à coucher ſur la mon-

tagne. On meubla proprement ces deux maiſons. Le luxe & le ſuperflu n'y occuperent point de place, mais on y mit tout ce qui eſt vraiment néceſſaire ou commode à des hommes raiſonnables. «

» Ces diſpoſitions faites, *Halalibou* renvoya ſes amis & tout ſon monde, ne retenant, comme je vous l'ai dit, que deux *Towtous*, qu'il traite en amis plutôt qu'en eſclaves. Quand ces hommes, qui n'ont pas la reſſource de ſon eſprit, s'ennuient de la ſolitude, il les oblige de deſcendre dans la plaine, & d'y paſſer quelque temps, pendant lequel deux autres *Towtous* viennent le ſervir. Le pere & la mere de *Lea-Vevai* ont ſoin de lui faire porter des vivres, moins pour lui que pour ceux que la curioſité mene à ſon habitation ; car ſa frugalité eſt extrême. Les racines & les fruits qu'il cueille dans les endroits fertiles de la montagne, & les productions d'un petit jardin que ſes *Towtous* & lui ont formé autour de leur demeure, ſuffiſent à ſa ſubſiſtance. «

„ Dans les commencements l'Iſle toute entiere alla le voir : c'étoit une partie de plaiſir. Inſenſiblement les viſites diminuerent, tant parce que la route eſt longue & pénible, que parce qu'on étoit ſobrement régalé, & que l'*Hermite* parloit toujours morale. D'ailleurs le genre de vie du royal *Earée* ceſſa bientôt d'avoir le piquant de la nouveauté ; ceux qui ne vouloient que le voir, ſe contenterent de l'avoir vu une fois. On s'apperçut auſſi que le Roi faiſoit mauvaiſe mine à ceux qui revenoient de la montagne : motif pour n'y pas retourner. Après la mort du Souverain, la guerre ayant éclaté entre les Chefs compétiteurs, & *Halalibou* paroiſſant ne ſe pas ſoucier de l'héritage du *maro*, on craignit de devenir ſuſpect aux Tyrans, en conſervant des relations avec celui qu'ils dépouilloient. On ſembla l'oublier abſolument; & à l'exception de quelques hommes courageux, du nombre deſquels je me glorifie d'avoir été, perſonne ne troubla plus ſa ſolitude, perſonne ne rechercha ſes admirables leçons. N'omettons pas que depuis ſa retraite, les femmes ont toujours

été mécontentes de lui. Il leur parloit peu, & ne permettoit jamais qu'elles couchaſſent dans ſon *Ehamoote*. Et puis encore que leur diſoit-il? » Femmes reſpectez vos » maris, n'aimez qu'eux, ſoyez meres, » travaillez. « Ce n'étoit pas la peine de venir de ſi loin pour entendre cela, pour n'entendre que cela. «

» *Halalibou* vous connoît de réputation, invincible *Omaï*; votre préſence, j'en ſuis ſûr, ſuſpendra le ſentiment de ſes douleurs, qui, chaque jour, renaiſſent avec le ſoleil, ſans finir avec lui. «

Tel fut le récit du jeune *Earée*. Il m'intéreſſa d'autant plus vivement que je ne déſeſpérai pas d'offrir au vertueux *Halalibou* un puiſſant motif de conſolation. Je me promis bien de l'entretenir de *Lea-Vevai*, quoique l'hiſtorien de ſes malheurs m'eût dit qu'il n'en parloit plus, & m'eût fait entendre poliment, lorſque je lui communiquai mon deſſein, que ce ſeroit une imprudence dangereuſe. J'avois mes raiſons pour cela.

Deux choſes m'occuperent beaucoup

pendant la narration de notre guide. La premiere étoit ce qu'il avoit dit des petites *planches* laiſſées par *Lea-Vevai*, quand elle abandonna la maiſon de ſes parents, & ſur leſquelles étoient *peints* les ſentiments de la fugitive. J'avouerai, à ma honte peut-être, que cet endroit de l'hiſtoire me donna du dépit & de la jalouſie. Je me perſuadai qu'*Halalibou*, par la force d'un génie ſupérieur, avoit découvert *l'art d'écrire* que j'apportois d'Europe, & que j'annonçois par-tout comme la plus admirable & la plus utile des inventions humaines. Depuis j'ai eu la conſolation de m'aſſurer que la *peinture* imaginée par le royal *Earée*, n'étoit point de l'écriture proprement dite. Elle ne repréſentoit point les *ſons*, mais les *choſes*; elle manquoit de préciſion, d'expreſſion même: il falloit deviner la moitié de ce que le peintre avoit voulu dire; en un mot, elle étoit dans cet état d'inſuffiſance & d'imperfection, où ſont néceſſairement les découvertes, étendues encore ſur la natte de leur nativité. (1)

(1) *Solis*, hiſtoire du Mexique, liv. 2. chap. 1, rapporte

L'autre choſe qui m'occupa, fut que le Français, en graviſſant la montagne, ramaſſoit pluſieurs morceaux d'une pierre brune, & les mettoit dans ſes poches, avec un air de ſatisfaction que je ne lui avois jamais vu. Je l'entendis même qui diſoit entre ſes dents: » Oh! quel préſent je vais » faire à *Omai*! « L'hiſtoire d'*Halalibou* étant finie, je n'eus rien de plus preſſé que de demander à l'étranger, notre ami, ce que c'étoit que ces pierres, & de quel préſent il avoit parlé. D'abord il éluda ma queſtion, mais, comme je le preſſois, il me tira à l'écart, & me dit: » Ces pierres ſont l'élé- » ment du fer, & je ſais la maniere de le » compoſer. « Non, la ſouveraineté de toutes les Iſles de notre mer ne m'auroit pas autant flatté que ces paroles. La joie qu'elles me cauſerent ne ſera jamais égalée

---

que les Mexicains avoient imaginé une écriture ſemblable: *No alcanzaron*, dit-il, *uſo de las letras, ni ſupieron fingir aquellas ſenales ò elementos que inventaron otras nationes, para retratar las ſylabas, hy hacer viſibles las palabras.* Il ajoute qu'ils avoient trouvé un genre d'écriture qui reſſembloit aux Hiéroglyphes: *artificio. . . . ſemejante à los Geroglificos que praticaron los Egyptios.*

dans mon cœur.... pas même s'il me naiſſoit un fils. Je me rappellai que M. *Forſter*, au temps du ſecond voyage de *Cook*, avoit trouvé ſur nos montagnes des morceaux de pierres de lave caverneuſe ou ſpongieuſe, qui receloit des parties de fer, & qu'il avoit conjecturé que l'intérieur de ces mêmes montagnes renfermoit une grande quantité de ce métal, le premier de tous pour des peuples parvenus au degré de civiliſation où nous ſommes. O *Adelo* ! quel nouveau ſujet d'exalter la providence de l'*Eatooa* ! Par quelle ſuite d'événements elle amene la connoiſſance d'un tréſor que nous poſſédions depuis tant de ſiecles, ſans même nous en douter !

VINGT-DEUXME NARRATION,

LEA-VEVAI.

Je prends ſur la part d'*Halalibou* pour lui donner quelque choſe ; ſes malheurs & ſes vertus méritoient cette diſtinction. *Nowa*, *Réema-Lema* & *Méemé* ne rougiront point de voir leurs noms aſſociés à celui de *Lea-Vevai*.

VOILA, me dit notre jeune guide, la vallée où demeure *Halalibou*... Ce grand bâtiment à droite, c'eſt ſon *Ehamoote*... à gauche, cette petite maiſon... eſt la ſienne.

Nous nous avançons à pas lents ; un homme ſort de la petite maiſon : c'étoit lui, *Halalibou*. Il parut ſurpris de voir avec ſon ami trois perſonnes qui lui étoient abſolument inconnues, & parmi elles un homme (c'étoit M. *K****) dont le coſtume ne reſſembloit à rien de ce qui eſt ordinaire chez nous. Son étonnement ne l'em-

pêcha pas de nous recevoir avec beaucoup de civilité; mais ſans empreſſement, comme ſans froideur. Nous fûmes préſentés par notre conducteur, qui dit, en montrant *Théléme*: „Royal *Earée*, celui-ci eſt un „des principaux Chefs d'*Hucheine*....“ En montrant le Français: „Celui-là eſt „un étranger, venu de ce monde éloigné, „ſi fécond en merveilles, duquel nous nous „ſommes entretenus tant de fois....“ En me montrant: „Ce troiſieme eſt *Omaï*.“ — *Omaï*, s'écria *Halalibou*, avec le geſte de l'admiration! — Lui-même. — Oui, repris-je, c'eſt moi qui ayant abordé dans cette Iſle de *Koora* pour y donner un Roi & la paix, n'ai pas voulu la quitter ſans avoir fait une viſite & témoigné mon eſtime au vertueux *Halalibou*.

Le Solitaire me conſidéroit attentivement pendant que je parlois; il y eut même, entre la phraſe qu'on vient de lire & ſa réponſe, l'intervalle de quelques inſtants; mais enfin il me dit: „Sublime *Omaï*, „nos *Téaponées* publient qu'une *Eatooa* „vous anime: moi, j'aime à me perſuader

» que vous n'êtes qu'un grand homme. «

— Votre penſée eſt vraie, répliquai-je: je ne ſuis pas une *Eatooa* ; mais je ne ſuis pas non plus un grand homme. Je ſuis l'inſtrument docile dont les Dieux ſe ſervent pour réparer d'énormes injuſtices, & faire du bien aux hommes.... Je conçois peu que, pouvant diſpoſer de vous, ils m'aient choiſi.

Halalibou ne s'appercut pas ou fit ſemblant de ne point s'appercevoir de ce compliment ; il obſerva que nous étions fatigués, que nous avions beſoin de nourriture & de repos, & me prenant par la main, il nous introduiſit dans ſa maiſon, où nous trouvâmes des ſieges commodes & un *Towtou* qui nous ſervit des bananes, des racines cuites à l'eau, & diverſes autres productions du ſol & de la ſaiſon. Le maître du logis s'excuſa de n'avoir point d'*ava* à nous offrir. » C'eſt, nous dit-il, une » plante que je ne cultive point ici: elle » n'eſt amie ni de la ſageſſe, ni de la ſan» té ; cependant ſi vous en deſiriez, il me

» ſera facile de vous en procurer demain » & les jours ſuivants ; mes poſſeſſions » de *baſſe-terre* en ſont pleines. En atten- » dant voilà de l'eau qui ſurpaſſe en bonté » toutes celles qu'on boit ailleurs. « En effet je n'en ai jamais bu de meilleure, même en Europe. Nous déclarâmes, & bien ſincérement, qu'elle nous ſuffiſoit: » D'au- » tant plus, ajoutai-je au nom de mes » compagnons, que nous ne haïſſons ni la » ſanté ni la ſageſſe. «

Pendant le repas j'examinai attentivement celui qui nous le donnoit. *Halalibou* eſt un très-bel homme ; ſon corps eſt dans les plus exactes proportions : il n'a pourtant pas cette beauté de caprice qui, parmi nous, conſiſte à avoir des mains exceſſivement petites, & que les Anglais ſoutenoient à nos femmes être un défaut plutôt qu'un agrément. Rien de plus ouvert, de plus gracieux, de plus doux que la phyſionomie du royal *Earée*. On entrevoit ſur ſon viſage toutes les vertus, légérement voilées par la modeſtie. *Mahananna* ſemble avoir dépoſé dans ſes yeux le plus pur &

le plus vif de ſes rayons. Le ſon de ſa voix eſt charmant : il parle peu, mais bien. Ses manieres ſont nobles, aiſées ; elles annoncent une généroſité digne du rang où la Providence l'a fait naître. Que dirai-je encore ? Tout, en un mot : *Halalibou* eſt de tous les hommes que j'ai vus, l'homme qui approche le plus de la perfection.... & il l'ignore.

Quelques fuyards l'avoient inſtruit de notre deſcente à *Koora*, de l'étrange ſuccès de deux cents Guerriers contre deux armées réunies, de la trahiſon du Chef compétiteur & de ſa mort. Nous rectifiâmes ce qu'il y avoit d'inexact dans les notions qu'il avoit reçues, & nous y ajoutâmes les détails qu'il ne ſavoit pas : entr'autres, les motifs qui avoient déterminé les Souverains d'*Otavaoo* à envoyer une armée à *Koora*, notre établiſſement dans le village royal, & l'indication de l'*Anoho*, où la Nation, libre dans ſon choix, & protégée par des troupes victorieuſes, devoit ſe donner un Maître.

— Si la Nation penſoit comme moi, dit

Halalibou, relevant ce dernier mot, elle ne délibéreroit pas long-temps.

— Si elle penſoit auſſi comme moi, repris-je, elle auroit bien vîte terminé cette importante affaire.

— Je ne ſerai pas conſulté, pourſuivit-il ; mais ſi je l'étois : » Citoyens, m'écrie-» rois-je, prenez pour Roi l'homme qui, au » nom des Dieux, vous apporte la liberté, » & qui, dépoſitaire de leur foudre, l'a dé-» jà employée à punir un de vos tyrans. «

— Mon langage différera beaucoup du vôtre, noble *Earée*. Je repréſenterai à vos Collegues qu'il exiſte, dans l'enceinte de leur Iſle, un deſcendant de ces Rois auguſtes, qui les ont gouvernés avec tant de prudence & de bonté : que le *maro* lui appartient par droit d'héritage, & qu'il faudroit le lui offrir, quand il ſeroit né auſſi loin du trône qu'il en eſt proche.... (*ſon viſage montra quelqu'altération*) : s'ils me font des objections, j'y répondrai.... & s'ils réſiſtent, je commanderai peut-être.

— Vous commanderez !

— Expliquons-nous ouvertement, vertueux *Halalibou*. C'eſt à vous d'être Roi.

Vous êtes coupable de n'avoir pas réclamé un bien que perſonne ne pouvoit vous diſputer. Que de maux vous euſſiez épargnés à votre patrie, à ce pauvre peuple que vous aimez & qui vous adore, ſi, à l'inſtant que vous apprîtes la mort du feu Roi, vous étiez deſcendu de votre montagne, & que vous vous fuſſiez emparé de l'autorité ſuprême, qui vous appartenoit ! Vous avez trop conſulté votre goût pour la ſolitude, trop conſulté l'intérêt d'une douleur qui vous eſt chere.... Un *Earée*, l'héritier, l'unique héritier d'un Souverain, ſe doit à la Nation au ſein de laquelle il prend naiſſance. Si être Roi étoit un avantage.... ou n'étoit qu'un avantage, je vous pardonnerois de préférer les tranquilles douceurs de la vie privée aux pénibles fonctions de la royauté ; je vous pardonnerois d'exiſter preſque ſeul ſur une montagne peu acceſſible, où, en étudiant la nature, vous nourriſſez votre ame du ſouvenir d'une femme qui vous aime & vous fuit : mais être Roi, pour vous, *Halalibou*, c'eſt un devoir, un fardeau à porter, une tâche à remplir. Soumettez-vous. (*Il ouvroit la bouche pour*

me répondre.)..... Au nom de l'*Eatooa*, ne me dites point que vous ne vous ſoumettrez pas.... ne me dites rien en ce moment.... prenez la nuit pour y penſer. Je ne quitte votre hermitage que demain dans la matinée. Vous viendrez avec moi.... chez vous... dans cette maiſon où vivent de vos bienfaits le pere & la mere de *Lea-Vevai*... (*Il frémit.*) J'ai mes raiſons pour vous nommer cette femme.... Nous coucherons ſur la même natte,en ſigne d'amitié éternelle... nous irons enſemble à l'*Anoho*. Je demanderai pour vous le *maro* royal: ſi on le refuſe, vous ſerez libre de retourner à votre ſolitude.... mais on ne le refuſera pas.... Vous, vous accepterez. Vous promettrez aux Grands & au Peuple de prendre une épouſe.... (*Geſte qui s'en jettoit bien loin*; *j'appuyai en répétant*) .... de prendre une épouſe, & de perpétuer votre auguſte famille.... *Halalibou*, c'eſt *Omaï* qui en fait le ſerment par l'ame de ſon pere, & ſur la tête de *Nowa* ſa bien-aimée: ſi vous vous conduiſez comme je le deſire, une récompenſe vous attend... telle que ſi je vous la déſignois actuellement, vous auriez peine

à vous perſuader qu'elle fût poſſible. Elle vaudra tous vos ſacrifices.... Mais ne répondez que demain.

— Demain, me dit-il, je vous répondrai; & je puis vous dire dès-à-préſent que mes anciennes réſolutions chancellent: non que je ſois ému par l'eſpoir de la récompenſe que vous me faites entrevoir, mais par l'idée d'une obligation à laquelle je n'avois pas aſſez réfléchi.... Mais à demain.

Halalibou nous propoſa, pour paſſer le temps, ou de viſiter toutes les parties de ſon habitation, ou de grimper au ſommet de la montagne pour examiner le volcan, d'où s'échappoient encore des étincelles & beaucoup de fumée. M. *K**** ſe déclara auſſi-tôt pour cette ſeconde partie de plaiſir; nous ne fûmes pas ſi preſſés, *Théléme* & moi; le danger de cette promenade nous effrayoit: mais enfin nous rougîmes de paroître moins courageux que le brave étranger, & le Solitaire nous aſſura ſi poſitivement qu'il n'y avoit rien à crain-

dre, que nous nous mîmes en route ſous ſa direction.

Je ne décrirai point ici les diverſes obſervations que nous fîmes en chemin ſur le volcan & ſur ſes effets ; elles apprêteroient à rire aux Lecteurs européens, pour leſquels un morceau de lave ou d'une autre matiere vomie par la *bouche à feu*, qui nous tenoit un quart-d'heure en admiration, n'eſt qu'une choſe commune, ſans valeur réelle ou même idéale. Je dirai ſeulement que tout nous enchantoit, que nous ramaſſions tout; puis, que nous jettions ce que nous avions ramaſſé, pour nous charger d'autres objets qui nous ſembloient mériter la préférence, & qui, à leur tour, étoient remplacés par quelques nouvelles trouvailles plus importantes. Ici *nous*, qu'on le remarque, ne déſigne que *Thélême* & moi ; car *Halalibou* & le Français, au lieu de partager notre joie & nos ſoins, plaiſantoient enſemble de l'ardeur avec laquelle nous nous enrichiſſions d'inutilités, tandis que nous les plaignions de leur indifférence pour des tréſors, ſortis

des entrailles mêmes de la terre, & pouſſés au ſommet de la plus haute des montagnes, par le bras puiſſant du grand Dieu.

Nous approchons du terme de notre entrepriſe audacieuſe. Déjà le terrein s'emeut à chaque pas que nous faiſons ; il réſonne ſous nos pieds. De petites fentes ſe forment çà & là, & des jets de fumée en ſortent précipitamment. Je poſe la main ſur le ſol que nous foulons : il eſt chaud.... Oh ! je l'avoue, l'effroi ſe gliſſa dans mon cœur. Marcher ſur un gouffre, recouvert d'une ſuperficie mince & tremblante, qu'un feu dévorant mine en deſſous, & perce quelquefois !....

Le royal *Earée* s'apperçut de mon trouble, & devina aiſément la réflexion qui le cauſoit. Je ne ſuis arrivé au point où nous ſommes maintenant, me dit-il, qu'après vingt tentatives infructueuſes ; es accidents qui ne font que vous effrayer, n'ont contraint plus d'une fois de fuir onteuſement ſans regarder derriere moi, & de regagner ma vallée. Je me ſuis en-

hardi par degrés ; actuellement je me promene ſur l'enveloppe de l'abîme avec autant de ſécurité que dans le reſte de l'Iſle. Je vous répete, *Omaï*, qu'il n'y a rien à craindre. Achevons de monter. — Achevons, dis-je, en m'évertuant.

Nous voilà donc aſſis tout au haut de l'ouverture. Elle eſt large & ſpacieuſe, profonde de quelques braſſes. Dans l'endroit de la plus grande cavité (M. *K**** nommoit ce vaſte creux le *cratere du volcan*) on voit trois ou quatre trous d'où s'élevent des tourbillons de fumée, mêlés d'un peu de feu. Jamais *Halalibou* n'avoit été plus loin ; jamais il n'avoit eu la téméraire hardieſſe de deſcendre dans ce *cratere*, dont la ſurface n'auroit peut-être pas aſſez de ſolidité pour porter un homme, qui, en poſant le pied.... diſparoîtroit.... On frémit d'y penſer.

Je parlois de quitter ce lieu terrible, quand notre Français nous dit en riant que ſa curioſité n'étoit pas ſatisfaite, & qu'il vouloit conſidérer de plus près les *trous*

fumants. Que ne lui repréſentâmes-nous pas pour l'en empêcher! *Cook* ne l'auroit pas fait, lui dis-je; aucun de ces compagnons ne l'auroit fait. — Je le crois bien, me répondit-il; c'étoient des Anglais, qui ne vont qu'avec poids & meſure. Notre caractere à nous autres Français, eſt tout oppoſé. Nous regardons comme fort au-deſſous de nous de calculer froidement le danger, de le craindre: nous nous y jettons, tête baiſſée; après quoi nous nous en tirons avec courage, ou nous y périſſons avec gloire. — Avec gloire! répétai-je d'un air étonné, & lui donnant à entendre que je ne croyois pas qu'il y eût beaucoup de gloire à acquérir par ce moyen... & je me diſpoſois tout de bon à empêcher, même par la force, qu'il n'exécutât ſon projet inſenſé. Le brave étourdi ne m'en laiſſa pas le temps; car, ſe doutant de mon deſſein, il ſe retourne ſans ſe lever, paſſe les jambes en dedans du *cratere*, & gliſſe le long de ſes parois. Il eſt au fond.

Nous tremblions que la terre ne s'ouvrît pour le recevoir dans ſon ſein brûlant,

Point du tout ; il ſe releve, éprouve, en appuyant fortement le pied droit, ſi le ſol ne refuſera point de le porter, & s'avance. Déjà il eſt auprès de la principale ouverture, qu'il nous dit avoir à peine une coudée de diametre. Il prend le vent ſur la fumée, s'agenouille & plonge ſes regards intrépides juſques dans les entrailles de la montagne. Il revenoit, lorſque malheureuſement il apperçoit à quelques pas de lui une groſſe pierre, qu'une éruption avoit autrefois pouſſée hors du gouffre. Il la prend entre ſes bras, en diſant que ſi nous y conſentons, il va la rendre au volcan qui l'a vomie, & que de cette reſtitution il réſulteroit peut-être quelqu'effet intéreſſant par ſa ſingularité. Nous conſentons. Et quel eſt l'homme qui, à notre place, n'auroit pas conſenti ? Pouvions-nous prévoir les ſuites épouvantables de cette action ? La pierre échappe des mains de M. *K****. D'abord un bruit ſourd & prolongé frappe nos oreilles ; il augmente : c'eſt un tonnerre, ce ſont vingt tonnerres réunis ; la terre eſt violemment ébranlée ; la commotion ou la frayeur renverſe le Français, qui

s'étoit promptement éloigné de la fatale ouverture. A l'inſtant une maſſe énorme de flamme, de fumée, de cendres, de ſables, de petites pierres ſort de toutes les *bouches* avec un fracas horrible ; il nous ſemble que le *cratere* en eſt rempli, & nous ne doutons pas que notre malheureux compagnon n'ait payé de ſa vie une imprudence à laquelle nous avions conſenti.

Cependant le bruit ceſſe, la montagne s'affermit, la fumée ſe diſſipe, tout rentre dans l'ordre accoutumé. Nous cherchons des yeux le cadavre de notre ami. Nous le voyons étendu ſur la terre, le viſage dans ſes deux mains, immobile ; ſes vêtements étoient couverts de ſable & de cendres, mais le feu ne les avoit point endommagés. Il aura été étouffé par la vapeur, me dit *Halalibou*; je le penſe comme vous, repris-je, mais l'abandonnerons-nous ? Si le ſouffle de l'*Eatooa* étoit encore dans ſa poitrine ? Si on pouvoit le rappeller à la lumiere ! Et quand il ſeroit mort (comme il n'y a que trop d'apparence) convien droit-il que trois hommes de notre

eſpece quittaſſent ce lieu terrible, ſans en emporter ce qui nous reſte d'un étranger, notre ami, auquel nos Iſles ont les obligations les plus eſſentielles ?.... *Théléme*, *Halalibou*.... m'accompagnerez-vous ?

Pour réponſe *Halalibou* ſe gliſſa dans le cratere ; nous le ſuivîmes, *Théléme* & moi ; & tous trois nous nous approchâmes avec précaution de l'endroit où le Français étoit giſant. Nous nous baiſſons pour le ſoulever.... mais, ô prodige ! il nous en épargne la peine, & partant d'un éclat de rire un peu forcé : » J'ai voulu voir, nous dit-» il, ſi mes amis auroient le courage de me » venir chercher ici ; les y voilà, je les » en félicite. « Nous l'embraſſâmes tendrement, en lui faiſant des reproches juſtement mérités. » Non, continua-t-il avec une » gaité qui nous parut naturelle, quoique » hors de ſaiſon, votre Capitaine *Cook* & » ſes Anglais, qui mettoient tout à feu & à » ſang pour une chevre volée, (*alluſion à* » *l'affaire d'*Eimeo, *mais très-exagérée*) ne » vous auroit point engagés dans le péril » que vous avez couru.... mais vous auroit-

» il procuré l'admirable ſpectacle enfanté » par ma pierre ?... Que toute cette ſcene » d'horreur a été majeſtueuſe !.... Tenez, » voilà encore une pierre.... ſi vous con- » ſentez, nous recommencerons.... « Sans doute il plaiſantoit ; mais, à tout événement, nous le prîmes par le bras & nous l'éloignâmes de la tentation.

Revenus ſains & ſaufs à l'agréable & fertile vallée, ſéjour d'*Halalibou*, nous rappellâmes au Solitaire qu'il nous avoit propoſé de viſiter toutes les parties de ſon habitation. Il nous conduiſit d'abord à ſa *caverne*. L'entrée en étoit tortueuſe & alloit en montant : bizarrerie que nous trouvâmes pleine de ſageſſe, lorſque le royal *Earée* nous en eut expliqué les raiſons. L'intérieur étoit ſpacieux, mais d'une hauteur médiocre ; on ne pouvoit que s'y tenir debout. On y avoit pratiqué pluſieurs petites cellules où l'on voyoit de belles nattes & d'autres commodités pour ceux qui auroient à paſſer la nuit dans cet endroit. Au fond naiſſoit un chemin étroit, fort obſcur & aſſez long. Il conduiſoit à une ſortie qui

laiſſoit à peine la place d'un homme ſe préſentant de côté. Nous nous coulâmes les uns après les autres par cette eſpece de trou, & nous nous trouvâmes dans un jardin deſſiné avec goût, cultivé avec ſoin, & rempli d'une multitude de plantes que nous ne reconnûmes pas, quoiqu'elles ne fuſſent que nos plantes indigenes, améliorées par la culture, ou des variétés de ces mêmes plantes, provenues de ſemences confiées à différentes terres, en différentes ſaiſons de l'année. *Halalibou* avoit au ſuprême degré le deſir & le talent des expériences. N'avoit-il pas, ſans autre inſtituteur que ſon génie, eſſayé ſur les arbres & les arbuſtes l'admirable opération que les Européens appellent *greffer* & *écuſſonner*?

Le Français m'ayant fait remarquer que les carreaux & les plates-bandes étoient encadrés par des rangs, quelquefois doubles, de ces groſſes pierres noirâtres, qu'il m'avoit dit être l'élément du fer, je demandai au royal *Earée* d'où il les tiroit. Il me répondit que l'autre côté de la montagne

en étoit couvert, que la vallée en étoit pleine, que le ſouterrain que nous quittions à l'inſtant n'avoit preſque fourni que ces pierres dans les excavations faites pour le former.... » Vous les conſidérez » bien attentivement, ajouta-t-il; en con- » noîtriez-vous l'uſage? J'ai toujours ſoup- » çonné qu'elles étoient propres à quelque » choſe. « — Dites, *Halalibou*, reprit M. » *K* * * *, dites hardiment qu'elles ſont » propres à la plus importante de toutes » les choſes humaines; vous n'éxagererez » point... (*J'ajoutai*) Mais il faut accepter » la royauté & une épouſe, ſi vous voulez » avoir notre ſecret; ſans cela nous l'em- » portons avec nous. « Il ſe contenta de me dire que nous ne devions pas lui reprendre la réflexion de la nuit que nous lui avions accordée, & je convins qu'il avoit raiſon.

Du jardin nous paſſâmes au laboratoire. Que de machines ingénieuſes en faiſoient l'ornement! Une brouette, un rateau, une eſpece de tour, des vaſes, des coffres ne juſtifieront guere cette exclamation aux

yeux de mes Lecteurs européens, à moins qu'ils ne penſent (ce qui eſt vrai) qu'en fait d'inventions, nos Iſles, que la mer n'a pouſſées hors de ſon ſein qu'après la vieilleſſe ou du moins la pleine maturité des Continents, ſont encore au berceau.

Nous vîmes ſur des planches une nombreuſe & jolie collection de ces matieres volcaniques dont nous avions, *Thélême* & moi, ramaſſé quelques échantillons avec tant d'avidité: elle n'eût pas été dédaignée, même en Angleterre, dans les plus riches cabinets d'hiſtoire naturelle. *Halalibou* y avoit joint quantité de productions marines, deſſéchées & nettoyées.

Pendoit à la muraille un ſquélette d'homme groſſiérement décharné: c'étoit le premier pas vers l'anatomie. Il étoit accompagné de pluſieurs autres ſquélettes de moindre grandeur, mieux travaillés, dépouilles d'animaux aquatiques & terreſtres. » Depuis deux ans, nous dit *Halali-*
» *bou*, qui voyoit que nous nous amuſions
» à régarder ces débris, je cherche, mais
» inutilement, le principe de nos mouve-

» ments & de notre vie ; je n'ai rien dé-
» couvert. « Pendant mon ſéjour à Londres j'avois aſſiſté aux démonſtrations anatomiques d'un célebre Docteur, qui, ſoigneux de ne pas manquer de *ſujets*, alloit dans les priſons acheter des malfaiteurs condamnés, leurs propres corps, qu'ils vendoient pour boire en attendant la ſignature du Prince. Je débitai à *Halalibou* & à mes autres compagnons, ce que j'avois retenu des documents du *Tahona* britannique, & je fus pour eux un prodige. Pour eux, & je n'excepte pas M. *K****, abſolument dépourvu de connoiſſances en ce genre.

Il ne tarda pas à prendre ſa revanche. Une table quarrée s'offrit à nos regards. Elle étoit couverte d'une couche peu profonde de ſable extrêmement fin ; des lignes ſe combinoient, ſe croiſoient, ſe coupoient. C'étoit, pour ainſi dire, l'enfance de la Géométrie. Le Français excelloit dans cette ſcience. Il ſe mit à en diſcourir, & ſi ſavamment, qu'il nous tranſporta d'admiration, quoique, de ſon aveu, il ne dit que des choſes communes & élémen-

taires. Depuis il a eu de longues conférences avec *Halalibou* ſur cette matiere: nos Iſles leur devront ce qu'on y ſaura de mathématiques.

Le royal *Earée*, Méchanicien, Naturaliſte, Anatomiſte & Géometre, étoit encore Botaniſte. Il avoit raſſemblé beaucoup de plantes qui, dans un état de ſiccité parfaite, conſervoient la parure de leurs couleurs. Il prétendoit en connoître toutes les propriétés: ainſi il étoit Médecin. Que n'étoit-il pas? Il étoit Peintre; mais Peintre d'hiſtoire, de payſage, de portrait, d'hiéroglyphes. C'étoit ſon chef-d'œuvre que la peinture hiéroglyphique. Il l'avoit imaginée ſans le ſecours même de la nature, dont elle n'eſt pas, comme les autres, une copie imitative. Il eut la complaiſance de nous montrer les deux *tablettes* que *Lea-Vevai* avoit laiſſées à ſon départ, & celle qu'on trouva ſur le reſſif de *Mah* avec les débris de la pirogue. Il les gardoit précieuſement dans un petit coffret: les en ayant tirées, il les baiſa & nous les expliqua. Cette *lecture* me fournit l'oc-

caſion de lui parler des lettres européenes & de leur uſage ; & il conçut auſſi-tôt la ſupériorité de cette invention ſur la ſienne. Dans la ſuite le docte *Miroumao*, appellé à *Koora*, lui donna des inſtructions dont il profita ſi bien qu'au bout de quelques ſemaines il *liſoit* & *écrivoit* de maniére à inſpirer de la jalouſie à ſon maître.

Je me ferois ſcrupule de ne pas avertir ici que nous ſommes rédevables à M. K*** de la rapidité avec laquelle l'art de la lecture ſe répand dans nos Iſles, même parmi nos enfants. Il tenoit d'un *Téaponée* de ſon pays qu'il nommoit M. M***, une méthode expéditive, qui ſubſtituoit quelques lunes de travail aux travaux de pluſieurs années.

» Vous avez vu toutes mes richeſſes, » nous dit *Halalibou*. Nos Inſulaires, à » commencer par nos *Taatas* & nos *Taho-* » *nas*, ne les appellent pas autrement que » mes folies : & le ſpectacle que vous ve- » nez d'avoir ſous les yeux, offert à des » hommes incapables de le juger, n'a pas

» peu contribué à la réputation de tête dé-
» rangée qu'ils ont eu ſoin de me faire chez
» mes compatriotes. Ils ſe moquoient de
» moi ; je les plaignois, mais je ne m'ef-
» forçai jamais de les détromper : leur
» ſuffrage m'étoit indifférent.... Il eſt tard,
» ſoupons & couchons-nous. «

Nous avons ſoupé, nous nous ſommes couchés ; l'heure du lever eſt arrivée, & nous nous levons. Il s'agit de ſavoir à quelle réſolution *Halalibou* ſe ſera arrêté pendant la nuit. Nous ſortons de l'*Eha-moote* pour le lui demander ; il ſort de ſa maiſon pour nous l'apprendre. Nous nous rencontrons.

— Eh ! bien, lui dis-je, royal *Earée*, ne deſcendez-vous pas avec nous ?

— Oui, me répondit-il, s'il ne faut qu'être Roi.... Non, ſi à cette charge pe-ſante il faut ajouter celle du mariage.

— Il les faut ſupporter l'une & l'autre ; mais je vous garantis que les douceurs de la ſeconde aideront à vous faire trouver la premiere moins pénible.

— Peut-être en ſeroit-il ainſi que vous

le

le dites, *Omaï*, ſi je pouvois aimer la femme que vous me deſtinez.....

— Oh! vous l'aimerez, j'en ſuis caution.

— Ou mon cœur, ou mes infortunes ne vous ſont pas aſſez connues : autrement vous jugeriez vous-même que la conſolation dont vous me parlez n'eſt pas faite pour moi.

— Votre jeune ami nous a tout raconté en nous amenant ici, & je perſiſte à croire que vous avez tort de fermer votre ame à l'eſpoir du bonheur que je vous promets. Vous aimerez l'épouſe à laquelle je veux vous unir, vous la rendrez heureuſe.

— Certainement ſi je la prenois, toute mon étude ſeroit de lui cacher que je ne l'aime pas.

— Vous n'aurez point cette peine.... *Halalibou*, vous aimerez votre épouſe.... comme j'aime *Nowa*; pas davantage, mais autant.

L'aſſurance avec laquelle je ſoutenois à l'*Earée* qu'il aimeroit l'épouſe de mon choix, lui qui étoit encore tout plein de l'idée de ſa chere *Lea-Vevai*, lui qui chaque ſoir & chaque matin juroit une fidéli-

té inviolable à la mémoire de cette incomparable fille, dont ſon orgueil avoit précipité la fuite & cauſé la mort, l'intrigua au point de ne ſavoir plus que me répliquer. Mes compagnons, ſur-tout le jeune Chef qui nous avoit conduits à la montagne, n'étoient pas moins étonnés que le noble Solitaire, du ton déciſif que j'affectois dans une affaire ſi délicate. Au tour de moi régnoit le ſilence le plus abſolu. Je le rompis en propoſant un accommodement.

— Au moins, dis-je à *Halalibou*, promettez que ſi, après avoir vu, ou même avant d'avoir vu la femme que je voudrois vous donner pour compagne, elle vous plaît, elle vous inſpire des ſentiments.... ces ſentiments que vous regardez maintenant comme impoſſibles: que ſi elle vous entraîne vers elle... mais ce qui s'appelle entraîner violemment.... vous ne réſiſterez pas, vous obéirez à votre cœur, vous céderez.

— Je puis bien prendre cet engagement.

— Mais le prenez-vous?

— Oui, je le prends.

— Mon vertueux ami, vous êtes un

homme marié. Partons pour l'*Anoho*.

En arrivant à la demeure royale, nous trouvâmes *Toe-Forou* & les principaux de l'armée très-inquiets de notre fort. Ils avoient ſenti la ſecouſſe du tremblement de la montagne, occaſionnée par l'imprudence de M. *K****; ils avoient entendu le bruit des tonnerres ſouterrains, & l'éruption ſubite du volcan les avoit glacés d'effroi. Nous n'étions point revenus : & tout auſſi-tôt ils avoient cru fermement que le méchant & terrible *Etée*, qui a ſa *bouche* toujours *fumante* au haut de la montagne, auroit bien pu nous dévorer. Notre retour diſſipant toutes les alarmes, on s'occupa de l'Aſſemblée des Chefs.

Ils s'étoient rendus à mon invitation au nombre de dix-huit ; il n'y en avoit pas davantage à *Koora* pour le moment. Sur vingt-deux dont leur college eſt compoſé, j'en avois tué un, à cauſe de ſa trahiſon ; deux étoient en voyage avec une bande d'*Arreoys* ; le quatrieme, *Halalibou*, ne paroiſſoit point encore, parce que je lui avois conſeillé de demeurer dans ſa mai-

ſon, juſqu'à ce qu'on l'appellât de ma part. On ſut pourtant dans toute l'Iſle, avant l'ouverture de l'*Anoho*, qu'il étoit deſcendu de ſa montagne, & ce petit événement, auquel perſonne ne s'attendoit, ramenoit naturellement les Inſulaires à penſer au royal *Earée*. Il devint le ſujet de toutes les converſations, & l'on en parla bien diverſement. Quelle révolution dans les idées, lorſque nous comblâmes d'éloges, ces choſes-là mêmes que l'ignorance érigeoit en *folies* !.... lorſque nous dîmes qu'*Halalibou* étonneroit, même en Europe, par la prodigieuſe variété de ſes connoiſſances, & la facilité, la fécondité de ſon eſprit.... lorſque nous nous récriâmes contre l'oubli de la Nation à l'égard de cet homme rare !... Mon ſuffrage étoit d'un poids auquel rien ne devoit réſiſter. N'étois-je pas une *Eatooa* pour les *Téaponées*, un Héros invincible pour les Guerriers que j'avois vaincus, un prodige pour les *Tahonas*, moi qui avois vécu pluſieurs années avec les habitants du grand monde civiliſé, à mille journées de ma patrie ? *Halalibou* eſt donc réhabilité dans l'eſtime publique. Il

me doit cette bonne fortune ; il la doit à *Théléme* & à M. *K** **.... il ne doit rien au jeune Chef, notre conducteur, auſſi en état d'en juger que nous, mais homme du pays, & que, par cette raiſon, on n'écoutoit pas.

Enfin le jour aſſigné pour la tenue de l'*Anoho*, commence à luire. Un peuple immenſe eſt accouru ; il attend le terme de ſes malheurs, du choix que nous allons faire. Des cris de joie s'élevent au Ciel quand on apperçoit les étrangers libérateurs s'acheminer vers la ſalle du Conſeil. Les noms de *Réema-Lema* & de *Tanadoure*, prononcés avec l'accent de la reconnoiſſance, ſe mêlent à leurs acclamations... Continuez de vous livrer à ces aimables tranſports, bons & honnêtes Inſulaires ; continuez, tandis que nous travaillerons à les juſtifier.

Je voulus que *Toe-Forou*, Général de l'armée victorieuſe & ancien Régent d'*Otavaoo*, préſidât l'aſſemblée. On m'offrit une place à côté de lui ; je la refuſai, me

tenant hors de la ſéance avec le Français, *Théléme* & quelques autres de mes amis.

Toe-Forou ayant mis en délibération la grande affaire pour laquelle on étoit aſſemblé, celui des deux Chefs compétiteurs qui reſtoit, ſe hâta de déclarer qu'il n'avoit plus de prétentions; il eſſaya même, par un diſcours aſſez bien tourné, de faire accroire qu'il n'en avoit jamais eu, & que s'il avoit levé la maſſue contre le Chef, tombé ſous les coups du fulminant *Omaï*, c'étoit moins pour devenir Roi que pour empêcher que l'autre ne le devînt. Quel que fût le motif de cette démarche, elle étoit ſage; aſſurément il n'eût pas réuni les ſuffrages. Je ne vis même pas qu'on lui tînt compte d'une action qui, au fond, pouvoit bien n'avoir que l'extérieur de la généroſité.

Celui qui parla enſuite fut le jeune Chef qui nous avoit ſervi de guide dans notre voyage à la montagne d'*Halalibou*. Il demanda la permiſſion de prévenir le moment où il devoit parler à ſon tour, par-

ce qu'il avoit à dire de certaines choſes qui, par leur nature, devoient précéder la délibération. Quand il l'eut obtenue de *Toe-Forou*, voyant que perſonne ne réclamoit :

» Nobles *Earées* (dit-il) écoutez le projet d'un homme qui nous aime, quoique nous ayons été injuſtes à ſon égard. C'eſt *Halalibou* qui vous parle par ma voix. «

» La ſouveraineté dont vous allez diſpoſer lui appartient à titre d'héritage. Pour s'en ſaiſir, il n'auroit pas beſoin de votre choix. Lorſque l'*Eatooa* eut mangé l'ame du feu Roi, vous fîtes, vous & lui, une grande faute. La ſienne a été de ne pas deſcendre auſſi-tôt de ſa montagne, en diſant aux Chefs & au Peuple : *Je ſuis Roi* ; la vôtre, de ne pas courir à ſa ſolitude, pour lui dire reſpectueuſement : *Vous êtes Roi.* «

» A la parole du grand *Omaï*, le modeſte *Halalibou* a reconnu ſa faute : ſe pourroit-il que vous ne ſentîſſiez pas la vôtre ? «

» Je dis ſimplement *la vôtre*, magnifi-

ques Chefs, parce qu'alors l'âge m'interdiſoit vos hautes aſſemblées. «

» *Halalibou*, qui a le droit de régner ſans vos ſuffrages, ne l'exercera pas. Il y renonce. Il vous laiſſe maîtres abſolus du *maro* de *Koora*... mais en échange de cette importante ceſſion, il veut qu'on lui accorde d'indiquer le premier, l'homme qui ſeroit le plus digne du rang ſuprême... Chefs, y conſentez-vous ?.... (*On conſentit tout d'une voix.*) Chefs, l'homme qu'*Halalibou* déſigne.... c'eſt *Omaï*. «

Vive *Omaï*, Roi de *Koora*, s'écrierent tumultueuſement tous les membres de l'Aſſemblée. Je reſtai muet d'étonnement. *Halalibou* m'avoit attrappé : je formai ſur le champ la réſolution de l'en punir.

Les clameurs ceſſerent. *Toe-Forou* me demanda ſi j'acceptois la ſouveraineté qui m'étoit offerte ? Qu'on juge de la ſurpriſe de ceux qui me connoiſſoient, quand ils m'entendirent répondre tranquillement, que je l'acceptois volontiers ! On alloit procéder aux cérémonies de mon inſtalla-

tion, mais je dis gravement que l'autorité n'en dépendoit pas, & je les renvoyai à un autre jour. Je pris la place de *Toe-Forou*. On me préſenta le *maro* royal dont je me ceignis moi-même. Alors m'adreſſant à l'Orateur qui avoit opiné au nom d'*Halalibou* : » Jeune homme, lui dis-je, qui » avez été de moitié dans la tromperie qui » m'a été faite, allez apprendre à votre » ami quel en a été le ſuccès. Qu'il ſache » par vous que je ſuis Roi, le ſien, & que » je lui ordonne de ſe rendre tout-à-l'heu- » re auprès de ſon Maître. « Ce ton produiſit une étrange confuſion dans ſes idées, mais il obéit.

Dès qu'*Halalibou* parut, je lui dis : » Chef, vous ſavez votre devoir; aſſeyez- » vous. (*Il s'aſſit le dos tourné.*) .... Je per- » mets à votre viſage de regarder le mien. » (*Il ſe retourna.*).... Je ne vous ferai pas » l'injure de croire, *Halalibou*, que vous » ne m'avez propoſé à vos magnifiques » Collegues, que parce que vous étiez ſûr » que je n'accepterois pas : mais, enfin, » vous l'aviez cette aſſurance morale de

» mon refus, & alors je ne ſoupçonne pas
» le motif qui vous a fait me propoſer....
» Nous étions convenus d'autre choſe....
» N'en parlons plus ; je ſuis votre Roi,
» vous l'avez voulu, je ferai valoir, même
» contre vous, toutes les prérogatives du
» rang ſuprême.... «

— Qu'ai-je à craindre, dit-il en ſouriant ? *Omaï* ſera toujours juſte.

» J'eſpere en effet, *Halalibou*, que je le
» ferai toujours.... mais vous deviez vous
» taire, & attendre que je vous interrogeaſ-
» ſe.... Me reconnoiſſez-vous pour votre
» Roi ?.... Je vous interroge. «

— Je reconnois *Omaï* pour le Roi de *Koora*, & je m'honore d'être ſon premier Sujet.

» Vous devrez l'exemple de l'obéiſſance. «

— Je le donnerai.

» Nous verrons, & l'épreuve ne ſera pas
» long-temps différée... *Halalibou*, vous ne
» demeurerez plus ſur la montagne fuman-
» te. Vous irez quelquefois viſiter votre
» hermitage ; vous pourrez y paſſer quel-
» ques jours : mais habituellement vous

» vivrez ici, avec les Chefs vos collegues,
» vous fréquenterez les assemblées de la
» Nation, vous communiquerez vos dé-
» couvertes & vous travaillerez à les per-
» fectionner.... N'en prenez-vous pas l'en-
» gagement ? «

— D'autant plus volontiers que le Souverain sous l'autorité duquel je ferai toutes ces choses, est *Omaï*.

» *Omaï* ou un autre, cela est égal pour
» un Sujet.... Vous êtes jeune, *Halalibou*,
» célibataire, & néanmoins l'unique rejet-
» ton d'une famille illustre.... Je desire de
» voir se multiplier les hommes qui vous
» ressemblent.... Il faut vous marier,... Je
» le veux. «

— Je supplie mon Roi de se souvenir qu'avant de quitter la montagne, nous sommes convenus....

» Il vous va bien de me citer nos con-
» ventions de la montagne, vous, *Earée*,
» qui m'avez fait Roi de *Koora* ! «

— Je ne saurois m'en repentir, puisque vous avez accepté.

» Ni moi renoncer au dessein de vous
» rendre heureux par un bon mariage. «

— C'eſt tenter l'impoſſible.

» Dites un prodige.... & je l'opérerai. » Qu'on m'écoute patiemment quelques » minutes.... Je veux donc que vous vous » mariiez, *Halalibou* ; mais je veux de plus » que ce ſoit à la femme de mon choix. Ne » vous connoiſſant encore que par la nar- » ration du jeune Chef, votre ami, je vous » l'avois deſtinée... C'eſt une fille ſans for- » tune, mais riche en beauté &, ce qui » vaut mieux, en vertu. Elle a quelques » années moins que vous. Une ſingularité » qui vous intéreſſera peut-être, c'eſt qu'el- » le s'appelle preſque comme vous : ſon » nom, au moins celui qu'elle ſe donne, » eſt *Libouhala*. Elle vit à *Tabooymanoo*, » dans la maiſon & ſous la protection du » vieux Vice-Roi, dont les enfants l'aiment » & la reſpectent autant que ſi elle étoit » leur ſœur. Du reſte, ſa patrie eſt igno- » rée, elle s'obſtine à cacher le lieu où ré- » ſident ſes parents, qu'elle dit de la condi- » tion la plus obſcure : aveu qui la fait va- » loir perſonnellement davantage. Elle pleu- » re tous les jours ſon pere & ſa mere. Lui » parle-t-on d'établiſſement, elle convient

» qu'elle n'eſt pas mariée, mais elle ajoute
» qu'elle n'eſt pas libre. Ce qu'on ſait de
» ſes aventures ſe réduit à bien peu de cho-
» ſes. Je tiens ſeulement du fils ainé du Vi-
» ce-Roi, le plus hardi de nos Naviga-
» teurs, qu'ayant parcouru les Iſles que
» nous nommons *baſſes* (ce ſont celles de
» votre groupe), & revenant à *Tabooyma-*
» *noo*, il trouva.... ce fut un peu avant que
» vous vous retiraſſiez ſur la montagne fu-
» mante.... dans les roches aiguës du reſ-
» ſif de *Mah*, une jeune fille, évanouie,
» enſanglantée, & à côté d'elle les débris
» d'une petite pirogue, qu'elle paroiſſoit
» avoir dirigée ſans autre ſecours qu'elle-
» même : qu'il la rappella à la vie, & que
» l'Iſle de *Mah* étant déſerte, l'inconnue
» le priant d'ailleurs de ne pas l'y laiſſer,
» il lui avoit propoſé de l'emmener à
» *Tabooymanoo*, chez ſon pere : ce qu'elle
» avoit accepté avec d'autant plus d'em-
» preſſement, qu'on lui diſoit que *Ta-*
» *booymanoo* eſt une Iſle fort éloignée de
» celle où on la recueilloit.... «

Peintres de l'Europe, Poëtes ſublimes,

Orateurs dont l'éloquence rapide émeut les peuples & regle le deſtin des Nations.... vous pouvez beaucoup en genre de deſcription ; mais je vous défierois bien de rendre au naturel le royal *Halalibou*, pris à l'inſtant des paroles que vous venez d'entendre. C'eſt alors qu'il parut viſiblement qu'un eſprit *étée* avoit dérangé le ſien ; Dieux ! quel déſordre ! mais qu'il étoit touchant ! Ses ennemis mêmes en pleurérent.

Si la criſe fut violente, elle dura peu ; le calme & la raiſon revinrent de compagnie. *Halalibou*, honteux de ſa foibleſſe, commençoit des excuſes ; je l'interrompis par ces paroles : » Je ſuis Roi, noble *Earée*, » & vous commande de l'être. Je renonce » à la ſouveraineté, que je n'ai acceptée un » moment que pour vous la remettre. Ne » réſiſtez pas. C'eſt à ce prix que vous ob- » tiendrez la permiſſion de voir la jeune » fille, trouvée ſur le reſſif de *Mah*, & d'en » faire votre épouſe, ſi *Lea-Vevai* reſpire » en elle. «.... *Halalibou* ſe rendit, le peuple, à cette nouvelle, témoigna la joie la plus vive, les Grands firent ſemblant de

l'éprouver : tout alla au mieux. Je paſſai encore huit jours avec le nouveau Roi ; pendant leſquels il ſe montra de plus en plus digne de ſa naiſſance & de ſon rang. *Toe-Forou* & *Thélême* partirent pour *Otavaoo* : on ſe ſouvient que celui-ci devoit y épouſer l'honnête *Seïma*. Je laiſſai à *Halalibou* quelques-uns de mes Guerriers & de mes plus habiles Artiſans : il s'engagea à me les ramener lui-même à *Huaheine*, dans un mois. Le terme étoit long : auſſi étoit-ce moi qui l'avois fixé. Nous nous embarquâmes, le Français & moi, n'emportant de notre expédition, qu'une énorme quantité de mine de fer, que M. *K**** avoit eu ſoin de ſe procurer durant notre ſéjour à *Koora*, & qu'il avoit fait tranſporter ſur nos pirogues avec un empreſſement, une aſſiduité, dont les Inſulaires étoient bien loin de deviner la cauſe. Les *Tahonas* ſe moquerent ouvertement de ce travail *inutile* ; le peuple, ſans porter de jugement, aida nos gens à la récolte de ces lourdes *bagatelles*.

Il n'eſt pas néceſſaire que le Lecteur faſſe le voyage de *Koora* à *Huaheine*. Arri-

vons-y au point du jour, & courons surprendre les perſones qui nous aiment.

Mes chers compatriotes me revirent avec un plaiſir incroyable. L'abſence, au lieu de diminuer la conſidération que les Grands & le peuple avoient pour moi, ſembloit, au contraire, l'avoir augmentée. On me dit obligeamment qu'on s'étoit apperçu vingt fois que je manquois dans le Conſeil. Je demandai un *Anoho* général, où je fis l'hiſtoire détaillée de mes aventures, ſans cependant me trop étendre ſur celles d'*Halalibou*; que je voulois ne pas ébruiter avant une courſe que j'avois réſolu de faire à *Tabooymanoo*. *Nowa* penſa s'évanouir au récit de notre promenade au volcan & de ſes épouvantables ſuites: elle haït pendant quelques moments M. *K****, qui m'avoit ſi dangereuſement expoſé: mais elle abjura bientôt ce ſentiment, peu fait pour ſon ame, & l'expia par toutes les marques poſſibles d'affection.

On me rendit compte des affaires publiques. Elles étoient dans le meilleur état, c'eſt

c'eſt-à-dire, tranquilles au dehors & floriſſantes au dedans. Aucune de mes inſtitutions n'avoit dégéneré.

Dès le lendemain de ce Conſeil je fis le voyage de *Tabooymanoo*. J'étois ſeul; le Français, brûlant de tenter ſon expérience pour la formation du fer, étoit reſté à *Huaheine*, afin d'y préparer un fourneau & les autres choſes dont il avoit beſoin.

Le Vice-Roi, inſtruit de mon arrivée, vint à ma rencontre. En parlant de différentes affaires, je le priai de me dire ce que c'étoit qu'une jeune étrangere, à laquelle, depuis quatre ou cinq ans, il donnoit l'hoſpitalité. D'abord il ne me raconta que ce que tout le monde en ſavoit; mais lui ayant demandé s'il n'étoit pas un peu plus avant dans la confidence de *Libouhala*, il m'avoua qu'on s'étoit entiérement ouvert à lui; ajoutant que je lui ferois peine de pouſſer plus loin mes queſtions, parce que, d'un côté, il avoit promis le ſecret, & que, de l'autre, il ſeroit fâché de ne pouvoir pas me ſatisfaire. Du reſte, il n'eſt pas de bien qu'il ne me dît de ſa *fille*, & il prétendit

encore que ſa langue exprimoit mal ce qu'elle valoit. Je reſpectai ſa délicateſſe.

Nous allâmes enſemble à la demeure royale, que les Vice-Rois habitent depuis que la ſouveraineté de *Tabooymanoo* eſt réunie à celle d'*Huaheine*. Le premier objet que j'y apperçus fut l'étrangere, aſſiſe ſous un arbre, & treſſant des herbes dont nos nattes ſont compoſées. Elle ſe leva précipitamment quand elle nous vit, accourut à nous, me ſalua, & embraſſa *ſon pere*. — Le grand *Omaï* me parloit de toi, ma fille, lui dit le reſpectable vieillard.

— Il eſt bien bon, mon pere.

— Il vouloit que je l'inſtruiſiſſe de tes aventures, je lui ai raconté ce que tu nous avois appris à tous.

— Vous avez bien fait, mon pere.

— Il a ſoupçonné que j'en ſavois plus long que les autres; il m'a queſtionné, mais j'ai gardé ton ſecret. (*Elle n'oſa pas répéter* vous avez bien fait, mon pere; *elle ſe tut & rougit*)... Il ne s'en eſt pas offenſé.... Tu feras la maîtreſſe de faire davantage....

Je m'empreſſai de dire que n'ayant aucun

titre pour prétendre à la confiance de *Libouhala*, je me contentois de savoir ce qu'elle ne cachoit à personne. Et sans lui donner le temps de me répondre, je me mis à discourir de l'expédition d'où je n'étois revenu que depuis trois jours. D'*Otavaoo*, la suite des événements me conduisit à *Koora*. Le nom de cette Isle, que je prononçai en regardant la jeune fille, l'embarrassa étrangement ; je présume qu'elle se seroit retirée, si l'envie d'apprendre des nouvelles de son pays n'eût été la plus forte. Elle entendit avec assez d'indifférence que le Roi étoit mort ; mais quand je dis que j'avois tué d'un coup de pistolet le Chef ambitieux qui vouloit lui succéder, je vis l'inquiétude se peindre sur son visage : elle craignoit que ce ne fût *Halalibou*. J'ajoutai qu'une noire trahison m'avoit obligé de verser son sang, & l'inquiétude se dissipa ; sans doute parce qu'elle se dit intérieurement » que son *Halalibou* n'étoit pas ca- » pable d'une noire trahison «. — On m'a beaucoup parlé (*c'est moi qui continue*) d'un Chef de *Koora* bien estimable & bien malheureux..... (*la fixant*) Jeune fille, son

nom reſſemble beaucoup au vôtre ; on l'appelle *Halalibou*....(*Au Vice-Roi*) Il aimoit une fille.... à peu près de l'âge de celle-ci ; il en étoit aimé : cependant au moment de s'unir.... & vous obſerverez qu'elle n'avoit rien & qu'il étoit riche, qu'elle étoit de baſſe naiſſance & qu'il héritoit du *maro* de *Koora*.... au moment de s'unir, elle a diſparu, ſans qu'on ait jamais pu découvrir ce qu'elle étoit devenue..... Oh! que de larmes ont arroſé cette fuite imprudente! Qu'elle a cauſé de malheurs! Le pauvre pere & la pauvre mere..... (*Je m'arrête, on ſe trouble, il eſt impoſſible d'attendre davantage.* En ſeroient-ils morts? *demande-t-on avec effroi.*).... Non, ils vivent..... mais quel intêret *Libouhala* prend-elle à leur ſort? (*On s'eſt remis, & la joie de ſavoir qu'ils vivent, fait qu'on me répond d'un air gai ces triſtes paroles*: l'intêret que doit prendre aux êtres ſouffrants, un être qui a beaucoup ſouffert. (*Je continue*)..... Il n'en a pas été de même d'*Halalibou*..... (*le trouble réparoît, mais on commande à ſa langue*) accablé d'un coup auſſi imprévu, il a ceſſé d'être..... (*une pauſe de mon côté, & preſqu'un*

évanouiſſement de l'autre)... ce qu'il étoit auparavant. (*On reſpire ; il vit auſſi.*)... Sa tête s'eſt dérangée. Il s'eſt retiré ſur une haute montagne, renonçant à toutes les affaires. Auſſi, quand le Roi eſt mort, n'a-t-il pas été en état de le remplacer.... C'eſt ſur ſa montagne que j'ai vu le vertueux & mélancolique *Halalibou*. Il étoit demeuré fidele à la mémoire de ſa chere & cruelle fugitive, quoiqu'il fût perſuadé que le Dieu-mer l'avoit engloutie. Il pleuroit encore en me diſant : » L'*Eatooa* le ſait, » invincible *Omaï* ; lorſque *Lea-Vevai* » méditoit ſa fuite, je me déterminois ir- » révocablement à lui ſacrifier l'orgueil » de ma condition. Elle alloit être mon » épouſe perpétuelle & légitime, épouſe » avouée.... elle ſeroit Reine..... « Oui, vous ſeriez Reine...,

— Moi ! Qu'a de commun.....

— Avez-vous cru que je vous adreſſois la parole ? Je parlois à *Lea-Vevai*, comme ſi elle eût été préſente.... Oui, elle ſeroit Reine ; car j'ai obtenu d'*Halalibou* qu'il quittât ſa ſolitude, & je l'ai fait Roi de *Koora*.... Ce qui achevera ſon rétabliſſe-

ment, c'eſt que, ſous un mois, il épouſe une aimable perſonne que je lui ai propoſée.... Il l'aime déjà auſſi éperdument qu'il aima autrefois.....

— Le parjure !

— Quoi !.....

Je n'eus pas le temps d'en dire davantage. La pupille du Vice-Roi étoit tombée ſans connoiſſance, en s'écriant *le parjure!* Nous lui donnâmes les ſecours convenables. Ils n'opérerent que lentement, & nous craignîmes durant quelques moments de ne pas réuſſir ſans appeller d'autres perſonnes que nous. Tout en l'aſſiſtant, j'inſtruiſois le Vice-Roi du ſort heureux qui attendoit ſa *chere fille*. Elle retrouva le ſentiment ; ſes larmes coulerent en abondance ; & ce n'étoit pas un médiocre ſoulagement. Bientôt elle fut en état de me parler en ces termes :

— Je chercherois en vain à vous diſſimuler encore qui je ſuis, invincible *Omaï* ; ma foibleſſe a trahi mon ſecret : mais auſſi pouvois-je apprendre de ſang-froid qu'*Halalibou*.... ah ! l'ingrat !.... m'oublioit au

point... d'en aimer une autre ? L'épouſer, je le conçois, mais l'aimer éperdument ! Et j'avois ſacrifié pour lui.... tout, juſqu'à lui-même !.... Je le fuyois pour lui épargner des remords.... pour lui épargner le ſpectacle de ma douleur profonde... qu'il eût cauſée... & en le fuyant je lui *peignis*.... Il eſt vrai que je l'exhortois à m'*oublier* ; mais devoit-il lui être poſſible de m'obéir ?.... J'en mourrai. Ma mort l'affranchira de ſes ſerments.... Dans un mois !.... je ne ſerai plus, & il ſera libre.... Je ne me plains point de vous, *Omaï* : hélas ! vous m'avez déchiré le cœur, ſans le vouloir.

Je ſaiſis cette derniere phraſe pour répondre d'un air content ce qui ſuit :

— Vous êtes trop indulgente, jeune affligée ; il y a bien eu un peu de malice dans mon fait. Je me doutois que vous exiſtiez encore, quand j'ai propoſé à *Halalibou* de ſe conſoler par un bon mariage ; je croyois même être certain de votre exiſtence, d'après tout ce qu'on m'avoit raconté, tant à *Huaheine* qu'à *Koora*. J'eus grand ſoin de

ne pas lui communiquer les conjectures que je formois sur votre compte ; il n'auroit pas manqué de revoler vers vous : & il falloit vous punir tous deux ; lui, de l'orgueil qui l'avoit empêché de consentir au vœu honnête de votre ame pudique..... vous, d'avoir, par une fuite irréfléchie, contristé vos respectables parents, dérangé une aussi excellente tête que celle d'*Halalibou*, & occasionné une guerre désastreuse.... J'ajouterai maintenant, pour alléger ce poids immense de douleur qui vous oppresse, que le Roi de *Koora* a fait une belle résistance ; qu'il rejetta bien loin ma proposition de le marier ; qu'il se fortifia dans la fidélité qu'il vous devoit ; qu'il renouvella le serment de vous aimer, de n'aimer que vous.... & qu'enfin il ne s'est rendu à mes pressantes sollicitations (mais aussi tout d'un coup, avec transport), que quand je lui ai dit : » *Halalibou*, la femme que » je vous destine est une aimable étourdie » qui, il y a environ quatre ans, partit » seule de vos parages, & qu'on trouva sur » le ressif de *Mah*, évanouie, ensanglan- » tée, ayant à côté d'elle les débris d'une

» pirogue, dont on ne crut pas devoir se » charger comme de la fille. Cette fille vit » à *Tabooymanoo*, sous la protection du » Vice-Roi. Elle se fait appeller *Libouhala*. » Elle aime un inconnu, ce qui ne sera pas » plus un obstacle à votre union, que l'at- » tachement que vous conservez pour *Lea-* » *Vevai*. « Sur le champ j'eus sa parole...., La vôtre, jeune affligée, se fera-t-elle attendre ?

On devine l'événement de cette conversation. *Lea-Vevai*, au comble de la joie, me prodigua ses remercîments ; & quoiqu'une certaine honte de pudeur & de décence combattît la démarche que son cœur lui suggéroit, elle me supplia de la faire reconduire à *Koora* chez ses parents, *qu'elle mouroit d'envie de revoir*. Elle ne nomma pas *Halalibou* : j'imagine pourtant qu'il n'étoit pas étranger à cette requête, que j'exauçai volontiers. On équipa trois pirogues ; car il falloit un cortege honorable à une femme, qui retournoit dans sa patrie pour être Reine. Le fils ainé du Vice-Roi, celui-là même qui avoit sauvé *Lea-*

Vevai expirante ſur les rochers de *Mah*, fut chargé de la reconduire. Deux *Tédua* d'un âge compétent & quelques autres perſones de ſon ſexe l'accompagnérent par bienſéance. On la reçut à *Koora* comme une Divinité. Son conducteur la vit épouſe d'*Halalibou*, avant de revenir à *Tabooymanoo*. Il partit comblé de diſtinctions & de préſents. » Je ne dois qu'une ſouveraineté » à *Omaï*, dit le Roi à notre *Earée*, en » l'embraſſant, au moment de ſe quitter; » mais je vous dois, à vous, *Lea-Vevai* & » le bonheur.« Ce compliment étoit un peu à mes dépens; en effet, je me flatte d'avoir contribué pour ma bonne part à la réunion des deux époux.

Halalibou reparoîtra bientôt dans mes *Narrations*: me contât-il cent merveilles de ſa chére & tant deſirée *Lea-Vevai*, j'en ai parlé pour la derniere fois.

En débarquant à *Huaheine*, je rencontrai M. *K****, & ſon bon jour fut: » Actuelle- » ment je ſuis ſûr de mon expérience; *Omaï*, » vous aurez déſormais du fer qui ne vous » ſera point apporté d'Europe.« Un

monde de Royaumes, ſorti de la mer ou déſcendu du ciel pour m'obéir, auroit cauſé à mon ame une ſenſation moins délicieuſe que cette nouvelle. Du fer !.... Nous aurons du fer qui nous appartiendra naturellement.... que nous ne ſerons plus obligés d'acheter au prix de nos richeſſes territoriales, d'échanger contre nos ſubſiſtances !.... Une hache ne nous coûtera plus la nourriture annuelle d'un homme !.... Ne craignez pourtant pas, Voyageurs européens, de manquer de ſecours en abordant ſur nos côtes ; nous nous ſouviendrons qu'un de vos ſemblables nous a donné le fer. Que vous importe que ce ſoit la reconnoiſſance ou le beſoin qui nous rende libéraux, prodigues à votre égard ? Si nous conſidérons nos jardins, nos campagnes, nous les voyons riches de vos dons, & nous ne ſommes pas ingrats. Ces animaux qui nous aident dans notre travail, ceux qui nous offrent leur lait, leur laine, & que nous mangerons peut-être quand ils ſeront aſſez multipliés, ſont encore des graines que vous avez ſemées dans nos Iſles : n'en doutez pas, vous en récolterez les fruits, lorſ-

qu'une curioſité pacifique ou d'autres vues louables vous améneront dans nos havres. D'ailleurs nous ſommes frivoles, nous aimons les bagatelles ; vous ne manquerez pas de nous en apporter, & nous ne manquerons pas d'y mettre un prix fou : ainſi vous ſerez toujours approviſionnés, quoiqu'un de vos compatriotes ait fait naître le fer parmi nous.

M. *K**** me montra un morceau de fer qu'il avoit fondu. En le chauffant pluſieurs fois & en le frappant à grands coups de marteau, il en compoſa une ſuperbe hache, qui, préſentée dans un *Anoho* que j'aſſemblai exprès, y produiſit un enthouſiaſme univerſel. L'utile Etranger fut complimenté, remercié, élevé juſqu'aux nues. On lui propoſa de nouveau de ſe fixer à *Huaheine*, on l'en pria.... » Vous ſerez *Ea-*» *rée* de la premiere claſſe, le Coadjuteur » & preſque l'égal d'*Omaï* ; du côté des ri-» cheſſes, on comblera vos deſirs.... « Mais il déclara honnêtement qu'il ſoupiroit après ſa patrie, & qu'il lui étoit impoſſible d'y renoncer : ce qui n'empêcheroit pas

que ſa ſéparation d'avec nous, ſi jamais l'occaſion de l'effectuer ſe rencontroit, ne lui coûtât des larmes, & ne remplît ſon cœur d'une véritable affliction; qu'en attendant le jour qu'il ſouhaitoit & appréhendoit tout enſemble, il continueroit de nous communiquer, non pas toutes ſes connoiſſances, parce qu'elles n'étoient pas toutes de nature à contribuer à notre bonheur, mais celles qui pouvoient ajouter quelque choſe aux douceurs & aux commodités de la vie.

Il a pleinement ſatisfait à cet engagement. Nous lui devons l'art de filer la laine, d'apprêter & de filer le lin, celui de tricoter les fils de l'un & de l'autre, celui d'en faire des étoffes.... Nous lui devons nombre de préceptes & d'excellentes obſervations ſur l'agriculture, la conſervation de nos végétaux, la façon de nos vins & de nos liqueurs fermentées; ſur l'éducation de nos animaux domeſtiques, ſur la conſtruction de nos maiſons, de nos meubles, de nos pirogues. Tout ce qu'il ſavoit de géographie, d'aſtronomie, de phyſi-

que, il l'a dépoſé dans l'intelligence de nos *Taatas* & de nos *Tahonas*. Il en ſera, je l'eſpere, de ces ſemences précieuſes, comme de celles que le Capitaine *Cook* ſe plaiſoit à répandre ſur les Iſles où il deſcendoit ; elles ſe multiplieront & ſe perfectionneront par la culture. M. K*** peignoit & deſſinoit paſſablement : il a formé des Deſſinateurs & des Peintres qui le ſurpaſſeront.

Sa découverte du fer éclipſa tout le reſte. Il établit un fourneau, une forge : & quand il nous quitteroit inceſſamment, nous poſſéderions en abondance des clous, des haches, des inſtruments de labourage, des uſtenſiles de cuiſine, &c. ; tout cela, il faut en convenir, bien imparfait encore, bien groſſier.... mais le temps eſt un grand maître ; il acheve ce qui d'abord n'avoit été qu'ébauché. Déjà nous en ſommes à polir le fer & à le tremper à peu près bien.

Quoique nous ne prétendions pas cacher toujours aux Iſles voiſines le procédé par lequel on compoſe & l'on travaille le fer,

nous croyons devoir le diſſimuler pendant une année toute entiere, que nous emploierons à groſſir nos richeſſes en ce genre ; après quoi nous publierons l'eſſentiel du ſecret, nous réſervant la connoiſſance excluſive de quelques parties de l'art, la fabrique de quelques inſtruments particuliers, au moyen deſquels nous pourrons obtenir de la mine, que nous n'avons point encore trouvée chez nous.

Je dirai, en finiſſant cet article, que pour éterniſer le ſouvenir de la plus importante des découvertes, nous inſtituâmes une fête ſociale qu'on appella *la fête de la hache*. Elle reſſembloit à nos autres ſolemnités. La *premiere hache*, expoſée, pour ainſi dire, à la vénération des peuples, étoit promenée par nos *Téaponées* dans tous les diſtricts de l'Iſle, au bout d'une longue branche d'arbre, & aux acclamations de ceux qui avoient le bonheur de la voir.

VINGT-TROISME NARRATION.

O M A Ï.

Oui, c'eſt à moi-même. J'ai long-temps cherché un homme plus digne que moi de cet honneur : aucun ne s'eſt offert à mon eſprit. Et pourquoi ne me ſerois-je pas rendu juſtice ? La matiere de cette *Narration* eſt mon chef-d'œuvre, plus mon ouvrage que tout le reſte, & quoiqu'en apparence j'aie eu bien des coopérateurs, j'ai tout fait, ou preſque tout. En voilà plus qu'il n'en faut pour me juſtifier au fond. J'ai pu bleſſer les convenances ; mais grace à l'*Eatooa*, j'habite un pays où l'on n'en eſt point encore à craindre le ridicule à l'égal du vice.

CEUX de mes Lecteurs qui auroient été choqués de ne lire dans mes *Narrations* que des hiſtoires de combats & de mariages (il y a pourtant autre choſe) peuvent s'aſſurer que je ne les en entretiendrai plus, quoique vers le temps où je reprends la plume, nous ayons eu à repouſſer l'incurſion ſubite d'une troupe d'*Arreoys* vagabonds,

bonds, & que notre jeune Monarque ait épouſé la fille de *Tupao*, Roi de *Mowrua*. Des ſujets plus intéreſſants, plus analogues à leurs goûts, vont m'occuper, & probablement terminer mon Ouvrage.

J'ai quatre priſonniers : *Etary* que je mépriſe ; *Phaour* que l'on m'a forcé d'eſtimer, & dont j'ai garanti l'honneur & la vie ; *Maheine* que je hais plus que la mort & autant que l'infamie ; & le Hiérarque, prédéceſſeur d'*Adelo*, que je hais encore plus que *Maheine*. Il faut qu'ils ſoient enfin jugés & punis.

Je voudrois établir une paix ſolide, une concorde à jamais & forcément durable, entre toutes les Iſles de notre Archipel, afin que le fer, trouvé au ſein de nos montagnes, ne ſerve point à détruire les hommes, & qu'on n'ait déformais à pleurer que ceux dont l'*Eatooa* mangera les ames ſans violence. Pour parvenir à cette heureuſe fin, j'ai imaginé une ligue, une confédération qui uniroit étroitement *O-Taïti*, *Eimeo*, *Huaheine*, *Ulietea*, *Otaha*, *Bola-*

bola, *Mowrua*, *Otavaoo*, *Mah* & *Koora*. Les autres Iſles pourroient y accéder; mais il s'agira de régler le pacte fondamental de cette corporation.

Nous n'avons point de loix, mais des uſages; peu de coutumes ſaines, & beaucoup d'abus. J'ai deſſein de remédier, ſinon à tout, du moins à une partie de ces maux politiques, en donnant à mes compatriotes & à tous les membres de l'aſſociation projetée, des principes, des regles, des mœurs, & une religion débarraſſée des abſurdités qui aviliſſent la nôtre. Sur tout cela j'ai apporté de *Londres* d'excellents matériaux, que mes converſations avec M. K*** ont encore améliorés. Il ſera queſtion de les œuvrer, de les approprier à notre caractere & aux circonſtances dans leſquelles nous ſommes, & de leur imprimer le ſceau de la ſanction la plus ſolemnelle & la plus inviolable.

Ainſi raiſonnois-je chaque jour avec moi-même, depuis que j'avois eu le bonheur de rétablir *Ooroo*, mon Souverain légitime, &

de m'emparer d'*Opoony*, le ſeul homme peut-être qui fût en état d'oppoſer à mes projets une réſiſtance capable d'en empêcher ou d'en ſuſpendre l'exécution.

Après avoir ſucceſſivement formé & détruit dans ma tête divers ſyſtêmes ou plans qui tous tendoient au même but, & pouvoient effectuer les trois points que j'ai dits, je m'étois arrêté à celui-ci; ſavoir, que je raſſemblerois en un même lieu les Rois des différentes Iſles ci-deſſus nommées, en outre deux Chefs de chacune; trois *Manohoones* & un *Towtou*, auſſi de chacune; que j'en compoſerois deux eſpeces de *Chambres*, la premiere des Rois & des *Earées*, la ſeconde des hommes des deux claſſes inférieures; qu'à la premiere Chambre appartiendroit excluſivement le jugement de *Phaour*, de *Maheine* & du Hiérarque, la confection de l'alliance fédérative, la ſanction des Loix; que la ſeconde Chambre jugeroit le Dieu *Etary*, diſpoſition née du ſouverain mépris que j'avois pour l'Original; que cette même Chambre concourroit à la légiſlation, 1° par les con-

ſeils qu'on lui demanderoit & qu'elle donneroit ſur les loix à établir ; 2° par l'acceptation qu'elle en feroit au nom des peuples, lorſqu'elles ſeroient établies.

Fixé immuablement à cette idée, j'avois fait de longue-main les préparatifs qu'elle exigeoit. Et d'abord j'avois cru que la petite Iſle de *Bamma*, qui, n'étant d'aucun domaine particulier (choſe ſinguliere), étoit librement viſitée & pillée par tout le monde, offroit un lieu propre aux aſſemblées. Sans elle, & quoique nos Rois ne ſoient pas difficiles ſur l'étiquette, on auroit eu peine à convenir de l'endroit où ils ſe ſeroient rendus. Celui qui n'auroit point été obligé de ſe déplacer, qui auroit reçu les autres, ſe ſeroit peut-être imaginé dans la ſuite qu'il avoit quelque ſupériorité ſur eux. Une Iſle neutre ſauvoit de tous les embarras. Voilà ce qui détermina mon choix pour *Bamma*.

Cette Iſle n'a guere qu'une lieue de tour. Ses bords préſentent dans toute leur circonférence une falaiſe, beaucoup moins haute

que celles que j'ai vues en Angleterre & ailleurs, mais plus élevée que ne le ſont ordinairement nos rivages. Le reſte n'eſt qu'une ſeule & belle plaine, couverte d'arbres antiques, féconde ſans culture, & d'un uni ſi parfait qu'elle ne reſſemble pas mal à une nappe verte, étendue ſur un reſſif pour en cacher les aſpérités.

Perſonne n'y demeuroit. Pluſieurs raiſons en avoient éloigné toute eſpece d'habitants. La premiere étoit la difficulté de gravir le rocher qui l'environnoit : on le faiſoit par partie de plaiſir & une fois en paſſant ; mais habituellement, c'eût été une choſe pénible, pour nous ſur-tout qui aimons paſſionnément la mer, & qui ſommes bien aiſes de la trouver, pour ainſi dire, de plain-pied avec nos habitations. La ſeconde étoit que *Bamma* n'avoit point d'eau douce, ſinon quelques filets imperceptibles qui couloient goutte à goutte des crevaſſes de la falaiſe. Enfin une troiſieme raiſon étoit que l'Iſle, trop peu vaſte pour contenir un grand nombre d'Inſulaires, n'en auroit jamais aſſez pour ſe défendre

des incurſions & des pirateries des *Arreoys* vagabonds, accoutumés de temps immémorial à la regarder comme un fonds dont les fruits mûriſſent pour le premier occupant. Il falloit, avant tout, ſurmonter ces difficultés ; j'en vins à bout.

En examinant la ceinture de rochers qui entoure *Bamma*, j'obſervai un petit havre bien abrité, qui pouvoit recevoir une douzaine de pirogues. Entre la mer & le pied de la falaiſe étoit un terrein plat, peu large, mais ſuffiſant pour débarquer commodément ; &, à partir de ce terrein, on voyoit dans la roche une fente oblique qui l'ouvroit en deux du haut en bas, & traçoit en quelque ſorte le plan d'une côte en pente douce, au moyen de laquelle gagner la plaine eût été une choſe facile.

Voilà donc un port de trouvé, & un chemin à faire. J'employai à cet ouvrage les plus robuſtes de mes ouvriers. Il leur coûta des peines incroyables, & à moi quelques paquets de poudre pour miner des morceaux de reſſif, lorſqu'ils réſiſtoient

trop opiniâtrément aux efforts de mes travailleurs.

J'eus une voie assez large pour que trois hommes montassent de front. Non-seulement je ne me souciai pas de découvrir d'autres *montées* qui conduisissent à la plaine, mais je me donnai encore beaucoup de mouvements & de peines pour escarper & rendre tout-à-fait impraticables, celles par où l'on grimpoit dans l'Isle, en différents endroits du rocher. Au moyen de cette précaution, les Habitants de *Bamma*, supposé qu'il y en eût jamais de fixes, ne devoient avoir d'incursion à craindre que d'un seul côté ; & dix braves Guerriers pouvoient garder & défendre ce passage, contre une armée d'*Arreoys*.

Tandis qu'une partie de mon monde (& j'entends par ce mot tous les ouvriers que me fournirent *Huaheine*, *Tabooymanoo* & les Isles voisines) travailloit au chemin & aux escarpements dont je viens de parler ; l'autre partie s'occupoit à édifier en bois & en brique vingt-quatre maisons dispo-

ſées circulairement au tour d'un ſuperbe *Ehamoote*, dans lequel, avec pluſieurs appartements, ſe trouvoient la ſalle du Conſeil des *Earées* ou premiere Chambre, & celle des *Manohoones* & des *Towtous* ou ſeconde Chambre. La forme de ces bâtiments & leur diſtribution intérieure offroient un mêlange agréable de nos goûts & de ceux de l'Europe. On devine à quels uſages ils étoient deſtinés. Je fis auſſi conſtruire au haut de la côte par laquelle on entroit dans l'Iſle, une maiſon propre à loger les Guerriers qui jour & nuit devoient, ſuivant mes intentions, veiller à la ſûreté publique.

On abattit par mes ordres une grande partie des arbres qui ombrageoient le ſol de *Bamma* (en beaucoup d'endroits ils nuiſoient à la fertilité); mais on ſe garda bien de les ôter au hazard. Ceux qui reſterent debout ſe trouverent arrangés ſymmétriquement, & formerent de jolies promenades. On en planta même une aſſez bon nombre de nouveaux, afin que le tout fût plus régulier. Bientôt une culture ſoignée

métamorphoſa en un beau & vaſte jardin, cette terre auparavant déſerte & abandonnée. Si jamais les Anglais y abordent, je me flatte que *Bamma* excitera leur admiration, & qu'ils avoueront que, dans leurs voyages, ils n'ont rencontré aucun lieu qui, en agréments, l'emportât ſur celui-ci. Tel étoit du moins le jugement qu'en portoit M. K***, & je ne l'avois point accoutumé à mentir par complaiſance.

Perſonne (j'excepte *Nowa*) ne ſavoit quel étoit le but de tant d'immenſes travaux. Chacun en raiſonnoit à ſa mode. Quelques-uns imaginerent que je me créois la délicieuſe ſolitude de *Bamma*, pour m'y retirer avec mes richeſſes & ma famille. Cette conjecture s'accrédita. Nos Chefs en prirent de l'inquiétude; ils me la témoignérent avec toutes les marques de l'attachement le plus vrai. Je jugeai qu'il étoit temps de m'expliquer. Dans un *Anoho* convoqué à cet effet, & après avoir renouvellé la promeſſe de ne jamais quitter *Huaheine*, tant que l'on m'y continueroit l'hoſpitalité, je dis très-poſitivement quelles

étoient mes vues sur *Bamma*, développant aux yeux de mes Collegues le syſtême que j'avois conçu pour la punition de mes Coupables, l'établiſſement d'une paix ſolide entre toutes nos Iſles, & le perfectionnement de notre conſtitution politique.

Quand on n'auroit pas été dans l'uſage d'applaudir à toutes mes idées, ce triple projet eût été accueilli favorablement : auſſi m'accabla-t-on de louanges & de félicitations de toutes les eſpeces. On m'exhorta, on me preſſa de mettre au plutôt la derniere main à cette grande œuvre ; on jura de ſouſcrire à tous les Réglements qui ſeroient faits dans l'*aſſemblée des Rois, des Chefs & des Peuples*, & d'en protéger l'exécution aux dépens de tous ſes biens, même de ſa vie.

Content de ces proteſtations, les maiſons de *Bamma* étant d'ailleurs prêtes à recevoir leurs magnifiques hôtes, c'eſt-à-dire meublées décemment, & ſuffiſamment approviſionnées, j'envoyai un Ambaſſadeur à chacune des Iſles dont je vou-

lois compoſer la *Confédération*. Ils devoient dire dans le Conſeil de la Nation : » Qu'Omaï, après en avoir obtenu la permiſſion de *Tairée-Tareea*, ſon légitime » Souverain, ſupplioit le Roi de.... de ſe » rendre *pour tel jour* à la petite Iſle de » *Bamma*, où il avoit fait préparer des logements commodes & pourvus de tout ce » qui étoit néceſſaire à la vie : Qu'il le » prioit encore de venir, accompagné du » grand *Téaponée*, de deux Chefs, de trois » *Manohoones* & de trois *Towtous*, élus par » leurs Ordres reſpectifs : Que nombre de » Rois étoient invités de la même maniere, » & ne manqueroient point au jour indiqué : » Qu'*Omaï* n'exigeroit, n'accepteroit aucune indemnité pour les frais qu'il ſeroit » obligé de faire : Qu'il s'agiſſoit de traiter » & de terminer d'un commun accord des » affaires ſi graves & ſi importantes, que » la ſûreté des Iſles & le bonheur de ceux » qui les habitent, en dépendoient abſolument : Que lui Ambaſſadeur ſerviroit de » guide à la pirogue royale, ſi mieux n'aimoient le Roi & ſon cortege, monter ſur » la ſienne : Qu'au ſurplus *Omaï* deman-

» doit que le choix des *Manohoones* & des » *Towtous* fût tellement l'ouvrage de leurs » égaux, que les *Earées* ne s'en mêlaſſent » que pour exhorter le Peuple des deux » dernieres claſſes, à députer ce qu'elles » avoient de plus intelligent & de plus » vertueux. «

Arriverent ſucceſſivement, & à quelques jours de diſtance, *Féenou*, Roi d'*Otaha*; *Boba*, Roi de *Bolabola*; *Tupao*, Roi de *Mowrua*; *Mamoore*, Roi d'*Eimeo*; *Otoo*, Roi d'*O-Taïti* la grande, & *Whaeatua*, Roi d'*O-Taïti-Etée*, autrement *Tiarraboo*. Quoique je fuſſe mécontent de ce dernier, parce qu'il avoit ſecouru le Tyran d'*Eimeo*, je ne l'avois pas excepté de la commune invitation; mais mon Ambaſſadeur avoit eu ordre de lui parler avec plus de vigueur que de reſpect: il eut peur & vint. *Ollou*, Roi d'*Ulietea*, ſe rendit à *Bamma*, accompagné du Régent qui gouvernoit encore ſous lui. *Méemé* profita de ce voyage pour revoir ſa mere, ſon frere & ſa patrie. Rien de plus aimable ni de mieux uni que ce petit ménage. *Ollou* étoit preſque devenu

un homme, & *Méémé*, dans ſon eſpece, n'avoit pas moins fait de progrès. Cette jeune Reine fut confiée à ma ſœur pendant la durée de l'*Ancho des Rois*. Quelqu'un s'échappoit de temps en temps pour lui faire viſite à *Huaheine*, & l'on ſe doute qui c'étoit. *Tairée-Tareea* parut avec *Nowa* ſa mere. Cette ſingulariaté ne choqua perſonne : *Nowa* étoit Régente & mon épouſe ; ſon mérite d'ailleurs lui avoit fait une réputation qui l'égaloit aux plus grands hommes. *Halalibou*, Roi de *Koora*, les ſuivit de près. Il ne nous manquoit que *Tanadoure*, Roi d'*Otavaoo*, & *Yaſſi*, Régent de *Mah*. Leur retardement me donna de l'inquiétude ; je les attendis quelques jours, mais il n'y avoit pas moyen de différer plus longtemps l'ouverture des ſéances : ont eût murmuré.

La premiere Chambre s'aſſembla donc ſous la préſidence d'*Otoo*, non parce qu'il étoit Roi d'*O-Taïti*, regardée comme la métropole de nos Iſles, mais tout ſimplement parce qu'il étoit le plus ancien des Rois. Elle étoit compoſée de trente-quatre

perſones ; ſavoir, huit Souverains & deux Régents, huit *Téaponées* & ſeize Chefs. Chacun prit rang ſuivant ſon âge, de maniere pourtant que les Rois ſe placerent d'abord, les *Téaponées* enſuite, & enfin les Chefs. Le Régent d'*Ulietea* ſe tint à côté d'*Ollou*, étant cenſé ne faire qu'un avec lui. Par une raiſon ſemblable *Nowa* s'aſſit auprès de *Tairée-T'areea*. Je me mis au milieu de la ſalle pour y exercer les fonctions d'*Orateur*, c'eſt-à-dire, d'homme qui propoſe, excite & dirige les délibérations, mais ne délibere pas. M. K***, notre Français, devoit remplir celle de *Secrétaire* : il avoit une table, du papier, de l'encre & des plumes, appareil que ceux qui ignoroient abſolument ce que c'étoit que l'*art d'écrire*, regarderent comme des objets de la ſuperſtition de l'*homme étranger*.

Tous les membres de la ſublime Chambre témoignoient une grande impatience de ſavoir pourquoi j'avois fait une convocation ſi extraordinaire, qui me coûtoit déjà le défrichement d'une Iſle entiere, des conſtructions immenſes, & un amas de

meubles & de comeſtibles tel qu'on n'en avoit point encore vu. Cet empreſſement étoit trop naturel pour que je me fiſſe un plaiſir de le contrarier. D'ailleurs je le partageois, ayant pour le moins autant d'envie de parler qu'on en avoit de m'entendre. Mon diſcours étoit *écrit* : le voila mot à mot.

» Invincibles Rois, religieux *Téaponées*, nobles & magnifiques Chefs, raſſemblés dans une Iſle libre, à l'invitation d'*Omaï*, voyageur incomparable, Chef lui-même, mais Sujet fidele & ſoumis de *Tairée-Tareea*, Roi d'*Huaheine*, ici préſent.... écoutez ma voix, la voix d'un homme qui aime les hommes, qui ne reſpire que leur bonheur, qui s'immoleroit avec joie, ſi de ſon ſang répandu naiſſoit la félicité publique. «

» Qu'ai-je été chercher au-delà des mers où *Mahananna* trempe le bout de ſes rayons... dans ces *Iſles* étendues comme l'Océan.... parmi ces hommes nombreux comme les feuilles de tous nos arbres réunis enſemble.... chez ces peuples féconds en inven-

tions utiles, prodigieuſes ?... Deux choſes. Le moyen de rétablir *Ooroo*, mon Roi, ſur le trône d'*Ulietea* , & celui de venger mes injures particulieres. Elles étoient extrêmes, mes injures ; leur ſentiment indomptable m'a déchiré l'ame juſqu'à mon arrivée en Angleterre : il l'a déchirée juſqu'à mon retour à *Huaheine*, juſqu'au rétabliſſement d'*Ooroo*, juſqu'à la chute d'*Opooony*. Vainqueur, maître de la ſouveraineté & de la vie de mon ſuperbe ennemi, j'ai pardonné : laiſſant à lui la vie, à ſa fille la ſouveraineté. Ce ſont les Dieux qui ont mis cette clémence dans mon cœur ; elle étoit au-deſſus des forces naturelles de l'homme.

» Partant pour l'Europe, je courois donc à la vengeance ; mais l'*Eatooa*, en applaniſſant les difficultés qui s'oppoſoient à ce téméraire voyage, avoit bien d'autres deſſeins. Qu'ils étoient dignes de ſa providence & de ſa bonté ! «

» Rois, *Teaponées*, Chefs, elle vouloit, cette *Eatooa*, mere & protectrice de nos Iſles, que je dérobaſſe à ces terres éloi-

gnées

gnées des ſecrets précieux, que j'en obtinſſe des richeſſes ineſtimables, & que, tout cela rapporté au milieu de nous, dépoſé d'abord à *Huaheine* pour être communiqué, de proche en proche, aux autres terres, augmentât nos jouiſſances ſans augmenter nos beſoins. «

» Nous avons des légumes nouveaux, des plantes nouvelles; nos terres mieux cultivées ſont devenues plus fertiles. Que dirai-je de ces animaux dont nous n'avions pas même l'idée? Chevaux, vaches, moutons, chevres, tréſor auquel nul autre ne mérite d'être comparé; fonds inépuiſable de matiere premiere pour nos tables & pour nos manufactures.... Et la vigne, la vigne, d'où coule cette liqueur délicieuſe que vous préférez ſi juſtement à l'*ava*, ne couvre-t-elle pas déjà la plupart de nos collines? Je paſſe ſous ſilence les autres liqueurs moins bonnes que le vin, mais pourtant agréables & ſaines, & qui, dans la vie ordinaire, ſont actuellement la boiſſon de ceux qu'auparavant l'eau déſaltéroit. Ce n'eſt-là qu'un précis des avantages procurés à nos Iſles par la divine *Eatooa*, qui

m'a ramené des extrêmités de la vaſte mer, veillant ſur moi, jour & nuit, pendant une navigation de pluſieurs années.

» Euſſiez-vous pu croire qu'elle nous réſervoit un bienfait qui effacera, pour ainſi dire, tous ceux dont je viens de vous rappeller le ſouvenir?.... Rois, *Téaponées*, Chefs, regardez cet étranger.... (*je montrai le Français*) La providence de l'*Eatooa* l'a comme jetté ſur nos Iſles, & vous lui devez plus qu'à moi. «

» Je vous étonne ; mais quelle richeſſe eſt comparable au fer?.... Dieux tutélaires, vous l'avez choiſi ce bon étranger pour nous apprendre que le fer qu'on nous apportoit de ſi loin, auquel nous mettions un ſi grand prix, exiſtoit dans nos montagnes, qu'il ne s'agiſſoit que de le trouver !... M. *K**** l'a trouvé..... *Halalibou*, Roi de *Koora*, vous êtes de moitié dans cette importante découverte. C'eſt ſur la montagne fumante où vous aviez été cacher des peines qui ne ſont plus, que cet homme a apperçu la matiere dont on compoſe le fer.... Le procédé de cette compoſition, il le ſavoit, il nous l'a enſeigné;

nous avons fait des expériences, & en voilà le premier fruit : une hache née parmi nous. «

» Rois, *Téaponées*, Chefs, vous ne vous ſéparerez pas ſans être inſtruits de la maniere de fabriquer le fer, & ceux d'entre vous qui voudroient de plus amples documents, enverront à *Huaheine* des ouvriers laborieux & intelligents, auxquels nos forges ſeront toujours ouvertes. «

» Mais périſſe le ſouvenir de l'inappréciable découverte de l'homme étranger, & que le fer rendu aux entrailles de la terre, n'en ſorte jamais, s'il doit un jour s'enivrer du ſang de nos ſemblables, & détruire des vies, après avoir contribué à leur bonheur ! «

» Comptez, invincibles Rois, religieux *Téaponées*, illuſtres Chefs, comptez que le fer ne tardera pas à ſignaler ſon pouvoir énorme par la dévaſtation de nos Iſles & le carnage de la plupart de ceux qui les habitent, à moins que votre ſageſſe ne trouve le moyen de fixer ſur notre Océan l'aimable & douce paix. «

» Ce ne ſera pas aſſez d'en former la ré-

ſolution, de ſe promettre une amitié fraternelle & durable, de jurer, même au nom des Dieux, que le bras du Guerrier n'élevera plus la maſſue peſante & meurtriere pour venger les injures faites à ſon peuple & à ſon Roi. Quand les paſſions bouillonnent dans le cœur des hommes, les réſolutions, les promeſſes & les ſerments ſont oubliés. Il faut enchaîner l'*Etée* qui ſouffle la guerre. Il faut que, par un ſyſtême bien conçu & appuyé ſur des baſes ſolides, il ne nous ſoit plus libre de nous entr'attaquer, pour quelque cauſe que ce ſoit. Il faut imaginer une certaine combinaiſon de principes, également ſimples & efficaces, dont le réſultat néceſſaire ſoit la paix inaltérable & la juſtice univerſelle. «

„ Depuis le rétabliſſement d'*Ooroo*, autrefois mon Souverain, ſur-tout depuis la chûte d'*Opoony*, autrefois mon ennemi, je n'ai pas ceſſé un ſeul jour de m'occuper de l'admirable projet que votre puiſſance & vos lumieres doivent réaliſer. L'*Eatooa* m'a inſpiré une penſée qui me paroît réunir en ce genre tous les avantages poſſibles. Ecoutez, Rois, *Téaponées*, Chefs,

vous auſſi, *Manohoones* & *Towtous*, Repréſentants des peuples (*ils étoient là comme auditeurs*), & jugez. «

» Ma penſée eſt que les Iſles dont cette magnifique Aſſemblée nous offre l'élite & tout le pouvoir, s'uniſſent par une confédération ſi étroite qu'on ne les regarde plus comme des Iſles différentes, mais comme une ſeule & même terre. Qui en attaquera une les attaquera toutes. Une attaquée, toutes voleront à ſon ſecours. Quel Roi ou quelle puiſſance ſeroit aſſez téméraire pour affronter le danger certain d'avoir ſur les bras tant de forces réunies, armées de fer? «

» Voilà donc premiérement la paix avec les étrangers, c'eſt-à-dire, avec les Iſles qui ne ſeroient point de la confédération. «

» La paix réciproque, la paix intérieure des Iſles confédérées n'eſt pas moins facile à établir. Dans cette Iſle de *Bamma*, qui appartient à toutes les Iſles, on formera un Conſeil toujours ſubſiſtant, compoſé des Députés de toutes les Nations unies: c'eſt à lui qu'on portera les querelles qui pourroient s'élever entre les peuples deve-

nus freres ; c'eſt lui qui les terminera ſouverainement. Sa ſentence ſera une loi, un oracle. Malheur au peuple qui n'obéiroit pas ; il ſeroit retranché de la confédération. Réduit à une affreuſe ſolitude, s'il oſoit remuer, parler de ſe faire juſtice par les armes, la collection des autres peuples tomberoit ſur lui, l'accableroit, le détruiroit.... Tel eſt en gros le plan que j'ai imaginé ; ſi votre prudence l'adopte, elle en réglera les détails. «

» Après avoir aſſuré la paix, tant intérieure qu'extérieure, il conviendra, Rois, *Téaponées*, Chefs, que vous vous occupiez d'une réforme ſalutaire dans notre conſtitution ſociale. Pluſieurs dogmes, pluſieurs pratiques de la religion que nous avons reçue de nos peres, ſont indignes du grand Etre & de nous.... Nos mariages ſont la plupart ſans décence, tous ſans ſtabilité.... Nos célibataires libertins & nos époux à *terme*, dominés par leurs paſſions, n'écoutant qu'elles, ont beſoin d'être ramenés, malgré eux, à la nature & au but légitime qu'elle ſe propoſe.... Il ne faut pas que les crimes demeurent impunis, mais

il faut encore moins que leur punition ſoit abandonnée aux caprices des offenſés ; il ne faut pas ſur-tout que la richeſſe & la naiſſance ſoit un titre pour l'impunité.... Le bien général demanderoit que le ſort du peuple fût amélioré. J'ai étudié avec attention les devoirs qu'on impoſe, & la protection qu'on accorde à chaque Inſulaire dans le royaume de *Britanne*. Les fréquentes converſations que j'ai eues avec cet étranger (*je montrois M.* K***), inſtruit des loix & des uſages de toutes les Nations de l'Europe, ont perfectionné mes connoiſſances morales & politiques. Nous vous aiderons, lui & moi, de toutes nos lumieres acquiſes : & votre autorité ſuprême fixera par des réglements, invariables comelle, le bonheur ſocial dans chacune des Iſles confédérées. «

» Tel eſt, ô *Earées* ! le ſecond objet que j'ai eu en vue, en vous ſuppliant de vous aſſembler ici. «

» Il en eſt un troiſieme, par lequel je deſire que vous commenciez vos ſublimes opérations : c'eſt de juger de fameux coupables, qu'un Dieu vengeur des crimes a

mis ſucceſſivement en ma main. Vous les connoiſſez, au moins de nom : ce ſont *Phaour*, uſurpateur de la ſouveraineté de l'*Iſle des Perles* : *Maheine*, ci-devant tyran d'*Eimeo* : le Hiérarque, prédéceſſeur d'*Adelo* : & *Etary*, cet inſenſé, qui, le dernier des hommes, ſe donnoit pour quelque choſe de plus qu'humain. Je les accuſerai, ils ſe défendront, vous prononcerez. (1) «

» Rois, *Téaponées*, Chefs, je n'ai plus rien à dire : il faut agir. «

Otoo, Roi d'*O-Taïti-Noe*, prit la parole, & me remercia » au nom des Rois ſes » égaux, des *Téaponées* ſes peres, & des » Chefs ſes collegues. « Quelques *Earées* l'imiterent. Un *Towtou* oſa élever la voix, & me fit un compliment bien tourné. Il fut un temps où cette liberté lui auroit valu un coup de maſſue : on ſe contenta pour lors d'admirer ſa hardieſſe & ſon diſcours.

Le même jour, les *Manohoones* & les

(1) J'avois changé d'avis ſur le jugement d'*Etary*, & je l'attribuai, comme les autres, à la *premiere Chambre*. *Note d'Omaï.*

Towtous, Repréſentants des peuples, tinrent leur aſſemblée particuliere, que j'ouvris par une harangue dans laquelle je m'appliquai à faire comprendre à ces *Communes* la nature & l'étendue de leurs fonctions. » Vous aiderez de vos lumieres, *leur diſois-*» *je*, les magnifiques *Earées*; lorſqu'ils vous » conſulteront, vous répondrez ſelon votre » conſcience: ſi vous aviez particuliérement » quelques connoiſſances utiles, & qu'on » ne vous mît pas ſur la voie de les com-» muniquer, vous en demanderiez la per-» miſſion, qui ne vous ſeroit pas refuſée: » ſeulement ayez ſoin de toujours dire la » vérité. Les nobles *Earées* feront des » loix; vous les accepterez ou vous les re-» jetterez au nom des peuples dont vous » êtes les Repréſentans. Vos ſuffrages ſont » libres. Un refus de votre part arrêtera » tout. «

Le plus ancien des *Manohoones*, Préſident de cette ſeconde Chambre, me répondit avec autant de dignité pour le moins qu'avoit fait *Otoo*: tant il eſt vrai que les places développent les hommes!

Les deux Chambres ſe partagerent en pluſieurs petites diviſions, qui eurent chacune leur beſogne à préparer pour l'*Anoho* général, intitulé des *Réglements*. Cet *Anoho* avoit été renvoyé à huit jours. Les *Earées*, à ma requête, convinrent, avant de ſe ſéparer, que dès le lendemain ils termineroient l'affaire de mes coupables. Je voulois débarraſſer enfin nos Guerriers du ſoin de les garder.

Racontons, pendant que nous y ſommes, ce mémorable événement.

Auſſi-tôt que l'Aſſemblée des *Communes* eut été rompue, je paſſai de *Bamma* à *Huaheine* pour prévenir mes priſonniers qu'ils n'avoient plus que vingt-quatre heures à attendre leur jugement, & pour ordonner ce qui étoit néceſſaire à leur tranſport. *Maheine* & le Hiérarque me demanderent fiérement ce que j'entendois par *leur jugement*, & me ſoutinrent que perſonne n'avoit droit de les juger. Je ne m'amuſai point à conteſter avec eux. » Droit ou non, leur » dis-je, demain vous ſerez jugés.... & pu» nis. Préparez votre défenſe. «

Etary ne répondit à mon avertiſſement que par des extravagances ; il me menaça de ſon courroux divin.

Phaour m'édifia. Il me reçut civilement, & me dit que la nouvelle que je lui apportois le réjouiſſoit plus qu'elle ne l'affligeoit : que les Dieux lui avoient fait la grace de rentrer en lui-même, & de ſentir l'énormité de ſon crime : que loin de craindre la mort, il la deſiroit, perſuadé qu'en la ſupportant ſans foibleſſe & ſans murmure, ſon ame purifiée ne ſeroit point pourſuivie dans le *Tourouva* par celle de *Viſſaobenbo* : qu'au ſurplus il m'atteſtoit que depuis long-temps ſon ſupplice avoit commencé là (*il mit la main ſur ſon cœur*) : qu'il me demandoit, pour faveur unique, d'abréger ſes ſouffrances, de peur qu'elles ne lui arrachaſſent quelques plaintes indignes de ſon rang. Et voyant que je m'attendriſſois : » Vous êtes vraiment bon, » *Omaï*, me dit-il ; ma mort vous coûtera » des efforts, quelques larmes peut-être.... » Je vous la pardonne... ſeulement que la

» fin de ma malheureuſe vie me concilie » votre eſtime.... Faites ſavoir à *Réema-* » *Lema* & à *Tanadoure* que je meurs repen- » tant.... & leur ami. « Ah ! m'écriai-je en détournant la tête, pourquoi *Phaour* n'a-t-il pas toujours penſé ainſi ! Je le quittai.

Au point du jour je débarquai mes priſonniers à *Bamma*. Un peuple immenſe nous y avoit ſuivis, attiré par la grandeur de la ſcene qui ſe préparoit. Pour contenter cette multitude, avide de pareils ſpectacles, & pour que notre jugement fût, en quelque ſorte, ſoumis au ſien, l'*Anoho* s'aſſembla en raſe campagne. Imaginez les Juges aſſis en demi-cercle, les coupables devant eux à genoux ſur des nattes, moi debout, à quelques pas de diſtance, une ceinture de Guerriers qui contient le peuple.... & vous aurez une juſte idée de toutes les poſitions.

Le ſilence étoit parfait, & dans cette nombreuſe aſſemblée, & dans toute la nature. Les Divinités de l'air reſpiroient à peine ; pas une vague ne ſe froiſſoit contre les

falaiſes de *Bamma*. Je parlai en ces termes:

» *Earées* de tous les ordres, auxquels j'ai remis le jugement de ces quatre hommes qui ſont à moi par le droit de la guerre, écoutez les accuſations que j'ai à former contr'eux, au nom de l'*Eatooa* qui déteſte & punit les forfaits. «

» Celui-ci eſt *Phaour*. Il a poignardé *Viſſaobenbo*, Roi d'*Otavaoo*, pour régner à ſa place : *Viſſaobenbo* étoit ſon frere.... Il a voulu faire périr *Réema-Lema*, ſa niece, dans la crainte qu'elle ne lui ravît un jour le fruit de ſon crime.... Il a été pris les armes à la main, combattant pour *Opoony*, contre *Ooroo* & les Guerriers d'*Huaheine* que je conduiſois à la victoire. Je demande ſa mort. «

» Malheureux coupable, qu'avez-vous à répondre ? «

— Rien, dit-il d'un ton ferme & modeſte. — Vous ne vous défendrez pas autrement ? — Non, *Omaï*.... Je continuai:

» Cet autre (*je le déſignai avec le doigt*) eſt *Maheine*, Tyran d'*Eimeo*. «

» Je l'accuſe, 1° d'avoir aſſaſſiné le Roi ſon maître & ſon bienfaiteur, & d'avoir uſurpé la ſouveraine puiſſance. — 2° D'avoir mis à mort ou banni de leur terre natale, ceux qu'il croyoit fideles à la mémoire de leur Roi; de s'être emparé de leurs biens, qu'il diſtribuoit à ſes viles créatures. — 3° D'avoir volé des chevres au Capitaine *Cook*, lors de la relâche de cet illuſtre étranger à *Eimeo*. — 4° De s'être ligué avec *Opoony* contre le Roi d'*Ulietea* & de *Mowrua*; d'avoir fait une deſcente à *Huaheine*, pendant que nous étions occupés au rétabliſſement d'*Ooroo* & d'*Ollou*, & d'avoir mis tout à feu & à ſang dans une Iſle à laquelle il n'avoit pas déclaré la guerre dans les formes ordinaires. — 5° D'avoir violé le droit des Nations dans la perſonne d'*Opahiah*, notre Ambaſſadeur, que nous lui avions envoyé pour traiter de l'échange ou de la rançon de nos captifs, & qui auroit été la victime de ſa brutalité, ſans les bons offices du noble *Œdidée*. — 6° D'avoir lâchement & affreuſement inſulté une femme libre, une étrangere, l'épouſe du meilleur & du plus reſpectable des hommes.

— 7° D'avoir envoyé un homme à *Huaheine* avec des préſents, pour ſolliciter mon amitié, &, dans le même temps, un autre homme pour m'enfoncer un couteau dans le ſein. «

» Je demande que, coupable de ces forfaits, & de beaucoup d'autres qu'il ſeroit trop long d'énumérer, *Maheine* ſoit condamné à la mort, que vingt fois il a méritée. «

» *Maheine* qu'avez-vous à répondre? «

Il demeura immobile, voulut bégayer quelques paroles, & ne le put. Je continuai:

» Ce troiſieme eſt l'ancien Hiérarque d'*Huaheine*, le prédéceſſeur du vénérable *Adelo*. «

» Le Conſeil des Chefs l'avoit, à cauſe de ſes crimes, dépouillé du ſacerdoce, & banni loin de nous. De tous les lieux où il ſe pouvoit retirer, on ne lui avoit interdit (mais ſous peine de la vie) que *Bolabola* & *Eimeo*. Il ſe retira à *Bolabola*; & *Opoony* m'a avoué que ce coupable lui avoit donné les conſeils les plus violents. Pour

mieux braver la défenſe qui lui avoit été faite, il paſſa à *Eimeo*. C'eſt lui qui excita *Maheine* à profiter des ténebres de la nuit & de mon abſence, pour deſcendre à *Huaheine* & la ravager. Il fut de cette expédition: faute capitale, puiſqu'en le chaſſant, on lui avoit ſignifié qu'au moment où il reparoîtroit dans notre Iſle, aucune conſidération ne pourroit le ſauver. C'eſt encore lui qui provoqua l'inſulte faite par le Tyran à la plus honnête des femmes : *Maheine*, tout corrompu qu'il étoit, avoit des ſcrupules ; l'infâme les diſſipa. C'eſt lui qui donna la premiere idée de me faire aſſaſſiner, tandis qu'on m'amuſeroit par des propoſitions de paix. J'ajoute qu'il combattoit à *Eimeo*, & pour l'uſurpateur, & contre nous, lorſque la juſtice des Dieux me l'a livré. Voilà ſes crimes. Je demande ſa mort. «

» Affreux coupable, qu'avez-vous à répondre ? «

Plus impudent que *Maheine*, ou moins foible, il répondit d'abord qu'il réclamoit le privilege de n'être jugé que par des

Téaponées

Teaponées, attendu qu'il étoit Hiérarque. On lui répliqua qu'à l'inſtant de ſa dégradation, il avoit ceſſé de l'être ; qu'au ſurplus, maître de ſon ſort, ſuivant les loix de la guerre, & pouvant, ſans conſulter perſonne, fracaſſer ſa tête altière à grands coups de maſſue, *Omaï* pouvoit à plus forte raiſon le faire juger par qui & comme il lui plaiſoit.

L'accuſé n'inſiſta point ſur cette premiere exception ; il vint aux accuſations intentées contre lui, & dit : Que les prétendus crimes qui l'avoient fait dépouiller & bannir, n'étoient qu'un attachement religieux au culte de l'*Eatooa*. Je ſupprimois les victimes humaines, & le devoir de ſa charge étoit de les conſerver.... Qu'il s'étoit retiré ſucceſſivement à *Bolabola* & à *Eimeo*, non-ſeulement parce qu'il lui auroit été difficile de trouver de la protection dans les autres Iſles, amies ou alliées d'*Huaheine*, mais encore parce qu'il ne ſe croyoit pas tenu de reſpecter la volonté capricieuſe d'une troupe de Chefs puſillanimes, qu'*Omaï*, avec les grimaces exté-

rieures de la déférence, conduſoit à ſon gré. Le banniſſement éternel à quoi il étoit condamné & la perte totale de ſes biens, auxquels il renonçoit pour toujours, l'affranchiſſoient de l'obéiſſance. Perdant la qualité de Citoyen, il n'étoit plus grevé de celle de Sujet.... Qu'attaché aux Rois de *Bolabola* & d'*Eimeo*, il leur devoit ſa tête & ſa main, & qu'il ne pouvoit ſe repentir de l'uſage qu'il avoit fait de l'une & de l'autre. *Huaheine* en avoit ſouffert : mais *Huaheine* étoit ſon ennemie; l'ennemie des Rois qui le protégeoient.... Qu'il ne ſe ſouvenoit pas diſtinctement d'avoir contribué à l'affliction de la belle.... (*je mis bruſquement la main ſur ſa bouche, il me comprit & ne nomma pas l'épouſe* d'Adelo); mais qu'en tout cas cette action n'étoit pas criminelle au degré que je le ſuppoſois. Le ſort des armes avoit donné la *Tédua* au Roi d'*Eimeo*; elle étoit ſon eſclave, lui appartenoit. Il n'avoit conſeillé à *Maheine* que d'uſer de ſon bien.... Qu'il nioit formellement avoir donné l'avis de m'aſſaſſiner. Il n'ignoroit pas qu'un ſcélérat étoit venu s'offrir à *Maheine* pour le débarraſſer

de moi ; il n'ignoroit pas que *Maheine* l'avoit careſſé, encouragé, comblé d'eſpérances & de richeſſes idéales ; mais il n'avoit pas même applaudi au projet. Sans doute qu'il n'étoit pas obligé de m'avertir que j'euſſe à me tenir ſur mes gardes, ni de veiller à ma conſervation..... Qu'à la vérité il avoit combattu pour *Maheine* à *Eimeo* : pour *Maheine* qui lui accordoit l'hoſpitalité & que nous attaquions ; mais qu'il étoit étrange que nous érigeaſſions en crime une défenſe auſſi naturelle. L'honneur & la reconnoiſſance, la néceſſité même, la lui avoient commandée impérieuſement.

Baiſſant un peu la voix, car il avoit parlé très-haut : » J'ai repouſſé, dit-il, » *Omaï*, toutes tes accuſations ; à préſent » je ſaurai te braver & mourir. « Il ſe tut. Je continuai :

» Ce quatrieme eſt le Dieu *Etary*. Je demande qu'il ſoit effacé du nombre des hommes. «

» Il a uſurpé le nom, les prérogatives, le culte de l'*Eatooa* : n'eſt-ce pas un crime ? Il a tenté pluſieurs fois de me procurer la

mort, même il m'avoit désigné pour une des victimes qu'*Opoony* victorieux devoit lui immoler : n'est-ce pas encore un crime ? Que de guerres il a allumées par ses prophéties fanatiques ! Que de sang a coulé par ses ordres & sur ses promesses ! *Opoony* eût été juste, si *Etary* ne l'avoit pas dispensé de l'être. Il a transformé en usurpateur un grand homme. Ne sont-ce pas là des crimes ? Enfin je compterai au nombre des crimes du méchant insensé, d'avoir voulu priver nos Isles du superbe animal que les Espagnols avoient laissé à *O-Taïti*, & qu'*Otoo* m'avoit envoyé. *Etary* vint en personne à *Huaheine* pour le réclamer, ne dissimulant pas qu'il en useroit comme de son bien & qu'il le tueroit. Le tuer ! le pere de nos troupeaux !.... «

» Extravaguant coupable, qu'avez-vous à répondre? «

Etary n'étoit pas sobre, & comme je ne refusois rien à mes prisonniers, il s'étoit fait donner une grande jatte d'*ava* avant la séance. Cette potion, en réveillant ses esprits, avoit rappellé toutes ses idées folles. Il répondit, du ton le plus absolu, qu'il

étoit temps que je rompiſſe moi-même les liens qui captivoient ſa divinité : qu'il avoit patienté juſqu'à préſent, afin que par cette œuvre libre & par tous les pardons que je lui demanderois, je puſſe fléchir ſa colere & détourner les maux affreux dont elle me menaçoit : qu'il lui étoit impoſſible d'y tenir davantage : que s'il n'étoit pas libre aujourd'hui, & réintégré dans tous ſes biens ſous huitaine, il ſouléveroit les flots bouillonnants de ſa colere implacable, & que, tous tant que nous étions, nous ſerions engloutis par cette horrible tempête : que s'il n'avoit pas été retenu, malgré lui, à *Bamma*, il auroit déjà ordonné à ce rocher couvert de terre de ſe briſer en mille pieces, de s'élancer vers le ciel par morceaux, longs & larges comme des doubles pirogues, & de retomber perpendiculairement ſur nos têtes. » Ma divinité eſt cent fois » trop bonne, ajouta-t-il ; mais qu'on me » délie, & je pardonne tout. «

Je fis ſigne à quatre Guerriers qui le prirent par les extrêmités, & le porterent dans un des appartements de l'*Ehamoote*.

On emmena auſſi *Phaour*, *Maheine* & le Hiérarque. Les délibérations commencerent.

Phaour fut le premier dont on s'occupa. Je crus devoir reprendre la parole & dire :

» Sublimes & magnifiques *Earées*, le » coupable *Phaour* a refuſé de ſe défendre. » Après l'avoir accuſé, je ferai ce qu'il n'a » pas fait : je parlerai pour lui.

» Ses crimes ſont anciens, & l'on pour- » roit ſoutenir, en quelque ſorte, qu'il les » a expiés à force de vertus. Jamais *Ota-* » *vaoo* n'a été auſſi heureuſe que ſous ſon » regne. Reſpecté de ſes voiſins, adoré de » ſes Sujets, *Phaour* a honoré par ſa con- » duite le rang qu'il avoit uſurpé. Les *Iſles* » *baſſes* lui doivent d'excellentes inſtitu- » tions. Souverain par un crime, depuis il » a été juſte.

» Les Chefs & le Peuple d'*Otavaoo* m'ont » demandé, avec les plus vives inſtances, » que je lui conſervaſſe la vie, & lui aſſu- » raſſe l'honneur : *Tanadoure* & *Réema-* » *Lema* y ont conſenti ; je l'ai promis.... » Vous ratifierez cette promeſſe, nobles » *Earées*, en apprenant que le fils ainé de

» *Réema-Lema* a épouſé la fille unique de
» *Phaour*.... en apprenant encore que ce
» grand coupable, depuis qu'il eſt mon
» priſonnier, s'humilioit tous les jours en
» préſence de l'*Eatooa*, confeſſoit ſa faute,
» & deſiroit, mais avec courage & dignité,
» qu'elle fût punie. «

Ces raiſons déterminérent le jugement. On comprendra quel il fut par l'hiſtoire de l'exécution. Le Guerrier *briſe-tête*, armé de ſa maſſue, ſe plaça au milieu de l'eſpace que le Peuple & le Conſeil ne rempliſſoient pas. J'allai moi-même chercher le coupable, auquel je fis ôter ſes liens, en diſant qu'un homme comme lui ne devoit pas être traîné à la mort, mais y marcher d'un pas ferme & aſſuré. Il me remercia. Nous partîmes de l'*Ehamoote*. Je l'avois à ma droite: douze Guerriers nous eſcortoient. A l'entrée de l'enceinte il apperçut le *briſe-tête*, & frémit: c'étoit la derniere foibleſſe de la nature. Il reprit ſa contenance ordinaire, c'eſt-à-dire qu'il s'avança avec une majeſté qui ſeule auroit ſollicité ſa grace. En approchant il me dit: *Vous*

l'avez bien choiſi? Il ne me manquera pas? — Non, lui répondis-je; il ne vous manquera pas. — *Bénie ſoit l'*Eatooa!

Arrivé à l'endroit du ſupplice, il jetta un coup d'œil ſur le Guerrier, regarda attentivement la maſſue, ſalua ſes Juges, & demanda la permiſſion de parler. Elle lui fut accordée par *Otoo*. Sa harangue ne dura que quelques minutes. Il dit que n'étant pas en ſon pouvoir de réparer le crime qu'il avoit commis, il acceptoit avec joie le ſeul moyen qui lui reſtât de l'expier: qu'il n'auroit pas attendu la Sentence qui le condamnoit à mourir, s'il eût pu croire qu'une mort volontaire fût agréable aux Dieux & à l'ame de *Viſſaobenbo*: que ſous d'autres rapports encore, il préféroit une mort publique & ſolemnelle à une mort obſcure, qui ſeroit ſon ouvrage, & qu'on auroit attribuée à lâcheté, du moins à déſeſpoir: qu'il ſe flattoit que ſa mémoire ne ſeroit pas éternellement flétrie dans l'opinion des hommes qui ſongeroient à ſa mort & à ſon repentir: qu'il deſiroit que ſon corps, tranſporté à *Otavaoo*, fût

placé aux pieds de celui de *Viſſaobenbo*, pour continuer l'expiation que la maſſue du *briſe-tête* alloit commencer, & pour apprendre à ſes anciens Sujets combien il avoit déteſté, en mourant, le crime qui le fit Roi : qu'au ſurplus il mouroit notre ſerviteur & notre ami.

En finiſſant il témoigna vouloir dire quelque choſe en particulier au vénérable *Adelo*, qui accourut les larmes aux yeux. Il parla très-bas au bon *Téaponée* ; mais nous avons ſu depuis qu'il l'avoit inſtamment prié de déclarer de ſa part à *Réema-Lema* que de l'inſtant qu'il l'avoit vue à *Hua-heine*, la nature & tous ſes droits étoient rentrés dans ſon cœur ; que la préſence de ſon aimable niece lui avoit offert la vive & trop reſſemblante image d'une femme tendrement aimée, que *Viſſaobenbo*, abuſant de ſon autorité, lui avoit ravie pour en faire ſon épouſe : violence qui avoit éveillé en lui la haine & l'ambition, & produit à la longue tous ſes forfaits.... Qu'il les avoit regrettés tous amérement, quand il eut vu quelle femme en avoit été la

ſeconde victime.... » Dites-lui, *Adelo*, que » je compte ſur ſa compaſſion, & lui re- » commande ma fille. «

La converſation ſecrette de *Phaour* & d'*Adelo* ſe termina par un baiſer. *Otoo* cria au *briſe-tête* de lever ſa maſſue & au coupable de s'agenouiller; ils obéirent l'un & l'autre. *Phaour* mit la main ſur ſes yeux.... » C'en eſt aſſez, dis-je auſſi haut que je pus, » & abaiſſant la main du coupable: *Phaour* » a ſubi ſa punition.... Au nom de *Réema-* » *Lema*, de *Tanadoure*, des Chefs & du » Peuple d'*Otavaoo*, j'ai demandé aux » nobles *Earées* qu'ils vous accordaſſent la » vie: ils vous l'accordent.... Vous étiez » mon priſonnier: je vous donne la liber- » té.... Tout l'univers vous eſt ouvert, » excepté *Otavaoo* & *Mah*. Jamais vous » ne reverrez votre terre natale, à moins » qu'une autorité légitime ne vous per- » mette d'y rentrer. On vous fera ailleurs » un ſort convenable.... Prenez place parmi » les Chefs, comme le Repréſentant d'une » Nation que vous avez gouvernée en » pere.... La maniere dont vous avez mar-

» ché au ſupplice vous a rendu l'honneur
» & tous ſes droits. «

Je ne faiſois pas attention que *Phaour* m'écoutoit à genoux. Dès que j'y penſai, je le pris par la main, & le tirai de cette ſituation, quoique, dans nos idées, elle ne ſoit pas humiliante. Auſſi-tôt les turbulentes acclamations de la multitude remplirent les airs. Tous les *Earées*, ſans en excepter un ſeul, quittérent leurs places, & vinrent féliciter leur nouveau Collegue. On vouloit qu'il ſe mît en ſéance ſur le champ ; mais je crus lui faire plaiſir, & je ne me trompai pas, en propoſant de lui laiſſer goûter juſqu'au lendemain les douceurs d'un repos dont il avoit grand beſoin. Je le conduiſis moi-même dans ma propre maiſon. Je ne dis mot de ſes actions de grace : elles eurent plus de dignité que de vivacité. Mes *Towtous* lui ſervirent un bon repas, dont il ne mangea preſque rien. Preſſé de retourner au Conſeil, je lui dis qu'il étoit le maître abſolu de ſa perſonne, & qu'il pouvoit diſpoſer de tout ce qui étoit chez moi. Ses lar-

mes coulérent. — Qu'avez-vous, mon cher *Phaour* ? (*Ce* mon cher *me coûta encore un peu.*) — Puis-je eſpérer.... (*un long ſoupir*) que mes crimes ſeront entiérement oubliés ? — Ils ne le ſeront pas ; ils le ſont. En voici la preuve.... Je l'embraſſai & ſortis.

Il nous reſte trois coupables ; ils ne s'en tireront pas auſſi bien que *Phaour*.

Je mépriſois trop *Etary* pour ſouhaiter ardemment qu'on le punît de mort. *Boba*, ſucceſſeur d'*Opoony*, ſollicita ſa grace & l'obtint. *Adelo* eut la généroſité de prier pour *Maheine* & pour l'indigne Hiérarque : on l'admira, mais on ne l'exauça pas. Il paſſoit à la pluralité des voix que *Maheine* ſeroit décapité & le Hiérarque pendu, lorſque la douce & ſenſible *Nowà*, opinant comme Régente d'*Huaheine*, ouvrit un avis auquel nous revînmes tous, & parce qu'il étoit le ſien, & parce qu'il étoit bon. Cet avis étoit de livrer les trois criminels au *Tarta-Bouelo.* » Si les Dieux veulent » leur mort, dit-elle, la mer les englou-

» tira ; ſi leur exiſtence ne fatigue pas les » Dieux, ils ſeront portés vers cette terre » heureuſe ou *Arepoo* & *Hapi* trouvérent » un aſyle. Je ſuis donc pour l'exil au *Tar-* » *ta-Bouelo.* «

Ce ſentiment étant devenu unanime, les Guerriers amenérent les coupables. *Etary* tremblant ſe ſoutenoit à peine ; *Maheine* n'étoit qu'abattu ; le Hiérarque montroit une fermeté qui auroit intéreſſé dans un autre ſujet.

Otoo prononça » Qu'à la priere de *Boba* » & d'*Adelo*, & conformément à l'avis de » la trop indulgente *Nowa*, le ſublime » *Anoho* des Rois, des Hiérarques & des » Chefs, ne les condamnoit qu'à l'exil du » *Tarta-Bouelo.* «

Autrefois cette condamnation eût équivalu à un arrêt de mort. On regardoit comme perdus ſans reſſource, ceux que leur mauvaiſe deſtinée engageoit dans les eaux de cet *Aow* indomptable. Mais les aventures d'*Arepoo* & de *Hapi* étoient trop récentes & trop connues pour que les trois

ſcélérats ne vîſſent pas qu'en effet on les traitoit avec moins de rigueur qu'ils n'avoient appréhendé. Ils ne dirent pourtant rien, excepté *Etary*, qui s'écria : » O ! mes » amis, la bonne nouvelle ! Sachez que » nous ſommes intimes, le Dieu du *Tarta-* » *Bouelo* & moi.... je vous tirerai delà. » J'en jure ma divinité.... Laiſſez-moi » faire ; quand nous ne ſerons plus au » pouvoir de cet *Omaï*.... oh ! comme je » vous arrangerai tous les membres de ce » bel *Anoho* qui juge les Rois, les Hiérar- » ques & les Dieux !.... Malédiction ſur » *Huaheine*, ſur *Bamma*, ſur.... « *Tais-toi*, lui répliqua durement le Hiérarque, en lui donnant entre les deux yeux un coup de poing qui le jetta à la renverſe ; *n'irrite pas davantage nos ennemis*. Quoique la culbute d'*Etary* & la colere qui en fut la ſuite m'émuſſent peu, j'appliquai ſur les épaules nues du Hiérarque un bon coup de la baguette que j'avois à la main, en lui demandant qui le faiſoit aſſez hardi que de frapper un homme, vil à la vérité, mais moins que lui ? Au lieu de me répondre, il ſe mordit les levres juſqu'au ſang.

On ne tardera pas à voir combien le méchant fit payer cher cette correction à *Etary*.

Je donnai aux trois coupables toutes les instructions qui pouvoient leur être utiles dans l'étrange navigation qu'ils alloient entreprendre. On amarina une très-forte pirogue, à laquelle on attacha un canot. Des provisions de toute espece y furent embarquées, jusqu'à des haches, des armes & des étoffes. On n'oublia même pas des voiles & des pagaies de rechange. Nous garottâmes nos prisonniers, pour les conduire au *Tarta-Bouelo* avec moins d'inquiétude & plus de sûreté.

Tout le monde voulut être du voyage. *Phaour* seul resta à *Bamma*: il ne convenoit pas qu'en pareille circonstance, cet *Earée* témoignât de la curiosité. Plus de cinquante pirogues accompagnerent la mienne, qui remorquoit celle où étoient les bannis.

Quand nous fûmes à une petite distance de l'*Aow*, on délia *Maheine*, le Hiérarque

& *Etary*. Alors je leur mets une pagaie à la main, & leur ordonne de ramer vers le courant. Une demi-douzaine de mouſquets chargés à balles & ſix de mes plus habiles tireurs, qui les couchoient en joue, leur ôterent la volonté de déſobéir. Ils s'avancent, & nous nous arrêtons pour les conſidérer. L'*Aow* les reçoit, les emporte.... Nous n'eûmes que le temps de voir un nouveau crime de *Maheine* & du Hiérarque. Ils ſe jettent comme des furieux ſur *Etary*, le ſaiſiſſent, & le précipitent dans la mer. Malheureuſement ils n'étoient plus à portée; ſans cela mes armes à feu les auroient punis de leur cruauté. Les Dieux feront ce que je ne pus faire.

Retournons promptement à *Bamma*, & livrons-nous aux importantes opérations, réſolues dans le premier *Anoho*. L'hiſtoire de nos altercations & de nos diſcuſſions n'étant pas de nature à beaucoup amuſer des Lecteurs européens, je ne montrerai guere que les réſultats.

Les articles fondamentaux de notre grande

grande confédération eurent les premiers soins. Nous les perfectionnâmes en trois ou quatre conférences. On adopta en entier l'espece de *prospectus* que j'avois donné dans mon discours, & l'on statua :

1° *Que les Rois, Chefs, Peuples & Isles d'*O-Taïti-Noe *& d'*O-Taïti-Etée, *d'*Eimeo, *d'*Huaheine, *d'*Ulietea, *d'*Otaha, *de* Bolabola, *de* Mowrua, *de* Koora, *d'*Otavaoo *& de* Mah, *s'unissoient par les liens indissolubles d'une éternelle fraternité.* Ce premier article fut comme le préambule, ou plutôt comme le sommaire de tous les autres.

2° *Qu'aucun des Peuples unis ne pourroit faire la guerre, pour quelque cause que ce fût, à un autre Peuple son frere ; mais que toutes les contestations nées ou à naître de Peuple à Peuple, seroient portées au suprême Conseil de* Bamma (nous parlerons tout-à-l'heure de sa formation) *qui les décideroit selon sa prudence & sa justice ; & que dans le cas d'insubordination de la part du Peuple qui auroit eu le jugement contre lui, tout le poids de la Confédération le détermineroit à l'obéissance, ou l'écraseroit.* Le sage *Hala-*

libou fit ajouter à ce Décret qu'avant de punir les délinquants, on examineroit attentivement si la faute n'étoit pas particuliere au Roi & aux Chefs, parce que dans ce cas le Roi & les Chefs seroient seuls punis, & le Peuple épargné. Maxime contraire à ce qui s'observoit autrefois chez nous, & s'observe encore en Europe, » où (nous » disoit M. *K****) les Petits paient tou- » jours la folie des Grands. «

3° *Qu'un Peuple confédéré ne pourroit déclarer la guerre, même à un Peuple placé hors de la Confédération, sans avoir obtenu le consentement du Tribunal existant à* Bamma : *Que s'il étoit attaqué il pourroit résister provisoirement, mais que dès les premieres hostilités, il seroit tenu de proposer la médiation du* Tribunal Suprême. *Si elle étoit refusée, des forces suffisantes, détachées de la Confédération, seroient envoyées à son secours, non pas d'abord pour le faire triompher, mais pour empêcher qu'on ne triomphât de lui. La supériorité une fois acquise, on rechercheroit la cause de la guerre. Si l'insurrection du Peuple non-confédéré étoit juste, on obligeroit le Peuple confédéré à lui*

faire ſatisfaction : ſi elle étoit injuſte, on ſéviroit contre le Peuple aggreſſeur, de maniere à le corriger efficacement, & à ôter aux autres l'envie de l'imiter. Quelqu'un obſerva qu'il étoit à craindre que le Tribunal de *Bamma* ne s'habituât inſenſiblement à la partialité, même ſans le vouloir, ayant à prononcer entre un Peuple frere & un Peuple étranger. L'on en convint; mais on obſerva que de cette partialité même réſulteroit la paix, qui vaut mieux elle ſeule que tous les avantages de la plus juſte & de la plus heureuſe des guerres.

4° *Que le* ſecret du fer, *avec toutes ſes circonſtances, ſeroit renfermé, autant que faire ſe pourroit, dans l'enceinte de la Confédération.* Cet article étoit un puiſſant véhicule pour amener toutes les Iſles à notre aſſociation. En conſéquence, on régla que les Forgerons ſeroient toujours choiſis entre les Inſulaires les plus diſtingués par leur bonne conduite & par leur zele pour la Patrie. De ſorte qu'actuellement les noirciſſures de la peau de ces Ouvriers importants ſont des marques honorifiques qu'on ſe garde bien d'effacer.

5° *Que tout Peuple des Iſles* hautes *ou* baſſes *ſeroit admis dans la Confédération, pourvu qu'il jurât par le grand Dieu d'en obſerver les loix faites ou à faire : mais qu'une fois incorporé, il ne pourroit ſe retirer, ſous aucun prétexte.* La ſeconde partie de ce Réglement conſtitutionnel éprouva quelques difficultés, à raiſon de ce qu'elle paroiſſoit gêner l'indépendance des Rois & des Nations. En effet, chaque Nation, chaque Souverain, ſe trouvoit, à pluſieurs égards, ſoumis à la collection des Nations & des Souverains réunis. C'étoit un inconvénient ; mais comme il étoit impoſſible qu'il y eût ſans cela une Confédération ſolide & durable, & que d'ailleurs, ſi l'on perdoit un peu de ſon indépendance, on acquéroit proportionnellement un peu de ſouveraineté ſur les co-aſſociés, le ſtatut paſſa, à la pluralité, contre l'avis d'*Otoo*, Roi d'*O-Taïti-Noe*, & de *Whaeatua*, Chef-Roi d'*O-Taïti-Etée*, qui, plus puiſſants individuellement que les autres Rois leurs Collegues, euſſent été bien aiſes de pouvoir ſe ſouſtraire au régime de la Confédération, ſuppoſé que, dans la ſuite, ils

euſſent ou cruſſent avoir quelqu'avantage à s'en ſéparer. Après avoir réclamé aſſez vivement, ils ſe ſoumirent de bonne grace au ſentiment commun.

6° *Que pour maintenir davantage l'égalité entre les Rois confédérés & aſſurer le bonheur des peuples, chaque Iſle déſormais auroit ſon Roi.* *Otoo* perdoit à cet arrangement la ſouveraineté de *Mataïa*, dépendante d'*O-Taiti-Noe*, & le jeune Roi d'*Huaheine* celle de *Tabooymanoo*. Ils firent généreuſement ce ſacrifice l'un & l'autre. On leur accorda, ſans qu'ils le demandaſſent, le droit de nommer le premier Roi. *Tairée-Tareea* ne prit conſeil de perſonne, & déſigna pour ſon ſucceſſeur au *maro* de *Tabooymanoo*, le vieux Vice-Roi qui depuis tant d'années gouvernoit l'Iſle avec ſageſſe, & qu'on y aimoit comme un tendre pere. Ce choix fut extrêmement applaudi. *Otoo* déclara qu'il faiſoit Roi de *Mataïa*, le noble *Œdidée*. En mon particulier, je lui ſus un gré infini de cette nomination. *Œdidée* avoit du mérite; nous avions voyagé enſemble, *Cook* le chériſſoit, & il avoit ſauvé *Opahiah* des fureurs de *Ma-*

hcine ; c'étoit plus qu'il n'en falloit pour que je viſſe avec joie ſon élévation. Dans l'idée de ne mettre qu'un Roi à chaque Iſle, & de n'attribuer qu'une Iſle à chaque Roi, j'avois ſongé à contraindre *Whaeatua* de quitter la ſouveraineté d'*O-Taïti-Etée*, autrement *Tiarraboo*, & de ſe contenter de celle de *Mataïa*. Il n'auroit pas eu l'équivalent en terres & en hommes, mais il auroit acquis une légitime indépendance, dont il ne jouiſſoit pas ; car les Rois d'*O-Taïti* ſont ſuzerains de *Tiarraboo*. D'ailleurs il méritoit punition pour avoir trop ouvertement ſecouru *Maheine*, dans la derniere guerre, bien qu'il fût le parent du Roi que *Maheine* avoit aſſaſſiné. Cependant la crainte de rendre trop puiſſants les Rois d'*O-Taïti*, qui alors euſſent eu un royaume de plus de quarante lieues de tour, & une population de près de deux cents mille hommes, m'empêcha d'exécuter ce projet. Les choſes reſterent donc ſur ce point dans l'état où elles étoient ; excepté, premiérement, que, du conſentement d'*Otoo* & des Repréſentants de ſes Chefs & de ſon peuple, le Chef-Roi d'*O-Taïti-Etée*

fut déclaré Souverain, avec toute la plénitude de l'indépendance ; ſecondement qu'on exigea que les deux Souverains fermaſſent ſi exactement leur territoire qu'ils ne puſſent aller l'un chez l'autre que par mer, ce qui fait dans la réalité deux Iſles d'*O-Taïti-Noe* & d'*O-Taïti-Etée*. Au moment que j'écris, cette immenſe clôture eſt commencée, & quand elle aura atteint ſa perfection, les Européens ne la verront pas ſans étonnement, peut-être pas ſans envie. Nous faiſons paſſer la mer dans les petites vallées, au moyen d'excavations profondes ; & quand il eſt impoſſible de creuſer, nous conſtruiſons des murailles qui pour la hauteur & la ſolidité ne le cedent à aucune de celles que j'ai vues en Angleterre. J'obſerverai, en terminant cet article, que les deux Rois d'*O-Taïti*, s'ils ſe liguoient enſemble, pourroient équiper une flotte plus nombreuſe que celle de toutes les autres Iſles confédérées. Qu'on ne croie pourtant pas qu'elle fût extrêmement formidable. Les O-Taïtiens ſont riches, pareſſeux, efféminés, paſſablement bons pour un coup de main, mais du plus mau-

vais ſervice poſſible, lorſque le combat dure au-delà de leur effervescence, & que la guerre traîne en longueur. Nous comptons auſſi que l'antipathie naturelle aux deux peuples, quoique probablement iſſus des mêmes ancêtres, empêchera qu'ils ne s'accordent pour nuire, & que la Confédération en aura toujours un pour elle, quand les circonſtances exigeront qu'elle menace ou qu'elle arme pour réprimer l'autre.

7° *Qu'on ne forceroit aucune Iſle d'entrer dans la Confédération, mais que l'on diſſiperoit, dès leur naiſſance, les autres Confédérations qui tenteroient de ſe former à l'imitation de la nôtre.* La premiere partie de cet article étoit la juſtice même; la ſeconde ne ſe préſentoit pas avec un extérieur auſſi favorable: elle nous fut commandée par la néceſſité, qui, en genre de politique, légitime à peu près tout. Nous voulions une paix éternelle; nous la procurions par une prépondérance excluſive; mais cette prépondérance, nous la perdions, ſi d'autres Iſles, en s'aſſociant, plaçoient, non loin de nous, une Confédération rivale, aſſez puiſſante pour troubler

ou même détruire le bien que nous aurions fait. Au lieu de chercher de la protection contre notre puiſſance exceſſive, n'étoit-il pas naturel qu'une Iſle quelconque aimât mieux la partager, en s'incorporant avec nous? Cette incorporation avoit tous les avantages d'une ligue parallele, ſans en avoir les inconvénients. Ces raiſons, développées par M. *K* ***, & ſenties par les Délibérants, entraînerent les ſuffrages. On réſolut en conſéquence d'entretenir dans toutes les Iſles, tantôt des eſpions, tantôt des Ambaſſadeurs (ce qui revient preſque au même), afin d'être inſtruit à temps de ce qui s'y paſſeroit relativement à l'objet dont il s'agit. Ces obſervateurs devoient être à la nomination du Conſeil de *Bamma*, & ne correſpondre qu'avec lui, parce que c'étoit à ce Conſeil qu'on attribuoit excluſivement de prendre des meſures convenables pour aſſurer l'exécution des articles relatifs à la ſûreté de la Confédération.

8° *Que le Conſeil ſuprême de* Bamma *ſeroit compoſé de deux Députés de chaque Iſle; ſavoir un* Earée *& un* Manoohone, *qui au-*

roient voix délibérative. C'étoit une nouveauté bien étrange que les *Manoohones* associés au gouvernement. Aussi ce statut ne passa-t-il pas sans contradiction. Il dut son existence aux égards que l'Assemblée avoit pour moi : je l'appuyai de toutes mes forces ; *Halalibou* , *Phaour* & *Féenou* me seconderent. On le reçut enfin ; mais en conservant quelques prérogatives aux Nobles , telle que d'opiner debout , tandis que les hommes du peuple s'assiéroient pour opiner. L'orgueil se contente quelquefois de fort peu de chose ; il se nourrit , au moins chez nous , de l'ombre même d'une distinction.

9° *Que tous les cinq ans on tiendroit à* Bamma *une Assemblée semblable à celle qui dressoit le présent Concordat : qu'elle seroit composée des mêmes personnes ; que l'on remplaceroit cependant d'une maniere conforme à leur premiere formation , à mesure que* l'Eatooa *mangeroit leurs ames : qu'elle dureroit au moins une demi-lune : qu'elle se feroit rendre compte des opérations du Conseil suprême pendant les cinq années de sa gestion , réformant les abus & punissant les*

coupables : qu'elle ſoumettroit à un nouvel examen les loix ſubſiſtantes, les apprécieroit par le ſuccès, les maintiendroit ou les changeroit d'après l'avis de l'expérience : les choſes humaines ne pouvant acquérir tout d'un coup la perfection dont elles ſont ſuſceptibles.

10° Enfin, *Que chaque année on célébreroit l'heureux événement de la* Confédération *par une fête qui dureroit trois jours.*

Tels furent les principes conſtitutifs de notre aſſociation politique & générale. Nous jurâmes d'y être fideles. M. *K****, Secrétaire de l'Aſſemblée, rédigea les *dix articles* à la façon des actes européens. L'original, écrit ſur parchemin, en langue o-taïtienne, avec deux traductions, l'une en anglais & l'autre en français, eſt expoſé à la vénération publique dans la ſalle de l'*Anoho* : jamais on ne paſſe devant lui ſans le ſaluer reſpectueuſement. J'aurai ſoin d'en multiplier les copies à meſure que l'art de lire & d'écrire ſe répandra dans nos Iſles.

Après avoir établi ſur des baſes inébran-

lables le ſublime édifice de notre Confédération, il ne nous reſtoit plus qu'à donner de ſages loix aux Peuples unis, & qu'à réformer des abus conſacrés par un uſage immémorial. Nous y procédâmes avec tout le ſoin, toute la circonſpection dont nous étions capables; & ſi nous n'imaginâmes pas ce qu'il y avoit de meilleur à trouver, au moins fîmes-nous quelques pas vraiment utiles dans l'ordre de la civiliſation. Peut-être même qu'eu égard à nos mœurs, à notre caractere, à nos biens naturels, il eût été difficile de faire mieux, & dangereux de faire davantage.

Nos travaux commencerent par l'examen de notre culte religieux, & nous nous permîmes des changements conſidérables, quoique pluſieurs *Téaponées* réſiſtaſſent de tout leur pouvoir. Le *Taboo* qui tue les hommes, fut aboli par un Décret ſolemnel. Cette ſuppreſſion, déjà opérée par mes ſoins dans la plupart des Iſles unies, ne déplut qu'aux Hiérarques de *Tiarraboo* & de *Mataïa*; ils parlerent de leur conſcience: mais cette conſcience changea de

langage, quand on leur eut dit qu'il y avoit un moyen de la tranquilliſer, en réſignant la premiere place du ſacerdoce à des *Tatanos* moins ſcrupuleux. J'aurois deſiré qu'on abolît la coutume d'expoſer ſur les *Whattas* des ſubſtances animales & végétales, qu'on y laiſſe pourrir en l'honneur des Dieux, que je me perſuade peu ſenſibles à de pareils ſacrifices. L'air de nos Iſles en auroit été plus pur, plus ſalubre. J'en fis légerement la propoſition ; mais à la maniere dont elle fut reçue, je compris qu'il ne falloit pas inſiſter. Eſpérons tout du temps & des progrès de la raiſon. Je fis une autre propoſition beaucoup plus importante, & qui paſſa : c'étoit d'obliger, de proche en proche, toutes les Iſles de notre Archipel, bien que non-confédérées, à abandonner l'uſage affreux d'immoler des hommes aux Dieux, auteurs de la vie. Nous réſolûmes d'employer d'abord la voie douce des remontrances & de la négociation, de menacer enſuite de tout le poids de notre colere formidable, ſi l'on n'obéiſſoit pas au cri de la nature, ſoulevée contre la plus abominable des ſuperſtitions ; &, enfin, de

recourir à la force des armes, ſuppoſé que les autres tentatives ne réuſſiſſent pas. Déclaré Chef de cette expédition, avec pouvoir de lever dans les Iſles unies autant de Guerriers que j'en aurois beſoin pour aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe, je promis au grand Dieu de l'exécuter, ou de mourir à la peine. Alors un de ces preſſentiments qui ne trompent point, dit à l'oreille de mon cœur que ſon vœu le plus ardent ſeroit exaucé ; que l'abolition du *Taboo* deviendroit générale; qu'il m'avoit été réſervé de purger nos Iſles de ce culte dévorateur, indigne des hommes qui le rendent, indigne ſur-tout de l'Être inviſible, mais bon, auquel il eſt rendu; que ſi j'avois quelques guerres à ſoutenir pour arriver à cet heureux terme, elles ne ſeroient ni longues ni meurtrieres : les Peuples ne devant pas oppoſer une réſiſtance bien opiniâtre à un homme qui, au nom de la nature, vient ſouſtraire la tête des *petits* à la maſſue du pouvoir & du fanatiſme. Quelques Iſles baſſes, entr'autres *Awehée* & *Oanaa*, ont déjà adopté la réforme ſalutaire, & il n'a pas été beſoin d'armer une ſeule pirogue.

Nous reconnoiſſons pluſieurs Dieux. Chaque Iſle a le ſien. Anciennement on ne croyoit pas qu'il y eût un *grand Dieu*, ſupérieur aux autres ; mais depuis que les Européens ont fréquenté nos côtes, cette opinion, qui avoit toujours été celle des Sages, s'eſt extrêmement accréditée. L'*Anoho des Rois* l'adopta ſolemnellement, & recommanda aux Hiérarques de l'établir dans l'eſprit des Peuples. Pluſieurs d'entre nous penſent maintenant tout bas qu'il n'y a qu'un Dieu, dont les autres Dieux ne ſont que les Miniſtres : c'eſt le ſentiment d'*Adelo*, d'*Halalibou*.... le mien.

On exhorta nos ſaints Miniſtres à prêcher aux hommes vulgaires que les Dieux de chaque Iſle n'épouſent pas les querelles qui nous diviſent, au point de ſe haïr quand nous nous haïſſons, ou de ſe battre quand nous nous battons. Ceux que nous honorons d'un culte ſpécial, nous protegent plus particuliérement ; mais cette providence, plus attentive & plus immédiate, ne coûte rien à leur bonheur. Ils s'aiment lors même que leurs Peuples ont ceſſé de

s'aimer. La raiſon l'enſeigne, & le reſpect dû aux ſublimes Intelligences, émanations éternelles de la premiere *Eatooa*, ne permet pas d'en douter.

Chez nous, quand on n'eſt pas content d'un Dieu, on en change. L'expérience ayant appris que cette variation, injurieuſe aux Dieux, n'eſt pas utile aux hommes, nous la défendîmes dans toutes les Iſles de la Confédération. D'ailleurs les Dieux n'étoient-ils pas conféderés comme les peuples? Il n'y avoit plus qu'un ſeul peuple à protéger.

Notre culte religieux étoit ſurchargé de pratiques minutieuſes. Jamais nous ne commencions un repas ſans offrir à l'*Eatooa* une partie de nos aliments. On ne voyoit dans une Iſle que des *Whattas* ou autels, grands & petits, couverts d'oblations perpétuelles. Nous conſumions à pure perte une portion conſidérable des biens naturels, préſents de la Divinité. Convaincus que ni la mort d'un chien ou d'un cochon, ni la pourriture d'une banane ou d'une évée, ne cauſent aucun plaiſir à l'Être

l'Etre vivifiant qui anime les uns & mûrit les autres, & les deſtine tous à un uſage utile, nous réglâmes que déſormais ces offrandes ſeroient rares; qu'il n'y auroit qu'un *Whatta* par diſtrict, & que perſonne ne pourroit, de ſon autorité privée, y rien expoſer; mais que cette fonction, réſervée aux *Téaponées*, s'exerceroit ſous l'inſpection du Hiérarque, inſpecté lui-même par le Conſeil des Chefs. En général nous convînmes entre nous, & nous fîmes annoncer aux peuples, que ces actes extérieurs ne ſont que l'écorce de la religion; qu'ils ſervent moins auprès des Dieux, qu'un cœur pur, plein de confiance en leur bonté, & adorateur de leur providence.

Quelquefois on prétendoit honorer de certaines Divinités par des proſtitutions publiques & ſolemnelles. Dès leurs premiers voyages, les Anglais avoient eſſayé de nous faire rougir de cette criminelle indécence. Elle avoit été moins fréquente depuis; mais enfin elle s'étoit ſoutenue, & reparoiſſoit par intervalles. Nous l'abolî-

mes. Il n'y eut que nos vieux libertins qui en murmurerent.

Nous croyons à un Etre ſupérieur & mal faiſant que nous nommons *Etée*. Il avoit ſes *Whattas* comme la ſainte *Eatooa*. Les méchants l'invoquoient, les bons le craignoient : peu, par conſéquent, qui ne l'honoraſſent pour obtenir, ou qu'il ſecourût, ou qu'il épargnât. *Adélo* s'éleva contre ce culte, qu'il qualifia d'*infâme*. Il ſoutint que la plus petite des *Eatooas* domine, quand elle le veut, le plus terrible des *Etées* : que le *Mal-faiſant* ne peut rien contre ceux qui ont le courage de le mépriſer : qu'au ſurplus il vaudroit mieux être accablé d'infortunes que de devoir ſon bonheur à un *Eſprit* qui ne fait du bien que pour procurer un plus grand mal. Il ajouta que le pouvoir funeſte d'*Etée* ſe manifeſtant principalement dans les horreurs de la guerre, la *Confédération* l'avoit comme enchaîné par ſes ſages meſures, principes d'une paix inaltérable. La concluſion du diſcours fut qu'il falloit renverſer les autels du *Mauvais*, & défendre, ſous des pei-

nes rigoureuſes, de l'honorer, ſoit en public, ſoit en particulier. Nous adoptâmes ce ſentiment. L'*Etée* n'a maintenant que quelques dévots qui ſe cachent, qu'on fait ſemblant de ne pas appercevoir, & qu'on punira ſéverement, lorſque le temps aura conſolidé nos inſtitutions.

La majeſté des Temples que j'avois vus en Angleterre, avoit excité en moi l'envie de faire bâtir à la Divinité des *Ehamootes* qui remplaçaſſent nos *Morais*, pour les différentes parties du culte religieux. Je propoſai cette innovation; elle ne fut point agréée, & je n'inſiſtai pas. Peu importe, au fond, l'endroit où l'on révere l'*Eatooa*, pourvu que le cœur y ſoit. J'obtins pourtant qu'à *Bamma* les exercices de la religion ſeroient pratiqués dans un édifice, dont la conſtruction & les ornements furent entiérement remis à ma libre diſpoſition. Cet eſſai, je m'en flatte, gagnera de proche en proche, & l'Eſprit de vie ceſſera d'être honoré au milieu des débris de la mort.

Ce nous eſt une idée bien chere que

la Divinité s'occupe des plus petits événements, les regle, & toujours pour le plus grand avantage de ſes créatures, pourvu que nous ne déconcertions pas les projets de ſon intelligence, en y mêlant les fantaiſies & les erreurs de la nôtre. Il ſemble que ce ſentiment de *providence univerſelle* ſoit gravé dans le cœur des hommes, & que nos ames l'apportent du ſein de l'Etre ſuprême, dont elles ſont détachées. Je l'ai trouvé en Europe : moins chez les ſavants que chez les ſimples, ſans doute parce que ceux-là ſont plus éloignés de la nature que ceux-ci. Non-ſeulement nous ne l'offenſâmes pas, mais encore nous le fortifiâmes par un Décret conçu en ces termes :

„ On continuera de croire dans les Iſles „ confédérées, que rien au monde n'arrive „ ſans l'ordre des Dieux, ou ſans leur per- „ miſſion. Les impies qui profeſſeroient „ extérieurement la doctrine contraire, ſe- „ ront envoyés chercher une terre où les „ Dieux ne ſoient pas. "

Nous laiſſâmes au peuple la crainte des revenants & l'explication des ſonges : pré-

jugés trop anciens parmi nous & trop innocents en eux-mêmes, pour travailler à les détruire. Mais on enjoignit aux *Téaponées* de les faire ſervir, tant qu'ils le pourroient, à la tranquillité du Corps ſocial & au bonheur de ſes membres. Ils réuſſiront, s'ils le veulent. Entre des mains habiles le plus foible moyen devient puiſſant, quand il eſt deſtiné à remuer des hommes vulgaires, & qu'il tient à la religion.

Un uſage immémorial, ancien comme nos Iſles, aſſujétiſſoit les enfants à une eſpece de circonciſion très-douloureuſe, &, à mon avis, peu néceſſaire. On conduiſoit en cérémonie, ſur une haute montagne, l'*homme à purifier*. Là un *Tahona* ou Savant du pays faiſoit l'opération, en préſence des parents & de quelques autres témoins députés par le Chef du Diſtrict. Le patient en mouroit quelquefois ; mais on aimoitmieux l'expoſer à perdre la vie, que de ſouffrir qu'il vécût déshonoré : c'étoit un opprobre ineffaçable que de n'avoir pas été circoncis.

Nous ignorions l'origine de cette coutume ſanguinaire; nos traditions n'en diſoient rien. Nous ne ſavions pas même ſi elle étoit religieuſe ou purement civile, ni quels effets on lui attribuoit, de quoi elle guériſſoit, quels avantages, réels ou fantaſtiques, on s'en promettoit. Quel qu'eût été pour nos ancêtres le motif de l'introduire, elle ne ſe ſoutenoit de notre temps que par l'habitude de la pratiquer. Nous n'oſâmes la proſcrire formellement, quoique les *Téaponées* n'annonçaſſent aucune réſiſtance, peut-être parce qu'ils n'étoient pas les miniſtres de cette opération. Nous nous contentâmes de ſouſtraire à l'infamie, & de déclarer capables de toutes les charges, même du hiérarchat & de la royauté, ceux qui ne l'auroient point ſubie. C'étoit preſque l'abolir; car il n'eſt pas préſumable qu'on s'obſtine à gâter ainſi la nature, quand aucune raiſon d'honneur ou d'intérêt n'exigera ce ſacrifice.

On ne ſera pas fâché de trouver ici une légere eſquiſſe de nos ſentiments ſur l'*ame* & ſur la *vie future*.

Nous penſons que l'ame eſt immaté-

rielle. Par ce mot entendons-nous préciſément ce que j'ai vu qu'on entendoit dans le grand monde civiliſé ? C'eſt ce dont on peut raiſonnablement douter, l'idée métaphyſique de *ſpiritualité* n'étant pas trop faite pour des têtes comme les nôtres. Au moins nous nous accordons tous en ce point eſſentiel, que l'ame, ſubſtance excellente & divine, eſt diſtinguée du corps. Elle ſurvit à la deſtruction de ſon fragile aſſocié. Pendant les dernieres angoiſſes de la maladie, elle voltige ſur les levres du mourant, comme la flamme défaillante autour du flambeau auquel elle eſt attachée par des liens imperceptibles. La Divinité attend qu'elle ſe détache entiérement, la ſaiſit alors, & la *mange*. Dans notre ſtyle, une ame mangée par la Divinité n'eſt autre choſe qu'une ame réunie à ſon principe. Après que l'eſprit de l'homme, collé, pour ainſi dire, à la ſubſtance même de l'*Eatooa*, a été purifié par cette ſociété intime, il ſe rend au *Tourouva* ou *demeure éternelle*. La purification eſt plus au moins longue, ſelon le beſoin du ſujet, & elle ne ſe rapporte qu'aux ſouillures contractées

par l'uſage des plaiſirs ſenſuels : car ſi l'on s'eſt abſtenu des femmes, quelques mois avant de mourir, l'ame ne repoſe pas un ſeul inſtant dans le ſein de la Divinité : elle va, ſans détour, à la *terre des Intelligences*. Cette terre eſt agréable, quoiqu'à moitié ténébreuſe, puiſqu'elle n'eſt éclairée que par un crépuſcule qui ne finit point. Dans ce ſéjour, les ames ſe reconnoiſſent, s'aiment & ſe haïſſent, ſe careſſent & ſe battent; mais elles ſont invulnérables. Les ames des époux ſe réuniſſent conjugalement, & de ce commerce incompréhenſible, naiſſent des enfants ſpirituels comme elles.

Il y auroit eu beaucoup de changements à faire dans ces opinions, ſi nous avions écouté M. *K****; mais nous ne prîmes de lui qu'une ſeule idée, bien utile & bien vraie : c'eſt que l'*autre vie* eſt un état de récompenſe pour les bons & de punition pour les méchants. Choſe étonnante! nous n'y avions jamais penſé. Elle étoit pourtant aux portes de notre eſprit, cette idée noble & ſublime, puiſque l'étranger en eut

à peine fait l'expoſition, qu'elle y entra ſubitement, comme le trait lancé par un bras vigoureux pénetre la cuiſſe d'un Guerrier. Nos ſaints Miniſtres s'inclinerent profondément devant elle. Ils jurerent de l'annoncer aux Rois, afin qu'ils fuſſent juſtes; aux peuples, afin qu'ils fuſſent ſoumis; à tous les hommes, afin qu'ils devinſſent tous vertueux.

Voilà quels furent nos réglements touchant la Religion des Iſles confédérées. Les imperfections y ſont ſenſibles, mais on ne fait pas tout à la fois. D'autres acheveront ce que nous avons commencé, ou le grand Etre manifeſtera lui-même à ſes foibles & dociles créatures, de quelle maniere il veut qu'on l'honore.

Du culte de l'*Eatooa* nous paſſâmes aux loix concernant le mariage. Nous abolîmes, 1° L'uſage d'acheter des filles pour en faire des épouſes ou des concubines: déformais l'union conjugale ſera l'acte libre des parties contractantes.

2° Les mariages à *terme*: quand on ſe prendra, on aura du moins la volonté de

ſe garder toujours ; on ne ſtipulera plus que, tant de lunes révolues, l'homme & la femme pourront ſe pourvoir ailleurs ou renouer enſemble.

3° Le concubinage : un Inſulaire ne vivra publiquement qu'avec une épouſe légitime ; s'il eſt libertin, il ſe cachera.

J'aurois été bien aiſe d'aſſurer aux mariages une perpétuelle ſtabilité : j'en fis la propoſition ; mais on me dit obligeamment que tout le monde n'avoit pas une *Nowa* pour épouſe, & qu'il falloit n'ordonner que des choſes praticables. J'obtins ſeulement, & c'étoit beaucoup, que les divorces ne ſeroient plus le fruit du caprice des époux, qu'on ſe préſenteroit au Chef chargé de la police, qu'on lui expoſeroit les raiſons qui portoient à rompre le lien conjugal, & qu'il en jugeroit, ſauf l'appel à l'*Anoho*. Ces motifs de rupture furent réduits à un petit nombre; ſavoir, l'*infidélité*: elle a toujours été rare parmi nous ; l'*infirmité* : non pas de toute eſpece, mais celle qui s'oppoſe aux vues de la nature ; les *mauvais traitements* : mots qui ne ſigni-

fient pas une boutade paſſagere, un coup donné dans la vivacité, mais un état preſqu'habituel ; l'*éloignement* : il faudra qu'il ſoit ſans cauſe, trop long, né de la haine ou de l'indifférence. Les *Earées* voulurent que la *ſtérilité* des épouſes fût, dans leur ordre, une raiſon ſuffiſante de diſſoudre les mariages : ils craignoient que, faute de ce moyen, leurs nobles races ne vinſſent à s'éteindre ; il fallut bien accorder ce point à leur vanité.

En ſouſtrayant les filles à l'autorité paternelle, qui les vendoit comme des animaux, nous conſervâmes ou plutôt nous donnâmes aux parents le droit de ſurveiller leurs enfants, quand il s'agiroit de les marier. D'un côté, nous voulûmes que, jamais & à aucun âge, les enfants ne fuſſent forcés dans leur choix ; de l'autre, que, jamais & à aucun âge, ils ne puſſent contracter ſans l'aveu de leurs parents : c'eſt ainſi que nous conciliâmes la liberté de la nature avec le reſpect que la nature commande. Les parents n'étant pas toujours raiſonnables, les enfants étant auſſi

ceux de l'Etat, les mariages appartenant directement au corps ſocial, qu'ils entretiennent, nous réglâmes que ſi les parents refuſoient leur conſentement, les enfants s'adreſſeroient au Chef de Police, & que ſi la Partie qui auroit ſuccombé à ce Tribunal, n'étoit pas contente, elle pourroit appeller au Conſeil des Chefs, dont la déciſion ſeroit ſouveraine. Par notre heureuſe conſtitution, une affaire de cette importance ſe termine chez nous en moins de trois jours, & il n'en coûte point aux intéreſſés une portion de leur fortune.

Depuis quelques années il s'étoit gliſſé dans nos Iſles, un abus qui nous choquoit, ſans que nous ſuſſions préciſément pourquoi nous en étions choqués. Des freres & des ſœurs s'uniſſoient par le mariage; un pere avoit oſé épouſer ſa fille. Nos coutumes prohibitives ne s'étendoient point à ces cas, qu'on n'avoit point prévus; mais ceux qui ſe permettoient des actions ſi extraordinaires, encouroient le blâme univerſel. Le Français nous apprit que dans le grand monde civiliſé, de pa-

reilles alliances étoient regardées par-tout comme monſtrueuſes. Nous ne doutâmes plus que la peine involontaire qu'elles nous faiſoient, ne fût le murmure de la nature bleſſée : nous les défendîmes, ſous les plus grieves peines.

Juſqu'alors les peres avoient exercé ſur leurs enfants l'autorité la plus abſolue, la plus illimitée. Ils en diſpoſoient comme de leur bien. Les tuer ou les laiſſer vivre étoit une alternative dans laquelle ils choiſiſſoient le parti qui leur convenoit le mieux; & ſoit qu'ils fuſſent humains, ſoit qu'ils fuſſent barbares, perſonne ne pouvoit les reprendre, & ne les reprenoit. Dès qu'une femme non mariée, ou mariée *à terme*, devenoit groſſe, le pere avoit droit de tuer l'enfant. Si un *Earée* avoit commerce avec une femme d'un rang inférieur, rien ne pouvoit ſauver le fruit malheureux d'un amour diſproportionné : il en étoit de même lorſqu'une *Tédua* avoit écouté un *Manohoone* ou un *Towtou*. Auſſi-tôt que l'enfant étoit ſorti du ſein maternel, on lui

appliquoit au nez & à la bouche un morceau d'étoffe mouillée qui le ſuffoquoit.

Je combattis avec un ſuccès complet ces affreuſes pratiques. » Les enfants, m'é-» criai-je, richeſſe de l'Etat, eſpoir de la » Nation & des ſiecles futurs, appartien-» nent plus au corps de la ſociété qu'à » leurs peres & meres; ils naiſſent tous, » tous ſans exception, ſous la protection » du Souverain & de ſon Conſeil ſuprême. » C'eſt à ces ſublimes modérateurs que le » grand Etre a remis la propriété des » vies. « Défenſe d'attenter à la vie de quelqu'enfant que ce fût, né d'un légitime mariage.

Je repréſentai encore que les fruits d'un amour libertin ou d'un commerce diſproportionné, étoient des hommes; que c'étoit une injuſtice révoltante que de punir de pauvres petits innocents des fautes ou des folies de leurs peres & meres; qu'en les étouffant, on manquoit de reſpect aux Dieux, parce qu'on ne croyoit pas dignes de vivre ceux que leur bonté appelloit à

l'exiſtence. J'ajoutai que cette abominable coutume avoit excité la plus vive horreur dans tous les étrangers qui avoient abordé ſur nos côtes, & qu'elle leur avoit ſemblé plus contraire aux ſaints vouloirs de la nature, que l'affreux & dégoûtant uſage de manger des hommes : cette derniere raiſon entraîna les ſuffrages.

Ordonné, 1° que les enfants qui naîtront des ſuſdits commerces, ſeront conſervés au profit de la ſociété.

2° Qu'ils ſeront nourris & entretenus aux dépens de celui de leurs parents qui en aura le moyen, ou à frais communs, ſi le pere & la mere, quoique de condition différente, ſont à-peu-près également fortunés.

3° Que le Chef, Magiſtrat pour la police, aura l'œil ouvert ſur les femmes & filles qui offriroient des ſignes extérieurs de groſſeſſe, & que ſa vigilance, tutrice des enfants que la tendreſſe paternelle & maternelle ne protégeroit point, s'aſſurera de quelle maniere ces ſignes diſparoîtront.

En réglant l'état des mariages, il étoit naturel de penſer à celui des femmes. Quoique nos Inſulaires ſoient les plus voluptueux de tous les hommes (j'excepte quelques libertins que j'ai connus à Londres, & d'autres encore dont le Français m'a dit que ſa patrie étoit comme empoiſonnée), les femmes, chez nous, ne jouiſſent d'aucune conſidération. On a pour elles des manieres dures & rebutantes. Eſclaves plutôt que compagnes, elles ne mangent même pas avec les hommes. On les prive des mêts tant ſoit peu délicats. Il y a telle femme, d'un rang au-deſſus du médiocre, qui n'a goûté de cochon, la nourriture par excellence, que le jour de ſes noces. A ces mauvais traitements on joint le mépris: un homme verroit une femme mourir de faim, qu'il ne lui apprêteroit pas le moindre aliment; il ne lui offriroit pas une goutte d'eau, ſi elle avoit ſoif; il ne lui mettroit pas une *évée* dans la bouche, ſi elle étoit *T'aboo*. (1) J'avois

(1) Alluſion à la ſouillure contractée pour avoir touché un mort. Il en a été parlé dans la *Narration* quatrieme, intitulée *Anderſon*. V. T. I., page 245.

J'avois banni de ma famille ce déraisonnable orgueil viril : tout *Huaheine* m'avoit imité. Les femmes étoient comptées pour quelque chose dans les lieux où j'avois porté mes armes victorieuses, principalement à *Ulietea*. L'époux de *Réema-Lema*, un autre moi-même, *Tanadoure*, les avoit tirées de l'oppression à *Otavaoo*; & le sage *Halalibou* n'avoit attendu, ni mes exemples, ni mes exhortations, pour faire honorer à *Koora* la partie du genre humain qui est mere de l'autre.

Lors donc que je proposai à l'*Anoho des Rois* d'améliorer le sort de nos femmes dans toute l'étendue des Isles confédérées, cette motion eut de zélés partisans. Elle éprouva aussi la résistance d'antagonistes opiniâtres, qui ne voyoient dans la femme que le premier meuble de la maison. On disputa long-temps avant de s'accorder. *Nowa* ne voulut point dire son avis dans une matiere où elle étoit personnellement intéressée : cette retenue lui mérita les louanges de ceux-mêmes qui me contrediſoient. Enfin la raison fit taire le

préjugé, & la cauſe des femmes triompha.

Elles durent en grande partie ce ſuccès ineſpéré au zele de notre aimable étranger, M. *K****, qui nous certifia qu'en France les femmes étoient Reines; qu'elles ſe mêloient de tout, faiſoient tout; que les hommes reſpectoient juſqu'à leurs défauts; que toutes les politeſſes, toutes les diſtinctions étoient pour elles; qu'elles avoient partout les places les plus éminentes, même à table, & que les hommes les ſervoient. A l'en croire, cela venoit de ce que le premier homme avoit été formé de terre, au lieu que la premiere femme avoit été formée d'une côte du premier homme. » Nonobſtant cette nobleſſe d'origine pour » la femme, nous diſoit-il, l'autorité ré- » ſide dans le mari; mais l'épouſe gouver- » ne ſous lui toute la maiſon, ſans l'excep- » ter. « Et s'appercevant que l'on ne comprenoit pas très-bien cette énigme, il ajouta que ſi nous voulions mettre les femmes ſur le pied où elles ſont dans ſa terre natale, nous ne tarderions pas à connoître, par notre expérience, qu'il n'avançoit rien

que de vrai, quoiqu'après le fait, l'explication en demeurât encore difficile.

Nous priâmes M. K*** de ſtatuer à cet égard ce qu'il jugeroit le plus convenable ; voici les loix qu'il promulga :

1° Que dans l'intérieur de la maiſon l'épouſe s'aſſiéroit à la table du mari, ſe nourriroit comme lui, commanderoit comme lui aux *Towtous* des deux ſexes, qui honoreroient & reſpecteroient en elle l'égale de leur maître.

2° Qu'en général les femmes ne ſe mêleroient point des affaires publiques, ouvertement du moins ; car pour l'influence ſecrete, il étoit auſſi vain de la leur interdire, qu'impoſſible de la leur retirer. On excepta le cas où l'ordre de la nature les appelleroit au gouvernement en qualité de Souveraines ou de Régentes.

3° Que les femmes auroient les premieres places aux feſtins, aux danſes, aux comédies, aux jeux, en un mot aux *Haivas*, de quelqu'eſpece qu'ils fuſſent.

4° Que nos manufactures d'étoffes &

de nattes, la culture des fleurs, & autres objets de moindre importance, ſeroient, comme auparavant, de leur reſſort & leur occupation ſpéciale, ainſi que la filature, le ſoin des laiteries & des troupeaux, &c.

5° Que toutes les choſes de mode & de fantaiſie pour les couleurs, l'ajuſtement, la parure, dépendroient abſolument des femmes.

Cette dernière loi excita une petite rumeur dans l'aſſemblée. On craignit que les femmes n'adoptaſſent des modes ridicules; par exemple, qu'elles ne ſe barbouillaſſent le viſage, comme l'on dit qu'elles font en Europe, s'enlaidiſſant avec l'intention de ſe rendre plus aimables & plus belles, ce qui tourneroit au détriment des hommes. L'honorable Légiſlateur répondit qu'en effet ce léger inconvénient étoit à craindre; mais qu'il y avoit auſſi pluſieurs moyens d'y remédier. Le meilleur, ſelon lui, étoit que les hommes (non pas les maris ſeulement, mais les hommes en général) témoignaſſent du mépris & de l'averſion, au moins de l'éloignement,

pour les femmes qui afficheroient des modes inſenſées ou des parures indécentes, parce que le but de ces intéreſſantes créatures étant de plaire, elles ne manqueroient pas de recourir à d'autres méthodes, ayant mal débuté. *Halalibou* demanda à l'étranger ſi les femmes de ſa terre natale étoient ramenées à la décence & à la raiſon par cette bonne & facile *recette*. » Non, dit-il franchement ; mais c'eſt que » les hommes ne s'en ſervent point. Dans » ma patrie, les femmes ſont beaucoup » plus que conſidérées; elles regnent, leurs » goûts planent ſur la raiſon : elles ont » trouvé l'art de faire des hommes ce qu'el- » les veulent. Au fond de l'ame, nous les » jugeons bien, nous les apprécions à leur » vraie valeur, mais extérieurement elles » ſont incomparables: vous n'honorez pas » plus reſpectueuſement vos *Eatooas*, que » nous leurs caprices. Heureuſement vous » n'en êtes pas là ; & je vous conſeille en » ami de ne jamais y arriver : car ſi vous » oubliez à cet excès vos prérogatives, » alors vos femmes ſe barbouilleroient le » viſage, & vous obligeroient de confeſſer

» qu'un visage enluminé comme des plu-
» mes rouges, est plus beau, plus attrayant
» qu'une joue dont le duvet imite celui de
» l'*evée*. «

On prit un tempérament, suggéré par *Nowa*, qui fut de statuer que la parure des femmes seroit réglée par les hommes, celle des hommes par les femmes. On espéra qu'au moyen de cette influence respective, les deux sexes se ménageroient, & qu'ils seroient toujours habillés de maniere à se plaire mutuellement.

Nos Isles étoient remplies de veuves & de filles qui n'ayant pour vivre d'autres ressources qu'elles-mêmes, s'abandonnoient, au jour le jour, à qui pouvoit & vouloit les payer. Tant que duroit leur jeunesse, elles ne manquoient de rien; mais cette fleur, si délicate de sa nature, & dont elles hâtoient encore les derniers moments, venoit-elle à se faner, l'indigence & le mépris s'attachoient aux années de leur déclin, & les accompagnoient jusqu'au tombeau.

La réforme de nos mœurs auroit deman-

dé l'entiere ſuppreſſion de ce libertinage ; on ſoutint qu'elle ſeroit dangereuſe : on motiva cette opinion, que nous combattîmes vainement, *Adelo* & moi ; car elle prévalut. Cependant on nous accorda, en forme de dédommagement, les articles ſuivants : 1° Toute femme, faiſant le métier de proſtitution, ſera obligée de déclarer au Chef, Magiſtrat de police, qu'elle ſe dévoue à cette infamie.

2° Une femme honnête ſera déshonorée, ſi elle communique, en quoi que ce ſoit, avec quelqu'une de ces créatures affichées.

3° L'*Earée* qui ayant atteint l'âge de paroître à l'*Anoho* & d'y délibérer, fréquentera une *à-tout-venant*, perdra ſes droits de naiſſance, & ne pourra être réintégré que par un jugement du ſublime Conſeil. Ce jugement de réhabilitation n'aura lieu que dans le cas où le délinquant auroit changé de vie.

4° Les *à-tout-venant* auront un ajuſtement qui les diſtinguera des femmes honnêtes, & on les punira exemplairement, ſi elles ſe montrent en public ſans le porter.

5° L'oiſiveté & la pauvreté étant les

cauſes principales des déſordres de la proſtitution, toute femme ou fille qui n'aura pas atteint ſa quarantieme année, ſera bannie des Iſles de la Confédération, ſi elle n'a pas une propriété ſuffiſante à ſon entretien, ou une occupation utile qui lui tienne lieu de propriété. Il n'y aura d'exception que pour les infirmes, & alors on pourvoira à leur ſubſiſtance.

6° Le Chef, Magiſtrat de la police, aura l'œil ouvert ſur leurs groſſeſſes; il leur ſera encore moins permis qu'aux autres meres, de diſpoſer de leurs enfants : elles en répondront.

Une circonſtance lamentable favoriſoit ces divers retranchements dans un abus que nous n'oſions détruire tout-à-fait. Chaque fois que les voyageurs européens étoient deſcendus ſur nos côtes, les *à-tout-venant* s'étant empreſſées de leur offrir ce qu'elles ne refuſoient à perſonne, elles avoient recueilli de ces avances un fruit bien amer. La plus épouvantable des maladies &, ſans contredit, la plus déſaſtreuſe, dé-

poſée dans leur ſein par ces étrangers, communiquée enſuite aux Inſulaires revenus à elles, cauſoit parmi nous des ravages incroyables. Elle nous pénétra d'effroi, au moment de ſa premiere apparition. Nos *Taatas* avoient eſſayé de la guérir, & leurs efforts n'avoient eu que des ſuccès médiocres. La nature fut plus habile qu'eux. En ſe répandant, le mal devint moins violent. L'uſage des végétaux, qui ſont preſque la ſeule nourriture du peuple, ne contribua pas peu à l'adoucir. La bénigne influence de notre heureuſe température, opéra auſſi de très-bons effets. Cependant, au temps de l'*Anoho des Rois*, il s'en falloit beaucoup que nos Iſles fuſſent purgées de ce venin corrupteur; nombre de ſujets des deux ſexes en étoient infectés.

Pour l'anéantir, s'il étoit poſſible, nous arrêtâmes qu'on feroit une recherche exacte des hommes & des femmes attaqués de cette honteuſe & cruelle maladie : qu'on les tranſporteroit, mais ſéparement, dans quelques petites Iſles inhabitées, où ils

vivroient célibataires, tentant des remedes, & employant tous les moyens dont ils pourroient s'aviſer pour recouvrer la ſanté : qu'au ſurplus on auroit ſoin de les nourrir & de les entretenir chacun ſelon leur état ; mais qu'ils ne ſeroient rendus ni à la patrie, ni aux privileges de l'union conjugale, à moins que les *Taatas*, prenant à témoin le ſaint nom de l'*Eatooa*, n'atteſtaſſent leur parfait rétabliſſement.

Comme il eſt probable que nous ſerons encore viſités par des étrangers auſſi peu ſages & auſſi peu ſains que ceux qui nous ont fait le dangereux honneur de deſcendre chez nous, on ſtatua qu'une femme ou fille qui ſe laiſſeroit ſéduire par eux, ſeroit livrée au *Tarta-bouelo* ; nous n'exceptâmes perſonne de cette peine rigoureuſe. Nobles ou plébéïennes, toutes la ſubiront, ſi elles tombent dans la faute à laquelle le ſoin de notre conſervation nous a forcés de l'attacher. Ah ! tout eſt permis pour écarter de nos heureuſes contrées, un fléau terrible qui les changeroit en Iſles mau-

dites, en vaſtes ſolitudes, où quelques hommes défigurés erreroient çà & là, preuves & victimes de notre coupable indulgence.

L'intéreſſante matiere de nos *propriétés* & de leur tranſmiſſion, ayant été ſérieuſement examinée, nous nous en tînmes à quelques points ſimples, qui, je l'eſpere, n'occaſionneront jamais de ces procédures ruineuſes dont on dit que les Européens ſont journellement affligés. Les voici.

Un homme ou une femme, non mariés & n'ayant point d'enfants, auront la pleine jouiſſance & l'entiere diſpoſition de ce qui leur appartient; ils pourront le donner, le vendre, l'échanger, ſous toutes les clauſes qu'il leur plaira, & avec la ſeule précaution d'en informer le Chef, Magiſtrat de police, & pluſieurs témoins, qui pourroient, au beſoin, certifier l'exiſtence de la convention. On ne mit point à ce réglement d'autre exception que de ne pas traiter avec des Inſulaires étrangers, ſans l'agrément du Roi de l'Iſle.

Point de *teſtaments*, ou ils n'auront la force que d'une priere ; ce ſera des requêtes, & non des ordres. Il nous parut ridicule qu'un homme donnât pour un temps où la choſe donnée auroit ceſſé d'être à lui. M. *K**** nous aſſura pourtant que dans le grand monde civiliſé, l'uſage des teſtaments étoit en vigueur, que rien n'y étoit reſpecté à l'égal de la *derniere volonté*, & que tel qui, pendant une longue vie, ne s'étoit pas dépouillé de la moindre bagatelle, pour en aider le néceſſiteux, avoit droit de ſe choiſir un héritier des immenſes richeſſes que ſes rapines ou ſa parcimonie avoient accumulées. Nous voulûmes que nos compatriotes fuſſent généreux, de leur vivant : c'étoit les y porter efficacement que de leur ôter les moyens de l'être après leur mort.

Lorſqu'un homme & une femme ſe marieront, leurs propriétés particulieres ſeront unies comme leurs perſonnes, & ne formeront plus qu'un ſeul total de biens, confondus enſemble.

Les enfants hériteront de leurs peres &

meres, & de ceux dont leurs peres & meres euſſent hérité. En expliquant cet article, nous dîmes, 1° qu'il n'y auroit, à cet égard, aucune diſtinction entre les enfants nés d'un mariage & les fruits d'un commerce moins légitime : ce n'eſt pas la faute de ces derniers, ſi leurs parents ont oublié ce qu'ils devoient à la loi & à l'honnêteté ; 2° que tous les enfants partageroient également : un ainé n'a pas plus de beſoins qu'un cadet ; 3° que les filles ſeroient traitées comme les garçons : par la même raiſon qui ſupprime les prérogatives de l'aineſſe.

Tant que les deux époux vivront, ils ne devront à leurs enfants qu'un entretien proportionné à leur état.

Un des deux époux venant à mourir, celui qui ſurvivra aura la moitié des biens de la communauté : les enfants partageront entr'eux l'autre moitié.

En cas de mort de l'un des époux, les enfants, s'ils n'ont pas vingt ans, demeureront ſous la tutelle de l'autre ; ce ne ſera

qu'à vingt ans qu'ils obtiendront la jouiſſance de leur moitié des biens de la communauté.

Si des enfants mineurs ſe trouvent n'avoir ni pere ni mere, le Chef du Diſtrict leur ſervira de tuteur, ſous l'inſpection du Chef, Magiſtrat de police. M. *K**** nous repréſenta que, dans ſon pays, cette charge étoit dévolue aux plus proches parents. Nous ne crûmes pas que la méthode européenne fût ſans inconvénient. Nous réſervâmes ſeulement aux parents du pupille le ſoin de ſurveiller la conduite du Chef-tuteur, avec le droit de porter leurs plaintes au Magiſtrat de police, & même à l'*Anoho*, ſi les affaires de la tutele étoient négligées, ou que le tuteur fît trop bien les ſiennes.

De deux époux, qui n'ont point d'enfants, le ſurvivant héritera en entier de l'autre. Ce ne ſera pas même, à proprement parler, une ſucceſſion, puiſque l'homme & la femme poſſedent par indivis la totalité de leurs biens communs.

Il n'y aura plus de ſucceſſions collatérales. Les biens deſcendront des peres & meres aux enfants, & remonteront des enfants aux peres & meres, dans toute la longueur de la ligne directe. Quand un Inſulaire ne laiſſera point d'héritiers dans cette ligne directe, ſes biens, s'il eſt *Earée*, ſeront diſtribués par le Roi; & s'il eſt *Manohoone* ou *Towtou*, par le Chef du Diſtrict. On ajouta, en forme d'explication, que le diſtributeur ne retiendroit jamais rien pour lui, & qu'il ne pourroit donner aux perſonnes de ſa famille que dans la ſuppoſition où le mort ſeroit ſon parent.

Les conteſtations relatives à ces réglements, ſeront terminées par le Chef, Magiſtrat de police : ſauf l'appel à l'*Anoho*.

Les loix pénales exciterent bien des débats. Nous réduisîmes d'abord les crimes ſociaux à quatre eſpeces : l'impiété, l'homicide, l'adultere & le vol.

Par l'impiété nous entendîmes toute inſulte faite publiquement au culte public;

telle que la profanation d'un *Morai*, d'un *Whatta*, &c. Nous n'érigeâmes pas en faute ſociale l'action de penſer autrement que nous. Il fut arrêté que le Hiérarque & ſes *Téaponées* conſtateroient le délit, mais que le Roi ou le Conſeil prononceroient arbitrairement la peine. Cette peine ſera variée, augmentée ou diminuée, ſelon les circonſtances. On péſera la qualité du délit, l'âge du délinquant, ſon repentir après le coup, l'ivreſſe, la colere, la vengeance, la ſurpriſe, généralement tout ce qui eſt de nature à aggraver la faute, ou à la rendre plus légere.

Nos uſages touchant l'homicide n'étoient pas raiſonnables. Si un Inſulaire, *Earée* ou *Manohoone*, en tuoit un autre, juſtement ou injuſtement, de propos délibéré ou par malheur, la famille du mort, ſans rien examiner de ce qui pouvoit être à la décharge du coupable, ſe ſoulevoit contre lui; il étoit protégé par la ſienne: chaque parti avoit ſes amis. Il n'y avoit preſque point de meurtre un peu notable, qui ne coûtât une guerre civile.

Nous

Nous abolîmes cette barbare coutume, & nous plaçâmes au rang des crimes capitaux, ces vengeances particulieres.

Si un *Earée* ou un *Manohoone* tuoit un *Towtou*, il s'abſentoit quelque temps, & reparoiſſoit enſuite : en payant un dédommagement au maître, la choſe étoit finie. Pénétrés de cette maxime, que les vies ſont, par excellence, le bien du corps ſocial, nous déclarâmes qu'elles étoient auſſi toutes ſous la protection de ſon autorité, & que quiconque oſeroit les détruire, recevroit de lui l'abſolution ou le châtiment.

La peine d'un homicide projeté fut la mort à coups de maſſue. Celle d'un homicide commis à la ſuite d'une rixe, dans laquelle le meurtrier auroit été l'aggreſſeur, le *Tarta-bouelo*. Celle enfin de l'homicide, commis par imprudence, étourderie, accident : une amende, que l'*Anoho* aura ſoin de proportionner aux circonſtances.

Les mauvais traitements, au nombre deſquels nous crûmes devoir compter la calomnie, n'eurent point de punition dé-

terminée : on laiſſa le choix de la peine à la ſageſſe des Juges.

Chez nous, & de temps immémorial, l'adultere avoit été puni de mort ; mais cette peine n'étoit infligée qu'à l'homme. Nous ſuppoſions que la femme, être foible & peu eſtimé, méritoit plus de compaſſion que de courroux. Nos idées ſur les femmes ayant ſouffert une aſſez grande révolution, nous penſâmes qu'il falloit étendre juſqu'à elles le châtiment du crime qu'elles partageoient, & que ſouvent elles provoquoient, ſûres de l'impunité. Ainſi toute femme mariée qui écoutera un autre homme que ſon époux, ſera envoyée au *Tartabouelo*, à moins que l'époux offenſé n'intercede pour elle : démarche qui le liera pour toujours à cette femme, ſans qu'il en puiſſe être ſéparé autrement que par la mort. L'homme adultere (& nous n'appellons de ce nom que celui qui ſéduit une femme mariée) ſera, comme auparavant, aſſommé par le *Briſe-tête*. Notre Français s'efforça en vain de nous faire adoucir la rigueur de cette légiſlation ; en vain il nous

cita l'exemple de ſa patrie, où les *ſéducteurs* ne ſont guere châtiés que par le mépris, & encore !.... nous ne l'écoutâmes pas; il nous parut avoir, ſur cette matiere, des principes trop relâchés.

Le vol fut ſévérement défendu. Pour une premiere faute, la reſtitution au double (en eſſence ou en valeur): pour une ſeconde faute, la reſtitution ſimple & la baſtonnade: pour une troiſieme, la reſtitution, la baſtonnade & le banniſſement de *quelques années*: ſi, le banniſſement fini, on ſuccombe encore à la tentation de voler, on ſera livré au *Tarta-bouelo*.

Que les Etrangers qui viendront dans nos parages ſoient aſſurés qu'on ne les volera plus, ou que nous aurons ſoin de punir nous-mêmes les voleurs; mais qu'ils ſachent auſſi qu'ils ne ſeront point exempts de punition, s'ils nous volent. Ce qui eſt à nous ne leur appartient pas davantage que ce qui eſt à eux ne nous appartient.... Prenez-y garde, Européens: ſi déſormais vous touchez, malgré nous, ou ſans notre

agrément, à nos herbes, nos fruits, nos bois, notre eau, nos étoffes, &c.... vous ne reporterez pas vos oreilles en Europe. C'eſt de vous que nous avons appris cette maniere de punir le vol. Vous l'avez exercée ſur nos coupables, & en des circonſtances bien légeres : la premiere fois que j'en fus témoin, je fis vœu de m'en ſouvenir à l'occaſion.

Afin d'être humains juſques dans les plus ſéveres punitions établies par la Loi, nous réglâmes qu'aucun malfaiteur ne ſeroit envoyé ſeul au *Tarta-bouelo* ; on différera de l'y conduire, tant que pluſieures autres, dans les Iſles confédérées, n'auront pas mérité la même peine. Jamais on ne livrera de femmes à l'impitoyable *Aow*, ſans qu'un homme du moins ne les accompagne. Deſtituées de ce ſecours, que feroient-elles? que deviendroient-elles ? Autant vaudroit leur donner la mort.

Tel eſt à peu près notre code criminel. Nous ne parlâmes point des formalités à obſerver : elles furent réſervées à la ſa-

geſſe des Juges, qui ſe détermineront pour ce qu'il y aura de meilleur, ſans être aſſujétis à l'uniformité. On recommanda ſeulement (quoiqu'au fond cette précaution parût inutile) de ne jamais décerner de peine qu'on n'eût préalablement fourni aux accuſés tous les moyens de ſe défendre, & conſtaté le crime par des preuves victorieuſes. Le genre de ces preuves ne fut point fixé; de quelque nature qu'elles ſoient, elles ſeront admiſſibles : témoins, indices, conjectures, tout ſera recueilli & jugé avant le coupable.

A ces loix qui réglerent le culte de l'*Eatooa*, le ſort des propriétés, la juſte diſtribution des peines, nous ajoutâmes diverſes innovations trop importantes pour n'en pas dire ici quelque choſe.

L'objet de la premiere fut cette boiſſon funeſte, connue ſous le nom d'*ava* ou *kava*. Nous ne pouvions nous diſſimuler qu'elle produit, dans nos Iſles, les plus terribles effets. Ceux qui en font un uſage habituel (& il eſt auſſi rare que difficile d'en

faire un uſage modéré) perdent ſucceſſivement toutes les facultés du corps & de l'eſprit. A les voir on les prendroit pour des ſtupides, &, en parlant, ils ne démentent pas toujours cette opinion. On diroit que la raiſon, maintefois bannie par l'ivreſſe, ne veut point revenir, dans la crainte d'une nouvelle inſulte. Des yeux rouges & toujours humides, une tête mobile, un viſage décharné, une peau éraillée & couverte de puſtules, des jambes tremblantes, un dos convexe: voilà ce qu'eſt phyſiquement un buveur d'*ava*. Pour lui la vieilleſſe commence au ſortir de l'adoleſcence; & il meurt ſouvent avant d'avoir parcouru la moitié du chemin que les Dieux avoient placé entre le *Tourouva* & lui.

Je demandai, avec une ſorte d'obſtination, comme une récompenſe, comme une grace, que les plantes dont on fait l'*ava*, fuſſent arrachées de nos jardins, qu'il n'en reſtât pas une ſeule dans les Iſles confédérées, & que le téméraire qui oſeroit la rapporter au milieu de nous, regardé comme un ennemi public, fût puni au moins

par le banniſſement. Il eſt probable que nos Chefs, un peu ivrognes, n'auroient pas cédé à cette motion, ſi je ne l'avois pas faite, la coupe à la main, préſentant aux magnifiques Délibérants un vin délicieux, dont le goût, le parfum & même l'ivreſſe, étoient infiniment ſupérieurs à tout ce que la liqueur proſcrite offroit d'agréable: car il eſt à remarquer que le plus intrépide de nos buveurs d'*ava*, ne peut en avaler une potion ſans faire la grimace.

Le jour même de la délibération, on expédia, pour toutes les Iſles unies, des ordres conçus en ces termes:

„De par le grand *Anoho* des Rois, „Hiérarques, Chefs, & Peuples. Il eſt „commandé, ſous peine de banniſſement, „de détruire les plantes d'*ava*.“ On obéit; cependant, chez quelques-uns, l'habitude l'emporta ſur la défenſe: mais au moins ils ſe cacherent, & l'on ferma les yeux. On fit auſſi ſemblant de ne ſe point appercevoir que pluſieurs voyageoient dans les Iſles non-confédérées, pour avoir

la ſatisfaction de s'y enivrer à l'ancienne mode. Inſenſiblement la réforme s'établit, & actuellement une plante d'*ava* eſt chez nous une curioſité.

La deſtruction de ce funeſte végétal n'eſt pas un des moindres ſervices que j'aie rendu à ma patrie & à ſes ſœurs. Nos *Earées* conſerveront déſormais leurs têtes pour nous conduire, leurs forces pour nous défendre ; & la ſaveur brûlante de l'*ava* n'empêchera plus que nous ne goûtions avec ſuavité les autres dons de la nature.

Avant l'introduction des animaux que nous devons aux Eſpagnols & au Capitaine *Cook*, la nourriture ordinaire des habitants de nos Iſles ne conſiſtoit guere qu'en légumes & en fruits. Les gens riches mangeoient quelquefois du cochon & de la volaille ; les pauvres, du poiſſon : mais les végétaux formoient au moins les neuf dixiemes de nos aliments. (1) Je me ſouviens,

(1) *Cook* fait mot-à-mot la même remarque.

que M. *Anderſon*, admirant cette extrême frugalité, lui attribuoit la bonne ſanté dont nous jouiſſons ; car, excepté celles que produit l'uſage immodéré de l'*ava*, nous ne connoiſſons que peu de maladies : encore ſont-elles plutôt une incommodité paſſagere, le mal-aiſe du moment, qu'une infirmité réelle.

Déjà nous avions ajouté à notre ancienne nourriture, le lait & les diverſes compoſitions qui en réſultent, telles que la crême, le beurre, le fromage ; & il y avoit ſujet je dirois preſque d'appréhender que nous ne devînſſions des mangeurs de chair à outrance, lorſque les animaux européens ſe ſeroient aſſez multipliés pour ſatisfaire la voracité des gourmands, ſans qu'on eût à craindre l'anéantiſſement des eſpeces. Pour prévenir ce malheur (c'en étoit un) je priai M. *K**** d'exagérer les maux que cauſe dans ſa patrie le trop fréquent uſage des nourritures animales. Il ſe prêta d'autant plus volontiers à cette innocente ſupercherie, que, bon & ſenſible, il ſouffroit impatiemment que l'homme égorgeât

le mouton qui l'avoit habillé de ſa laine, la vache qui lui avoit donné ſes mamelles à ſucer, le bœuf qui avoit labouré avec lui & pour lui ſeul. L'*Anoho des Rois* mit ſur les animaux venus de l'étranger un *Taboo* éternel.

Nous ſommes encore loin d'être gênés par leur trop grande multiplication. Des ſiecles s'écouleront peut-être avant que, de proche en proche, les Iſles de notre Archipel, & les Iſles plus éloignées, mais cependant acceſſibles, l'art nautique ayant fait chez nous d'utiles progrès, ſoient ſuffiſamment fournies de quadrupedes. Quand on en ſera à un degré d'abondance incommode, on aviſera aux moyens d'empêcher les inconvénients de leur fécondité: je déſire que ce ne ſoit jamais en levant la ſage défenſe de s'en nourrir.

Nulle part ailleurs la nature n'eſt auſſi riche que dans nos Iſles. A conſidérer la multitude & la variété de ſes dons, on pourroit l'accuſer de prodigalité. Par-tout le *rima*, que les Européens ont appellé

l'arbre-à-pain, croît ſans culture, & en telle quantité que, ſi nous ne l'arrachions pas de place en place, il auroit bien vîte couvert toutes nos terres. Pas un étranger qui, en voyant la partie ſud d'*O-Taïti*, n'éprouve le ſentiment le plus délicieux : elle eſt d'une beauté incomparable ; *Cook* & *Anderſon* paſſoient des heures entieres à la conſidérer &, pour ainſi dire, à la méditer. Ils n'y manquerent pas un ſeul jour pendant leur relâche.

Il faut convenir que toutes nos Iſles ne ſont pas auſſi fertiles, ni d'un aſpect auſſi agréable qu'*O-Taïti* : mais, ſous ce double rapport, on peut être très-bien ſans l'égaler. Et, en effet, il n'en eſt preſque pas une ſeule qui ne ſoutînt avantageuſement la comparaiſon avec ce que j'ai obſervé de meilleur, tant en Europe, que dans les autres pays où mes courſes maritimes m'ont conduit.

Cependant nous éprouvons quelquefois de cruelles famines. En général, il les faut rapporter à trois cauſes : 1° la mauvaiſe

faiſon ; 2° la nature de nos productions végétales qui ſe gardent peu ; 3° les dévaſtations occaſionnées par les guerres, nos vainqueurs ayant toujours eu pour méthode de tout bouleverſer dans une Iſle vaincue.

A ces cauſes ſe joint une population trop conſidérable. C'eſt, en partie, ſur cet excès de la population comparée à la quantité des ſubſiſtances certaines, qu'étoit fondé l'uſage barbare de donner la mort à quelques enfants, auſſi-tôt qu'ils étoient ſortis du ſein de leurs meres. l'*Anoho des Rois* avoit proſcrit cette affreuſe coutume, &, en conſéquence, la population devant recevoir des accroiſſements, il devenoit indiſpenſable de ménager un ſurcroît de nourriture, & de nous prémunir contre la diſette, par des précautions qui entretinſſent, ordinairement, l'abondance, & toujours le néceſſaire.

La guerre preſqu'abolie au moyen de la Confédération, nous promettoit que nos champs ne ſeroient plus ravagés, & que les productions dues, ſoit à la culture, ſoit

à la fécondité naturelle du ſol, arriveroient paiſiblement à leur maturité. C'étoit une puiſſante reſſource : mais, d'un autre côté, cette reſſource augmentoit encore la population, en conſervant les hommes dont, chaque année, la maſſue guerriere écraſoit une partie. On pouvoit donc ſuppoſer qu'elle ſe faiſoit équilibre à elle-même, multipliant à la fois les bouches & les aliments. De ſorte que pour éloigner de nous la famine & ſes horreurs, nous avions beſoin de recourir à d'autres inventions.

Elles furent ſimples. Le Français nous apprit à conſerver très-long-temps nos fruits, nos racines & nos légumes : nous ne vivons plus au jour le jour. Les grains que j'avois apportés d'Europe, couvrant déjà une quantité conſidérable de terrein dans pluſieurs de nos Iſles, leur récolte ſera réſervée pour les temps de calamité. D'ailleurs la ſtérilité & les accidents ne ſont pas ordinairement univerſels : ſi *Ulietea* manque, *Huaheine* abonde ; or il y aura déſormais entre les Iſles confédérées une communication de famille ; on ne refuſe-

ra pas des aliments à ceux à qui l'on doit ſon ſang & ſa vie.

Nous aurons donc des magaſins publics & particuliers. On aura ſoin de les remplir du ſuperflu de chaque récolte, & on les ouvrira lorſque les champs, & l'*Eatooa* qui les féconde, ſembleront ſe repoſer.

Les mamelles de nos animaux ſont une ſource de vie que la mauvaiſe ſaiſon ne tarira pas.

Au moins tout ne nous manquera pas à la fois ; & nos enfants ne connoîtront que par tradition l'horrible famine, dont ils ne concevront peut-être pas la poſſibilité.

L'*Anoho des Rois* s'occupa très-ſérieuſement de l'art d'écrire & de lire. Je répétai en ſa préſence, & même avec plus d'appareil que jamais, les expériences que j'avois faites à *Otavaoo* & ailleurs : & l'admiration qui marcha toujours à leur ſuite, régna ſouverainement dans l'auguſte Aſ-

ſemblée de *Bamma*. On fit une loi portant établiſſement d'un Inſtituteur ou Maître en écriture & lecture, dans chaque Iſle confédérée, avec injonction aux *Nobles* d'étendre ſur leurs enfants cette branche d'éducation. Les *Manohoones* auront la liberté, mais non l'obligation, d'envoyer les leurs à la ſublime Ecole. Les *Towtous*, pour jouir de la même liberté, ſeront tenus d'avoir la permiſſion de ceux de qui ils dépendent.

Je ne diſſimulerai pas que notre fidele & bon ami, le Français, s'efforça, ſinon de nous ôter le goût de l'art qui *peint* les idées & qui les *voit* ſur le papier, au moins de le reſſerrer dans des bornes très-étroites. Il nous raconta qu'un *Tahona* de ſon pays, homme, il eſt vrai, on ne peut plus ſingulier, mais d'un génie au-deſſus de l'ordinaire parmi ceux qui ont du génie, & paſſé maître dans l'art d'écrire, avoit compoſé un magnifique diſcours contre les *Lettres*, quoiqu'il leur dût toute ſa gloire; & que cette harangue avoit obtenu les ſuffrages d'un *Anoho de Gens de Lettres*, qui eu-

rent l'eſprit de l'admirer, & le courage de le dire. Il oſa avancer que le mal cauſé par l'écriture & la lecture, l'emportoit de beaucoup ſur le bien qu'elles avoient fait, ſur celui même qu'elles peuvent faire. Il attribua aux *Lettres* d'avoir énervé les hommes, corrompu leurs mœurs, détruit le goût naturel qu'ils ont pour le beau, le bon, le vrai : d'avoir éveillé ou développé en eux la jalouſie, l'envie, mille autres paſſions : d'avoir ſemé, à pleine main, les erreurs & les opinions : d'avoir ébranlé le trône & l'autel, c'eſt-à-dire, en ſon langage, l'autorité du *maro* & le culte de l'*Eatooa*. Il ſoutint que ces calamités étoient maintenant ſans remede, & qu'elles continueront d'affliger ſa patrie, l'Europe, tout l'Univers, juſqu'à ce que *Marama* & *Mahananna* s'éteignent ou ſe couchent pour ne plus ſe relever.

J'avoue de bonne foi que ſi toutes ces choſes (que je crois un peu exagérées) m'euſſent été connues avant de commencer à répandre l'art & le goût des Lettres dans *Huaheine* & ailleurs, j'aurois peut-être ſupprimé

primé mon admirable ſecret ; mais il n'étoit plus temps : il étoit déjà trop divulgué, pour qu'il me fût poſſible de le rappeller aux utiles ténebres de l'ignorance, & de le condamner à un éternel oubli. La défenſe d'apprendre eût allumé le deſir de ſavoir.

Nous nous contentâmes de prévenir de notre mieux les maux dont nous étions menacés. Tout le monde lira, dîmes-nous, ſi tout le monde veut lire ; mais tout le monde n'écrira pas. Pour écrire en qualité de *Copiſte*, il faudra la permiſſion du Chef, Magiſtrat de police, qui examinera chacune des tranſcriptions qu'on aura faites. Pour écrire en qualité d'*Auteur*, il faudra la permiſſion de l'Aſſemblée des Chefs, qui jamais ne ſera accordée qu'à un homme d'âge mûr, jouiſſant de la réputation de bon Citoyen & de tête bien organiſée. De plus, les ouvrages nouveaux, avant d'aller à leur deſtination, ſubiront l'examen de trois Commiſſaires, nommés à cet effet. On recommandera aux Ecrivains d'affermir, par leurs talents, la

croyance de l'autre vie, l'amour des loix, des hommes & de la vertu, l'attachement le plus inviolable à tous les points de la Confédération. Ils reſpecteront l'*Eatooa*, ſon culte, & les bonnes mœurs. Ils ne flatteront pas les Grands & entretiendront la ſubordination des inférieurs. Ils ne feront pas métier de la noble occupation d'écrire. Malédiction à celui d'entr'eux qui ſe propoſeroit d'autres vues que d'inſtruire ſes ſemblables, de les amuſer quelquefois, de les immortaliſer, s'ils le méritent. Quand un Auteur aura ſoumis ſes *écritures* à l'examen des *trois Commiſſaires*, & qu'il en aura obtenu la permiſſion de les communiquer à ſes Compatriotes & aux Iſles voiſines, quelles qu'en ſoient les ſuites, il n'en ſera pas reſponſable ; mais, s'il les publie ou qu'il les faſſe circuler dans les ténebres, eût-il écrit les meilleures choſes du monde, nous le livrerons au *Tarta-bouelo*, avec ſes complices.

Ne pouvons-nous pas nous flatter qu'à l'aide de ces précautions, les Ecrivains dangereux ſeront en petit nombre parmi

nous ? S'ils ne ſont que mauvais, nous prendrons patience.

La derniere opération de l'*Anoho des Rois* fut la ſuppreſſion totale de la ſociété des *Arreoys*. Elle étoit compoſée d'hommes & de femmes qui ſe raſſembloient à de certaines époques déterminées, & voyageoient d'Iſle en Iſle, ſe livrant à tous les genres de plaiſir & à tous les excès de la débauche. Les principes conſtitutifs de cette trop fameuſe ſociété étoient, 1° un ſecret inviolable ; 2° l'hoſpitalité & des ſecours réciproques ; 3° la communauté des femmes, & la mort des enfants qui naiſſoient de ces commerces ſcandaleux. Ce dernier point révolta les Européens, quand ils en entendirent parler pour la premiere fois ; & je me ſouviens qu'humilié de ce que les Anglais me dirent là-deſſus, j'avançai que cette horrible conduite étoit déſapprouvée par le gros de la Nation, & que les *Arreoys* ſe cachoient pour homicider leur malheureuſe progéniture. Je me ſouviens même que, les Dames de Londres montrant encore plus d'indignation

que leurs maris, je ſoutins, pour leur plaire, que les femmes *Arreoys* ne participoient en aucune maniere à ces crimes affreux, & qu'elles ſauveroient le fruit de leurs entrailles, ſi elles étoient les maîtreſſes de ſuivre leurs douces & tendres inclinations. Je mentois ſur les deux chefs : le Peuple voyoit avec indifférence la barbarie des *Arreoys*, & les femmes de cette voluptueuſe confédération étoient bien aiſes qu'on les débarraſſât des ſoins prolongés de la maternité. J'en fais aujourd'hui l'aveu ; mais, en convenant des torts de ma Nation, j'avertis les époux du grand monde civiliſé de ne pas trop s'en prévaloir contre nous, & d'être modérés dans leurs plaintes. Ils ont des pratiques non moins deſtructives que les nôtres, d'autant plus criminels qu'ils ne pechent point par ignorance. Ces excès clandeſtins ſont parvenus juſqu'à moi : ſi l'on ne nous épargnoit pas, je les révélerois. Qui ſait même ſi ce mot ne fera pas tout comprendre? Ah ! puiſſe-t-il auſſi tout corriger !

Les *Arreoys* formoient un grand corps,

une eſpece de république éparſe ſur toutes les Iſles. Ils avoient un Chef ſuprême, plus puiſſant qu'aucun de nos Souverains, quoiqu'il voulût bien, au moins en apparence, être le ſujet d'*Otoo*, auprès duquel il réſidoit à *O-taïti*. Ils avoient des Chefs ſubalternes, diſtingués les uns des autres, quant à la dignité & à l'autorité, par différents *tatouages*, dont la ponctuation & les lignes n'étoient intelligibles que pour eux.

Tous les *Arreoys* étoient guerriers. Leurs femmes avoient une ſorte de courage & une exceſſive hardieſſe : au beſoin elles auroient combattu ; mais du moins, dans les longs & fréquents voyages de ces troupes vagabondes, elles manioient la pagaie avec autant de force & de dextérité que les hommes.

L'origine de cette aſſociation ſe perdoit dans la nuit des temps. Peut-être fut-elle inſpirée d'abord par l'amour de la vertu ; elle aura dégénéré enſuite, comme toutes les inſtitutions humaines. Ses membres jouiſſoient de privileges très-étendus,

qu'on peut réduire à deux, l'indépendance & l'impunité. Ils étoient toujours prêts à ſe défendre les uns les autres ; & on en comptoit un ſi grand nombre dans chaque Iſle, que les Souverains ſe trouvoient forcés de les ménager. Nos ſages coutumes ſe taiſoient en leur préſence. Rarement la maſſue vengereſſe fracaſſoit la tête d'un *Arreoy*, même adultere.

O-Taïti prétendoit avoir donné le jour aux premiers fondateurs de l'*Arreoyſme*, avantage, ſi c'en eſt un, qu'*Ulietea* lui diſputoit. Je ne déciderai point cette inutile queſtion.

Nos Rois avoient pour politique d'introduire dans cette dangereuſe ſociété, quelques gens de mérite dont ils étoient ou ſe croyoient ſûrs. Ils ne s'en ſervoient pas comme d'eſpions, mais comme d'un frein à l'aide duquel ils contenoient à peu près dans le devoir, ces eſprits indociles, naturellement portés à la révolte. C'eſt pour cette raiſon qu'*Œdidée* étoit *Arreoy* à *O-Taïti* ; & pour la même raiſon encore

que *Tupia* l'avoit été à *Ulietea*, avant de s'embarquer ſur l'*Endeavour* avec le Capitaine *Cook*. Ordinairement les *Earées* qui, à la ſollicitation de leurs Souverains, s'engagoient dans la fraternité, n'étoient *Arreoys* qu'extérieurement, ou au moins ils ne prenoient que ce qu'il y a de vraiment bon dans cette inſtitution : mais ce *Tupia*, que MM. *Forſter* affectent d'élever prodigieuſement au-deſſus de moi, l'érigeant en génie, en homme capable de former des plans, de profiter de ſes voyages, & d'exécuter une révolution pour la liberté de ſa patrie, au lieu que je ne ſuis, moi, qu'un enfant qu'on amuſe avec des bagatelles, & qui ne court qu'après cela : ce *Tupia* embraſſoit avec chaleur les extravagances cruelles de l'*Arreoyſme*. Il fut choqué en apprenant que le Roi d'Angleterre avoit une nombreuſe lignée ; & dès-lors il s'eſtima plus que ce Prince, parce qu'il n'avoit jamais été pere, ou qu'il n'avoit conſervé aucun de ſes enfants. Cet étrange & barbare orgueil eſt conſigné dans les *Mémoires* du Capitaine *Cook* : il me l'a dit.

C'étoit donc cette ſociété, vraiment formidable, qu'il s'agiſſoit de détruire, ou ſans cauſer de ſoulevement, ou avec les moyens de le réprimer.

La Confédération des Iſles unies nous affranchiſſoit de la crainte qu'en d'autres circonſtances, le nombre & le courage des *Arreoys* n'auroient pas manqué de donner. Qu'un Roi ſeul, avant l'époque de notre aſſociation, eût tenté leur ſuppreſſion dans l'étendue de ſon Iſle, à *O-Taïti*, par exemple, il auroit eu ſur les bras, non-ſeulement les *Arreoys* ſes Sujets, mais ceux encore qui exiſtoient en d'autres dominations; & bien loin que les Souverains euſſent aidé leurs Collegues dans cette juſte guerre, ils auroient, au contraire, fomenté les troubles, peut-être auroient-ils ſoutenu la révolte, à main armée, pouſſé par un eſprit *Etée* ou par une politique auſſi méchante que lui. La réunion des forces de tant d'Iſles, entrées dans notre corporation, ſans ôter un ſeul homme aux *Arreoys*, & ſans diminuer leur valeur, les avoit transformés en une ſociété, toujours

puiſſante réellement, mais foible par comparaiſon. En cas de réſiſtance, on les pouvoit exterminer; nous aimâmes mieux les réduire par la douceur & de bonnes loix.

Nous réglâmes, 1° Que déformais aucun Inſulaire n'entreprendoit de voyage de plus de trois jours, ſans en avoir obtenu la permiſſion du Chef, Magiſtrat de police.

2° Que cette permiſſion ne ſeroit accordée qu'après un examen préalable des motifs qui engageoient à la demander.

3° Qu'en temps de paix, on voyageroit ſans armes, & ſur une pirogue ordinaire.

4° Qu'on ne s'attrouperoit point pour voyager.

5° Que les femmes mariées pourroient ſuivre leurs maris, mais qu'aucune femme non-mariée, fille ou veuve, fût-elle de la premiere claſſe, ou même du ſang royal, ne ſortiroit pas de ſa réſidence ordinaire, ſans l'agrément de ſon Chef-Supérieur; & que dans le cas où il ne lui ſeroit pas refuſé, elle n'auroit avec ſoi que les hommes néceſſaires à ſon cortege, à ſa défenſe, & à ſes pagaies.

Pour frapper plus directement sur l'association des *Arreoys*, nous défendîmes à tout Insulaire, 1° de prendre désormais cette qualité; 2° de prêter serment à aucun autre qu'aux Souverains respectifs & à l'*Anoho* ou Conseil de chaque Isle; 3° de continuer les distinctions mystérieuses du *tatouage* : ces trois points, à peine d'être déclarés ennemis de la Confédération & de la patrie, & transportés au *Tartabouelo*. En outre, nous exigeâmes des Chefs connus une renonciation formelle à la qualité dont ils étoient décorés. On barbouilla leur *tatouage* en y ajoutant des lignes de fantaisie qui le rendoient méconnoissable.

Je me flatte qu'au moyen de ces précautions, j'aurai débarrassé nos Isles, au moins les Isles confédérées, d'une société qui étoit la crainte des Rois, la dépravation des mœurs, l'oppression des foibles, le dépeuplement des terres, la cause ou l'aliment de presque toutes les guerres.

VINGT-QUATME NARRATION.

PHAOUR.

On le connoît. Il a cru que ſon nom, placé avec tant de noms illuſtres, achéveroit de le réhabiliter dans l'opinion des hommes. Je lui ai promis cet honneur ſuprême, & je tiendrai parole, mais en peu de lignes.

L'*ANOHO des Rois* touchoit à ſa fin, le Conſeil de *Bamma* étoit formé, la garniſon déterminée; j'avois obtenu pour *Taweiharooa*, mon Zélandais, le commandement de cette troupe d'élite, & la vice-royauté de l'Iſle. Ce double emploi, que je me retins juſqu'à l'arrivée de mon ami, étoit d'autant plus important, qu'il entraînoit la préſidence perpétuelle du *Conſeil*. Si l'on s'étonne que cette fonction ait été confiée à un étranger, c'eſt qu'on ne réfléchira pas que c'étoit peut-être le ſeul moyen d'éviter les rivalités, les jalouſies & même

les cabales entre les naturels. Je ſais bien que, ſur la ſimple propoſition que j'en fis, on accepta avec un empreſſement qui me parut ſoulager d'un grand poids tous ceux que leur naiſſance & leurs titres appelloient également à une place, qui ne pouvoit être poſſédée que par un ſeul.

Nous étions au moment de notre ſéparation, lorſqu'un des *Spéculateurs* avertit qu'il voyoit au loin une flotille de pirogues, au milieu deſquelles on remarquoit ma grande barque. Cette circonſtance & la route que tenoient les embarcations, m'annoncérent *Tanadoure* & nos autres amis d'*Otavaoo*. Mes inquiétudes redoublérent aux approches de l'inſtant qui alloit les terminer. Les Dieux, ſans doute, préparoient le coup qui devoit me frapper quelques heures après.... O ! bonheur ! ô ! chimere dont la pourſuite tourmente, & qui ſemble ne ſe laiſſer atteindre que pour échapper auſſi-tôt, & ajouter aux maux de la privation, ceux de la jouiſſance connue & paſſée !

On mit une pirogue en mer pour s'avan-

cer au-devant de la flotte, & diriger ſa marche vers le havre de *Bamma*. Le pere du jour, plongé dans la mer, montroit encore l'extrêmité de ſes rayons quand elle arriva. Quelle vue ! Que les ornements funebres qui paroient ma barque, me cauſérent d'effroi ! Je me précipitois pour y entrer : *Tanadoure* en ſortit.... *Ah* ! m'écriai-je, en me jettant dans ſes bras, *tout n'eſt pas perdu puiſque vous vivez* ! Il me ſerra affectueuſement ſans me rien répondre. Il étoit extrêmement changé ; un extérieur négligé, une démarche peu ſûre, un viſage maigre, des yeux languiſſants, un teint livide, un front où ſe peignoient l'énergie de la douleur & l'abattement de la mélancolie : voilà le *Tanadoure* qui m'étoit rendu. Mais enfin c'étoit lui, c'étoit mon frere bien-aimé : je pouvois apprendre le reſte. Il me pria de le conduire chez moi.

Pendant que nous nous abordions ſi triſtement, les autres perſonnes qui montoient la barque, deſcendirent à terre. C'étoient *Yaſſi*, *Théléme* & *Seïma*, mon

Zélandais & ſa jeune épouſe. Leur abattement n'égaloit pas celui de *Tanadoure* ; mais les nuances en étoient aſſez fortes, aſſez rembrunies, pour m'annoncer qu'ils avoient aux malheurs du Roi d'*Otavoo*, une autre part que celle de l'amitié.

Je les embraſſai tous tendrement ; *Nowa* combla de careſſes & d'honnêtetés les filles du reſpectable *Toe-Forou*. Nous arrivâmes à mon logis : & là, ſouvent interrompu par ſes larmes & ſes ſanglots, *Tanadoure* m'inſtruiſit des funeſtes événements qui cauſoient la déſolation commune. *Réema-Lema* n'étoit plus ; des enfants qu'elle avoit eus de ſes deux maris, il ne reſtoit que l'ainé ; *Toe-Forou* avoit fini ſa longue & utile carriere....

Quoique ces nouvelles me déchiraſſent le cœur, je me les fis raconter avec tous leurs détails. J'aſſiſtai en eſprit à la maladie de notre amie ; j'en vis l'origine, j'en obſervai les progrès : quand elle ſe termina par la mort, j'éclatai comme ſi

vraiment ce douloureux ſpectacle eût été ſous mes yeux.

Depuis la viſite que *Réema-Lema* avoit faite au tombeau de ſon pere, en arrivant à *Otavaoo*, nous avions remarqué en elle un fonds de mélancolie qu'elle voiloit autant qu'il lui étoit poſſible, mais qui perçoit à travers ſes efforts. Je ne la quittai pas ſans m'être apperçu que, chaque jour, il s'augmentoit graduellement. J'aurois déſiré ſavoir quelle en étoit la cauſe ; j'interrogeai, on évita de me répondre. La mort de *Toe-Forou* accrut ſenſiblement la triſteſſe de la Reine d'*Otavaoo*. La perte de ſes enfants qui moururent coup-ſur-coup, acheva de ruiner ſa ſanté. Elle perdit ſucceſſivement l'appétit, le ſommeil & le repos. Jamais elle n'avoit témoigné à ſon mari autant d'amour & de tendreſſe : on eût dit que, forcée de reprendre la portion de ſentiment qu'elle avoit autrefois donnée aux doux objets qui n'étoient plus, elle l'ajoutoit à celle que *Tanadoure* poſſédoit déjà.

Cependant elle dépériſſoit à vue d'œil.

Une habitude lugubre qu'elle contracta alors, hâta probablement sa fin. Régulièrement tous les soirs elle sortoit, accompagnée d'une femme, sa confidente la plus intime, & s'en alloit au tombeau de *Vissaobenbo* converser, disoit-elle, avec l'ame de son pere. Ces conversations duroient des heures entieres. Une fois elle ne revint point au moment accoutumé ; *Tanadoure* inquiet courut au *morai* ; il trouva sa malheureuse épouse, évanouie entre les bras de la *Tedua*, qui tentoit en vain toute sorte de petits moyens pour la rappeller à elle-même. La voix chérie d'un époux adoré réussit mieux que les remedes ; la malade eut la force de se relever & de retourner à la demeure royale, appuyée sur le bras & presque sur le cœur de son mari.

Il fallut la coucher aussi-tôt. Une fievre ardente se déclara. Les *Taatas* ordonnerent beaucoup de choses ; aucune ne servit. Peut-être même leur science interrompit-elle l'action restauratrice de la nature, qui généralement les contrarie moins qu'elle n'en est contrariée.

Le

Le ſoleil ne s'étoit pas couché trois fois que déjà la mort frappoit à la porte. *Réema-Lema* l'entendit ; elle ne parut affligée que de l'affliction de *Tanadoure*. Son ingénieuſe tendreſſe eſſaya de le conſoler. » Eh! » mon ami, lui diſoit-elle, en le preſſant » contre ſon ſein, ce n'eſt pas pour tou- » jours.... ce n'eſt pas pour long-temps.... » Elle eſt ſi courte, la vie!.... Vois.... tu » en as uſé une bonne partie.... Qu'il m'eſt » doux actuellement de penſer que les ames » ne meurent point ; qu'elles ſe retrouvent » & continuent de s'aimer! Nous nous re- » trouverons : ce mot dit tout.... Calme » ta douleur, cher époux ; c'eſt un voya- » ge, un moment de ſéparation.... le re- » tour n'eſt pas éloigné.... Ecoute, mon » ami.... ſi ton cœur redevenoit ſenſible... » aſſez pour épouſer une autre femme, crois » bien que je ne m'y oppoſe pas. Choiſis-la » vertueuſe, digne de toi, digne de me ſuc- » céder... Elle ſouffrira que tu l'entretiennes » de tes premieres amours, que tu me loues » que tu me pleures quelquefois en ſa pré- » ſence.... Je jouis de l'idée qu'un être com- » patiſſant eſſuiera les larmes que *Tana-*

» *doure* donnera à la mémoire de ſa *Rée-*
» *ma-Lema*.... Mon exemple prouve qu'on
» peut goûter le bonheur dans un ſecond
» mariage, & conſerver chérement le ſou-
» venir du premier. O! combien je t'ai-
» mois!.... & j'ai toujours penſé au fils de
» *Souſſouma*.... avec attendriſſement. Il eſt
» dans mon cœur à côté de toi.... C'eſt une
» place ſemblable que j'ambitionne dans le
» tien.... "

La mort approchoit de ſa natte; elle le ſentit: » Bientôt, dit-elle, le meilleur des
» époux ne poſſédera plus que l'ame & les
» dépouilles de ſon épouſe. Il ſe conſolera;
» il me l'a promis.... N'eſt-ce pas, *Tanadou-*
» *re*, que vous ferez tous vos efforts pour
» vous conſoler?.... Charge-toi, bon ami,
» de mes dernieres volontés. On ouvrira le
» tombeau de *Viſſaobenbo*, l'on y mettra
» mon corps; mon pere me l'a démandé....
» Je ne te prie point de reſter à *Otavaoo*:
» tu n'as été Roi que par complaiſance.
» *Omaï* te rappellera à *Huaheine*, & tu as
» beſoin de lui pour ne pas ſuccomber à ta
» douleur; mais tu ne quitteras point mon

» fils & ſa jeune épouſe, ſans avoir pris
» ſoin de leurs affaires. J'oſe eſpérer que
» le fils de *Réema-Lema* qui a adopté la
» fille de *Phaour*, ne ſera point haï à *O-*
» *tavaoo*.... A propos de *Phaour*, je me re-
» pens d'avoir ſi long-temps ſoupiré après
» la vengeance. Le vœu de mon ame, prê-
» te à ſe réunir à la Divinité, eſt qu'on faſ-
» ſe entiérement grace au pere de ma fille.
» Il a des vertus, & il n'a pas vécu ſans
» repentir.... Tu m'acquitteras auprès du
» bon *Omaï*, de la reſpectable *Nowa*, au-
» près d'*Adelo* & de ſon épouſe. Que ne
» leur dois-je pas!... ce ſont eux qui m'ont
» unie à toi.... Qu'on m'amene mes en-
» fants.... «

Elle les embraſſa; la fille de *Phaour* une fois de plus que ſon propre fils. Elle leur recommanda la crainte de l'*Eatooa*, l'amour des pauvres & de la juſtice, le reſpect pour *Tanadoure*, un attachement inviolable pour les bonnes mœurs & pour toutes les vertus. Ils ſe retirerent ſur un ſigne que fit la mourante.

Demeurée ſeule avec ſon époux, *Réema-*

Lema lui dit que *le Français* lui avoit enſeigné un moyen infaillible d'être heureuſe dans la terre des Eſprits, mais qu'elle avoit beſoin de ſecours pour l'employer. » J'ai toujours compté ſur mon cher *Ta-*
» *nadoure*, pour cette importante action, » ajouta-t-elle en ſouriant ; il ne céderoit » pas volontiers à un autre l'avantage de » contribuer à mon bonheur. «

La choſe s'exécuta ainſi : un petit vaſe rempli d'une eau très-claire fut répandu, à trois différentes repriſes, ſur la tête de la mourante ; on prononça en même temps quelques paroles myſtérieuſes que *Réema-Lema* avoit eu ſoin d'apprendre bien exactement à ſon mari. A la fin de cette opération, notre amie, les yeux fermés, les bras croiſés ſur ſa poitrine, s'écria : » Suprême *Eatooa*, tu m'éclaires... je crois. « Ce furent ſes dernieres paroles ; elle expira en les achevant.

Tanadoure, après avoir enterré *Réema-Lema* de ſes propres mains (il en eut le

courage), confia à *Laloë* & à ſon mari (1) l'adminiſtration intérieure de la demeure royale. Les jours du premier deuil étant paſſés, il aſſembla l'*Anoho*, déclara qu'il ne vouloit plus être Roi, & qu'il réſignoit cette dignité au fils de *Réema-Lema*, auquel elle appartenoit légitimement; qu'il déſiroit qu'*Yaſſi* changeât, du conſentement des nobles Chefs, le titre de Régent de *Mah* en celui de Souverain : cette récompenſe étoit due aux ſervices de ſon pere & à ſon mérite perſonnel. » Pour moi, continua » mon ami, réſolu d'abandonner une terre » où j'ai eu le malheur de perdre l'incom- » parable épouſe qui m'y attachoit, je ne » me réſerve que le droit de nommer le » Tuteur-Régent qui gouvernera *Otavaoo* » juſqu'à la majorité du jeune Roi; mais » je veux auparavant conſulter le grand » *Omaï*. En attendant, le Conſeil des Chefs » exercera l'autorité royale dans toute ſon » étendue. Je vous connois trop bien, » nobles & fideles *Earées*, pour craindre de

(1) On les avoit donc rappellés de *Mah*. Après la mort du jeune Roi, ils avoient ceſſé d'y être néceſſaires.

» laiſſer à votre garde &, en quelque ſorte,
» à votre diſcrétion, un enfant, l'unique
» rejetton de l'illuſtre famille des Rois
» de la puiſſante & riche *Otavaoo.* «

On ſouſcrivit à toutes les volontés de *Tanadoure*, qui, au milieu de la nuit, s'embarqua à l'inſu de ſes Sujets. Les vents ſeconderent ſon empreſſement à s'éloigner : il étoit hors de la vue des *Spéculateurs*, avant qu'on ſe fût apperçu de ſon départ.

Il eſt des douleurs qu'on ne ſoulage qu'en les partageant : je partageai celle de mon ami.

Cependant les Membres de l'*Anoho des Rois* retournerent chacun dans leur patrie. Pluſieurs nous accompagnerent à *Huaheine*. *Ollou* ne fit qu'y reprendre ſa *petite femme* ; *Tupao* y embraſſa ſa fille comme en courant ; *Féenou* nous accorda à peine un jour, ſous prétexte qu'*Eman-Hué* le rappelloit. Il ne nous reſta d'étrangers que *Phaour* & *Halalibou*. Ce fut avec eux

& quelques autres de nos amis, que nous délibérâmes ſur l'affaire majeure de la régence d'*Otavaoo*. *Tanadoure*, *Yaſſi*, le Zélandais, *Théléme*, plus qu'eux tous *Phaour*, connoiſſoient les *Earées* dont le Conſeil de l'Iſle étoit compoſé. Nous les paſſâmes en revue ; il s'en trouva peu qui fuſſent en état de remplir la place en queſtion, ou, pour mieux dire, il ne s'en trouva point à qui il ne manquât quelque choſe de ce qu'il eût fallu avoir pour n'être pas au-deſſous de ſa beſogne. Toutefois nous allions l'adjuger à celui qui approchoit le plus de cette plénitude de qualités eſſentielles, lorſque *Phaour*, qui juſques-là avoit moins parlé que les autres, dit qu'il étoit un homme à qui la régence conviendroit miéux qu'à tous ceux dont on s'étoit occupé: que l'idée de cet homme lui étant venue à l'eſprit, il ſe ſentoit pouſſé comme malgré lui à le propoſer, quoiqu'il s'attendît à un refus. — Pourquoi un refus, lui dis-je, ſi votre homme eſt vraiment capable ? — C'eſt, me répondit-il, que je ſuis cet homme.

Jamais mot ne m'avoit plus ſurpris. J'eus même de la peine à me défendre d'un petit mouvement d'indignation. Il le vit & continua : » Oui, *Omaï*, je me propoſe. » Je propoſe le pere de la jeune Reine » d'*Otavaoo*, l'oncle du jeune Roi : *Phaour* » qui n'a commis qu'un crime en ſa vie, & » qui l'a expié ; *Phaour*, que les Chefs » reſpectent, que le peuple adore, & que » vous eſtimez ; *Phaour* qui s'eſt aſſis dans » l'*Anoho des Rois* en qualité de Repréſen- » tant de la Nation qu'il demande à gou- » verner comme Régent. Je le propoſe, & » vous ſerez le premier, *Omaï*, à répondre » de ſa conduite future ; le premier à cer- » tifier, en ce moment, que ſa démarche, » tout-à-fait étrange, eſt encore plus défin- » téreſſée, & qu'il n'aſpire qu'au bonheur » de préparer celui de deux enfants, dont » l'un eſt né le ſien, & l'autre l'eſt de- » venu.... «

A meſure que *Phaour* parloit, ſa propoſition ſe montroit à moi ſous un jour moins défavorable. Je finis par la trouver généreuſe & noble. *Halalibou* l'adopta

avec enthouſiaſme ; ſon exemple entraîna *Thélême* & *Yaſſi* ; les autres s'en rapporterent à moi, & moi, je m'en rapportai à mon cœur, qui me dit que les Dieux avoient inſpiré *Phaour*. O ! Providence, s'écria le religieux *Adelo*, que tes voies ſont incompréhenſibles ! O ! conceptions de l'intelligence humaine, que vous êtes foibles & bornées !

Phaour eſt donc renvoyé dans ma grande barque à *Otavaoo*, en qualité de Régent. Jugez comme il y ſera reçu, d'après les efforts qu'on avoit faits auprès de moi pour le ſauver, d'après la haute conſidération dont il jouiſſoit, d'après la prodigieuſe eſtime que ſa miſſion ſuppoſe en moi pour lui.

Halalibou profite de l'occaſion, & s'en retourne à *Koora*.

Thélême conſent à accompagner *Phaour*, en qualité de Député de *Tanadoure* & de moi. C'eſt lui qui notifiera notre choix au Conſeil des Chefs, pourvu que la Renommée, qui n'a pas beſoin de pirogue

pour voyager, ne le devance point.

Ils ſont partis. *Thélême* s'acquitte au mieux de ſa légation. Il tombe malade. Le Régent m'écrit la nouvelle de ſa mort, & ſa derniere volonté : c'étoit que *Seïma* épouſât *Tanadoure* en ſecondes noces. La douleur de ces deux époux eſt trop récente, trop vive, pour leur propoſer cette conſolation : le moment en viendra. *Adelo* a déjà ſur le bord des levres ſon *ô providence !* Laiſſons quelques lunes s'écouler. Toujours eſt-il que *Seïma* avoit épouſé *Thélême* pour fuir *Tanadoure*, fixé à *Otavaoo*. Les voilà rapprochés, & leur cœur eſt pur ; les Dieux feront le reſte.

Omaï poſe ici la plume. Il attendra pour la reprendre, & terminer ſes *Narrations*, qu'il paroiſſe dans nos mers un vaiſſeau européen ſur lequel M. *K**** puiſſe s'embarquer avec un exemplaire de ces Mémoires en langue *o-taïtienne*, & la traduction qu'il en a faite dans l'idiôme de ſon pays. Alors qu'un vent frais, mais

régulier, ennemi du calme & de la tempête, gonfle les voiles du navire, & rende ſain & ſauf à ſes aimables compatriotes, notre bon, notre excellent ami.

VINGT-CINQ^ME NARRATION,

LE CHRÉTIEN.

C'eſt le nom que s'eſt donné auprès de nous un *Téaponée* étranger, qui m'a paru mériter plus qu'aucun autre, l'honneur que je lui fais.

IL y a préciſement deux mois que, revenant d'un voyage à *O-Taïti*, je trouvai à *Huaheine*, le beau-pere de notre jeune Souverain, *Tupao* Roi de *Mowrua*.

Un an s'étoit écoulé depuis que j'avois interrompu mes *Narrations*. Ce court, mais précieux eſpace de temps avoit été employé de la maniere la plus utile.

D'abord de fréquentes conférences avec le ſuprême Conſeil de *Bamma*, & différentes courſes dans les Iſles unies, avoient affermi & perfectionné le grand ouvrage de la Confédération. Des difficultés s'étoient

élevées ſur divers points de la Légiſlation : on les avoit réſolues ; des obſtacles : on les avoit ſurmontés. Cette excellente œuvre & toutes ſes dépendances étoient en pleine vigueur.

M. *K**** avoit ſoigneuſement revu nos établiſſements : la culture des terres, la filature & les machines qui y ſervent, la fabrique des étoffes, le ſoin de nos animaux domeſtiques, le travail de la forge, la conſtruction & la conduite des pirogues, l'art de lire & d'écrire ; il nous avoit même inculqué quelques principes au moyen deſquels nous pouvions enrichir notre langue, dériver nombre de mots nouveaux des anciens, & corriger la plupart des vices de notre prononciation. Il parloit l'*o-taïtien* avec beaucoup de grace, & il avoit eu le talent d'aſſujétir à des regles un idiôme qu'avant lui nous n'apprenions que par routine. Choſe étonnante, mais pourtant vraie, qu'un homme fût venu de ſi loin pour nous inſtruire des imperfections & des reſſources de notre langue naturelle !

Il nous rendit encore un ſervice que je n'oſerois dire plus eſſentiel, mais qui me flatta pourtant davantage que les précédents. Ma proviſion de *poudre* étoit réduite à preſque rien, & nos armes à feu alloient me devenir inutiles. Un jour que je lui en témoignois mon chagrin, il m'offrit de le diſſiper en me communiquant le terrible ſecret des Européens, pourvu que je lui juraſſe de n'en uſer que ſobrement, & de ne pas le divulguer. Mon ſerment fait, nous trouvâmes au ſommet des montagnes d'*Ulietea*, de *Mataïa*, d'*Huaheine* & de *Bolabola*, l'ingrédient le plus néceſſaire à la compoſition de la poudre, parce que ces montagnes ſont des volcans éteints. Nous fîmes des eſſais qui réuſſirent.

Une de mes opérations de l'année de repos fut le deſſéchement d'une grande lagune d'eau ſalée qui s'étendoit à pluſieurs milles, parallelement à la côte ſeptentrionale d'*Huaheine*. L'odeur qu'elle exhaloit, apporté ſur l'Iſle par le vent nord, qui ſouffle aſſez ſouvent chez nous, empoiſonnoit l'air que nous reſpirons, &

nous occaſionnoit de fréquentes maladies. Dès 1773, le Docteur *Sparmann* avoit obſervé que ce marais infect étoit funeſte à la ſanté & à la vie des Inſulaires. Ceux-ci n'avoient ſeulement pas ſongé à l'avertiſſement de cet habile homme ; & moi, occupé ailleurs & à autre choſe depuis mon retour, je n'avois pu le mettre à profit. Plus libre, j'entrepris ce grand ouvrage. Tout le monde y travailla. Nous recueillons déjà le fruit de nos peines. Le ſol des environs de la lagune ſe couvre de végétaux, les arbres y ſont du plus beau ver ; l'on trace aux environs des plantations & des cabanes, qui feront avec le temps des demeures fort agréables, & nous donneront un *Whennua* de plus. Je reviens à *Tupao*.

Sa viſite avoit pour motif un événement mémorable. Des étrangers, portés ſur un très-grand vaiſſeau, étoient débarqués à *Mowrua*. Ils avoient demandé à parler au Roi, qui les avoit reçus avec humanité. On s'étoit fait de part & d'autre les préſents de l'hoſpitalité. Juſques-là tout al-

loit bien. Une démarche que ſe permirent les nouveaux venus, donna de l'inquiétude à *Tupao*, & excita ſon juſte reſſentiment, parce qu'elle bleſſoit ſon autorité & ſa propriété. Deux jours après leur arrivée, ils étoient deſcendus à terre, au nombre de près de cinquante, s'étoient emparés d'un terrein vaſte & commode, & avoient commencé tout au tour un foſſé large & profond. Les Inſulaires, à qui cette uſurpation déplaiſoit, quoiqu'ils ne la regardaſſent que comme momentanée, ayant fait mine de la vouloir empêcher, avoient été repouſſés à grands coups de bourrades, & on les avoit menacés de tirer ſur eux, s'ils continuoient d'interrompre l'activité des travailleurs. Par ſuite de cette coupable & téméraire entrepriſe, celui qui commandoit les Européens, avoit ordonné qu'on abattît çà & là les plus beaux arbres, & qu'après en avoir retranché les branches inutiles, on les tranſportât dans l'enceinte qu'il avoit décrite. D'autres pieces de bois toutes œuvrées furent tirées du vaiſſeau, & aſſemblées avec des clous & des chevilles. On vit clairement que le deſ-

ſein de ces hôtes incivils étoit de conſtruire une maiſon ſpacieuſe, d'une force à toute épreuve, & de s'y loger, malgré les Naturels du pays.

Indigné de cette conduite, trop foible peut-être pour la punir, voulant d'ailleurs ſe montrer ſcrupuleux obſervateur des loix de la Confédération, *Tupao* étoit accouru pour me donner avis de ce qui ſe paſſoit, & concerter avec le Conſeil ſéant à *Bamma* les meſures à prendre en une occaſion ſi délicate.

Il étoit aiſé de prévoir que, ſi les Dieux, ennemis de l'injuſtice & de l'uſurpation, ne nous aſſiſtoient pas de leur prudence, des flots de ſang alloient couler.

Tandis que *Tupao* paſſoit à *Bamma* pour dénoncer au Conſeil l'invaſion des étrangers, je réſolus de me tranſporter à *Mowrua*, afin d'examiner par moi-même l'état des choſes, & me déterminer d'après cet examen. M. *K**** prié d'être du voyage, accepta volontiers : à ce moyen, ma piro-

gue portant, dans ſa perſonne, la langue la plus univerſelle de l'Europe, &, dans la mienne, la langue anglaiſe, je ne doutai point que nous ne vinſſions à bout de nous faire entendre autrement que par ſignes, quelle que fût la Nation vers laquelle nous dirigions nos pas.

Je ne confiai mon deſſein qu'à un petit nombre d'amis ſûrs, &, maniant nous-mêmes la pagaie, nous arrivâmes à *Mowrua*, ſans que les étrangers puſſent ſoupçonner le motif qui nous amenoit.

Le mal étoit beaucoup plus grand que *Tupao* ne l'avoit vu. Déjà le fort à moitié élevé, & quatre pieces de canon miſes en batterie, ſembloient prédire notre ſervitude prochaine. Cinquante hommes bien armés paroiſſoient deſtinés à former l'établiſſement. Ils avoient avec eux une vingtaine de femmes & bon nombre de ces animaux domeſtiques que le Capitaine *Cook* nous avoit procurés : je me promis bien de ne pas éconduire ces hôtes-là. Je ne parle que des animaux ; car, pour les fem-

mes, nous n'en manquions pas ; & celles que les peuples du monde civilisé envoient au loin jetter les fondements de leurs colonies, sont ordinairement de si détestables sujets, qu'on doit être plus empressé de s'en défaire que jaloux de les conserver.

Le vaisseau étoit superbe ; mais il avoit souffert de la longueur & des autres accidents de la navigation. L'équipage, en y comprenant ceux qu'on devoit laisser à terre, étoit au moins de cent quatre-vingt personnes, presque toutes jeunes & vigoureuses ; mais généralement mal vêtues, & probablement tirées de la classe des hommes qui, dans les sociétés européenes, correspondent à nos *Towtous*. J'en excepte une douzaine de jeunes gens, qui laissoient entrevoir quelques linéaments d'une naissance moins commune & d'une bonne éducation ; mais à qui, selon les apparences, le libertinage n'avoit conservé de ressource que celle de s'expatrier.

Le Commandant avoit très-bonne mine. En lui, tout annonçoit un rang distin-

gué. Il portoit même ſur ſon habit une de ces décorations, monnoie idéale & ſi économiquement imaginée, dont les Souverains du Continent paient le ſang qu'on verſe pour eux.

Du reſte, le navire abondoit en toute ſorte de proviſions, & regorgeoit de celles qui ſont néceſſaires à l'attaque & à la défenſe. M. *K**** reconnut au pavillon de quelle Nation il étoit : il me l'a dit, & je l'apprendrois volontiers aux curieux, ſi une raiſon que je dois taire ne m'impoſoit ſilence à cet égard. La vérité n'en ſouffrira point.

Avant de m'aboucher avec le Commandant de la troupe débarquée, j'allai trouver les Chefs de *Mowrua*, pour ſavoir ce qui s'étoit paſſé depuis le départ de *Tupao*. Ils s'étoient enfoncés dans les terres, contraints de fuir les violences exercées contr'eux. Les étrangers avoient enlevé leurs proviſions, leurs meubles, leurs armes ; ils avoient inſulté des femmes, détruit pluſieurs cabanes pour en prendre les matériaux, renverſé des habitations & arra-

ché des plantations, ſans autre motif que de s'amuſer ou de faire parade de leur ſupériorité. Ils ne s'en étoient pas tenus là; les moindres conteſtations avoient attiré aux Inſulaires des traitements cruels & ignominieux. Perſonne encore n'avoit été tué; mais on me montra des bleſſures ſanglantes, des coups de feu, des horreurs. Peu s'en fallut qu'à ce ſpectacle je ne juraſſe d'exterminer ces impies, juſqu'au dernier.

Je ſortois de l'*Anoho*, où les Chefs avoient été convoqués, & je reprenois le chemin du rivage, accompagné de mes amis & de quelques Inſulaires, lorſque nous apperçûmes, à une aſſez petite diſtance, un des étrangers qui ſe promenoit. Je fus tenté de commencer par lui ma vengeance. Ce qu'on m'apprit de cet homme m'épargna un repentir. Jamais il n'avoit maltraité les Naturels; ſouvent, au contraire, il les avoit défendus, ſinon de la main, au moins de la voix. Sans lui, ſans ſa médiation, ſes farouches compagnons auroient plus inhumainement encore abuſé

de leurs forces. Il témoignoit une grande envie de s'inſtruire dans la langue o-taïtienne, & il y avoit déjà fait des progrès ſurprenants. Il s'aſſoçioit, ſans crainte comme ſans cérémonie, aux Inſulaires qu'il rencontroit, les ſuivoit à la pêche, entroit dans leurs cabanes & ſe nourriſſoit de leurs aliments. Il paroiſſoit extrêmement religieux; le ſaint nom de l'*Eatooa* ſortoit fréquemment de ſa bouche, & toujours avec une marque de reſpect. On comprenoit à certains geſtes & à quelques paroles, qu'il vouloit dire que l'*Eatooa* avoit fait la mer, les Iſles, tout ce qui eſt. Ce bon étranger affectionnoit particuliérement les enfants; il les prenoit entre ſes bras, les embraſſoit, les élevoit vers le ciel; quelquefois on le voyoit ſe courber auprès de ceux qui étoient mourants, & leur verſer de l'eau ſur la tête, donnant à entendre qu'il cherchoit à les guérir.

Pendant le temps que dura cet éloge, nous nous approchâmes aſſez près *du Chrétien* (c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit) pour que je l'obſervaſſe à mon aiſe. C'étoit un

homme de moyenne taille, d'une phyſionomie agréable; ſes yeux étoient pleins de feu & de douceur. La franchiſe étoit ſur ſon front. Il pouvoit avoir quarante ans. Un long vêtement noir le couvroit, & deſcendoit juſqu'aux talons. Il avoit derriere la tête un morceau d'étoffe de même couleur, taillé en forme de cercle. A ſon cou voltigeoit une autre petite piece d'étoffe bleuâtre, très-fine & bordée de blanc. Il avoit à ſa ceinture une figure d'homme nud, attaché avec des clous ſur deux planches croiſées : cette repréſentation n'excédoit pas quelques pouces en longueur. A ces divers caracteres M. *K**** reconnut auſſi-tôt, que c'étoit un *Téaponée* d'Europe, amené dans nos climats par le zele de ſa religion. » Je ne m'étonne plus qu'il vous » ait protégés, dit-il aux habitants de *Mow-* » *rua* ; il ne vient ici que pour vous rendre » heureux. Le Dieu qu'il ſert lui impoſe » le devoir de vous aimer comme lui-mê- » me, & de tout ſacrifier, juſqu'à ſa vie, » pour vous communiquer la connoiſſance » des vérités céleſtes dont ſon eſprit eſt » dépoſitaire.....«

Il parloit encore que le *Téaponée*, s'approchant de nous, ſalua ſans effroi la nombreuſe compagnie dans laquelle il étoit tombé. Je lui dis quelques mots anglais qu'il n'entendit pas ; le Français eſſaya de ſon idiôme, qu'il n'entendit pas mieux : cependant il parut très-ſurpris de rencontrer deux *Sauvages* qui s'exprimoient en langage européen, & qui ſavoient deux langues différentes ; car il en comprit juſques-là. Son admiration n'eut plus de bornes, quand l'un des *Sauvages* (on ſe doutera bien que ce n'étoit pas moi) lui demanda, en bon latin, qui il étoit, & quel deſſein l'avoit conduit à *Mowrua* ? Il commença ſa réponſe par une exclamation adreſſée à ſon Dieu, dont il adoroit & remercioit la providence, qui lui avoit ménagé la reſſource inappréciable d'une langue commune entre lui & un Inſulaire. Il ſatisfit enſuite aux queſtions qu'on lui avoit propoſées. M. *K**** avoit deviné juſte : c'étoit un *Téaponée* Chrétien, qui apprenant que ſon Souverain envoyoit un vaiſſeau & des troupes dans la mer du Sud, pour y former un établiſſement,

avoit ſollicité la permiſſion de ſe joindre à l'équipage, afin de *conquérir ſpirituellement*, c'eſt-à-dire de gagner à ſa religion, ceux qu'on ſe promettoit de ſubjuguer par l'artifice ou par la force.

Le Français me ſervant d'interprete, je priai *le Chrétien* de me dire, s'il y auroit ſûreté pour moi & pour ma ſuite, ſuppoſé que je me tranſportaſſe auprès du Commandant de l'expédition, pour apprendre de lui-même quelles étoient ſes vues en débarquant à *Mowrua* & en s'y établiſſant? Il me répondit, que le Commandant étoit le plus honnête homme du monde; mais que ſes inférieurs ne lui reſſembloient pas; que néanmoins le droit des gens ſeroit reſpecté dans ma perſonne, & que, pourvu que je ne fiſſe aucun acte d'hoſtilité, & que je ne m'échapaſſe point en propos injurieux, je n'avois rien à craindre pour moi, ni pour les miens; que nous retournerions à notre demeure auſſi libres que nous ſerions venus. Il s'offrit à me ſervir d'introducteur.

Je n'avois garde de le refuſer; & auſſi-

tôt je me mets en marche pour le fort, me donnant en chemin la qualité d'Ambaſſadeur des Iſles confédérées. La route fut longue. Le *Téaponée* eut tout le temps de converſer avec M. *K****, qu'il ſut bientôt être Chrétien, & n'avoir pas pris naiſſance dans nos Iſles. Ils convinrent que pour répandre leur religion avec plus de facilité & de célérité, M. *K**** compoſeroit en latin une Grammaire & un Dictionnaire de notre langue, où les mots, qui ſe rapportent au culte de la Divinité & peignent les idées religieuſes, ſeroient ſoigneuſement expliqués.

Quand nous ne fûmes plus qu'à un quart de lieue de l'habitation des étrangers, notre introducteur nous pria de nous arrêter, & d'attendre qu'il revînt nous chercher pour la cérémonie de notre préſentation. Il étoit bien aiſe que ſon Commandant, averti de notre viſite, ſe préparât à la recevoir de la maniere la plus impoſante.

On employa deux bonnes heures à cette

préparation. Enfin l'homme à la robe noire reparut, & nous assura que nous pouvions avancer avec confiance, qu'on honoreroit nos personnes & le caractere inviolable dont nous étions revêtus.

Dès qu'on nous apperçut le canon tira, &, à notre entrée dans l'enceinte du fort, on fit une décharge générale de la mousqueterie. Le vaisseau, qui étoit à l'ancre, répondit à cette harmonie bruyante. Il est croyable qu'on avoit moins le dessein de nous saluer que celui de nous inspirer un effroi qui nous disposât à céder, dans la négociation, tout ce qu'on exigeroit de nous. Il fut aisé de voir que notre tranquillité, au milieu de ce tintamarre, causa aux étrangers une partie de l'étonnement dont ils avoient prétendu nous remplir par l'explosion de leurs tonnerres.

Le Commandant étoit assis sur une estrade élevée. De la main droite il tenoit une épée nue, & de la gauche il s'appuyoit sur un fusil à deux coups. Derriere lui étoit un grouppe de femmes, la plupart

d'une mal-propreté dégoûtante, & d'une effronterie que nos débauchées n'atteignirent jamais. Deux ſeulement m'intéreſſerent, au premier coup d'œil, par un air de pudeur & de modeſtie que relevoit encore l'indécente liberté des autres. Les troupes du fort & celles du vaiſſeau étoient rangées ſur deux lignes devant le ſiege de leur *Earée*. Je remarquai qu'elles étoient excellentes pour tourmenter & même exterminer un peuple ſans défenſe; mais qu'elles figureroient mal dans une bataille rangée, & qu'à nombre égal, mes braves d'*Huaheine* & de *Bolabola* les craindroient médiocrement.

Chefs & ſubalternes, tous affectoient une gravité ſourcilleuſe, qui manqua de nous faire éclater de rire, le Français & moi. Je m'approchai leſtement de *Monſeigneur* (ſes gens l'appelloient ainſi) qui me reçut ſans ſe lever & ſans ſe découvrir. S'il y avoit eu un ſiege à côté du ſien, je l'aurois pris; mais je fus obligé de parler debout. — Entendez-vous l'anglais, dis-je, ſans exorde, au Commandant? — Oui, me répondit-il dans la même lan-

gue, mais avec un mouvement de ſurpriſe qu'il tâcha en vain de diſſimuler. — Cela étant, continuai-je, nous n'aurons pas beſoins d'interprete pour nous expliquer enſemble.... Sir Capitaine, je ſuis l'Envoyé des Iſles confédérées, & ma commiſſion eſt de ſavoir de vous, Sir, de quel droit vous êtes deſcendu ſur cette terre de *Mowrua*? de quel droit vous vous y êtes emparé d'un terrein? de quel droit vous avez creuſé des foſſés, conſtruit un fort, établi une batterie? de quel droit encore vos Soldats ont battu les Inſulaires, outragé leurs femmes, pillé leurs maiſons, coupé leurs arbres?... Répondez, Sir, de quel droit?

La briéveté de cette harangue le déconcerta. Après quelques moments de réflexion: Je pourrois, me dit-il, vous répondre que c'eſt par le droit du plus fort. — Mais, Sir, me la donnez-vous, cette réponſe que vous pourriez me donner? Me donnez-vous une réponſe déſavouée par la raiſon, par l'humanité, par tout ce qu'il y a d'êtres penſants dans votre Europe, & par la religion à laquelle il

ſemble que vous ſoyez attaché ?

— Non, je ne vous la donne pas.

— Vous faites bien. Un moment viendra peut-être où vous vous trouveriez étrangement embarraſſé, ſi l'on s'étayoit contre vous de cet affreux droit du plus fort.... Mais donnez-moi donc une autre réponſe.

— C'eſt que j'ai pris poſſeſſion de cette Iſle au nom de mon Souverain.

— Et votre Souverain vous avoit-il ordonné de faire mal-traiter ſes nouveaux Sujets, par cette troupe d'hommes que je m'abſtiendrai de qualifier ? (*Je les montrai tous de la main.*)

— Cela eſt arrivé contre l'intention de mon Souverain, & contre la mienne.... Mais il faut dire auſſi que les Naturels nous ont troublés dans nos opérations.

— C'eſt, en vérité, bien dommage qu'ils n'aient pas attendu patiemment qu'on leur forgeât des fers ; qu'ils ne vous aient pas aidés dans ce noble travail !.... Et leur réſiſtance a été punie d'une maniere bien louable, par des inſultes faites à un ſexe.... moins accoutumé chez nous que chez vous

à les ſouffrir !.... Vous dites donc que vous avez pris poſſeſſion de cette Iſle au nom de votre Souverain: il vous reſte à me dire quel droit votre Souverain peut avoir de s'emparer d'un pays qui a des Habitants & un Roi ? Si *Mowrua* étoit une Iſle abandonnée, on pourroit, à toute force, ſouffrir que vous vous y établiſſiez : mais, encore une fois, quel droit vous autoriſe à dépoſſéder les propriétaires actuels, & à détrôner un Roi qui, ſans être auſſi puiſſant que votre Monarque, eſt auſſi Monarque que lui, & ſur-tout auſſi indépendant ?

— Le Roi de *Mowrua* s'alarme mal-à-propos....

— S'alarme ! Je vous garantis qu'il n'a pas la moindre frayeur.

— Nous ne voulons pas le détrôner.

— Européen, prenez garde à vos paroles. Vous avez devant vous un homme, né dans ces Iſles, mais qui ſait pourtant quelle conduite ont conſtamment tenu vos pareils, quand ils ont abordé ſur des côtes éloignées des leurs, & peuplées d'hommes primitifs. Vous ne réuſſiriez pas à me tromper.

— Nous ne prendrons qu'une modique portion de terre qui ſuffiſe à nos beſoins.

— Il n'eſt pas néceſſaire que vous ayez des beſoins ici.... S'il s'agiſſoit de beſoins ſurvenus à la ſuite d'une longue navigation, nous ſommes généreux & hoſpitaliers, les ſecours vous ſeroient prodigués, vous ne manqueriez de rien ; mais vous avez quitté votre patrie avec le deſſein de fixer votre demeure dans quelqu'une de nos Iſles: je le reconnois, entr'autres choſes, à cette cargaiſon de femmes que vous avez apportées.... La *Confédération* ne le permettra pas.

— Notre voiſinage vous ſera utile. Le fer, cette matiere précieuſe, nous vous le donnerons en abondance. Que d'arts, que d'inventions utiles vous nous devrez ! Comme vous nous remercirez de vous avoir fait un peu de violence !

— Sir Capitaine, avez-vous des chiens ?

— Pourquoi cette queſtion ?

— C'eſt que je me ſouviens qu'ils ont joué un grand rôle dans la conquête d'*Hiſpaniola*.... La connoiſſance de ce trait hiſtorique

torique vous étonne, je le vois, dans un homme de ma ſorte : je vous réponds qu'il en ſait bien d'autres.... & tous nous crient, à haute & intelligible voix, de ne pas ſouffrir que vous vous établiſſiez ici.

— (*Avec humeur.*) A merveille, ſi vous aviez le pouvoir de m'en chaſſer.

— Oh ! vous voilà réconcilié avec la loyale raiſon du plus fort... Au reſte, quelles ſont, au juſte, vos prétentions ? Que dirai-je, de votre part, au ſuprême Tribunal des Iſles confédérées que je repréſente auprès de vous ?

— Dites-lui que je demande ſon amitié, & que je lui offre la protection du Roi mon Maître : que je me contenterai à *Mowrua* d'un morceau de terre ſuffiſant pour la nourriture de la garniſon que je compte y laiſſer (c'eſt une bagatelle), & que notre volonté eſt de vivre en bonne intelligence avec les Inſulaires, qui conſerveront leur Roi & l'obéiſſance qu'ils lui ont jurée.

— Mais ſi le Conſeil ſuprême vous ordonne de rembarquer votre canon, vos hommes, & de partir, obéirez-vous ?

— Non.

— Et ſi, pour punir ce refus, il vous déclare la guerre ?

— Je la ſoutiendrai.

— Vous parlez en brave homme. Quel dommage que vous ſoyez le Miniſtre d'une uſurpation !.... Donnez-moi votre *Téaponée*. Il eſt honnête, il ſe confiera à ma foi.... Je le conduirai à *Bamma*, vers le ſuprême Tribunal de la Confédération. Honoré comme un homme de bien doit l'être par des hommes ſimples & vertueux, il vous rapportera la guerre ou la paix.... Mais ſachez que votre valeur ſuccombera ſous nos coups, ſi votre obſtination à ſubjuguer un peuple libre, nous force d'élever ſur vos têtes la maſſue des forts.

La ſéance finit par ces paroles. Le Commandant ſe leva, & me prenant par la main, avec quel homme ai-je converſé, dit-il ? Eſt-il bien né dans ces climats ? — „ Oui, lui répondis-je ; il eſt né à *Ulietea*, „ éloignée d'ici d'une journée : mais il a „ vécu deux ans à Londres, dans la ſociété „ intime de Mylord-Comte de Sandwich,

» & il a été mieux reçu du Roi d'Angle-» terre que de vous.... Je suis *Omaï*.... « Dieux ! à quel point je fus humilié, quand il me répliqua qu'il n'avoit jamais entendu parler de moi ! Quittons vîte cet ignorant. Allons à *Bamma*. Le *Téaponée* européen nous accompagne volontiers ; il desireroit ne se point séparer de M. *K****.

Le Conseil de *Bamma*, excité par moi, rendit au Commandant toutes ses fiertés, dans la personne de son Ambassadeur. Quand l'envoyé eut exposé ses demandes, on promit la réponse sous trois jours. Cependant M. *K**** conduisit *le Chrétien* à *Huaheine*, où *Nowa* & mes amis le fêterent & le régalerent à l'envi.

Nous n'avions pas besoin de trois jours pour prendre notre parti. Je dis aux Chefs qui composoient le Tribunal de la Confédération (& j'en fus cru sur ma parole) que le jour où les Européens obtiendroient un établissement fixe dans quelqu'une de nos Isles, seroit le premier de notre asservissement ; que non contents de nous ôter nos Souverains, nos loix & nos coutumes,

ces maîtres impitoyables nous réduiroient au plus dur & au plus honteux eſclavage ; qu'ils chercheroient & emploieroient toute ſorte de moyens pour nous détruire, éteindre notre race, & qu'en ce genre de malice, digne d'*Etée*, ils étoient ſinguliérement habiles ; qu'ils avoient fait leurs preuves ; que, dans une ſeule Iſle, ils avoient tué plus d'hommes que n'en contiennent toutes nos Iſles enſemble.... Il falloit donc éloigner, chaſſer ceux qui, deſcendus à *Mowrua*, oſoient dire : *Ceci eſt à nous*.... » Et l'entrepriſe n'eſt pas difficile. Je garan-» tis, ſi le magnifique Conſeil veut me » charger du ſoin de l'exécuter, qu'avant » quinze jours, ou trois ſemaines au plus, » il n'y aura pas, dans nos mers, un ſeul » étranger qui ne ſoit ſoumis à l'autorité » du ſuprême Tribunal de la Confédéra-» tion, & à celle des Souverains reſpectifs » qui, par humanité, les ſouffriroient ſur » leur territoire. «

Le Conſeil accepta ma propoſition avec action de grace. Auſſi-tôt j'expédiai des pirogues-corvettes aux Rois des Iſles unies.

Un homme intelligent eut ordre de rendre compte à chacun d'eux de l'événement du jour, & de la réſolution priſe par le Conſeil de *Bamma*. On leur demandoit un contingent de troupes & d'embarcations, dont je déterminai moi-même la quotité, de maniere que le tout réuni formât une armée de ſix mille Guerriers. J'en aurois pu aſſembler beaucoup davantage, mais je ne crus pas que cela fût néceſſaire. J'aſſignai pour lieux du rendez-vous la baie d'*Ohamaneno* à *Ulietea*, & celle d'*Apotopoto* à *Otaha*.

Ces diſpoſitions faites, & le troiſieme jour près d'expirer, on ramena le *Téaponée* au Conſeil de *Bamma*. Le Chef-Préſident (c'étoit mon Zélandais) lui déclara que, l'affaire ayant été mûrement examinée, le Tribunal ſuprême ne jugeoit point à propos de ſouſcrire à la priere qui lui avoit été adreſſée par le Commandant qu'il repréſentoit : qu'on vouloit bien fermer les yeux ſur les excès auxquels les étrangers avoient eu la coupable audace de ſe porter, qu'on les pardonnoit; ..., mais à

condition que, dans les vingt-quatre heures du retour du Député, les canons seroient rembarqués, & qu'on travailleroit de suite à la démolition du fort; que s'ils avoient besoin de vivres ou de quelques autres secours, on les leur fourniroit gratuitement; qu'après cela, ils remettroient en mer, & fuieroient à toutes voiles loin d'une terre, résolue de périr plutôt que d'accepter les Européens pour maîtres...., & que si, sous huit jours, à compter de la signification, le Commandant & ses Soldats n'avoient pas obéi à ce jugement suprême, des milliers de Guerriers, braves comme l'esprit qui préside à la guerre, fondroient sur eux, la massue haute, & frapperoient à coups redoublés leurs têtes injustes & superbes.... » Voilà, dit le Président, » le dernier mot du magnifique Conseil. «

Ce discours, traduit en latin par M. K***, affecta vivement le respectable *Chrétien*. Ses yeux devinrent humides; bientôt il ne fut plus maître de retenir ses larmes : elles coulérent avec abondance. Cette sensibilité me toucha. Je priai le

Français de s'informer quel en étoit le ſujet. Deux raiſons m'affligent infiniment, répondit le *Téaponée* étranger ; la premiere, c'eſt que des flots de ſang vont inonder une terre que j'aurois voulu n'être arroſée que de mes ſueurs ; la ſeconde, c'eſt que quel que ſoit l'événement des combats qui ſe préparent, j'ai perdu mon voyage & mes peines.... & mes plus cheres eſpérances. — Comment donc, lui dis-je ? — Le deſſein qui m'amenoit parmi vous, continua-t-il, n'étoit pas de m'enrichir à vos dépens, ni de contribuer à la ruine d'une liberté que vous tenez du grand Dieu, comme l'air que vous reſpirez : c'étoit de vous conquérir à la religion de ce ſeul vrai Dieu, en vous inſtruiſant des myſteres ineffables de ſa grace & de votre rédemption. Si dans les combats qu'on va livrer, les Européens ſont vainqueurs, vous me haïrez ; s'ils ſont vaincus, vous me maſſacrerez avec eux, ou, ce qui ne m'attriſteroit guere moins, vous m'obligerez d'abandonner vos Iſles. — Mais, reprit vivement *Adelo*, combattrez-vous contre nos Guerriers ? — Non,

dit-il ; le Dieu que je ſers, défend à ſes Miniſtres de répandre le ſang des hommes. — O ! votre Dieu reſſemble beaucoup à celui que j'honore au fond de mon cœur !.... Mais, ſi vous ne combattez pas contre nous, je ne vois pas pourquoi....

Le bon *Adelo*, entraîné par l'excellence de ſon caractere, alloit peut-être nous engager imprudemment. Je l'interrompis en diſant au *Chrétien* : » Partez, homme de » paix ; n'omettez rien de ce que nous vous » chargeons d'annoncer à votre Chef ; » perſuadez-lui l'obéiſſance.... (*il branla la* » *tête*) & emportez avec vous la conſo- » lante penſée que, juſques dans nos ven- » geances, nous ſaurons diſtinguer l'inno- » cent des coupables.... Allez. «

Je recommandai au Chef de la pirogue qui le reconduiſoit à *Mowrua*, de prendre le large, dès qu'il l'auroit mis à terre ; mais de ſe raprocher la nuit de la côte oppoſée à la baie où le vaiſſeau étoit ſtationnaire, de débarquer & d'inſtruire les Naturels qu'ils ne tarderoient pas à être ſecourus.

» Vous ne repartirez, lui dis-je encore, qu'après avoir deviné aux mouvements des ennemis quel eſt le parti auquel ils s'arrêtent, & vous reviendrez directement à *Huaheine* m'en donner avis. « Je pouvois compter ſur l'intelligence de ce Chef : c'étoit *Sanno*.

Il s'acquitta de ſa commiſſion de la maniere que j'avois eſpéré. Nous ſûmes que les étrangers, loin d'obéir aux ordres du Conſeil ſuprême, travailloient jour & nuit à fortifier leurs poſtes ; que s'attendant à être aſſiégés, ils prenoient toutes les précautions imaginables pour n'être pas vaincus ; qu'ils avoient renvoyé les femmes à bord du vaiſſeau, & qu'ils en avoient tiré preſque tous les hommes, pour augmenter leur garniſon ; qu'ils avoient fait quelques décharges de mouſqueterie ſur des Inſulaires qui s'étoient un peu trop approchés de leurs fortifications, & que pluſieurs de ces malheureux avoient été tués ou bleſſés ; enfin que les Barbares (ne méritoient-ils pas bien d'en porter le nom ?) ayant couru l'Iſle par

pelotons, ils s'étoient saisis d'une centaine de nos compatriotes, qu'ils forçoient, le pistolet sous la gorge, de travailler à leurs ouvrages, jusqu'à mourir de lassitude.

Mon plan fut dressé sur ce rapport, & je ne doutai pas un seul instant que le succès n'en dût être infaillible.

Je partis pour *Otaha*, bien aise de faire une longue visite à *Féenou* & à *Eman-Hué*; tandis que les forces de la Confédération se rassembleroient, & de communiquer à mon ami les idées dont je voulois qu'il partageât l'exécution.

Les baies d'*Ohamaneno* & d'*Apoto-poto* ne tardérent pas à se remplir de pirogues & de Guerriers. Chaque Isle avoit exactement envoyé sa contribution. Jamais nos mers n'avoient porté d'armée plus leste ni mieux choisie; jamais nous n'avions montré plus d'ardeur & de courage; mais aussi jamais expédition n'avoit été plus importante.

Plusieurs Rois, entr'autres *Mamoore* &

Œdidée, n'avoient pas dédaigné de venir en perſonne à la tête de leurs troupes. *Ollou*, malgré les larmes de *Méemé*, voulut commander celles d'*Ulietea*. Les Iſles de *Mah*, d'*Otavaoo* & de *Koora*, trop éloignées, n'avoient point été requiſes de donner ſecours à la cauſe commune : elles en murmurerent depuis, mais de ce ton qui annonce plutôt le regret de n'avoir pas été utile, que le reſſentiment de n'avoir pas été appellé.

Après avoir fait la revue de la flotte confédérée, je convoquai en *Anoho* les Chefs de chaque diviſion ; & leur déclarant que le ſuprême Conſeil de *Bamma* m'avoit élu Généraliſſime pour cette guerre, je priai *Féenou*, Roi d'*Otaha*, d'accepter la qualité de mon Lieutenant : ce qu'il fit, ſans craindre de compromettre ſa prérogative royale. Je recommandai aux Chefs de ſe conformer en tout à ſes ordres, parce que la bonne diſcipline l'exigeoit, & que le ſuccès de notre entrepriſe en dépendoit : » Au ſurplus ce que *Féenou* ordon» neroit, ne ſeroit autre choſe que ce que

» je lui aurois moi-même ordonné. «

Il avoit effectivement reçu ſes inſtructions, qui ſe réduiſoient à ces points principaux : 1° Débarquer le plus loin qu'il ſeroit poſſible de l'emplacement où le fort avoit été conſtruit. 2° Camper dans les montagnes & autres lieux de difficile accès. 3° Paroître une fois, en plein jour, à la vue du fort, afin qu'on y ſût certainement l'arrivée de nos troupes, & qu'on pût juger que le nombre en étoit conſidérable. 4° Paſſé ce jour & cette fois-là, ſe tenir en repos, manger & dormir, tant que *Mahanarina* éclaireroit l'horizon; mais, la nuit venue, ſe partager en cinq ou ſix pelotons, & donner aux ennemis des alarmes continuelles, tantôt par des cris ſouvent répétés, tantôt par quelques coups de fuſil, tirés dans leurs retranchements; en général par tous les moyens que les circonſtances feroient imaginer. 5° Eviter de combattre, être perpétuellement ſur ſes gardes, & avoir des *Spéculateurs* vigilants, qui indiquaſſent à propos tous les mouvements de l'ennemi.

Féenou ſe douta que je méditois quelque deſſein important & caché. Oui, lui dis-je, je roule dans ma tête un projet qui, du premier coup, terminera la guerre, s'il réuſſit : c'eſt de m'emparer du vaiſſeau européen. Gardez le ſecret, & inquiétez ſi vivement les gens du fort, pendant quelques nuits conſécutives, que toute leur attention, toutes leurs forces portées de ce côté-là, ne m'empêchent point d'exécuter le plan que j'ai formé. Si j'en viens à bout, trois coups de canon vous annonceront cette bonne nouvelle. N'écoutez pas alors votre courage ; n'allez pas aux ennemis. Vous attendrez que je vous rejoigne. Si l'*Eatooa*, qui hait les uſurpateurs, bénit mon entrepriſe, j'ai confiance que ces injuſtes & ſuperbes étrangers qui prétendent nous aſſervir, s'eſtimeront heureux que nous les recevions à diſcrétion.... & il n'y aura preſque point de ſang répandu. Le grand Dieu me doit d'autant plus ſon aſſiſtance, que mon cœur lui promet d'uſer modérément de la victoire.

Au jour convenu, *Féenou* monte ſur ſa

pirogue & pouſſe en mer : les autres le ſuivent. On s'étonne que le Généraliſſime reſte à terre, mais on ne le cenſure pas : la réputation du vainqueur d'*Opoony* & de *Maheine* eſt trop bien établie. Je dis en riant qu'il falloit bien que quelqu'un demeurât pour conſoler *Eman-Hué* & *Méemé* (elles s'étoient réunies), & que, pour mille raiſons, ce ſoin me regardoit particuliérement. On ne fut pas dupe ; tout le monde ſoupçonna du myſtere, mais perſonne ne devina mon ſecret. La flotte eſt en route ; laiſſons tomber le jour.

Le ſoir, mouillerent, dans la baie d'*Apoto-poto*, mes deux grandes barques, portant chacune cent hommes des plus braves Guerriers de mon diſtrict & de celui de *Thélême*, donné à *Tanadoure*. J'avois combiné leur marche de maniere qu'elles ne fuſſent pas vues par l'armée. Les troupes débarquerent, &, pendant deux jours, *Eman-Hué* les régala avec une magnificence vraiment royale pour nos contrées.

Au lever du ſoleil, le troiſieme jour,

j'aſſemblai mes compagnons (car c'eſt ainſi que je les appellois ordinairement), & après les avoir préparés par un petit diſcours où je ne manquai pas de rappeller le ſouvenir de nos combats & de nos ſuccès, je leur déclarai que je les menois à un triomphe d'un genre nouveau, mais non moins certain. » *Féenou*, continuai-» je, attirera à terre preſque tous les étran-» gers; le vaiſſeau ne ſera point gardé ou » le ſera mal, ce qui revient au même; » nous nous en approcherons à petit » bruit, pendant les ténebres, & nous ſe-» rons ſur les ponts, avant que l'ennemi » ſe ſoit apperçu de l'abordage.... Com-» pagnons, *Omaï* vous l'aſſure, la choſe » s'exécutera de la ſorte, & ſans plus de » difficulté.... Mais quand un danger immi-» nent accompagneroit cette noble entre-» priſe, les vainqueurs de *Maheine* & » d'*Opoony* ſont-ils faits pour le craindre? » Ne ſavent-ils pas combattre & mourir » pour leur terre natale? *T'anadoure* & » moi, nous vous donnerons l'exemple: » fuyez, lorſque vous verrez l'un de ces » deux hommes embraſſer le parti d'une

» fuite honteuſe.... « On m'interrompit par des acclamations qui préſageoient la victoire.

A l'inſtant même le temps ſe couvrit ; *Taroooa* remplit les airs de ſa voix éclatante. Nous eûmes la ſageſſe d'interpréter en bonne part cet événement. Dès que l'orage fut paſſé, nous partîmes.

Il étoit nuit, & nuit très-noire, lorſque nous atteignîmes la hauteur de *Mowrua*. Nous avions deſiré les tenebres ; le Dieu qui les répand, ſembloit nous avoir trop exaucés ; nous ne voyions pas à deux toiſes au tour de nous.

Cependant quelques lumieres, apperçues en mer, & qui ne pouvoient être que ſur le vaiſſeau européen, ranimerent notre courage, en nous indiquant diſtinctement le but auquel nous tendions. Pour comble de bonheur, le vent qui juſqu'alors avoit été mou, acquit de la force : d'où réſulta le double avantage de voguer avec plus de viteſſe, & de cacher, pour ainſi dire, notre marche ſous le bruit des vagues

gues qui se froissoient les unes contre les autres.

Peu éloignés de *Mowrua*, nous fûmes, en quelque sorte, témoins des inquiétudes que *Féenou*, par ses manœuvres, excitoit dans la garnison du fort. Le camp des ennemis étoit prodigieusement éclairé. De moment en moment des cris affreux s'élançoient dans les airs; & l'on reconnoissoit aisément qu'ils ne venoient pas tous du même côté. Les échos les grossissoient & les multiplioient. Le silence & l'obscurité ajoutoient à la terreur qu'ils devoient naturellement produire.

Les assiégés faisoient la meilleure contenance qu'ils pouvoient. Des cris réciproques attestoient, peut-être faussement, qu'ils n'avoient point de peur, & ils renforçoient de quelques coups de canon, leurs voix, foibles en comparaison de celles de dix à douze mille hommes: car je pense bien que les habitants de *Mowrua* ne laissoient pas nos troupes crier seules, & que les femmes elles-mêmes s'en mêloient,

accoutumées à ce genre d'eſcrime par la nature & par nos mœurs.

Nous ne nous flattions pas de trouver endormis ceux qui gardoient le vaiſſeau : on faiſoit trop de vacarme à terre ; mais nous comptions bien qu'ils ſeroient diſtraits, & que nous les attaquerions ſi bruſquement qu'ils n'auroient pas le temps de ſe préparer au combat, pas même celui de ſe reconnoître.

Déjà nous en étions aſſez près pour entendre des gens qui converſoient enſemble ſur les ponts. J'avois fait caler les voiles, & nous n'étions portés vers les ennemis que par le mouvement des flots. Mes Guerriers obſervoient un ſilence preſque religieux, placés le plus commodément poſſible pour grimper dans l'embarcation étrangere, au moment de l'abordage. Je ne m'étois réſervé que deux piſtolets, leur ayant diſtribué le reſte de mon artillerie, dont j'avois donné la moitié à *Féenou* & à ſa troupe. Nous avions de plus chacun un ſabre, *Tanadoure* & moi. Convenu que

j'attaquerai le premier avec ma barque, & que, dès que j'aurai attiré les ennemis à un bout du vaiſſeau, *Tanadoure* ſe portera à l'autre bout avec la ſienne, & montera probablement ſans coup férir. Ordre ſpécialement donné de laiſſer la vie à tout ce qui demanderoit quartier ; mais de faire main-baſſe ſur tout ce qui réſiſteroit. *Tupao* fut le mot du guet pour nous reconnoître dans le tumulte & l'obſcurité.

Jamais la ſageſſe humaine n'a pris des précautions plus inutiles. La lune ſe leva, majeſteuſe & brillante comme la Reine du ciel, à l'inſtant que nous touchâmes le vaiſſeau européen ; on eût dit qu'elle vouloit éclairer notre opération. S'accrocher à tout, monter par vingt endroits différents, ſe répandre par-tout, occuper tous les poſtes, fut l'ouvrage d'un clin d'œil. Pas un coup tiré, pas une goutte de ſang répandue ; une trentaine, tant hommes que femmes, qui gardoient le vaiſſeau, n'avoient garde de ſonger à nous repouſſer : nous avions l'air de tomber du ciel ou de ſortir des eaux. On ne fit à ces malheureux

étrangers d'autre mal que de les lier étroitement. Revenus de leur étonnement, ils manifeſterent leur douleur par des larmes & des gémiſſements qu'il m'étoit difficile de faire ceſſer, puiſque je n'entendois pas leur langage, & qu'ils n'auroient pas compris le mien. Quelques mots de français frapperent mon oreille. Ils ſortoient de la bouche d'une femme. Un long commerce avec notre ami M. *K****, m'avoit procuré une légere teinture de ſa langue. Je la parlois un peu. M'approchant donc de la femme, que je reconnus avec plaiſir être une de celles dont l'extérieur pudique m'avoit intéreſſé le jour de mon ambaſſade, je lui dis de ne ſe point affliger; qu'elle n'étoit pas tombée au pouvoir de barbares qui ſe fiſſent un jeu de tuer des hommes, quand ils ne ſe défendoient pas & ne pouvoient plus nuire; qu'elle & tous ſes compagnons auroient la vie ſauve, & qu'ils ne ſeroient ni tourmentés ni inſultés, & que je la priois de donner cette aſſurance à tous mes captifs, afin d'adoucir leurs peines & d'abréger leurs doléances. Elle m'obéit: le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement.

L'aurore parut. On leva l'ancre, & pointant moi-même une piece de canon contre le fort, j'envoyai un boulet au beau milieu des ouvrages. La garniſon ne s'attendoit pas à ce réveil-matin. Je ne raconterai ni ſa ſurpriſe, ni le déſeſpoir qui la ſuivit. Je n'y étois point ; je n'offrirois au Lecteur que le fruit de mes conjectures, & il lui eſt auſſi facile qu'à moi de deviner les ſentiments d'une multitude d'étrangers auxquels on enleve le vaiſſeau qui les apporta, & qui ſeul pouvoit les ſauver des malheurs ſuſpendus ſur leur tête. Les trois coups de canon annoncerent à *Féenou* le ſuccès de mon entrepriſe.

Cependant je pouſſai au large, & là je fis un examen très-exact des richeſſes dont je m'étois emparé.

Nos captifs eurent mes premiers ſoins. Je leur réitérai la promeſſe du traitement le plus doux ; j'ordonnai qu'on otât aux femmes les liens que la prudence n'avoit pas permis de leur épargner pendant la nuit. Si les hommes n'obtinrent pas la même douceur, je pourvus du moins à

leurs beſoins avec une abondance que peut-être ils n'avoient pas connue auparavant.

Viſitant le magaſin aux armes, & les endroits où l'on conſervoit la poudre, je trouvai des proviſions conſidérables de tout cela ; & je commençai par équiper de fuſils, de baïonettes & de ſabres cinquante de mes Guerriers. Six petits canons de l'eſpece de ceux qu'on appelle *coulevrines*, furent tranſportés dans une de mes grandes barques, avec ce qui étoit néceſſaire pour s'en ſervir.

J'enfonçai la porte de la chambre du Capitaine. Cet appartement renfermoit une infinité de choſes dont les unes n'avoient qu'une valeur idéale, les autres étoient réellement utiles. Je fus très-aiſe (& l'on en ſera ſurpris) d'y voir une grande quantité de pieces d'or & d'argent. Je défendis très-expreſſément de toucher à ces *curioſités*; elles avoient dans mon eſprit une deſtination bien louable.... Mais laiſſons l'inventaire de ma priſe, & occupons-nous de choſes plus importantes.

Je chargeai *Tanadoure* de conduire notre conquête à *Huaheine*, avec une des grandes barques & la moitié de nos gens. Il devoit tranſporter à *Bamma* les hommes captifs, & les remettre à la garde du Zélandais & de ſa troupe. J'adreſſai à *Nowa* toutes les femmes, la priant de ne les laiſſer manquer de rien; mais d'empêcher qu'elles ne communiquaſſent avec nos Inſulaires, dans la crainte qu'elles ne pouſſaſſent trop loin les complaiſances, & ne miſſent encore en défaut la ſcience de nos *Taatas*. Je recommandai particuliérement à ma chere épouſe, l'honnête jeune femme qui m'avoit ſervi d'interprete auprès de mes priſonniers. Ou les apparences, ſur ces ſortes de viſages, ſont toujours trompeuſes, ou il étoit ſans conſéquence d'accorder à cette étrangere plus de liberté qu'aux autres : elle devoit être de caractere à ſe veiller elle-même. J'en fis l'obſervation dans la lettre que j'écrivis à bord, avec les plumes & le papier du Capitaine, & que je confiai à ma protégée pour être remiſe à *Nowa* en main propre. Cette petite diſtinction la combla de joie,

& augmenta le chagrin de ſes ſales compagnes : heureuſement elles étoient dans l'impuiſſance de faire autre choſe que de crever de jalouſie & de dépit.

Avec la barque qui me reſtoit, cinquante hommes armés de fuſils & de baïonettes, cinquante autres portant des armes nationales, & que j'appliquai ſpécialement au ſervice des ſix petits canons, je gagnai une anſe où je débarquai, loin du fort & de ſa garniſon.

Féenou ne m'avoit point perdu de vue. Le premier homme que je rencontrai à terre, ce fut lui. Nous nous racontâmes mutuellement, lui ſes ruſes nocturnes, moi l'enlevement du vaiſſeau ; & nous nous donnâmes auſſi mutuellement de grandes louanges. Nous les méritions.

On connoît mon expédition. Pour mon ami, il avoit repouſſé vigoureuſement les ennemis, ſortis de leur fort pour l'attaquer ; & s'il n'avoit été retenu par l'obéiſſance, due (me dit-il) aux ordres de ſon

Général, peut-être eût-il terminé la guerre, en poursuivant les étrangers, & en sautant pêle-mêle avec eux dans leurs retranchements. Il étoit demeuré de part & d'autre quelques morts sur la place, & nous avions fait quatre ou cinq prisonniers, entre lesquels étoit le respectable *Téaponée*, trouvé dans une cabane, où il arrosoit d'eau pure la tête d'un enfant malade. M. *K**** étoit dans l'armée de *Fée-nou*, & *le Chrétien* parut enchanté d'avoir été pris.

J'assemblai les Chefs de l'armée pour régler en commun la suite des opérations. Toute notre jeunesse vouloit que, sans attendre davantage, on courût aux retranchements des ennemis, & que, passant sur le corps de tout ce qui résisteroit, on ne dût l'expulsion ou plutôt l'anéantissement des brigands, qu'à son courage & à ses efforts. Ceux des *Earées* dont la tête étoit plus froide, & qui voyoient qu'un assaut soutenu par cent cinquante Européens, armés jusqu'aux dents, entournés de forti-

fications, protégés par du canon, multipliés, en quelque ſorte, & agrandis par le déſeſpoir, par la néceſſité de vaincre ou de périr, ſeroit au moins meurtrier, opinérent pour une nouvelle négociation, & pour traîner les choſes en longueur, de maniere que la faim achevât ce que la ruſe avoit ſi bien commencé.

Il n'eſt pas douteux qu'en prenant ce dernier parti, nous étions comme ſûrs de notre fait. Les aſſiégés ne devoient pas avoir une grande quantité de vivres. Depuis qu'ils étoient débarqués, perſonne ne leur en avoit fourni, &, la guerre s'étant déclarée, ils n'avoient pas oſé s'écarter bien loin pour s'en procurer. D'ailleurs les Inſulaires avoient eu la précaution d'emmener avec eux, dans l'intérieur des terres, leurs cochons, leurs volailles, & de détruire les nourritures végétales qu'ils n'avoient pu emporter. Enfin, nombreux & bien armés, nous étions en état de reſſerrer les ennemis dans l'enceinte qu'ils avoient eux-mêmes formée, & de les for-

cer, par ce moyen, à une conſommation rapide & irréparable de toutes leurs proviſions. Il fut donc réſolu, pour épargner le ſang des nôtres, & même le leur, de les bloquer.

Perſuadé qu'ils ſentoient encore mieux que nous l'extrême danger de leur poſition, je crus qu'ils ne ſeroient pas difficiles ſur les conditions d'un accommodement, c'eſt ce qui me détermina à leur envoyer le *Téaponée* priſonnier pour faire, de ma part, des propoſitions raiſonnables au Commandant. Je rendois le vaiſſeau, tout ce qui étoit néceſſaire au retour, & une partie des armes & des munitions. Je conſentois que ceux des Européens qui ne ſe ſoucieroient pas de revoir leur patrie, demeuraſſent parmi nous, à condition qu'ils ſeroient, en quelque ſorte, éparpillés ſur nos Iſles, qu'ils adopteroient nos mœurs, nos loix, ſe ſoumettroient à nos Souverains : ne conſervant de leur état primitif que la religion dans laquelle ils avoient été élevés, & à laquelle nous ne

toucherions jamais par voie d'autorité. J'accordois des vivres à ceux qui reprendroient le chemin de leur terre natale, ou qui voudroient aller s'établir ailleurs.

En échange de ces faveurs, ſans doute ineſpérées, je demandois qu'à l'inſtant on comblât les foſſés, qu'on abattît les autres fortifications, & que, quand on s'embarqueroit, on laiſſât à terre, 1° les canons avec la poudre, les boulets & tout ce qui étoit de leur ſervice; 2° les animaux quadrupedes, deſtinés par les étrangers à ſe reproduire.

Je donnai au *Téaponée*, par écrit & en anglais, une copie de cette capitulation. Il partit en me jurant que ſi le Capitaine n'en acceptoit pas les articles, il viendroit ſe remettre en captivité, à moins qu'on ne l'obligeât malgré lui à reſter.

C'eſt ce qui arriva. Ses injuſtes compatriotes lui reprocherent de s'être laiſſé prendre exprès, & l'enchaînerent. Le Gouverneur me répondit par une lettre en

anglais qu'un Inſulaire priſonnier m'apporta. Elle diſoit, en ſubſtance, que nous n'étions pas au point que nous imaginions : que la priſe du vaiſſeau n'affligeoit que médiocrement, parce qu'on en attendoit inceſſamment pluſieurs autres, remplis d'autant de Guerriers qu'il en falloit pour ſubjuguer toutes nos Iſles, & nous faire repentir de notre audace : qu'on avoit aſſez de proviſions pour gagner le temps de l'arrivée des vaiſſeaux : que ſi l'on étoit trop gêné par le voiſinage des Naturels, on ſauroit bien les repouſſer dans leurs montagnes, à coups de canon.

Le Commandant ajoutoit qu'il ne refuſoit pourtant pas de conclure la paix, & que le meilleur moyen d'y réuſſir, ſeroit de retirer de *Mowrua* tous ſes habitants, que nous établirions facilement ailleurs, & d'abandonner l'Iſle aux étrangers, qui, contents de ce partage, ſe comporteroient à notre égard en freres & en amis.

On finiſſoit par dire qu'on avoit eu de fortes raiſons pour retenir le *Téaponée*,

porteur des articles propoſés ; mais qu'à ſa place, nous pouvions garder l'Inſulaire, porteur de la réponſe.

Cette impertinente lettre me donna de l'humeur, & je penſai, comme nos jeunes gens le vouloient, courir aux retranchements des ennemis. M. *K****, qui peut-être avoit déjà ſes vues, & certes elles étoient louables, n'eut pas de peine à me ramener à des ſentiments plus modérés. Nous concertâmes enſemble la lettre ſuivante, que nous renvoyâmes par le même commiſſionnaire.

» Je préſume, Etranger, que tu n'étois pas à toi quand tu as tracé l'*écriture* qui m'a été remiſe de ta part. Tu es à deux doigts de ta perte, quelques jours la conſommeront.... & tu menaces ! «

» As-tu eſpéré que nous croirions au menſonge de ces *vaiſſeaux* que tu attends ? Toi, Etranger, crois qu'*Omaï* eſt aſſez inſtruit des uſages de vos marines européenes, pour ſavoir, à n'en pas douter, que

vos os deſſéchés par le ſoleil blanchiront ſur nos campagnes, avant que le ſecours d'une ſeule barque vous arrive. «

» Non, tu ne nous repouſſeras pas dans nos montagnes ; nous avons des armes à oppoſer aux tiennes.... Compte auſſi pour quelque choſe notre courage & les Dieux. N'eſt-ce pas notre patrie que nous défendons contre des uſurpateurs ? «

» Ta propoſition de paix eſt choquante ; elle excite l'indignation & le mépris. A moitié vaincu, tu demandes *Mowrua* & l'exil de ſes habitants : vainqueur, qu'aurois-tu exigé ? «

» Soit, terminons une guerre où vous peririez tous juſqu'au dernier ; mais aux conditions que j'ai preſcrites. Elles ſont juſtes. J'en atteſterois ta conſcience, ſi tu oſois la faire parler. «

» Délibere avec les hommes qui t'ont ſuivi. Je t'accorde trois jours ; mais ſouviens-toi que ſi *Mahananna*, en ſe couchant au troiſieme, te voit encore les ar-

mes à la main, nous ne te recevrons plus qu'à diſcrétion. «

» On n'échange les priſonniers que d'un commun accord : ainſi quoique le moindre de nos Inſulaires vaille mieux que le premier de ta troupe, je te renvoie ton captif, & réclame le mien. «

» Etranger, cette lettre eſt d'*Omaï*, qui voudroit pouvoir t'eſtimer. «

Nous avons ſu dans la ſuite que mes raiſons, mon ton peut-être, avoient ébranlé le Gouverneur & une partie de ſa garniſon ; mais le grand nombre fut pour la réſiſtance, & l'emporta. Le *Téaponée* ne revint point. On remit l'Inſulaire aux fers. Les Européens ſortirent par pelotons, & il y eut entr'eux & nous des rencontres aſſez chaudes. Nous avions toujours l'avantage, du moins en ce ſens que la perte des ennemis les affoibliſſoit davantage que la nôtre ne nous incommodoit.

J'avois remarqué une colline qui, ſituée

à une distance médiocre du fort, le dominoit absolument. Du côté des ennemis elle étoit coupée presqu'à pied droit ; on ne pouvoit parvenir au haut qu'en prenant par les derrieres, bien avant dans les terres ; & encore le chemin n'étoit-il pas facile. Il me vint à l'esprit que mes six coulevrines & une centaine d'hommes sur la plate-forme qui couronnoit cette élévation, finiroient la guerre en une heure de temps. M. *K****, à qui je communiquai cette idée, la trouva excellente ; sans perdre un seul moment, nous travaillâmes à l'exécuter.

Il nous en coûta des peines infinies ; mais enfin j'eus la satisfaction de voir ma batterie dressée, mes troupes campées & fortifiées sur la cime de la montagne, avant que les ennemis en eussent la plus petite connoissance : tant il nous avoit été facile de masquer notre opération.

Le troisieme des jours accordés aux Européens pour délibérer, étoit à son déclin. Au lieu d'accepter les conditions

propoſées, ils avoient exercé contre nous tous les genres d'hoſtilité qu'ils avoient pu. Ils n'auroient pas eu à ſe plaindre ſi dès-lors mes tonnerres les euſſent foudroyés. Cependant, pour les mettre pleinement dans leur tort, je laiſſe s'écouler la nuit ; j'attends que les feux de l'aurore annoncent le quatrieme jour : mais auſſi-tôt que la meſſagere de *Mahananna* a coloré les nuages, raſſemblés pour aſſiſter à ſon réveil, je fais tirer mes canons. Tous les coups portent. Percée en vingt endroits, la maiſon du Commandant menace de s'écrouler. Quel effroi ! quelle conſternation parmi ces malheureux étrangers ! Comme ils s'agitent, ſans ſavoir où aller, où ſe cacher ! Il faut pourtant s'éloigner, ſortir des retranchements ; la mort tombe des nues, & elle les peut choiſir un à un. Mais où ſe réfugieront-ils ? Quel aſyle leur offre une terre qu'ils ont envahie, une terre dont ils ont ſi cruellement traité les habitants ? Quel miracle, quel Dieu les ſauvera de notre juſte vengeance ?.... Dans leur déſeſpoir ils ſe ſouviennent que, chez nous,

le bananier eſt un ſigne de paix ; que l'élever, c'eſt demander grace à un ennemi victorieux, & l'obtenir ; ils s'empreſſent de couvrir leurs fortifications des tiges verdoyantes de l'arbre pacificateur. Nos coups ſont ſuſpendus. *Le Chrétien* arrive, & me dit, de la part du Gouverneur, qu'on accepte mes conditions. — Quelles conditions, demandé-je avec gravité ? — Mais.... celles de retourner en Europe, de vous abandonner les animaux domeſtiques, les.... — Etranger, retournez vers votre Chef ; qu'il ſache que le temps de ces conditions eſt paſſé.... Ne ſommes-nous pas au quatrieme jour ?.... Mes réſolutions ſont immuables comme le Dieu qui me les inſpire. Il n'eſt plus qu'une condition, qu'un moyen, un ſeul moyen, d'échapper à la mort.... l'eſclavage. Il ſera doux. Allez, & que, ſous deux heures, tous vos compatriotes, le Gouverneur à leur tête, quittent le fort, viennent ici, ſans armes, ſe préſenter à moi, & tendre les mains aux liens que je leur donnerai. A ce prix ils auront la vie.... Pour les encourager, dites-leur qu'*Omaï* eſt généreux, & que,

devant lui, un ennemi déſarmé n'eſt plus qu'un homme.

Le parti étoit dur, mais il n'y avoit pas à délibérer. Auſſi les vîmes-nous s'acheminer vers notre camp, les yeux baiſſés, & dans un ſilence qui n'étoit interrompu que par les gémiſſements de quelques femmes. Nos Guerriers s'ouvrirent pour les recevoir, & les enveloppérent auſſi-tôt : action qui leur cauſa une frayeur qu'ils manifeſtérent vivement. Le Commandant me dit : „ Sir *Omaï*, eſt-ce que nous n'avons pas „ la vie ſauve ? " — „ Après ma parole, „ répondis-je, c'eſt un crime que d'en dou- „ ter. " Nos compliments ne furent pas de plus longue haleine.

Je confiai la garde du Gouverneur & du *Chrétien* à M. *K****, qui ne les enchaîna que par leur *parole d'honneur*. Le reſte des Soldats fut renfermé dans pluſieurs habitations, autour deſquelles je diſtribuai de nombreuſes troupes de nos Guerriers. Je logeai les femmes dans l'*Ehamoote*, & leur donnai pour ſurveillantes les femmes du

pays, afin qu'elles n'euſſent aucune communication avec nos Inſulaires. Tout-à-fait reſſemblantes à celles que *Tanadoure* avoit déjà tranſportées à *Huaheine*, elles n'étoient pas d'une phyſionomie à me délivrer de certaines craintes que je ne dois pas indiquer autrement.

Tupao & ſes Sujets, rentrés dans la pleine jouiſſance, lui de ſon autorité, eux de leurs poſſeſſions, défirent en moins de vingt-quatre heures tout ce que les étrangers avoient fait à *Mowrua*. Les Confédérés ſe ſéparérent & retournérent dans leurs Iſles reſpectives. Je ne gardai auprès de moi que les troupes de mon diſtrict : elles ſuffiſoient au tranſport des priſonniers.

La veille du jour fixé pour le départ, le Français me pria de lui accorder un moment d'entretien ſolitaire. Il avoit l'air exceſſivement triſte, & comme inquiet du ſuccès de ce qu'il alloit me dire. Son exorde fut de m'embraſſer avec beaucoup de tendreſſe ; il continua ainſi :

» Jamais, vous le ſavez, cher *Omaï*,
» l'amour de la patrie n'eſt ſorti de mon
» cœur. Heureux au mileu de vous, plus
» que je ne puis eſpérer de l'être dans ma
» terre natale, jouiſſant d'une conſidération
» que je n'y obtiendrai pas, d'une liberté
» qui ſera reſtreinte, ayant des amis, genre
» de richeſſes que nos pays civiliſés offrent
» rarement à ceux mêmes qui les ambition-
» nent & s'en contentent, j'aurois dû, oui,
» j'aurois dû oublier tout l'univers, & me
» fixer ici. Vingt fois la raiſon m'a dit
» qu'il y auroit de la folie à vous quitter:
» que je ne ſerois pas plutôt arrivé dans
» la maiſon de mes peres, où m'attendoit
» la médiocrité la plus étroite, que je me
» repentirois d'avoir renoncé au bonheur
» que la Providence m'avoit ménagé, &
» de m'être expoſé à de nouveaux périls
» pour courir après une chimere.... Un ſen-
» timent inexpliquable a été plus fort que
» ces ſages remontrances. Tant qu'il ne
» s'eſt préſenté aucun moyen de retourner
» aux lieux qui m'ont vu naître, mon deſir
» a été tranquille & modéré; mais depuis

» que j'ai ſu qu'un vaiſſeau européen avoit
» abordé à *Mowrua*, il s'eſt accru à un
» point que je ne ſaurois exprimer. C'eſt
» un feu qui brûle mon ame, qui la dévore ;
» il faut que je l'éteigne, ou que je meure.
» Je viens donc, cher *Omaï*, vous deman-
» der autant de vos priſonniers qu'il eſt
» néceſſaire pour reconduire le vaiſſeau en
» Europe. Si vous êtes jaloux de conſerver
» cette priſe, qui pourtant ne vous ſera
» guere utile, donnez-moi l'une de vos
» deux barques, ou permettez que j'en
» conſtruiſe une troiſieme, &, quelques
» riſques qu'il y ait à tenter un auſſi long
» voyage ſur une pareille embarcation, je
» l'entreprendrai. Vous ne devez pas re-
» gretter les hommes dont j'aurai beſoin ;
» la plupart paroiſſent de mauvais ſujets,
» qui probablement n'ont ni talents ni
» bonne volonté ; mais, en tout cas, je
» mériterois peut-être qu'on fît quelque
» ſacrifice pour moi.... «

Ah ! mon ami, repris-je en l'interrom-
pant, le plus grand ſacrifice à faire eſt de

vous perdre : & ſi *Omaï* peut ſe réſoudre à celui-là, les autres ne lui coûteront rien ; au contraire, ils adouciront ſa peine, en l'acquittant d'une partie de ce qu'il vous doit.... Nous reprendrons cette converſation à *Huaheine*.... avec *Nowa*, qui vous aime trop pour n'être pas inſtruite de vos projets, avant qu'ils ſoient abſolument arrêtés.... A propos, le Commandant du vaiſſeau & le *Téaponée* ſavent-ils qui vous êtes ? Le leur avez-vous dit ? — Oui...., ils m'ont ſupplié de les protéger auprès de vous. — Savent-ils auſſi que vous êtes impatient de retourner en Europe ? — Je n'ai pas cru devoir leur en parler, ſans avoir ſondé vos diſpoſitions. — Vous avez bien fait. Il eſt important que vous continuiez de ne montrer aucune envie à cet égard.... J'irai viſiter vos priſonniers dans un moment. Annoncez-leur que nous partons pour le lieu de ma réſidence, & que mon deſſein eſt de les remettre entre les mains du ſuprême Tribunal des Iſles confédérées. S'ils vous prient de parer ce coup, témoignez-leur que cela ſera fort difficile,

mais cependant que vous appuierez leur requête de tout votre crédit.

Je m'étois attendu à la demande du cher M. *K****, & *Omaï*, qui n'auroit pas voulu demeurer à Londres, ne pouvoit trouver mauvais qu'un Français désirât de retourner à Paris.

Mes prisonniers ayant été conduits au rivage, je les distribuai sur autant de pirogues qu'il en falloit, pour qu'ils ne donnassent aucune inquiétude à nos Pagaïeurs & à nos Guerriers. Je pris dans ma barque le Commandant, le *Téaponée* & les femmes. Celles-ci, je les mis sous clef: car ce n'étoit pas sans frayeur que je les voyois si rapprochées de mon équipage. Du reste, on traita tout le monde avec humanité.

Le Commandant, dès que nous fûmes en mer, me supplia de l'instruire du sort que je destinois à ses compagnons & à lui.

— Ma résolution (lui répondis-je) est de

vous livrer au magnifique Conſeil de *Bamma*, dont vous avez mépriſé les ordres, & qui m'a ordonné de vous faire la guerre.

— Et ce Conſeil, que penſez-vous....

— Je n'en fais vraiment rien. Il n'y a pas long-temps qu'on vous auroit tous immolés en l'honneur de nos Dieux : mais le Conſeil, dont vous avez bravé l'autorité, vient d'abolir cet affreux uſage. Une mort ſacrée ne menace plus vos têtes.... D'ailleurs, je vous ai promis la vie.... Nous avons des travaux publics, des terres à défricher, des édifices à conſtruire, les arts de l'Europe à cultiver, à perfectionner.... Nous ne vous nourrirons pas dans l'oiſiveté. On vous donnera des maîtres ; vous les ſervirez : rarement nous avons des caprices. Vous, Capitaine, je vous retiens pour moi. C'eſt une faveur. Devenu un peu européen pendant mon ſéjour en Angleterre, j'aurai de l'indulgence pour quelques-uns de vos préjugés, & je ménagerai votre délicateſſe. Il ne tiendra pas à moi que vous ne ſoyez mon ami, ſous le nom d'eſclave.... Sûr de vous & de vos ſenti-

ments, par une épreuve plus ou moins prolongée, je pourrai vous affranchir ; & alors, ſi vous avez du mérite, comme je n'en ſaurois douter..... qui ſait ? vous vous éleveriez peut-être au rang ſublime des *Earées*.

— Cette perſpective, bon *Omaï* (on lui avoit appris que j'étois bon) ſeroit flatteuſe, ſi la tendreſſe & le devoir ne me rappelloient pas en Europe. Mais.... — Mais, premiérement, en Europe, il n'y a plus de devoir pour vous. N'êtes-vous pas à moi ? Certes, j'ai *pris poſſeſſion* de votre perſonne à un titre beaucoup plus légitime que celui par lequel vous prétendiez la propriété de *Mowrua*.... Quant à la tendreſſe, je conçois peu, Capitaine, que ce ſentiment, l'ame de tous les autres, ſoit le motif qui vous faſſe deſirer votre terre natale.

— Quoi, *Omaï* ! une épouſe, des enfants ne ſuffiſent pas....!

— Etranger ! qu'avez-vous dit ? Une épouſe.... des enfants.... Vous avez une épouſe & des enfants, & vous veniez vous établir à *Mowrua* !.... Ah ! ſi vous avez pu

les quitter, vous pouvez bien vous paſſer de les revoir!

— Je venois former un établiſſement à *Mowrua*, mais je ne venois pas m'y établir. Lorſque vous m'avez vaincu, je ſongeois à retourner entre les bras....

— De votre épouſe & de vos enfants, n'eſt-ce pas? Moi, je vous répete qu'il valoit mieux ne les pas quitter.

— Vous avez abandonné tout cela pour me combattre.

— J'en conviens, Sir; mais il s'agiſſoit de ſauver la patrie.... Nous avons une patrie, nous.

— Je voulois accroître la gloire & la proſpérité de la mienne.

— Belle gloire, en effet, que celle qui conſiſte à aſſervir un peuple libre, qu'on ſurpaſſe, non en courage, mais en aſtuce, en violence, en moyens de deſtruction!.... La conquête de *Mowrua*, de toutes nos Iſles, auroit laiſſé au même taux la proſpérité de votre pays. Elle n'étoit propre qu'à flatter votre vanité perſonnelle & l'orgueil de votre Souverain: nous n'avons point d'or. D'ailleurs nous ſommes trop

éloignés de vous, & les productions de notre ſol ſeroient corrompues avant que d'entrer dans vos havres. Vous nous affameriez ſans vous enrichir.... A propos, vous avez auprès de moi un puiſſant interceſſeur : nous lui devons beaucoup.

— C'eſt le Français.... mon gardien ?

— Vous l'avez dit. Cultivez ſon amitié.

Nous arrivâmes à la hauteur de *Bamma*. Je remis mes priſonniers entre les mains du Conſeil, qui ſe vit, avec une ſatisfaction mêlée d'effroi, maître abſolu de plus de cent cinquante Européens.

C'étoit réellement une propriété embarraſſante. Réſolu de complaire à M. *K****, & de le renvoyer dans ſa patrie par cette occaſion, j'exagérai, en préſence de différents membres du Tribunal ſuprême, le danger qu'il y auroit à conſerver au milieu de nous cette multitude d'étrangers. Tous comprirent qu'il étoit prudent de s'en défaire : mais comment ? c'étoit-là le point délicat. J'avois promis la vie à mes cap-

tifs ; & quand je n'aurois pas fait cette promeſſe, nous n'étions pas aſſez barbares que de les égorger de ſang-froid & par précaution. Peut-être qu'en la cherchant, on auroit trouvé quelqu'Iſle déſerte, où il eût été poſſible de les dépoſer, ſans qu'il leur reſtât aucun des moyens néceſſaires pour en ſortir. Cet expédient n'apportoit de remede qu'au mal du moment. L'avenir inquiétoit. La premiere choſe qui arrivera aux étrangers, ſera de ſe multiplier. Les enfants grandiront.... & voilà une race ennemie qui viendra un jour nous demander compte de la rigueur dont nous aurons uſé à l'égard de ſes auteurs. On paroit à tout en facilitant leur retour en Europe.

Quand j'eus obſervé qu'on adoptoit aſſez unanimement cette derniere idée, j'excitai M. *K**** à demander au Tribunal qu'on voulût bien le renvoyer dans ſa patrie avec la garniſon captive. Son diſcours produiſit une vive ſenſation, & perſuada. Les Membres du Conſeil me chargerent de tout

arranger pour le mieux. Voici de quelle maniere je procédai.

D'abord je fis paſſer à *Huaheine* tous les priſonniers. Il falloit qu'ils partiſſent delà, puiſque le vaiſſeau étoit dans la baie d'*Owharre*. Les ayant enſuite aſſemblés (les femmes eurent part à cette convocation) je leur dis qu'ils avoient changé de maître, qu'ils ne m'appartenoient plus, ni à aucune de nos Puiſſances inſulaires. J'ajoutai : » Le ſuprême Conſeil de *Bamma* » vous a donnés à cet honnête étranger » (*je tenois le Français d'une main & le* » *montrois de l'autre*) ; moi, je lui fais préſent du vaiſſeau qui fut jadis à vous. Si » vous formez des vœux qui aient votre » patrie pour objet, adreſſez-vous à M. » *K* * * * : je préſume qu'il les exaucera.... » Cependant, s'il en étoit parmi vous qui » deſiraſſent s'agréger au peuple de cette » Iſle, devenir nos compatriotes, nos fre» res, à l'inſtant qu'ils m'en auront fait » la propoſition & que je l'aurai agréée, » ils ſont libres, & nous leur aſſurerons » au moins le néceſſaire. Pour peu qu'ils

» aiment le travail & qu'ils aient de ta-
» lents, bientôt l'aiſance répandra ſes dou-
» ceurs ſur leur vie.... «

En prononçant ces dernieres paroles, je ſortis, laiſſant les captifs avec leur nouveau maître.

Le Capitaine s'empreſſa de lui demander s'ils pouvoient eſpérer en effet qu'il les remeneroit en Europe ? — Moi ! reprit le Français en ſouriant.... *Omaï* s'eſt trompé.

— Ah ! Ciel !.... j'aurois cru.... l'humanité.... la paix qui regne entre nos deux Nations.... (*& en parlant de la ſorte, on avoit les larmes aux yeux, on multiplioit les geſtes de la douleur & de l'accablement.*)

— Mais ! que vous ai-je donc dit de ſi affligeant ?.... En vérité, Capitaine, vous m'étonnez.

— Je vous étonne !.... Sans doute que, naturaliſé dans ces Iſles, l'oubli de la patrie eſt né de l'attachement que vous avez pour elles....

— Point

— Point du tout ; je brûle de revoir la France, ma Province, la Ville où j'ai reçu le jour, où j'ai encore des parents, où j'aurai peut-être conſervé quelques amis.... Avec tout cela, ce n'eſt pas moi qui vous reconduirai en Europe.

— Néanmoins vous ne pouvez guere ſans nous....

— Nous y voilà enfin : c'eſt vous qui m'y reconduirez. *Omaï* m'a donné votre vaiſſeau ; j'en puis diſpoſer, & je vous le rends. Tout ce qu'on y laiſſera, vous eſt également rendu. Cet Equipage, ces Soldats, ces femmes, dès que nous ſerons en mer, rentreront ſous votre domination : je n'aurai, au milieu de vous, que la qualité de paſſager.... mais de pauvre paſſager, prenez-y garde : car, de bonne foi, ſi vous exigiez que je payaſſe en eſpeces les frais de mon voyage, je ſerois obligé de reſter à terre. (*On ſe confondit en remercîments, exclamations, promeſſes*, &c.) .... Silence & diſcrétion juſqu'au départ. Ces braves gens auront l'air d'être toujours mes priſonniers, mes eſclaves; vous-même, Capitaine, vous ſerez à mes ordres.... que je

concerterai avec vous. Sans cette petite ſupercherie, les Inſulaires & le Conſeil de *Bamma* pourroient prendre de l'humeur ; & quoique leur parole ſoit inviolable, quoique je ſois trop leur ami pour qu'ils déſapprouvaſſent ouvertement la maniere dont j'aurois diſpoſé de mon bien, encore faut-il leur épargner la peine de voir libres & indépendants ceux qui étoient venus les aſſervir. Délibérez ſur la propoſition d'*Omaï*. Adieu.

On penſe bien que je n'ignorois pas la démarche de notre ami. Entre nous, je la lui avois conſeillée, & elle étoit néceſſaire. Quelle ſûreté pour ſa perſone, au milieu d'une troupe d'hommes, dont il auroit eu la propriété ſans pouvoir? Ils lui auroient arraché de vive force, ce qu'il ſe faiſoit un mérite de leur donner ; & diſpenſés de la reconnoiſſance, ils euſſent peut-être oublié les devoirs de l'humanité. Il les enchaînoit, pour ainſi dire, en rompant leurs fers.

Nous raiſonnions là-deſſus, M. *K****.

& moi, lorſque le *Téaponnée*, libre ſur ſa parole, nous aborda d'un air ſatisfait. » *Omaï*, me dit-il, je n'ai pas eu beſoin de » réfléchir long-temps ſur l'offre de reſter, » ſi nous le voulions, & de devenir vos » compatriotes & vos freres. C'étoit la » choſe du monde que je deſirois le plus. » La ruine de notre établiſſement de *Mow-* » *rua* ne m'affligeoit que parce que je crai- » gnois d'être contraint à abandonner l'en- » treprise à laquelle je me ſuis dévoué, & » qui, loin de tendre au renverſement de » vos loix & de votre conſtitution, avoit » pour but d'y joindre le plus grand des » avantages, en vous procurant la connoiſ- » ſance des vérités eſſentielles au bonheur » de la vie préſente & de la vie future. Je » vous déclare donc, *Omaï*, que je choiſis » *Huaheine* pour ma patrie, votre Roi » pour mon Roi, & vous pour mon ami, » ſi vous me jugez digne de cet honneur. » Je remplacerai auprès de vous l'aimable » étranger que vous allez perdre. Mon » exiſtence ne vous ſera point à charge. Je » ſais me contenter de peu; je ſais même » manquer de tout, & je n'aurai jamais de

» famille. D'ailleurs, & indépendamment
» des vérités céleſtes que je vous apporte,
» je puis être utile au progrès de vos arts
» & de votre civiliſation. Conſentez que
» dès-à-préſent je m'attache à vous : &, de
» ce pas, je vais prendre congé de mes
» anciens compatriotes. «

L'acquiſition d'un ami, au moment que j'en perdois un qui m'étoit très-cher, me flattoit trop pour que je ne répondiſſe pas favorablement au reſpectable *Téaponée*. Je ſouſcrivis à ſa demande. Une embraſſade fraternelle ſcella nos engagements réciproques, renfermés tous dans celui de nous aimer. J'eus ſoin de lui faire reſtituer ce qui lui appartenoit en propre. Sûr de vivre au milieu de nous, il diſtribua aux moins fortunés de ſes anciens compagnons, les choſes qui ne nous auroient été d'aucun uſage.

Une douzaine d'Européens ſolliciterent la permiſſion de reſter avec nous ; j'en refuſai la moitié, ſur les notions que le *Téaponée* me donna de leur caractere & de

leurs mœurs. Aucune des femmes n'auroit voulu nous quitter : deux ſeulement furent écoutées ; les autres étoient des ſujets déteſtables, du rang de ces créatures avilies qui tant de fois m'avoient arrêté ſur les trotoirs de Londres, avec une impudence que je ne conçois pas encore, quoique je l'aie eue ſous les yeux pendant deux ans entiers. Je les renvoyai en Europe exercer leur infâme profeſſion : elles n'avoient point d'autre talent.

Des deux élues, l'une n'avoit pas toujours été d'une conduite irréprochable ; mais, jeune, née de parents honnêtes, entraînée dans le crime par un ſéducteur qui l'abandonna ſans fortune & ſans ſupport au ſein d'une grande ville, devenue vicieuſe moins par goût que par une inévitable néceſſité, elle avoit ouvert ſon ame au repentir, dès que le reſpectable *Chrétien* eut fait effort pour le lui inſpirer. Ses vertus, naturelles & cultivées d'abord par une bonne éducation, ſe réveillerent comme d'un profond aſſoupiſſement, & elle ne tarda pas à ſer-

vir de modele aux autres femmes, qui toutes dédaignerent de l'imiter. C'eſt maintenant *une ſainte*, nous dit le *Téaponée*. Ce mot, que je ne comprenois pas, remplit néanmoins mon eſprit d'une idée très-favorable à la pénitente. Ce ſera une ſeconde *Laloë*. Un de nos *Earées* s'eſt eſtimé heureux de l'obtenir en légitime mariage; &, en peu de jours, elle a pris ſur lui un aſcendant ſi parfait, qu'elle l'a forcé, par la plus douce des contraintes, l'exemple & la perſuaſion, à embraſſer la religion de ſon pays, dont il devient le Protecteur & l'Apôtre.

L'autre femme que je retins avec nous, étoit celle qui me ſervit d'interprete, lorſque je m'emparai du vaiſſeau européen. Elle avoit tellement gagné l'eſtime, la bienveillance, la tendreſſe même de ma chere épouſe, qu'elle étoit devenue néceſſaire à notre ſociété, & preſqu'à notre bonheur. C'étoit un prodige pour les talents. *Le Chrétien* l'appelloit *un Ange*. Décence, enjouement, eſprit, modeſtie,

ſenſibilité, tout, elle le poſſedoit. Une méchanceté cruelle des femmes en la compagnie deſquelles nous l'avions trouvée, l'avoit fait enlever par le Magiſtrat de la police de leur ville, & traîner avec elles à bord du vaiſſeau deſtiné à vomir cette fatale cargaiſon ſur quelqu'une de nos Iſles. Au moment qu'on les ſaiſit, elles accuſerent l'innocente mademoiſelle N*** d'être leur complice, & d'ajouter à la débauche commune, le maintien hypocrite d'une vertu ſans tache. On les crut. La calomnie fut bientôt connue dans le vaiſſeau; les coupables ſe réjouirent hautement de l'affreux ſuccès qu'elle avoit eu. Le Capitaine & les honnêtes gens de l'équipage, indignés de leur crime & de leur impudence, les euſſent toutes jettées à l'eau, ſans l'interceſſion de la malheureuſe victime qu'ils avoient ſi barbarement immolée. En arrivant à *Mowrua*, l'Européen qui devoit reſter Gouverneur de l'établiſſement, propoſa à l'excellente fille de l'épouſer; elle s'en défendit, en diſant qu'elle avoit conſacré ſa virginité à l'*Eatooa*. C'eſt encore ce qu'elle répond à ceux

de nos Insulaires qui renouvellent cette petite *persécution* ; car c'est le nom qu'elle donne à ces sortes de demandes. A l'entendre, elle seroit unie par des liens indissolubles, au Fondateur & à l'objet de sa religion, qu'elle ne voit, dit-elle, que *des yeux de la foi*, & qui habite au-dessus des nuages & des tempêtes. Nous ne comprenons guere ce que cela signifie; mais nous le respectons, parce qu'elle a l'esprit parfaitement sain, & qu'elle raisonne le plus judicieusement du monde sur tout le reste. D'ailleurs le *Téaponée* de sa nation nous assure que si jamais nous embrassons la *divine religion* qu'il prêche *au nom du grand Dieu*, ce mystere nous sera révélé avec beaucoup d'autres, & qu'on verra dans nos Isles une multitude de jeunes filles préférer l'*Epoux céleste aux Earées & aux Rois*, à l'imitation de mademoiselle N***, qui les guidera *dans le chemin de la perfection*.

Nous avons, *Adelo* & moi, de fréquentes conférences sur le Christianisme avec le Ministre européen. On m'en avoit

touché quelque choſe en Angleterre, mais ſuperficiellement, & ſans témoigner pour ma converſion un zele bien véritable. Ajoutez que trop d'objets nouveaux & flatteurs m'attiroient à eux, pour me laiſſer ou la volonté ou le loiſir de me livrer à l'examen approfondi de la religion de *Britanne*. Le Miſſionnaire ſe comporte bien autrement que les *Téaponées* de Londres; il voudroit ne jamais parler que de ſon culte, des dogmes qu'il enſeigne, & de la morale qu'il preſcrit.

J'avoue que cette religion, nouvelle pour nous, & cependant très-ancienne, à ce qu'il nous aſſure, me paroît d'une beauté raviſſante, ſublime; que la nôtre, en comparaiſon de celle-là, mérite à peine d'être conſidérée,... L'univers n'étoit pas, & le grand Dieu, le Dieu unique, qui exiſtoit ſeul & ſe ſuffiſoit, parce qu'il eſt tout, le tira un jour du néant, en prononçant au dedans de lui-même ces deux ſimples paroles: *Univers exiſte*.... Et puis la formation de l'homme, ſa déſobéiſſance, ſes malheurs & ſa reſtauration. Que cet

enſemble eſt majeſtueux !.... Il eſt vrai qu'à chaque pas, la raiſon ſe perd dans cette immenſité de choſes incompréhenſibles : » Mais, dit le Miſſionnaire, c'eſt que Dieu » eſt infini dans ſes voies, dans ſes juge- » ments, ſon intelligence, ſon pouvoir ; » & que nous ne ſommes, nous créatures » vaines & ſuperbes, que miſere, igno- » rance, foibleſſe, corruption.... Mais, » (ajoute-il) cette raiſon, qui ne conçoit » preſque rien, ſe prouve tout à elle- » même.... « Et auſſi-tôt il entre dans un détail de merveilles qui, s'il n'eſt point exagéré, établit en effet tout ce qui repoſe ſur lui..... Et comment ſe perſuader que le reſpectable Miniſtre eſt un trompeur ? Quel intérêt a-t-il à nous ſéduire ? Quel motif, quel avantage.... Car, enfin, il abandonne, il ſacrifie tout ce que les hommes ont de plus cher, parents, amis, patrie.... Il ſe détermine à vivre ſous de nouvelles loix, un nouveau maître; à vivre avec des hommes, bons à la verité, mais qui n'ont avec lui que très-peu d'analogie, & dont il faudra qu'il apprenne la langue

dans un âge avancé ; à vivre dans l'indigence abſolue de ces innombrables commodités de la civiliſation, qui deviennent des néceſſités par l'habitude d'en uſer.... Et cette pauvreté, il la cherche à travers l'immenſité des mers, à travers les écueils & les tempêtes, les dangers de toute eſpece.... Quel eſpoir le ſoutient, l'anime, le dédommage d'avance? Celui de nous attirer au culte dont il eſt le Miniſtre, de faire adorer ſon Dieu, qu'il prétend être auſſi le nôtre, ainſi que de tous les hommes & de toutes les terres, de la nature entiere.... Oui, cet homme pourroit avoir été trompé; mais trompeur ! lui!...

Ces réflexions touchent vivement *Adelo*, & je ne ſerois pas étonné que, parmi les gens d'un certain rang, il fût le premier proſélyte du *Téaponée*, peut-être ſon collegue en prédication. Il me diſoit l'autre jour : » *Omaï*, je trouve au fond » de mon cœur plus de preuves qu'il n'en » faut à cette admirable religion ; j'y lis

» preſque tous les principes qui la compo-
» ſent. Auſſi-tôt qu'on nous les préſente,
» ne les ſaiſiſſons-nous pas naturelle-
» ment ? Non, *Omaï* ; on ne les met pas
» dans notre eſprit, on les y réveille. C'eſt
» un flambeau éteint par de longs préju-
» gés, qui s'eſt rallumé ſubitement aux
» approches d'un autre flambeau.... Que
» j'aime à entendre *le Chrétien* s'écrier :
» *Cherchez, avant tout, le bonheur de l'éter-*
» *nité ; vous n'en ſerez pas moins heureux*
» *ſur la terre !*.... Et ſa morale ! ah ! c'eſt
» le Dieu des hommes, leur ami, leur pere
» qui l'a dictée. Comme l'égalité de tous
» s'y accorde avec la ſupériorité des uns
» & la ſubordination des autres !.... Les
» hommes freres ; tous, l'*Earée*, le *Ma-*
» *nohoone*, le *Towtou* : tous obligés de
» s'entr'aider, de ſe chérir mutuellement,
» d'épancher ſur le prochain les ſentiments
» de tendreſſe & d'affection, dans la me-
» ſure, la même meſure qu'on les éprouve
» pour ſoi.... Adorable, adorable maxime !
» *Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions*
» *pas qu'il nous fît*.... Et cependant, *eſcla-*
» *ves, obéiſſez à vos maîtres ; ſujets, ſoyez*

» *ſoumis au Prince & à ceux qui le repréſen-*
» *tent. Rendez au grand Dieu ce qui lui ap-*
» *partient ; rendez aux Rois & aux Chefs ce*
» *qui leur eſt dû. Priez pour eux.* Tous les
» crimes diſparoiſſent de la terre, ſi ces
» regles ſont obſervées. Suppoſons-les en
» vigueur il y a trente ans, *Maheine* n'aura
» point aſſaſſiné ſon maître, ni outragé
» mon épouſe ; *Opoony* n'aura point enva-
» hi les domaines d'*Ooroo* & de *Tupao* ;
» l'ingrate *Otaha* n'aura point armé contre
» ſa ſœur ; nos ſacrès Miniſtres n'auront
» plus ſouillé leurs *Whattas* du ſang de nos
» ſemblables.... Point de guerre ; point
» d'injuſtices publiques ou particulieres ;
» point d'injures, de vengeances, de
» mortifications cauſées ou reçues ; point de
» riche inhumain qui refuſe de ſecourir le
» pauvre, ni de pauvre qui dérobe les pro-
» priétés du riche, même inhumain.... Si
» la religion qui prêche tout cela, n'étoit
» pas vraie, elle devroit l'être ; & *Tanne*,
» qui permettroit à l'erreur de ſe montrer
» accompagnée de ces enſeignements uti-
» les, lumineux, ſources de paix, ſources
» d'une félicité que nous n'avons jamais

» connue ; mériteroit qu'on l'abandonnât » pour la ſuivre. Notre défection ſeroit ſa » faute. Pourquoi, s'il eſt Dieu, ne » nous a-t-il jamais parlé le langage de cet » Européen ?.... «

Je m'étendrois avec ſatisfaction ſur ce ſujet ; je raconterois combien rapide eſt le progrès de la nouvelle religion auprès de nos femmes les plus vertueuſes : mais le vaiſſeau appareille, & l'on part demain.... Demain j'embraſſe pour la derniere fois l'aimable M. *K****, à qui nous devons tant, & qui, je le crains, ſe repentira d'avoir quitté un peuple dont il étoit aimé.... Demain je lui confie ces *Narrations*, dont il a déjà traduit la plus grande partie, & qu'il achevera de mettre en ſa langue, pendant ſon voyage. Puiſſent-elles inſtruire!... ou, ſi c'eſt trop prétendre, puiſſent-elles amuſer!

Fin du quatrieme & dernier Tome.

Fautes à corriger.

Page 107, *ligne* 4, de l'autre côté, *liſez* de notre côté.
Page 164, *ligne* 11, s'écriroit, *liſez* s'écrioit.
Page 298, *ligne* 21, à leur premiere, *liſez* à la premiere.
Page 383, *ligne* 13, beau ver, *liſez* beau verd.

EXPLICATION de quelques mots o-taïtiens conſervés dans la traduction.

QUOIQUE la plupart de ces expreſſions aient été éclaircies par de courtes notes, quand elles ſe ſont préſentées pour la premiere fois, on a cru qu'il étoit convenable d'en former une liſte à laquelle on pût recourir au beſoin.

Anoho. Ce mot ſignifie *aſſemblée*. On s'en ſert particuliérement pour déſigner l'aſſemblée des Chefs, délibérants ſur les affaires publiques.

Aow. Il ſignifie *torrent*, & plus ordinairement un *courant de mer*.

Arreoy. Guerrier preſqu'indépendant, Membre d'une Société plus dangereuſe qu'utile, répandue dans toutes les Iſles, ayant des loix & des uſages uniformes, malgré la différence des gouvernements.

Ava. Liqueur enivrante, connue dans toutes les Iſles de la mer du Sud, & appellée *Kava* dans les Iſles *des Amis* & ailleurs.

Britanne. C'eſt la *Grande-Bretagne*.

Earée. Noble.

Eatooa. Nom générique de la Divinité. On le donne auſſi à tout ce qui ſe rapporte à elle.

Ehamoote. Maiſon publique. C'eſt, pour ainſi dire, *l'hôtel-de-ville*. Communément

on y reçoit les étrangers quand ils ſont revêtus du caractere d'Ambaſſadeurs, ou quand ils jouiſſent d'une grande conſidération perſonnelle.

Era-Potaïa. Vent femelle d'une extrême douceur. C'eſt le vent des beaux jours, des navigations paiſibles & heureuſes.

Evée. Fruit qui a beaucoup de reſſemblance avec la pomme.

Etée. Le Dieu méchant ou mauvais Principe. On ſe ſert de ce mot pour exprimer les *défauts*, même ce qui eſt *petit*, par oppoſition à ce qui eſt *grand.*

Haïva. C'eſt une fête publique.

Hoa. Officier du Roi, ordinairement pris dans la claſſe des *Manohoones.* Ce mot exprime ſpécialement un homme attaché à la perſonne du Roi: par exemple, *un Page.*

Mahananna. Le Soleil.

Manohoone. Homme du ſecond ordre des Inſulaires, qui correſpond à celui de nos roturiers libres.

Marama. La Lune.

Morai. C'eſt le lieu où l'on enterre les morts, & où l'on honore la Divinité. Il ſe nomme *Fiatoka* dans les *Iſles des Amis*: différence remarquable entre deux langues qui ſont fonciérement la même langue.

Oopo. La Mort.

Taata. Il a pluſieurs ſignifications: celle de *Médecin* eſt la plus uſitée.

Taboo. Interdit, dévoué, consacré. Il est substantif & adjectif.

Tahona. Savant ou Philosophe. C'est un homme qui fait gloire de s'élever au-dessus des pensées du vulgaire, & qui souvent n'en est pas plus raisonnable.

Tanne. Dieu particulier de l'Isle d'*Hua-heine.*

Taroooa. Tempête ; plus particuliérement le bruit du Tonnerre.

Tatano. Ministre de la religion. Ce mot est moins usité que celui de *Téaponée.*

Tatée. Prononciation o-taïtienne du nom du Capitaine Clerke.

Tayo. Ami, mais ami intime.

Téaponée. Prêtre ou Ministre de la Religion.

Tédua. Nom qu'on donne aux femmes & aux filles de qualité. Il peut se rendre par *Madame* & *Mademoiselle.*

Téohé. Esprit familier. Les Insulaires croient beaucoup à ces intelligences, & ils en racontent bien des histoires, dont les *Tahonas* seuls ont acquis ou usurpé le droit de se moquer.

Toerou. Vent mâle, époux d'*Era-Potaïa* : il est beaucoup plus turbulent, & aussi beaucoup moins aimable qu'elle.

Tooоa. Earée du second ordre, Chef sans vassaux, qui n'a point d'hommes,

mais qui n'eſt l'homme de qui que ce ſoit ; relevant immédiatement du Souverain.

Toopapaoo. Catafalque ſur lequel la flatterie, la crainte ou la reconnoiſſance, conſerve embaumés les cadavres des principaux Inſulaires.

Toote. Prononciation de *Cook*.

Tourouva. Lieu ſpacieux où les ames s'aſſemblent & ſe divertiſſent après la mort.

Towtou. Eſclave ou domeſtique. Les *Towtous* compoſent le troiſieme ordre des Inſulaires.

Whatta. Table quarrée, portée ſur quatre piliers immobiles, & placée ordinairement dans les *morais*. C'eſt un autel.

Whennua. Fief ou diſtrict. Les fiefs appartiennent aux *Earées* du premier ordre, & portent chacun un nom qui les diſtingue des autres.

A Rouen, de l'Imprimerie de Veuve LAURENT DUMESNIL, rue neuve S. Lo. 1790.

07921-4
Sobolewski
1873

E790
T327n
vol. 4